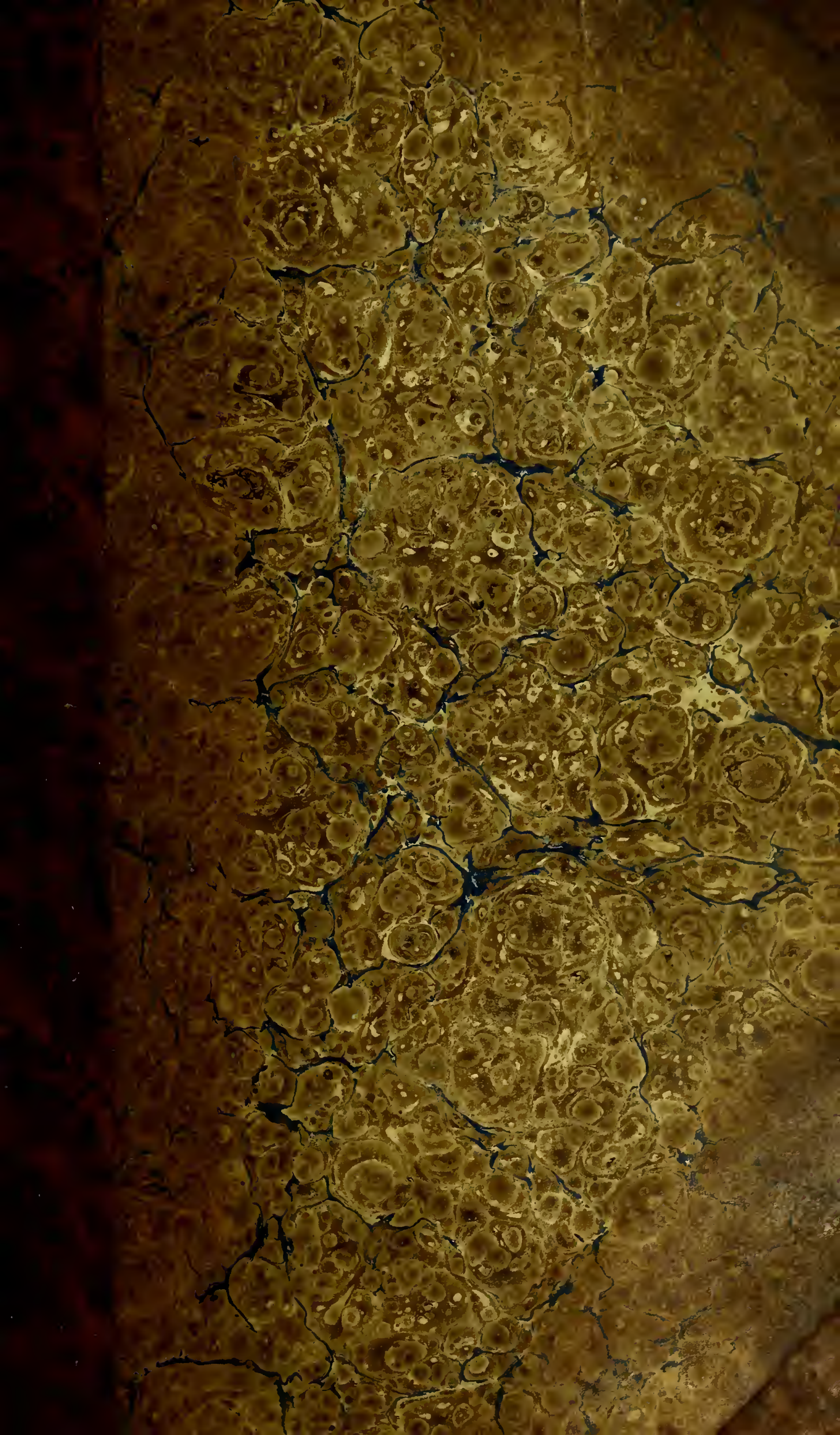


COURS
DE FIÈVRES.

COURS DE FIÈVRES,

PAR FEU M.R DE GRIMAUD,

PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

SECONDE ÉDITION

Corrigée et augmentée d'une Introduction et de Supplémens qui rendent ce Cours complet,

PAR J.-B.-E. DEMORCY-DELLETRE,

MÉDECIN A MONTPELLIER.

TOME PREMIER.

MONTPELLIER,

Chez SEVALLE, Libraire, Grand'Rue, n.° 122.

1815.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE EN 1791,

PAR FEU M. DUMAS,

Docteur en Médecine, Professeur et Doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier, Recteur de l'Académie de la même ville, etc., etc.

LA doctrine des fièvres, telle qu'elle est exposée dans cet ouvrage, paraîtra peut-être nouvelle, quoique, dans le fond, elle soit aussi ancienne que les premières connaissances en médecine; elle embrasse tout ce qui peut contribuer à éclaircir cette partie importante de l'art, à fixer ou à étendre les idées que nos maîtres nous en ont transmis. Les phénomènes propres à la fièvre, ceux qui s'y joignent comme des accidens étrangers, les mouvemens de la nature qui constituent l'acte fébrile pris en

général, les causes différentes qui spécifient chaque espèce de fièvres en particulier, la distinction nette et précise de leur marche, de leur génie, de leur caractère, de leur nature, les symptômes, les révolutions, les progrès, le traitement et la terminaison de chaque fièvre considérée dans son principe, dans son accélération, dans son dernier terme, dans toutes ses variations indéfinies; tel est le vaste tableau dont cet ouvrage offre le développement; tels sont les objets qui composent ce méthodique ensemble de notions particulières et de principes généraux, dont le rigoureux enchaînement permet au lecteur de suivre sans effort l'ordre et l'affiliation qui les unissent.

Le progrès de l'esprit humain dans la médecine, comme dans toutes les sciences d'observation, n'a été retardé que parce que les modernes veulent commencer par voir et par penser eux-mêmes, sans connaître ce que les an-

ciens ont pu voir et penser avant eux: de cette manière, ils perdent le fruit des observations et des découvertes anciennes; ils se laissent entraîner par une inclination secrète vers tout ce qui porte le caractère de la nouveauté; ils se trompent sans cesse sur la nature des choses qu'on a déjà connues et qu'il croient neuves, parce qu'ils ne les connaissent pas; ils veulent toujours faire usage de leur esprit dans les matières même qui les surpassent, et ils méprisent indifféremment toutes les autorités que nos anciens maîtres nous fournissent. Leurs travaux et leurs recherches ne sont point éclairés par les opinions et les vues des hommes qui les ont précédés; leurs connaissances acquises avec lenteur, n'obtiennent, qu'après un long espace de temps, la certitude qu'elles auraient eu d'abord, si elles se fussent réglées sur l'esprit et la raison de ces premiers sages qui, dans leur sublime philosophie, n'ont rencontré de rivaux qu'après avoir eu des imitateurs.

C'est en effet par une profonde et constante méditation des livres anciens, c'est par la faculté précieuse et rare de saisir leur esprit et leur manière, que les auteurs modernes parviennent quelquefois à prendre ce caractère de force et d'élévation, qui distingue les temps fortunés de la Grèce et de Rome, et que l'on cherche vainement dans les productions ordinaires de nos jours. Il est vrai que la méthode simple et sévère de ces grands maîtres n'offre point le même charme à l'ambitieuse activité des esprits réformateurs; mais il semble qu'une méthode dont les hommes se sont servis pour créer une science, doit être aussi la meilleure, lorsqu'il s'agit de la perfectionner et de l'agrandir.

Je ne chercherai point à prévenir le jugement du lecteur sur la solidité de celle qu'on a suivi dans cet ouvrage; il me suffira, pour la faire goûter, d'y préparer les bons esprits, en exposant quelques idées préliminaires, qui pour-

ront jeter de l'éclaircissement sur plusieurs de ses points.

Avant de commencer une étude quelconque, il importe de se faire une idée bien nette des choses qui doivent en composer l'objet. Le mot *fièvre* ayant été pris sous des acceptions fort différentes, il serait impossible de lui assigner une valeur réelle et positive, si l'on voulait s'attacher aux définitions logiques, aux idées générales, abstraites, que les auteurs en ont donné. Tout ce qui intéresse le médecin se réduisant à connaître la nature, la marche, la terminaison, le traitement des maladies, toute idée générale qui ne signifie aucune de ces choses distinctement, ne signifie rien de distinct et de réel ; toute expression vague qui n'emporte aucune idée claire de ces choses, n'emporte clairement l'idée de rien : cette réflexion devrait suffire pour faire comprendre que, dans une méthode sage et lumineuse, il faut décrire les maladies et non pas

les définir, parce que les descriptions seules peuvent présenter un ensemble de phénomènes capables de caractériser une maladie, et d'en indiquer la nature, la marche, les terminaisons, le traitement : c'est un principe de la plus grande importance, et que l'on ne saurait trop souvent rappeler.

Définir une maladie, c'est fixer, d'une manière abstraite, un petit nombre de caractères d'après lesquels on croit pouvoir la reconnaître et la distinguer de tout ce qui n'est pas elle... Décrire une maladie, c'est tracer, sous forme historique, l'ordre ou la suite des phénomènes qu'elle embrasse depuis son commencement jusqu'à sa fin.

Une définition renferme toujours des circonstances qui ne tombent point sous les sens, mais qui se laissent concevoir par une abstraction de l'esprit, d'après d'autres circonstances que les sens aperçoivent ; ainsi, par rapport à la fièvre, Galien la définit, *une aug-*

mentation de chaleur, dépendante d'une affection du cœur, et transmise à tous les organes par le moyen des artères et des veines.. Boerhaave, *un état de plus grande vélocité dans les mouvemens des artères et du cœur*... Sauvages, *un état dans lequel les forces du pouls sont augmentées, relativement à celles des membres*. Or, l'affection du cœur supposée par Galien, et la manière dont, suivant lui, la chaleur se distribue à tout le corps dans la fièvre, l'accroissement de vélocité que Boerhaave admet dans l'action du cœur, le rapport des forces du pouls à celle des membres que Sauvages donne pour caractère définitif de la fièvre; toutes ces circonstances qui entrent dans les définitions de ces auteurs, sont-elles susceptibles d'être vues, d'être saisies, d'être confirmées par le témoignage des sens? Non. Elles se dérobent à leur lumière; elles sont inappréciables par eux; elles restent complétement invisibles par elles-mêmes: l'es-

prit ne s'élève à les connaître qu'à force de réfléchir, de comparer, d'abstraire, de combiner entre elles les idées simples qui résultent immédiatement des sensations.

Une description rassemble un grand nombre de circonstances visibles, palpables, manifestes, que le seul exercice des sens peut découvrir et vérifier; car il n'est aucun phénomène sensible qui puisse être exclu de la définition descriptive d'une maladie. Or, les choses abstraites égarent l'esprit et le font souvent incliner à l'erreur; les choses sensibles l'éclairent et le dirigent toujours à la vérité. Il est donc plus raisonnable, plus conforme à la bonne philosophie médicale, de décrire les maladies d'après des idées simples, fournies par le rapport immédiat des sens, que de les définir d'après des idées abstraites, formées par la réflexion et le travail de l'esprit.

On a reconnu de tout temps, combien il est difficile de trouver dans une

maladie un caractère assez tranchant, qui convienne à toutes ses espèces, et qui ne puisse pas s'appliquer à quelqu'autre. Les anciens définissaient peu et décrivaient beaucoup; ils ne s'attachaient point à généraliser un petit nombre de phénomènes mal observés, pour leur donner ensuite le nom d'une maladie au hasard; mais ils observaient, ils rassemblaient avec ordre tous les phénomènes essentiels du même genre, et ils en formaient un tableau qui représentait la maladie d'une manière nette et constante; ils ne surchargeaient pas leur mémoire de définitions, de dénominations, de termes inutiles; mais par de sages descriptions, ils fixaient, ils soutenaient la vue de l'esprit, en la dirigeant toujours sur des objets sensibles et réels. C'est une loi commune à toutes les descriptions, qu'elles présentent un nombre de caractères suffisans pour exprimer les rapports, les différences, la nature entière des choses

qui sont décrites ; c'est l'action de plusieurs causes, combinées dans le corps vivant, qui constitue la nature des maladies dont il est atteint. La description d'une maladie doit donc, autant qu'il est possible, représenter à l'esprit la série et la combinaison des causes qui se réunissent pour la produire : or, ces causes, capables d'effets si différens, de résultats si variés, peuvent toutes se réduire à deux chefs principaux; savoir: à celles que je nomme causes *déterminantes*, et à celles que je nomme causes *occasionelles*.

Par causes *déterminantes*, j'entends ce qui est absolument nécessaire pour qu'une maladie existe, et qui a besoin d'être entièrement détruit pour qu'elle n'existe plus; ainsi, la présence du virus vénérien et l'irritabilité particulière du canal de l'urètre, forment les causes *déterminantes* de la gonorrhée vénérienne : celles d'une fièvre saburrale, d'une fièvre gastrique, ou bilieuse, ou pituiteuse,

consistent dans une collection de sucs alimentaires, ou bilieux, ou pituiteux, jointe à la faiblesse des premières voies qui les renferment.

Les causes *déterminantes* agissent de deux manières, c'est-à-dire, ou bien elles agissent pour déterminer la nature de la maladie, ou bien elles agissent pour déterminer la forme et les symptômes de la maladie. Or, ce qui détermine la nature d'une maladie, c'est l'état vicieux des solides ou des fluides, ou des uns et des autres à-la-fois, par l'effet duquel les fonctions se dérangent, l'économie se trouble, le corps devient souffrant. L'altération inflammatoire du sang, que je crois être la partie fibreuse surabondante de ce fluide, l'action augmentée des solides et du système artériel spécialement: voilà les causes qui déterminent la nature des maladies inflammatoires; celle des affections bilieuses est déterminée par la bile prédominante dans les humeurs; celle des

maladies nerveuses, par le spasme ou l'atonie, par la tension ou le relâchement, par le *strictum* ou le *laxum* des parties solides, etc.

Telles sont toutes les causes que les modernes appellent *causes matérielles*, et que j'appellerai *causes déterminantes essentielles* pour me conformer à ma division méthodique, et pour marquer d'ailleurs qu'elles fixent l'essence des maladies.

Le second ordre de causes *déterminantes* renferme celles qui donnent aux maladies les formes qui leur sont propres, c'est-à-dire, qu'elles déterminent une maladie, dont la nature est déjà fixée, à se présenter sous telle ou telle forme, sous telle ou telle apparence de symptômes. Or, ce qui imprime aux maladies la forme, l'apparence, les allures qu'elles affectent, peut être rapporté, soit aux modifications générales des forces exaltées ou affaiblies dans tout le corps; soit à la disposition vicieuse de quelque organe particulier, qui se

trouve dans un état relatif d'irritation ou de faiblesse.

Lorsque la cause *déterminante essentielle*, la cause matérielle d'une maladie survient, cela ne suffit pas pour qu'il y ait maladie; il faut encore, ou qu'elle affecte notablement tout le corps, au point de produire des phénomènes morbifiques sensibles, ou qu'elle affecte un organe particulier, au point d'en faire le siége, le foyer des symptômes qui se produisent par elle. Ainsi, une collection d'humeurs dépravées dans l'estomac, qui irrite les nerfs et décide des convulsions, représente bien la cause *déterminante essentielle* de ces convulsions; mais, pour qu'elles se fassent sentir, il faut de plus que le système nerveux sensible en éprouve l'impression, et qu'il réagisse contre elle par des mouvemens qui ne lui sont pas proportionnés : et c'est la disposition du système sensible, mise en jeu par les humeurs corrompues de l'estomac, qui détermine la forme convulsive

de la maladie; telle est la seconde espèce des causes *déterminantes* que j'appellerai *causes déterminantes formelles*, et que l'on désigne simplement dans les écoles, sous le nom de *causes formelles.*

L'altération inflammatoire que j'ai rapportée à la surabondance de la partie concrescible, fibreuse du sang, opérée par une fixation plus grande d'oxigène, qui transforme en matière fibreuse une quantité plus considérable de matière gélatineuse, le *lentor inflammatorius* des auteurs; en un mot, la cause déterminante essentielle des maladies inflammatoires, peut développer, tantôt des ophtalmies, tantôt des angines, tantôt des péripneumonies, selon qu'elle se place sur les parties de l'œil, sur la gorge ou sur le poumon; ce qui la fixe ainsi tantôt sur l'œil, tantôt sur la gorge, tantôt sur le poumon: c'est ce que je dis être la cause *déterminante formelle* de la maladie. Ces deux causes réunies renferment tout ce qu'il faut pour préparer et pour pro-

duire la maladie, dont le développement est assuré dès qu'elles se rencontrent, et c'est un avantage que les causes occasionelles ne peuvent point avoir.

Par causes occasionelles, j'entends tout ce qui, sans avoir sur la production des maladies une influence aussi directe que les causes déterminantes, leur fournit cependant l'occasion de se développer. Ces causes peuvent occasioner les maladies, en agissant de deux manières, 1.° en disposant le corps à la production simultanée des causes déterminantes; 2.° en sollicitant les effets sensibles de ces causes lorsqu'elles sont déjà produites. Ainsi, la vigueur du tempérament, la force des solides, l'épaississement ou la concrescibilité des fluides, l'âge de la jeunesse, la constitution pléthorique, l'impression soutenue d'une température froide et sèche, l'usage long-temps continué de boissons échauffantes et d'alimens succulens, etc.; voilà des causes qui introduisent peu-à-peu dans le corps

les causes déterminantes des maladies inflammatoires, en disposant les solides, les fluides et les forces, à contracter cet état vicieux qui les caractérise. L'impression brusque du froid, le passage subit d'une température à une autre température opposée, des alimens, des boissons de mauvaise qualité, une transpiration supprimée, la réplétion de l'estomac, des miasmes contagieux, un accident imprévu, les émotions de l'ame, etc.; voilà des causes qui peuvent occasioner des maladies inflammatoires en agissant sur des corps mal disposés, parce qu'elles suscitent le développement, parce qu'elles réalisent l'effet des causes déterminantes qui existent déjà.

Il y a donc cette différence entre les causes occasionelles prédisposantes, et les causes occasionelles excitantes, que les premières agissent avant la production des causes déterminantes, tandis que les secondes n'agissent qu'après; elles n'ont de puissance que pour mettre

en jeu ces causes qui sont établies avant elles, pour fixer le moment où elles vont se manifester par des phénomènes maladifs. Je ne dois rien dire ici sur leur nature, sur leur manière d'agir, sur leurs différences : je n'ai pas l'intention de les faire connaître en détail. L'objet de ce discours sera rempli, si, donnant une division générale de toutes ces causes de maladies, je suis venu à bout de les exposer d'une manière plus méthodique et plus claire qu'on ne le fait communément.

Il se présente cependant une considération très-importante sur laquelle ce Cours de fièvres ne fixe point l'esprit du lecteur avec assez d'exactitude et de force ; c'est que depuis la fortune prodigieuse et méritée que les écrits des médecins allemands viennent de faire en France, et sur-tout à Montpellier, on accorde un peu trop à l'influence des constitutions générales de l'air, pour omettre ou négliger d'autres causes puissantes qui se combinent avec celles-là,

et concourent très-efficacement à la production des maladies communes. Séduits par la facilité avec laquelle la pratique de l'art se lie à la doctrine des constitutions annuelles, il est des médecins qui ne veulent rien voir au-delà, et qui dédaignent tout ce que cette cause générale ne peut comprendre dans l'étendue de son domaine. On a de tout temps accordé la plus grande influence aux constitutions de l'air, soit pour modifier les fonctions ordinaires du corps humain, soit pour imprimer un caractère particulier aux maladies qui le dérangent. Baillou, celui de tous les médecins français qui me semble avoir apporté le meilleur esprit dans l'étude de la médecine, Baillou pense qu'Hippocrate et les autres médecins, dont il fut le maître et le modèle, n'admettaient quelque chose de divin et de sacré dans les maladies, que pour mieux représenter cet empire inconcevable par lequel les cieux s'assujettissent la terre; parce que, dit-il, dans

l'esprit d'Hippocrate, l'air était compris sous le nom de ciel, et le nom de ciel emportait l'idée de quelque chose de divin : en sorte que l'air, le ciel et le principe divin formaient, dans son langage, trois expressions synonymes qui signifiaient précisément la même chose; et voilà pourquoi Hippocrate qualifiait de cause divine l'influence de l'air sur la santé et sur les maladies des êtres vivans. « *De cœlo ita sentit*, *ut ab eo morborum* » *occasio noscatur*, *cùm quæ à cœlo sunt* » *ineptè accommodatur.*» (Baillou, *De virg. et mul. morb.*, *cap. IV*, *op. omn.*, *t. IV.*)

C'est à tort cependant que Galien et plusieurs autres ont accusé Hippocrate d'avoir exclusivement voulu déduire toutes les maladies des seules constitutions de l'air, puisqu'il en cherche toujours l'origine dans les dispositions particulières inhérentes au tempérament de chaque sujet, dans la nature du terrain, dans la situation des lieux que les malades habitent, dans la qualité des ali-

mens, dans celles des eaux, des airs, dans les habitudes, les passions et le régime. On ne peut déterminer avec précision jusqu'à quel point ces causes se combinent et se soutiennent pour modifier l'influence des constitutions générales de l'air, et pour étendre ou borner les effets réels qu'on leur suppose dans la production des maladies; il semble raisonnable de penser que ce mélange, cette succession de différentes causes réunies sous divers rapports, peut seule expliquer comment, d'après les observations d'Hippocrate et de Sydenham, la même température de l'air peut quelquefois répondre à des maladies fort différentes; car si, malgré leur différence, ces maladies naissent et s'entretiennent sous une seule et même constitution de l'air, il faut bien qu'elles soient favorisées par d'autres causes indépendantes des constitutions générales, et qui se tirent des températures précédentes, de la nature du pays, des tempéramens divers, de la

manière de vivre, des habitudes et des passions; d'où il suit qu'une température donnée, qui, relativement aux températures précédentes, à la qualité du pays, au tempérament des malades, à la manière de vivre, aux habitudes et aux passions, paraît douce et salubre, deviendra pernicieuse et funeste, si toutes ces circonstances viennent à changer. C'est à la combinaison successive de pareilles causes qu'il faut attribuer cette variété de formes et de figures que présentent les épidémies, et qui faisait dire à Sydenham, qu'après en avoir connu quatre-vingt-dix-neuf, il méconnaîtrait encore la centième. Nous avons placé au premier rang l'influence des constitutions précédentes; n'est-on pas en effet obligé de remonter à des temps reculés pour assigner l'origine de ces maladies qui règnent épidémiquement pendant plusieurs années, sans qu'il soit possible d'en rapporter la cause à aucune qualité sensible de l'air? Hippocrate avait déjà observé

qu'une maladie pouvait se prolonger pendant plusieurs années consécutives, lorsqu'elle a une fois franchi les bornes ordinaires de sa durée. Sydenham a fait la même observation, et il a décrit en différens temps les mêmes maladies qui s'étaient propagées pendant plusieurs années, sans que la température de l'air cessât d'éprouver ses révolutions habituelles. Il a vu qu'il suffisait à une constitution de s'étendre par des circonstances accidentelles, pour qu'elle portât ensuite son empreinte sur un grand nombre de constitutions subséquentes ; ainsi, l'hiver de 1683 ayant été fort rigoureux, rendit plus sensible l'effet de l'été qui lui succéda, et la constitution bilieuse eut bientôt pris une supériorité tranchante. L'hiver de 1684, très-doux en comparaison du précédent, n'eut pas la force d'abattre le génie bilieux qui continua de régner sur tout le printemps de cette année et jusqu'à la fin de 1686, dont l'hiver offrit encore des péripneumonies

bilieuses, qui dataient réellement de trois années antérieures. Cartheuser avait donc raison, lorsque, pour découvrir la cause d'une épidémie, il renvoyait à des temps bien éloignés de ceux où elle se manifestait pour la première fois; et c'est d'après une suite d'observations semblables, que le chancelier Bacon recommandait de la chercher, moins dans l'état présent de la température, que dans celui qui a précédé. Il faut rapporter à une succession semblable des mêmes températures de l'air, les dispositions particulières que contractent les habitans d'un même pays, et qui les rendent susceptibles de certaines maladies auxquelles les étrangers échappent, parce qu'ils n'ont point été soumis à l'impression successive des températures dont elles procèdent. Ainsi, Erasme, en donnant une description de la suette, assure que, dans la première épidémie qu'on observa en Angleterre, les Anglais furent les seuls attaqués, tandis que les étrangers n'en

éprouvèrent aucune atteinte. Un historien grec parle d'une peste qui fut épidémique à Constantinople, vers la fin du huitième siècle, et qui n'affecta que les naturels du pays.

Mais il ne suffit pas de connaître tout ce qui se rapporte aux températures de l'air, pour se former une idée complète des causes capables d'occasioner des maladies, il faut mettre en considération toutes les circonstances locales qui déterminent la nature d'un pays, telles que la hauteur des terres, la distance de la mer, le voisinage des marais, la direction des vents, la nature du terrain, et les exhalaisons qui s'en élèvent.

Les maladies sur les hautes montagnes ont une marche plus précipitée, plus véhémente, des crises plus multipliées, plus complètes; elles pêchent par excès plutôt que par défaut de fièvre, et la médecine doit s'y régler souvent d'après les lois d'une expectation passive: on observe le contraire dans les lieux bas et enfoncés,

où la nature semble bien éloignée d'apporter une activité pareille dans le développement des phénomènes maladifs. (Ouvrages de Bacon.)

Le voisinage des marais entretient constamment une atmosphère de miasmes putrides et contagieux, qui portent sur les forces nerveuses des organes, et donnent une tendance vers la malignité à toutes les maladies que leur impression fait naître. Il existe tant d'ouvrages intéressans sur cette matière que je n'ai pas besoin d'y arrêter plus long-temps l'esprit du lecteur : des hommes célèbres en ont traité avec tant d'exactitude et de perfection, que, pour en parler encore, je serais réduit à répéter les éloges et les idées des Bacon, des Hoffmann, des Lancisi, des Mosca, des Huxham et de plusieurs autres, parmi lesquels M. Baumes occupe, sans contredit, une des premières places. Cet auteur a principalement fort bien connu la manière dont les effleuves marécageux changent et modifient les constitutions générales de l'air.

Les insectes sont très-multipliés dans le voisinage des eaux stagnantes ; et la multiplicité des insectes répandus dans l'atmosphère, peut être regardée comme un signe de maladies graves qui se préparent. Rivière rapporte avoir observé une fièvre épidémique d'un très-mauvais caractère, qui ne fut annoncée que par une quantité prodigieuse d'insectes. Bacon et Valeriola voulaient que l'on prédît l'approche de quelque épidémie pestilentielle dès qu'il paraissait beaucoup de mouches, de moucherons, de grenouilles, etc. Il n'est pas moins important de considérer la direction des vents à laquelle répondent toujours la propagation et la marche des maladies contagieuses. La nature de chaque vent détermine d'ailleurs celle d'un grand nombre de maladies indépendantes de contagion ; le vent du midi relâche les solides, affaiblit encore le corps, le jette dans l'inertie et la langueur; il semble le dissoudre, suivant une expression heureuse d'Hippocrate, *torpidum*

reddere ac dissolvere ; le vent du nord irrite et produit dans les fibres plus de rigidité, plus de tension: il occasionne des maux de gorge, des douleurs de poitrine, des constipations, des difficultés d'uriner. Hippocrate, *De hom.*, p. 6. Mais, parmi ces causes puissantes pour décider les maladies qui ne peuvent se déduire des seules constitutions générales de l'air, nous n'en connaissons pas de plus ordinaires que le régime, c'est-à-dire, la manière de régler l'usage des choses nécessaires à la nourriture et à la conservation du corps. M. Barthez observe, contre un préjugé reçu, que les hommes de la classe du peuple la plus pauvre et la plus laborieuse, n'ont point toute la vigueur qu'on est tenté de leur attribuer; il s'épuisent par de pénibles travaux, et leurs forces ne sont point réparées par une nourriture trop communément peu abondante et de mauvaise qualité : telle est sans doute la principale raison pour laquelle la saignée et les purgations causent souvent, chez

les domestiques, des défaillances et une résolution singulière de forces, comme le premier des médecins français, Baillou, l'a observé. Galien, dans son *Methodus medendi*, parle de la fièvre par abstinence, et il dit qu'étant appelé à temps, il la guérissait en donnant du pain et du vin chaud dès le début du frisson ; il ajoute que, s'il donnait le remède dans cet instant, le malade éprouvait, après le frisson, une chaleur considérable, mais sans fièvre ; tandis que s'il le donnait à la fin du frisson, le malade avait toujours et la chaleur et la fièvre.

L'influence du régime ne se manifeste jamais mieux que dans l'histoire des maladies propres aux gens de mer, parce que les gens de mer étant exposés au même concours de causes extérieures, affectés par les impressions semblables d'une température plus uniforme, et d'un milieu plus constant, ils doivent recevoir les impressions du régime avec plus de netteté, plus d'évidence, et laisser plus

facilement connaître les effets variables qui en résultent. Or, les observations de Lind et de Rouppe sur le scorbut, rapprochées et comparées ensemble, prouvent que le scorbut des Anglais, accoutumés à vivre de substances animales et de salaison, incline vers la dégénération putride, chaude, bilieuse des humeurs, tandis que le scorbut des Hollandais, qui se nourrissent de substances végétales et de poisson, tient à l'épaississement gélatineux, à l'altération muqueuse et froide que Rouppe fait dépendre des causes qui entretiennent un sang épais, lent et tenace : *Quæ lentum, spissum crassum atque terrestrem fovent. De morb. navig.* M. de Haën rapporte aussi l'affection scorbutique qui désole les peuples septentrionaux, voisins de la mer, à ce qu'ils mangent des végétaux fortifians et toniques auxquels ils sont obligés de substituer la viande de poisson qui les amollit et les énerve.

C'est à des erreurs de régime qu'il faut rapporter, comme à sa cause

occasionelle, la maladie décrite par Wagler et Roëderer, sous le titre de maladie muqueuse, *De morbo mucoso.* L'usage des substances farineuses, humides, des viandes à demi-pourries, des eaux pluvieuses et chargées d'ordures, l'assemblage d'une multitude de soldats entassés : telles furent les causes indépendantes des constitutions de l'air, qui donnèrent lieu à la maladie muqueuse décrite par ces auteurs.

Les habitudes contractées depuis long-temps, et les fortes affections de l'ame, peuvent, par leur seule influence, donner au corps une disposition vicieuse qui modifie singulièrement l'effet des constitutions générales de l'air. Baillou comparait les passions à une fièvre brûlante qui consume et mange le corps, avec cette différence cependant que les passions, long-temps soutenues, laissent après elles une faiblesse plus profonde, plus difficile à corriger que celle qui s'établit à la suite de la fièvre. C'est un fait acquis par une observation journa-

lière que le chagrin retarde l'accroissement des organes, et rétrécit en quelque sorte le cercle de leurs mouvemens. Il y a peu de maladies malignes dont la source ne remonte, peut-être, à quelque passion vive et fortement concentrée. Leur effet principal est d'embarrasser, d'arrêter, de suspendre l'exercice des fonctions ordinaires; en sorte que la nature semble abandonner ou omettre le développement de ses forces pour s'occuper uniquement de l'objet qui cause sa passion. Elle se plie, elle s'accoutume à ces sortes d'omissions répétées, et il en résulte une cause toujours imminente de malignité, parce que, dans l'acte d'une maladie simple et bénigne, la nature se refusant à des efforts dont elle a perdu l'usage sous le joug des passions, elle précipite la résolution complète des forces qui détermine l'état malin. Il est un principe capable de jeter quelque lumière sur cet objet, que je crois pouvoir exposer ici comme étant le résultat d'un grand

nombre de faits observés par les moralistes et par les médecins, c'est que les passions paraissent avoir d'autant plus d'effet pour produire des maladies, qu'elles tiennent davantage aux rapports moraux qui unissent les hommes dans l'état de société, et qu'au contraire elles semblent agir avec d'autant moins de force pour en décider, qu'elles tiennent davantage aux rapports physiques qui lient l'homme à la conservation de son individu et de son espèce. D'après ce principe, l'ambition, l'avarice, l'envie, qui ne peuvent exister que dans l'état social, sont les plus funestes des passions; l'amour qui s'isole et fuit la société, doit être la moins dangereuse, comme la plus naturelle de toutes.

Sanctorius rapporte un exemple frappant de ce que peut l'habitude pour transformer en causes de maladies les impressions les plus saines et réciproquement. Un homme, après avoir passé vingt ans dans un cachot, ne fut pas plutôt sorti de ce lieu infect, qu'il fut attaqué d'une

maladie maligne ; il en guérit, mais sa santé demeura chancelante pendant une année entière : il ne parvint à une guérison parfaite que lorsqu'il eut mérité d'être mis en prison de nouveau. *Sanct. Meth. vit. err. pop.* M. Vigarous, professeur de l'université de Montpellier, a connu un homme qui avait tellement contracté l'habitude du vin, qu'il fallait lui en permettre l'usage dans toutes ses maladies, et que l'on décidait chez lui les symptômes les plus fâcheux, dès qu'on voulait le priver d'en boire. C'est au pouvoir de l'habitude qu'il faut rapporter toutes ces dispositions particulières, que les hommes doivent souvent à leur manière de vivre et à la profession qu'ils exercent, comme on peut s'en convaincre par la lecture de l'ouvrage de Ramazzini sur les maladies des artisans. Une des précautions les plus importantes pour empêcher que les maladies des pères passent aux enfans par voie d'hérédité, c'est le choix d'un état dont l'exercice ne favorise

point la disposition native qu'on a droit de soupçonner chez ceux qui sont menacés d'une maladie héréditaire. Un sujet né de parens phthisiques doit rejeter toute profession qui exercerait trop fortement les organes de la poitrine. Baillou a remarqué que les effets les plus graves des maladies se font sentir à l'estomac chez les sujets accoutumés à travailler le dos courbé, ou à écrire en s'appuyant sur ce viscère. Telles sont les causes qui, conjointement avec les températures de l'air, agissent pour déterminer des maladies, et qui doivent être connues et évaluées par quiconque veut s'élever à la connaissance complète de notre système pathologique.

S'il est un moyen de faciliter la connaissance des maladies, et de remonter à la véritable source de chaque espèce, c'est sans doute de les diviser par ordre, et de les embrasser toutes dans les limites d'une classification précise qui exprime bien nettement la suite de leurs analogies et de leurs différences

mutuelles. On a senti de tout temps l'importance d'une méthode pareille, et dans chaque siècle il y a eu des médecins qui se sont attachés à la développer et à l'étendre; mais ils se sont plus ou moins écartés du but en voulant ajouter ou changer à la simplicité du plan sur lequel opère la nature.

Il y a deux sortes de méthodes pour classer les maladies comme pour classer tous les êtres matériels; il y a des méthodes artificielles, il y a des méthodes naturelles.

Les méthodes artificielles sont celles où l'on classe les maladies d'après un petit nombre de caractères extérieurs qui varient dans chaque méthode, selon l'esprit de son auteur; ainsi, les uns ont classé les maladies d'après les circonstances anatomiques des organes affectés; d'autres, d'après les symptômes apparens qui les accompagnent.

Les méthodes naturelles sont celles où les maladies se trouvent classées d'après une collection, un ensemble de

caractères qui indiquent leur nature réelle, et qui fixent leur véritable traitement. Telle est la méthode qui les range suivant l'ordre et la nature de leurs causes déterminantes bien connues.

Le grand principe des classifications artificielles, est de choisir un certain nombre de caractères évidens et faciles pour diriger la marche du praticien, en abrégeant ses recherches à l'aide d'une nomenclature plus ou moins étendue; de pareilles méthodes sont analogues à celles des botanistes nomenclateurs, qui, d'après quelques caractères apparens des plantes, les distribuent en classes, en genres et en espèces. Le grand principe des méthodes naturelles, est de classer les maladies suivant leurs rapports naturels de convenance et de disconvenance. Dans l'esprit de ces méthodes, on doit ramener aux mêmes genres toutes les maladies qui demandent le même mode de traitement, et regarder comme espèces différentes tous les cas particuliers où il faut des modifications

essentielles et particulières du traitement approprié à la maladie générique : il en résulte une nomenclature précise, lumineuse et propre à faire connaître la nature même des maladies qu'elle exprime. On pourrait la comparer au système méthodique de nomenclature, proposé par les chimistes modernes, dans lequel chaque nom porte à l'esprit l'idée exacte de l'être chimique qui est désigné par lui. M. Vicq-d'Azyr a tenté l'ébauche imparfaite d'une nomenclature semblable pour l'anatomie; cet homme célèbre la perfectionnera sans doute, si, comme je le pense, elle est vraiment susceptible de perfection. La médecine aura sûrement un jour ses hommes de génie, qui réformeront aussi la sienne en partant des vues précieuses que nos classifications naturelles fournissent.

Comme la nature des maladies est une, et qu'il n'y a dès-lors qu'une seule manière naturelle de les considérer, la méthode adoptée par M. de Grimaud doit être la bonne, ou son ouvrage ne vaut

rien; car les applications qu'il fait des lois de la nature à la doctrine des fièvres, doivent être solides et justes, s'il les connaît; elles ne peuvent qu'être futiles et fausses, s'il les ignore. Ceux qui se sont chargés de mettre au jour cette savante production, n'avaient donc pas le droit d'y faire des retranchemens ou des corrections que l'auteur n'avait pas cru nécessaires : on a pensé devoir la présenter au lecteur telle qu'elle est sortie de ses propres mains, et non pas réformée, changée, altérée, rendue méconnaissable par le travail d'un autre. Sans doute on y rencontrera des erreurs, des rapprochemens forcés, quelques idées confuses, des vues exaltées; chacun y trouvera des principes plus ou moins erronés, selon qu'il aura lui-même des principes qui s'en rapprochent plus ou moins; c'est une affaire d'opinion, de préjugé peut-être, et je ne pense pas qu'un éditeur doive dénaturer un ouvrage, mutiler les opinions d'un auteur, substituer les siennes à leur place, pour se

prêter aux idées différentes que certaines personnes établissent sur la même matière. J'ai balancé long-temps, je l'avoue, entre le sentiment qui m'invitait à respecter jusqu'aux erreurs d'un grand maître, et l'impulsion de mes propres idées qui me poussaient à changer quelquefois l'ordre et la nature des siennes ; car si mon ame, pleine de reconnaissance et d'amitié, a quelquefois fermé la vue de mon esprit aux écarts légers du sien, les progrès de ma raison m'amènent chaque jour à les connaître et à les rectifier. Mais en livrant son ouvrage au public, j'ai mieux aimé suivre la voix du sentiment que celle de la raison, et je n'ai pas voulu le montrer ou le faire autre que ce qu'il est. Les fautes du style sont les seules que les éditeurs se fussent permis de corriger, s'ils l'avaient pu, sans nuire trop souvent au fond même des choses ; il m'a d'ailleurs été impossible de suivre la marche de cette édition que M. Sarrus, docteur en médecine, et héritier de l'auteur, a dirigé dans ses moindres détails,

en n'épargnant ni avances ni soins pour la rendre meilleure.

Il a paru depuis peu une autre édition du même ouvrage, donnée par une personne qui n'ose se nommer, et qui s'intitule le plus chéri des disciples de l'auteur. Ce disciple très-chéri, devait-il par reconnaissance usurper la propriété de son maître, pour en disposer sans égard aux intentions qu'il a exprimées lui-même dans son testament? Nous ne dirons rien sur la manière dont cette édition furtive est exécutée; toutes ces querelles d'éditeurs ne peuvent intéresser le public : nous nous bornerons seulement à désirer que les bons médecins ne se décident pour l'une ou pour l'autre, qu'après avoir pris connaissance de toutes deux. C'est former des vœux pour le succès et le triomphe de celle-ci.

NOTICE

SUR

M.R DE GRIMAUD.



Jean-Charles-Marguerite-Guillaume de Grimaud, vint à Montpellier en 1772, âgé d'environ 22 ans, et se livra avec ardeur à l'étude de la médecine. L'éloquence et la grande érudition du célèbre professeur Barthez, dont il suivit avidement les leçons, firent sur son esprit une vive impression et contribuèrent beaucoup à lui inspirer cet amour de la science qui peut seul en faire surmonter les difficultés.

Après quatre années d'une application soutenue et réfléchie, Grimaud prit en 1776, et à l'âge de 26 ans, le grade de docteur en médecine. Sa thèse a pour titre : *Essai sur l'irritabilité*. On y trouve en quelque sorte l'ébauche de la doctrine qu'il avait adoptée, et à laquelle

il a donné dans la suite de bien plus grands développemens.

Dans cette thèse, écrite avec goût et pleine d'une érudition bien choisie, il montre d'abord la nécessité de reconnaître, dans le corps vivant, des propriétés entièrement différentes de celles des autres corps : il indique les rapports les plus remarquables qui font dépendre les effets de l'irritabilité des affections de la sensibilité, et décrit les principales lois de la première de ces facultés qu'il regarde comme la vie propre des muscles. Ses réflexions à ce sujet le conduisent à combattre les diverses théories dans lesquelles on attribue l'irritabilité au gluten ou à tout autre principe constituant des muscles, remarquant judicieusement que ces principes isolés ne peuvent point jouir d'une faculté qui n'est attachée qu'à leur réunion dans la fibre musculaire; car les composés ont ordinairement des qualités bien différentes de celles de leurs élémens. Il compare ensuite d'une manière ingénieuse les modifications diverses de l'irritabilité, et en particulier celles de ses rapports avec la sensibilité, desquelles dépendent les principales différences

des âges, des sexes et des tempéramens. Il finit par réfuter la théorie des esprits animaux, en exposant quelques-unes des lois du mouvement musculaire.

Grimaud, après avoir subi avec distinction les épreuves nécessaires pour obtenir le titre de médecin, ne crut pas, comme tant d'autres, avoir atteint le terme de ses études. Le désir d'apprendre et de savoir devint toujours en lui d'autant plus vif qu'il possédait déjà de plus grandes connaissances. Ce désir insatiable de s'instruire, sa timidité naturelle l'éloignèrent de toutes les occasions qui auraient pu le distraire de ses occupations; et à cet âge où il est si difficile de résister à la fougue des passions, il ne connaissait d'autre plaisir que l'étude, il n'avait d'autre délassement que la société de quelques amis qu'il ne voyait même que très-rarement.

M. de Grimaud vécut ainsi à Montpellier pendant quelques années d'une manière très-retirée : il fit ensuite un voyage à Paris, dans la vue, dit-on, de solliciter la place de survivancier et d'adjoint de M. Barthez, qui venait d'être nommé chancelier-adjoint de

l'université de médecine, et qui, à ce titre, était chargé de l'enseignement de la botanique et de l'anatomie. Mais soit que ce fût réellement par ce motif que Grimaud eût entrepris ce voyage, il ne fit pendant son séjour à Paris aucune démarche qui pût lui être, sous ce rapport, d'aucune utilité. Sa passion dominante pour l'étude ne pouvait pas s'allier avec les soins qu'exigent de semblables démarches. Il vécut au milieu des plaisirs de la capitale, comme il avait vécu à Montpellier : et c'est particulièrement pendant ce séjour à Paris, qui fut environ de deux ans, qu'il s'appliqua à la lecture des ouvrages des anciens, sur-tout de ceux de Galien, dont il étudia avec la plus grande attention toutes les parties.

Peu de temps après son retour à Montpellier, M. de Grimaud obtint la place qu'il désirait. Le 1.er août 1781, à l'âge de 31 ans, et cinq ans après avoir été reçu docteur en médecine, il fut installé professeur-adjoint et survivancier de M. de Barthez, devant jouir, par une faveur spéciale, des honoraires et de toutes les prérogatives des autres professeurs.

Ce nouveau titre, en lui imposant de nouveaux devoirs et de nouvelles obligations, ne fit que redoubler son zèle, et fut pour lui un motif de se livrer au travail avec plus d'ardeur.

Il professa d'abord la physiologie, et bientôt après il enseigna la doctrine des fièvres. Ce dernier cours fut imprimé d'après ses manuscrits et après sa mort, par les soins de feu M. Dumas, qui, ayant été un de ses disciples les plus chéris et les plus distingués, devait être un jour son plus digne émule.

Son Cours de physiologie, sans avoir été livré à l'impression, est cependant très-connu à Montpellier. Indépendamment des manuscrits même de l'auteur, que plusieurs médecins s'empressèrent de transcrire, de nombreux élèves qui avaient rédigé ses leçons ont contribué à répandre cette production savante que l'on ne peut lire sans un grand intérêt; et il est bien à regretter que l'auteur ne l'ait pas portée dans toutes ses parties au point de perfection qu'il aurait pu lui donner s'il avait vécu plus long-temps.

Comme professeur, la réputation de Grimaud fut bientôt établie. Son grand savoir,

sa modestie extrême, et la douceur de son caractère rendaient son commerce aussi agréable qu'utile ; et ses disciples trouvèrent toujours en lui un guide non moins indulgent qu'éclairé, un ami obligeant et zélé.

Comme médecin-praticien, il n'eut pas le même avantage. Si quelques personnes surent assez bien apprécier son mérite pour lui accorder leur confiance, il ne jouit jamais de cette sorte de réputation locale et pour ainsi dire populaire, qui se donne plus souvent au savoir-faire qu'au savoir ; et ses goûts, sa manière de vivre n'étaient point propres à la lui faire acquérir.

Jouissant à un âge très-peu avancé d'un très-haut degré de considération, M. de Grimaud ne discontinua pas d'employer tous ses momens à étendre et à perfectionner ses connaissances. Les soins de l'enseignement, le travail du cabinet, l'occupèrent toujours tout entier.

En 1785, il répondit à une question sur la nutrition, proposée par l'Académie de Saint-Pétersbourg. Son Mémoire fut honorablement distingué parmi tous ceux qui avaient été envoyés au concours. L'Académie

en fit les plus grands éloges, et ne parut différer de lui accorder le prix que pour laisser le temps à l'auteur de donner plus de développemens à quelques points de doctrine sur lesquels elle désirait de plus grands détails. M. de Grimaud répondit à cette invitation. Il s'attacha, dans un second Mémoire, à décrire les mouvemens des humeurs dans le tissu cellulaire et hors des routes de la grande circulation, qui sont un des principaux élémens de la nutrition. Il renouvela à ce sujet la doctrine des anciens, que la découverte de la circulation sanguine avait fait presqu'entièrement oublier. Mais l'Académie de Saint-Pétersbourg ne voulant point donner un assentiment public à une théorie qu'elle regardait comme une innovation contraire à la doctrine la plus accréditée, se contenta de parler encore avec éloge de l'ouvrage de Grimaud, sans lui accorder le prix.

Ces deux Mémoires sur la nutrition qui sont entre les mains de tous les médecins, et dont le mérite est généralement reconnu, sont le seul ouvrage que Grimaud ait fait imprimer de son vivant, et auquel il ait mis la der-

nière main. Ils contiennent en abrégé la doctrine physiologique de l'auteur, dont il fit, dans son Cours de fièvres, des applications utiles à la théorie des maladies. Ces deux ouvrages décèlent le génie de Grimaud; ils prouvent combien il contribua par ses écrits et par ses leçons à renverser les théories hypothétiques qui régnaient encore de son temps, à répandre les grands principes que le père de la médecine, et les médecins les plus illustres de tous les siècles, avaient puisés dans l'étude de la nature, et qu'il sut souvent aussi lui-même étendre, perfectionner, enrichir des productions d'une imagination heureuse.

L'université de médecine qui n'avait pu voir, sans une sorte de mécontentement, ses anciens usages violés, et M. de Grimaud s'élever au rang de professeur sans avoir passé par les épreuves ordinaires du concours, se trouvait honorée de le posséder, et le comptait au nombre de ses membres les plus distingués. Que ne devait-on pas attendre d'un homme qui, à un âge où dans la carrière des sciences on commence à peine ordinairement à se faire remarquer, s'était déjà rendu célèbre à tant

de titres, et qui encore continuait sans relâche, par le travail le plus assidu, à augmenter la masse de ses connaissances et à mûrir ses idées? Sans doute le Cours de physiologie et le Cours de fièvres, que Grimaud ne jugeait pas encore dignes de voir le jour, auraient bientôt acquis une plus grande perfection. De nouvelles productions auraient vraisemblablement ajouté un nouveau lustre à sa gloire et agrandi le domaine de la science, mais de si brillantes espérances devaient bientôt s'évanouir.

Au commencement de l'année 1785, M. de Grimaud ressentit les premières atteintes d'une maladie cruelle à laquelle il ne pouvait longtemps résister. Sa constitution, naturellement faible et délicate, avait encore été altérée par l'habitude d'un travail trop continu, par les veilles, les contentions d'esprit, et peut-être aussi par des passions vives, mais concentrées. Il ne se dissimula point le danger qui le menaçait. Souvent il témoignait à ses amis, mais avec calme et sérénité, le regret de se séparer d'eux, et celui d'abandonner la vie lorsqu'il était dévoré plus que jamais du désir d'étendre ses connaissances et de contribuer

par ses lumières et par ses travaux au perfectionnement de la théorie de la médecine.

Voyant sa fin prochaine, il voulut, avant de fermer les yeux, revoir encore ses parens. Il quitta Montpellier pour se rendre à Nantes, sa patrie, où il mourut le 5 août 1789, âgé de 39 ans seulement. Il avait assez vécu pour sa gloire, mais trop peu pour ses amis et pour l'intérêt de la science qu'il cultivait avec tant de zèle et tant d'éclat.

INTRODUCTION

PAR M. DEMORCY-DELLETRE,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

Ce Cours de fièvres, publié en 1791 par feu M.r Dumas, devint, dès sa publication, un livre classique. Il dut cet avantage, tant à la saine doctrine qu'il renferme, qu'à l'érudition bien choisie que sut y répandre son auteur, accoutumé à méditer sur les écrits des plus grands médecins de l'antiquité.

M.r Dumas, jeune encore lorsqu'il publia l'ouvrage de son maître et de son ami, n'osa y faire aucun changement. Il crut devoir le donner au public tel qu'il était sorti des mains de son savant auteur ; et en cela je dois imiter sa sage réserve.

Cependant ce Cours rédigé dans la seule vue de servir à des leçons publiques, n'a pas, dans toutes ses parties, le degré de perfection que son auteur aurait pu lui donner, s'il l'avait lui-même livré à l'impression. Sans porter aucune atteinte à son mérite réel, à la solidité, à la justesse des

grands principes qui s'y trouvent développés, au bon choix des faits cités, à l'étendue, à l'utilité de l'érudition qui sert d'appui à ces principes, on peut désirer plus de détails, de plus grands développemens sur quelques points de la doctrine générale des fièvres, plus de concision, plus de méthode au sujet de quelques autres. Il est surtout facile de s'apercevoir que l'auteur n'a parlé ni de tous les genres, ni de toutes les espèces de fièvres.

Afin de rendre cet ouvrage plus utile aux élèves en médecine, pour lesquels il est particulièrement destiné, mais sans me dissimuler toutes les difficultés d'une telle entreprise, j'ai tâché de le compléter sous ces divers rapports. Dans cette vue, je m'attacherai, dans cette introduction, à rassembler, avec le plus de méthode qu'il me sera possible, les connaissances préliminaires qui, jointes à celles que l'auteur a développées dans les chapitres de ce premier volume, doivent préparer le lecteur à l'étude des fièvres de chaque genre; et je rassemblerai dans un supplément placé à la fin de chacun des trois autres volumes, les descriptions des genres et celles des espèces dont l'auteur n'a point parlé.

Quoique de cette manière mon travail, entièrement séparé de celui de M.r de Grimaud, puisse lui être facilement comparé, et que cette comparaison doive m'être peu favorable, j'ai pensé qu'il

valait encore mieux m'exposer au danger de ce parallèle, que d'altérer le texte par des réflexions, des additions ou des notes étrangères et détachées, qui fatiguent toujours le lecteur en détournant trop souvent son attention.

La fièvre considérée en général, indépendamment des caractères qui en distinguent les genres et les espèces, n'est point un être réellement existant, mais une pure abstraction de notre esprit. Vouloir définir cet être abstrait, c'est vouloir peindre une chose qui n'existe nulle part et qui ne ressemble exactement à rien de ce que l'on peut observer. MM. de Grimaud (1) et Dumas (2) ont assez insisté sur les vices de ces définitions, sur la nécessité de les remplacer par des descriptions exactes; il serait inutile de revenir sur ce sujet. Mais je dois ajouter que les descriptions générales par lesquelles on croit pouvoir remplacer les définitions, sont aussi peu exactes que ces dernières. Pour tracer de pareilles descriptions, il faut ausssi séparer, parmi les phénomènes dont s'accompagnent les fièvres de chaque genre, ceux qui, appartenant indistinctement à tous ces genres, ne paraissent dépendre d'aucune des circonstances particulières à chacun d'eux : et cette distinction est toujours arbitraire.

---

(1) Tome I, pag. 41.

(2) Disc. prélim. pag. vj.

Il n'est aucun symptôme, qui se retrouve dans toutes les maladies fébriles indistinctement, aucun qui ne puisse manquer dans plusieurs.

Galien, Stahl, Cullen, Grimaud lui-même ont cru pouvoir donner une idée assez exacte des caractères généraux de la fièvre, en décrivant les phénomènes d'un accès régulier de fièvre intermittente, dans lequel on distingue évidemment trois périodes, celui du froid, celui de la chaleur et celui de la sueur. Dans un assez grand nombre de fièvres, à la vérité, ces trois états se succèdent à des intervalles plus ou moins éloignés, en s'accompagnant de tous les symptômes que l'on observe ordinairement dans la plupart des fièvres intermittentes. Mais on voit aussi des fièvres, même des fièvres intermittentes, dans lesquelles l'un ou l'autre, ou même plusieurs de ces périodes ou de ces symptômes, manquent entièrement, et qu'il faudrait par conséquent rayer du nombre des fièvres, si l'on ne devait comprendre dans cette classe de maladies que celles où l'on trouve réunis tous les caractères des paroxismes ordinaires des fièvres intermittentes (1).

---

(1) *Voy. Galen. advers. Lycum, cap. II, De differ. febr. lib. II, cap. VI; Hoffmann, De febrib., cap. IV;* Piquer, Traité des fièvres, chap. IV, pag. 46, chap. X, pag. 402; Voullonne, Mémoire sur les fièvres; Cœlius Aurelianus, Mercatus, Morton, Torti, Werlhof, etc.; Grimaud, tom. I, p. 67.

Il est donc bien difficile de fixer, d'une manière exacte et précise, la signification véritable du mot fièvre, pris dans l'acception générale dans laquelle on l'emploie si souvent.

Ni l'état du pouls, ni celui de la chaleur du corps, dit Celse (1), ne peuvent servir à définir la fièvre, parce que l'un et l'autre peuvent éprouver des variations considérables sans que la santé soit troublée. Mais on connaîtra qu'il y a fièvre, ajoute le même auteur, lorsque le pouls et la chaleur n'étant pas dans leur état naturel, leur altération se soutient pendant un certain temps; si le malade éprouve un sentiment de chaleur intérieure, si la respiration est ardente, si la couleur de la peau est changée, si les yeux sont pesans, ou secs, ou larmoyans, s'il se produit des sueurs passagères sans causes évidentes, si les battemens du pouls sont irréguliers. C'est seulement en réunissant ainsi tous ces phénomènes qui accompagnent ordinairement les maladies fébriles, et auxquels Celse aurait pu en ajouter encore d'autres, la faiblesse, l'impuissance des mouvemens musculaires, le trouble des sensations et des idées, les altérations de la digestion, des sécrétions, des excrétions (2), et de toutes les autres fonctions, que l'on peut indiquer d'une ma-

---

(1) *De re med., lib. III, cap. II, sect. IV, p.* 121.

(2) *V. Stahl, Theor. medic. vera, De febr., p.* 702.

nière générale ce qu'il faut entendre par le mot fièvre.

Non que tous ces symptômes se trouvent réunis dans toutes les maladies de cette classe, l'absence d'un seul et même de plusieurs n'est pas un motif pour dire que la fièvre n'existe pas; il suffit de la réunion de la plupart d'entre eux: c'est d'après leur ensemble et leurs rapports que le médecin doit reconnaître l'existence de cette affection. Car si chacun d'eux peut être produit séparément sans qu'il y ait fièvre, on peut assurer que la fièvre existe toutes les fois que l'on voit plusieurs de ces symptômes réunis, de manière à ce qu'ils dépendent de la même cause, ou qu'ils soient intimément liés l'un à l'autre.

Mais pour apprendre à distinguer ces symptômes, à juger de leurs rapports entre eux et avec les autres élémens des maladies fébriles, à démêler au milieu de leur réunion, souvent confuse, les caractères essentiels de chaque genre et de chaque espèce de fièvre, ainsi que leurs signes diagnostics et pronostics, et les indications curatives, il faut les avoir étudiés chacun en particulier, savoir quelles sont les différentes formes sous lesquelles ils peuvent se manifester, connaître les causes particulières dont ils peuvent dépendre, l'ordre le plus ordinaire de leur succession et leur durée respective, enfin le danger qu'ils peuvent faire craindre par eux-mêmes, et sur-tout

leurs rapports, déterminés par l'observation, avec les terminaisons heureuses ou funestes des maladies.

Tel est le sujet important que je me suis proposé de développer dans cette introduction. Je traiterai d'abord de chacun des principaux symptômes des fièvres; en second lieu, des divers genres de causes de ces maladies; ensuite des phénomènes de la crudité, de la coction et des crises, de la durée des fièvres, de leurs périodes et de leurs types. Les résultats connus de l'observation sur ces divers objets me conduiront à déterminer ce que l'on peut penser de plus vraisemblable au sujet de la nature de la fièvre, des indications qu'elle fournit par elle-même, de ses principaux rapports avec les maladies ou les élémens des maladies qui l'excitent ou la compliquent. Je parlerai, enfin, des caractères des fièvres les plus propres à les distinguer en genres et en espèces, et de l'ordre le plus convenable d'un système méthodique de classification de ces maladies d'après leurs affinités naturelles.

Mais, encore une fois, c'est dans la seule vue de rendre plus utile aux jeunes gens qui se livrent à l'étude de la médecine, la lecture d'un ouvrage qu'ils sont accoutumés à consulter, que je me suis livré à ce travail. Ce n'est point ici un livre nouveau dont on ne peut justifier l'entre-

prise, et qui ne peut présenter quelque intérêt que par les faits ou par les principes réellement nouveaux qu'il renferme: c'est le complément d'un ouvrage connu, dans lequel on a dû seulement se proposer de rapprocher des connaissances exposées par l'auteur, celles dont il a négligé de parler, et de mettre plus d'ordre dans l'exposition de ces connaissances.

Du pouls dans les Fièvres.

Les élémens des mouvemens du pouls sont assez nombreux. A chaque pulsation, l'artère se dilate, se porte vers la surface extérieure du corps par un véritable mouvement de locomotion, comme l'ont démontré les expériences de Weibrecht et de Lamure (1). Elle se contracte ensuite et revient à sa première place par un mouvement contraire. La force, la vitesse, la promptitude, l'étendue de ces mouvemens, le degré d'expansion de l'artère dans la dilatation, celui de sa contraction, les différentes impressions que peut faire ressentir à travers les membranes de ces vaisseaux le fluide qu'ils contiennent, l'intervalle de temps qui sépare ces mouvemens l'un de l'autre, leur nombre dans un temps donné,

(1) Lamure, Recherches sur la pulsation des artères.

la régularité ou l'irrégularité de ces mêmes mouvemens, relativement à chacun de leurs élémens, doivent produire dans l'état du pouls des variations d'autant plus nombreuses que les différences de chacun de ces élémens peuvent se présenter sous un grand nombre de nuances diverses, et se combiner entre elles d'une infinité de manières.

Parmi les causes de ces différences, les unes sont une suite nécessaire de l'exercice régulier de quelques fonctions; d'autres dépendent des variations accidentelles de ces mêmes fonctions, des mouvemens musculaires, des passions de l'ame, du régime, etc., et sont passagères comme leurs causes; d'autres enfin sont un effet de la gène des fonctions, des affections des facultés vitales dans les maladies.

Pour peu que l'on réfléchisse sur le mécanisme de la circulation du sang, sur les rapports intimes de cette fonction avec toutes les autres, on ne peut douter qu'elle ne doive éprouver des altérations plus ou moins remarquables par l'action de toutes les causes capables d'apporter un changement quelconque dans la manière d'être des organes du corps vivant, de leurs fonctions ou de leurs facultés.

Si la quantité du sang est augmentée ou diminuée, si les qualités de ce fluide sont changées ou viciées, si le cœur ou les vaisseaux sanguins, ou mêmes les parties dans lesquelles ils se répan-

dent, éprouvent quelque lésion physique ou organique, si la respiration, dont les mouvemens ont des rapports si constans avec ceux de la circulation, est embarrassée, ou gènée, ou accélérée, si la digestion, les sécrétions, la nutrition, qui doivent conserver au sang sa composition et ses qualités, sont altérées dans quelques-uns de leurs élémens, il n'est pas douteux que les mouvemens du cœur et des artères ne doivent s'écarter de leur ordre naturel.

Mais encore, indépendamment de toutes ces causes, il suffit des seules affections de l'une des facultés vitales, pour occasioner, dans l'état du pouls, des altérations très-remarquables. Si les forces toniques, qui président aux fonctions les plus secrètes de la vie, n'exercent plus leur action avec la même régularité, si cette action est plus vive ou plus faible que dans l'état ordinaire, l'état du pouls doit nécessairement en être altéré, puisque cette force tonique est la principale cause du mouvement du sang dans les petits vaisseaux; puisque les contractions toniques du tissu cellulaire et des organes dans lesquels rampent ces vaisseaux, doivent nécessairement modifier la circulation du fluide qu'ils renferment (1).

---

(1) *V. Stahl, De mot. ton. vital. et De æstu mar. microcosm.*

L'action de l'irritabilité qui, d'après Haller (1), est la principale cause des mouvemens du cœur, et qui, d'après les expériences de beaucoup d'autres physiologistes, anime également la membrane fibreuse des artères (2); l'action de l'irritabilité, dis-je, lorsqu'elle devient irrégulière, plus forte ou plus faible que dans l'état ordinaire, doit occasioner aussi des altérations remarquables dans les fonctions de tous les organes irritables, et par conséquent dans les mouvemens du pouls dont elle est une des causes essentielles. L'irritabilité exerce d'ailleurs encore sur les pouls une influence indirecte, par les mouvemens qu'elle excite dans d'autres parties; car les mouvemens musculaires contribuent, aussi-bien que les contractions toniques, à modifier la circulation (3). L'observation journalière le démontre évidemment.

La membrane intérieure du cœur et des artères, est douée d'une sensibilité particulière qui la met en rapport avec le fluide qui doit exciter l'action de ces organes (4): et c'est sans doute aux affec-

---

(1) *Prim. lin. physiol., cap. IV.*

(2) V. Dumas, Élém. de physiol., tom. III, pag. 302 et suiv.

(3) *Galen., De puls. libell. ad tyron., p. 44; Stahl, De mecanism. mot. progres. sanguin.*

(4) *V. Marcklinus, De ortu et abusu transfurionis sanguinis*; Bichat, Traité des membr., pag. 158; De la vie et de la mort, pag. 180.

tions de cette sensibilité locale qu'il faut rapporter comme à leur cause essentielle, les altérations dans le pouls, occasionées par les vices de la composition et des qualités du sang, qui sont les causes matérielles et cachées de beaucoup de maladies fébriles.

Enfin, tout le monde sait qu'il suffit souvent des affections de la sensibilité générale et des passions de l'ame pour occasioner de semblables altérations; que ces causes vont même quelquefois jusqu'à arrêter tout-à-coup les mouvemens de la circulation, ou à leur imprimer une violence extraordinaire (1). Les faits de ce genre sont trop nombreux et trop connus pour qu'il soit nécessaire de les citer ici (2).

---

(1) Voyez Zimmermann, De l'expér. en méd., liv. V, chap. II; Cabanis, Rapport du physique et du moral de l'homme.

(2) La doctrine de Haller, *(Elem. physiol., t. I, lib. IV,)* qui regarde l'action du cœur comme entièrement indépendante de l'influence du système nerveux, était, jusqu'à ces derniers temps, adoptée par le plus grand nombre des physiologistes; et de très-habiles anatomistes, Fontana *(Ricerche filosofiche sopra la fisica animale, part. II*, Soëmmering, *De corpor. human. fabrica., t. V, pag.* 43, *)* ont prétendu que le cœur est presque entièrement privé de nerfs. Mais des observations plus exactes ont prouvé le contraire à MM. Prochaska, *(Opera minora anatom. physiol. et pathol., part. I,)* Scarpa, *(Tabul. nevrolog. ad illustrand. histor. anatom.*

Toutes les fois qu'une cause quelconque de maladie altère la manière d'être des solides ou des fluides, trouble les fonctions, en dérange l'or-

---

cardiac. nervor. etc.) et Boyer. Les expériences ingénieuses de M. Legallois (Expériences sur le principe de la vie, etc.,) lui ont en outre demontré que, quoique l'irritabilité du cœur se soutienne encore après que cet organe est entièrement isolé de tous ceux qui l'environnent et même arraché du corps ; cependant les mouvemens qu'il peut alors exécuter n'ont ni assez de force, ni assez de régularité pour faire circuler le sang dans les vaisseaux. En détruisant successivement quelques portions de la moëlle épinière, M. Legallois s'est convaincu que ces destructions partielles de cette moëlle épinière ralentissent d'autant plus les mouvemens de la circulation qu'elles sont plus considérables, jusqu'à ce qu'enfin ces mouvemens cessent entièrement lorsque la moëlle épinière est tout-à-fait détruite. D'après les résultats de ces expériences, M. Legallois regarde la moëlle épinière comme le siége du principe des mouvemens du cœur. C'est par les rameaux du grand nerf sympathique, qui vont se distribuer au cœur, que cet organe reçoit l'influence de cette moëlle. La moëlle alongée et le cerveau exercent d'ailleurs encore par le moyen des nerfs de la huitième paire, une influence directe sur le cœur. La moëlle épinière elle-même, qui n'est qu'une appendice de la substance de cerveau, ne peut vivre et conserver ses facultés qu'autant qu'elle conserve l'intégrité de ses communications avec ce dernier viscère ; de sorte qu'il est bien vrai de dire que l'influence du système nerveux est une des principales causes de la circulation du sang : et la théorie physiologique s'accorde ainsi avec les résultats de l'observation qui démontrent si évidemment la réalité de cette influence.

dre et la régularité, affecte vicieusement les facultés vitales, les excite à des mouvemens extraordinaires et irréguliers; dans tous ces cas, l'état du pouls doit donc participer à ces différens désordres : il peut, par conséquent, servir à les reconnaître, et fournir ainsi dans les maladies des signes importans.

C'est, le plus souvent, par l'état du pouls que l'on reconnaît la présence de la fièvre; que l'on distingue plusieurs des principaux caractères des genres et des espèces, ainsi que les signes les plus importans pour prévoir l'issue heureuse ou funeste de ces maladies : et cette source précieuse de signes a dû fixer depuis long-temps l'attention des médecins (1).

---

(1) Quoique l'on ait prétendu qu'Hippocrate ne faisait aucune attention au pouls, on trouve dans ses ouvrages plusieurs passages où il parle du pouls comme pouvant servir au diagnostic ou au pronostic des maladies. Il décrit l'état du pouls dans l'histoire de quelques-uns de ses malades (V. aux liv. des épidém. l'histoire de la femme de Philinus, celles de Menon, du fils de Cydis, du fils de Ératolaüs, de Pythodore, de Polycrates, etc.) Dans le livre des crises, dans celui du régime dans les maladies aiguës, dans celui du pronostic, dans les prénotions coaques, il indique quelques différences du pouls comme fournissant des signes; il parle ainsi du pouls grand, fort, petit, faible, lent, tremblottant, fréquent, etc.

On trouve au livre IV des épidémies, (*Valles. Comm. in lib. epidem.*, *p.* 357,) ce passage remarquable : « Dans les fièvres » très-aiguës, le pouls est très-fréquent et très-fort. » Et comme

La fréquence et la vîtesse du pouls sont les deux caractères que l'on a regardés comme les plus essentiels à la fièvre. Mais ces caractères

---

Hippocrate, dans les descriptions des maladies, fait toujours mention de la fièvre, on doit présumer, d'après cela, qu'il faisait une attention particulière à l'état du pouls.

Hippocrate n'a point cherché à distinguer dans le pouls ce grand nombre de différences difficiles à reconnaître, qui, d'après Galien et quelques modernes, fournissent tant de signes importans. Il s'attacha seulement aux caractères les plus remarquables des différences du pouls. Souvent il se borna, en parlant de ces différences, à indiquer les pulsations ou les palpitations sensibles à la vue, que l'on observe quelquefois sur certaines parties, et qui sont aussi des signes dans les maladies. Ainsi on lit au livre du pronostic, que s'il se fait sentir un battement à l'hypocondre, c'est un signe de grand désordre ou de délire. (*Valles. Comment. in pronost.*, *p.* 47.) Dans les fièvres, dit encore Hippocrate, les battemens des veines du cou avec douleurs se terminent par la dyssenterie (*Coac. prenot. lib. I*, §. 130 ;) et il serait facile de citer un grand nombre d'autres passages analogues.

Après Hippocrate, Érasistrate, Hérophyle, Praxagore, Archigène, Asclépiade et plusieurs autres, s'occupèrent du pouls ; mais ce qu'ils firent à ce sujet n'est connu que par les remarques critiques de Galien, (*V. Galeni*, *De puls. diff. lib. II et III* ;) et c'est à ce dernier qu'il faut rapporter l'origine de la plus grande partie des connaissances les plus importantes sur cette matière. Il écrivit sur le pouls dix-huit traités ou livres très-volumineux, (*V. Galeni*, *Opera, tom. IV*,) dans lesquels, au milieu de beaucoup d'explications, de définitions et de subtilités inutiles, on trouve d'excellens pré-

présentent des différences particulières dans chaque genre et dans chaque espèce ; ils peuvent être produits par des causes passagères, et avoir lieu

---

ceptes sur les caractères du pouls, sur les différences de ces caractères, sur leurs causes et sur les signes que ces différences peuvent fournir.

La doctrine de Galien sur le pouls a été suivie, commentée et même augmentée de nouvelles distinctions par plusieurs des médecins qui sont venus après lui. On peut consulter à ce sujet les ouvrages de Aëtius, d'Actuarius, de Prosper Alpin, de Struthius, de Baillou, de Bellini, de Boerhaave, de Frédéric Hoffmann, etc. Mais c'est sur-tout vers le milieu du dernier siècle que cette doctrine a été plus développée par des observations nouvelles.

Solano de Luques, médecin à Antequera, après avoir étudié en silence les différences des caractères du pouls, et leurs rapports avec les terminaisons ou les crises des maladies, publia dans un livre intitulé *Lapis lydius Apollinis*, le résultat de ses observations. Nihell, médecin anglais, alla s'instruire auprès de Solano de ses nouvelles découvertes, et il les consigna dans un ouvrage que Noortwik, médecin de Venise, traduisit de l'anglais en latin. Les médecins français ne tardèrent pas à s'exercer dans ce nouveau genre d'observations. Bordeu, Michel, Menuret, Fouquet, sont ceux qui ont publié à ce sujet les ouvrages les plus importans.

Il est remarquable que ces signes pris dans l'état du pouls forment depuis les siècles les plus reculés la science principale des médecins chinois et persans. Au rapport de tous les voyageurs, (Voyez Description de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise par le Père Du Halde,) c'est presque seulement d'après l'état du pouls que ces médecins dis-

sans que la fièvre existe réellement; comme aussi dans quelques cas, la fièvre peut exister sans se manifester par aucun de ces deux caractères du pouls.

Indépendamment de ce que l'on sait des effets d'un exercice violent et soutenu, des passions de l'ame et de plusieurs autres causes capables d'augmenter la fréquence du pouls, sans troubler la santé et sans produire la fièvre; on sait

---

tinguent les maladies, en reconnaissent le siége et en prédisent les événemens. Les médecins chinois recommandent particulièrement (Voyez les Secrets de la médecine des Chinois, consistant en la parfaite connaissance du pouls, envoyé de la Chine par un Français; Grenoble 1671) de tâter le pouls avec beaucoup d'attention, pendant long-temps, et d'y revenir à plusieurs reprises. Ils jugent du degré de fréquence ou de rareté du pouls d'après le rapport de ses battemens avec les mouvemens de la respiration. Le pouls réglé et tempéré, dit-on dans le traité que je viens de citer, est celui qui, dans le temps d'une respiration réglée et non forcée, n'a que quatre battemens; s'il passe cinq, il est pressé; s'il n'en a que trois, il est tardif. Pour ce qui est des caractères du pouls auxquels les médecins chinois disent reconnaître le siége de la maladie, ils ont à ce sujet des règles très-simples. Ils divisent en trois parties l'espace de l'artère que comprennent les doigts en tâtant le pouls : chacune de ces parties correspond à la partie du corps supérieure ou moyenne, ou inférieure du même côté, et indique par les variations diverses de ses mouvemens les affections des organes correspondans.

aussi qu'il est des fièvres dans lesquelles le pouls non-seulement n'est pas plus fréquent, mais est même plus rare que dans l'état de santé. M.r de Grimaud (1) a cité plusieurs exemples de ce genre, qu'il serait encore très-facile de multiplier ; et c'est d'après ces faits que l'on a regardé l'état du pouls comme un signe très - infidèle de la fièvre (2).

Dans les fièvres les plus graves, dans les fièvres nerveuses, dans les fièvres malignes, il arrive souvent que le pouls n'est ni plus vîte, ni plus fréquent que dans l'état naturel (3); Hippocrate, Galien avaient déjà fait cette remarque (4). Galien avait remarqué aussi (5) que dans les fièvres hectiques, dans les fièvres éphémères, le pouls n'a pas ordinairement cette vîtesse qui caractérise essentiellement le pouls fébrile ; que ce caractère change quelquefois dans le cours de plusieurs fièvres ; qu'il est souvent inappréciable chez les sujets très-faibles. D'un autre côté une affection nerveuse, un spasme fixé sur l'épigastre ou sur la

---

(1) Tom. I, p. 54.

(2) *V. Celse, De re medicâ, lib. III, cap. II, sect. IV, p.* 121; *Sarcone, Istoria ragion. del mal., etc. part. II, p.* 537; *Selle, Rudim. pyret., p.* 83.

(3) *V. Prosp. Alpin, De præsag. vit. et morte., lib. IV, cap. V; Urina bona, pulsus bonus, æger moritur,* dit Hippocrate.

(4) *Galen., De præsag. ex pulsib., lib. III, cap. III.*

(5) *Synops. De pulsib., cap. XXIII.*

poitrine, une lésion organique du cœur ou des artères (1), une inflammation locale, etc. peuvent déterminer, dans les mouvemens du pouls, cette vîtesse du pouls fébrile.

Cependant en rapprochant les observations et les opinions des médecins les plus célèbres, en faisant abstraction de quelques exceptions particulières, et des effets de l'influence des diverses circonstances qui, indépendamment des causes de la fièvre, peuvent altérer les mouvemens de la circulation, on doit reconnaître que la vîtesse du pouls est un caractère beaucoup plus certain de l'existence de la fièvre que sa fréquence (2).

La promptitude, la vélocité avec laquelle s'exécutent les mouvemens de systole et de diastole, est ce qui distingue ce pouls vîte, *pulvus velox* (3), du pouls fréquent, *pulvus creber*, qui consiste en ce que, dans un temps donné, le nombre des pulsations est plus grand que dans l'état ordinaire.

Cette vîtesse, cette vélocité des mouvemens

---

(1) Zimmermann, De l'expér. en méd., t. II, p. 20.

(2) *V. Galen., De præsag. ex pulsib., lib. III, cap. VII; Synops., De pulsib., cap. XXIII; Stahl, De febr. in gen. hist. p.* 27, *Febr. pathol., p.* 23; *Hoffmann, Medic. ration., t. III, cap. XI, §. VII; Boerhaave, De cognosc. et curand. morb., aphor.* 570.

(3) V. Grimaud, t. I, p. 56.

du pouls varie beaucoup moins que la fréquence de ces mêmes mouvemens par l'influence des passions de l'ame, du mouvement musculaire et d'autres causes passagères (1). Elle peut ne pas varier lorsque les pulsations des artères deviennent plus fréquentes : car le pouls peut être en même temps vîte et rare, comme il peut être aussi lent et fréquent (2). Enfin, le pouls fréquent est dans beaucoup de cas un signe de faiblesse : on l'observe souvent à l'heure de la mort (3) : le pouls vîte, au contraire, indique toujours une action puissante des forces de la vie.

On sait que les mouvemens des organes irritables, sont entrecoupés par des intervalles de repos d'autant plus rapprochés que l'irritabilité est plus faible dans ces organes (4). Une grande faiblesse doit de même exciter dans les artères des mouvemens ou des frémissemens très-fréquens. Mais alors, ainsi que l'a remarqué Darwin (5), les contractions des artères sont moindres que dans l'état de santé ; c'est-à-dire que si les fibres

(1) *V. Stahl, loc. cit.*

(2) *Stahl, De puls. celer.*

(3) Zimmermann, liv. cit., t. II, p. 11.

(4) V. Barthez, Nouv. élém. de la science de l'homme, t. I, chap. IV, p. 139 des notes.

(5) Zoonomie, t. I, pag. 107.

de ces vaisseaux se contractent d'un espace de dix lignes, par exemple, lorsqu'elles jouissent de toute leur vigueur, elles ne se contractent que dans un espace beaucoup moindre lorsqu'elles sont affaiblies par la maladie. La vélocité, ainsi que l'étendue et la force des contractions, sont donc plus grandes dans l'état de santé, quoique les pulsations soient plus fréquentes lorsque les forces sont considérablement diminuées. Et puisque cette vélocité du pouls qui est un signe de l'intégrité et de l'activité des forces, est ordinairement augmentée dans les fièvres, dont elle forme un des caractères essentiels, on peut en conclure qu'en général, dans ces maladies, l'action des facultés vitales, causes essentielles des mouvemens du pouls, est plus vive, plus exaltée que dans l'état ordinaire. Nous verrons d'ailleurs, dans la suite, que les modifications des caractères du pouls relatives aux différences de chaque genre de fièvre, confirment cette conséquence.

Quant aux signes pris de l'état du pouls, propres à établir le pronostic des maladies fébriles, les uns servent à prévoir d'une manière générale l'issue heureuse ou malheureuse de ces maladies; d'autres indiquent plus particulièrement l'espèce de terminaison ou de crise qui doit avoir lieu. Les premiers consistent en des altérations plus ou moins remarquables de la fréquence, de la force, de la régularité des pulsations. Ils

indiquent en général d'autant plus de danger que les mouvemens du pouls s'écartent davantage de leur type ordinaire dans l'état de santé, et qu'ils peuvent faire supposer une affection plus grave des forces de la vie.

Ainsi un pouls grand, fort, accéléré, régulier annonce en général moins de danger qu'un pouls faible, petit, irrégulier. Le premier doit faire supposer que les facultés vitales jouissant encore de toute leur intégrité, leur action est vivement excitée par la cause de la maladie. Dans le second cas, au contraire, on peut présumer que les facultés vitales affaiblies ne peuvent exécuter que d'une manière imparfaite et souvent interrompue, les efforts nécessaires pour réagir contre les causes qui les oppriment ou les irritent. Aussi les caractères du pouls les plus funestes sont-ils ceux dans lesquels la faiblesse se joint à l'irrégularité. Tels sont le pouls que Galien appelle *decurtatus*, celui qu'il nomme *myurus*, dans lesquels la force des pulsations décroît ou diminue à mesure que l'on s'approche de l'extrémité de l'artère. Tel est le pouls vermiculaire qui s'observe chez les mourans, et dans lequel, à beaucoup de faiblesse, se joint aussi la diminution de l'élévation des pulsations successives (1).

(1) Voyez les Traités de séméïotique, et les différens Traités du pouls, déjà cités.

Les modifications les plus légères du calibre de l'artère, les altérations les plus faibles de ses mouvemens dans les divers points de son étendue, les impressions délicates que peut communiquer au tact le flot du sang circulant dans ces vaisseaux, sont les caractères du pouls qui annoncent chaque crise en particulier, et que Bordeu appelle pouls critiques (1) : caractères qu'il est souvent difficile de reconnaître et qu'une longue expérience peut seule apprendre à distinguer.

Tel est le pouls qui annonce les sueurs critiques, que Galien appelle *undosus* (2), Solano *inciduus*, Bordeu *ondulant* (3), et qui est caractérisé par une augmentation successive de la force des pulsations, depuis la première jusqu'à la quatrième, par la plénitude, la souplesse, le développement, la force de ces pulsations. Tel est aussi le pouls intermittent qui annonce les évacuations par les selles ; le pouls dicrote, *bis feriens*, ou rebondissant, qui annonce les crises par les hémorragies, et beaucoup d'autres dont il serait trop long de nous occuper ici.

Il serait aussi inutile de chercher à déterminer les véritables causes de ces différences particulières du

---

(1) Recherches sur le pouls, tom. I, pag. 18.

(2) *De different. puls., lib. I, cap. XXVI; De præsag. ex puls., cap. IX.*

(3) Liv. cité, tom. I, pag. 143.

******

pouls. On n'a fait long-temps que répéter les hypothèses de Galien à ce sujet (1), et l'on ne pourrait encore que proposer sur cet objet de nouvelles hypothèses. Ces signes sont du grand nombre de ceux dont l'observation et l'expérience seules ont pu enseigner la valeur.

Je ne chercherai pas non plus à déterminer quel est le degré de confiance que l'on doit accorder aux signes pris dans ces différences minutieuses et souvent inappréciables de l'état du pouls. Si quelques médecins distingués ont poussé trop loin leurs prétentions à cet égard, d'un autre côté, ne fait-on pas en général trop peu de cas de ces différences qui exigent sans doute pour être aperçues, beaucoup d'exercice et beaucoup d'application, mais dont plusieurs doivent souvent éclairer très-utilement le diagnostic et le pronostic des maladies (2).

---

(1) *Galen., De causis puls., lib. IV; Prosper Alpin, lib. cit., cap. III; Fernel, De puls., lib. III, etc.*

(2) *Voy. Solano de Luques, Lapis Lydius Apollinis.*

Wilhel. Noortwik, Nov. observ., circà crisium prædict. ex pulsu, primum à Solano de Luques, etc. aliisque medicis factæ, auctæ à Jac. Nihell., etc.

Bordeu, Recherches sur le pouls par rapport aux crises. Michel, Nouv. observ. sur le pouls par rapport aux crises; Menuret, Nouveau traité du pouls; Fouquet, Essai sur le pouls.

De la respiration dans les fièvres.

Les lésions graves de la respiration annoncent ordinairement un grand danger, et doivent presque toujours précéder la terminaison funeste des maladies.

Hippocrate, et après lui tous les séméïologistes, ont considéré avec raison les signes pris de l'état de la respiration comme très-importans pour établir le pronostic dans les maladies aiguës. Mais à l'exception des cas dans lesquels les organes de la poitrine sont essentiellement affectés, ces signes doivent être mis au nombre des signes généraux dont la valeur est la même dans beaucoup de maladies, et qui se rapportent davantage au pronostic qu'au diagnostic. Considérés seuls, ils ne peuvent servir ni à reconnaître la présence de la fièvre, ni à distinguer ses genres ou ses espèces; et nous pouvons déjà remarquer que la fièvre paraît n'intéresser essentiellement que les fonctions générales, ou communes à tous les organes; au lieu qu'elle n'affecte que par accident, ou d'une manière accessoire et indirecte, les fonctions particulières à chacun de ces organes.

Ainsi les lésions de la respiration qui ont lieu dans les fièvres, dépendent principalement ou des altérations des mouvemens de la circulation, ou du trouble des autres fonctions qui ont des rapports plus ou moins directs avec elle, ou des

affections des facultés vitales qui en sont les causes essentielles ; ou bien elles tiennent à des lésions particulières des organes respiratoires ou des parties voisines, et elles dépendent alors bien moins de la fièvre elle-même que des maladies qui l'excitent ou la compliquent.

Dans la pleurésie, dans la péripneumonie et dans les autres maladies de poitrine, auxquelles la fièvre se réunit, les signes pris de l'état de la respiration sont sans doute les plus essentiels pour établir le diagnostic et le pronostic de la maladie; mais alors ces signes se rapportent davantage à l'affection concomitante qu'à la fièvre elle-même : et lorsque celle-ci existe sans la complication de ces affections, il est facile de concevoir comment elle peut intéresser secondairement la respiration, sans que les lésions de cette fonction en soient des signes essentiels.

On sait que le plus ordinairement le rapport des mouvemens de la respiration à ceux du pouls est de 1 à 4; c'est-à dire, que le pouls bat quatre fois pendant l'intervalle d'une respiration à la suivante. On sait aussi que ces deux fonctions exercent l'une sur l'autre une influence réciproque (1). Il suffit que les mouvemens de la respiration soient gênés, affaiblis ou accélérés, pour que ceux du

---

(1) *Haller, Elem. physiol., lib. VIII, sect.* IV, *t.* III, *p.* 289.

pouls éprouvent des altérations remarquables (1): et réciproquement les altérations des mouvemens du pouls modifient aussi notablement ceux de la respiration (2). Les expériences de MM. Dumas (3), Dupuytren (4), Provençal (5) et Legallois (6) ont prouvé que même les phénomènes chimiques de la respiration sont un effet de l'action des facultés vitales, dépendent de l'influence du système nerveux : et ces facultés vitales, ou ce système nerveux ont une influence encore plus évidente sur les mouvemens de la respiration, puisque l'on sait que ces mouvemens sont notablement accélérés ou ralentis par les passions vives de l'ame, et par toutes les affections spasmodiques ou nerveuses.

Ces mêmes mouvemens doivent évidemment encore être gênés ou embarrassés par toutes les causes qui s'opposent à la libre dilatation de la cavité de la poitrine, telles que les flatuosités, le gonflement de l'estomac et des organes contenus dans le bas-ventre, les lésions organiques des parties environnantes. Enfin, la respiration qui

---

(1) Bichat, Recherches physiol. sur la vie et la mort, p. 211.

(2) Bichat, *idem*, pag. 182.

(3) Journ. de méd. de Paris, n.o 138, p. 195.

(4) *Idem*, p. 195.

(5) Mémoire touchant l'influence que les nerfs des poumons exercent sur les phénomènes chimiques de la respiration.

(6) Expériences sur le principe de la vie, etc., p. 223.

contribue si puissamment à conserver au sang ses qualités les plus essentielles, dépend elle-même en grande partie de l'action de ce fluide sur l'organe pulmonaire. Elle ne peut s'exercer d'une manière parfaitement libre et régulière, si la composition et les qualités du sang s'écartent de leur état naturel pendant la santé. De sorte que la respiration doit nécessairement éprouver dans les fièvres des altérations d'autant plus remarquables, que les facultés vitales sont, dans ces maladies, plus profondément affectées, et que les autres fonctions sont dans un plus grand désordre.

Dans les fièvres inflammatoires, par exemple, l'exhubérance du sang, l'exaltation des facultés vitales, la force, la rapidité des mouvemens du pouls, accélèrent nécessairement ceux de la respiration, les rendent plus grands et moins libres. Les malades attaqués de fièvre intermittente, d'après l'observation de M. Broussonet (1), respirent plus vîte et plus difficilement dans le stade du froid; et cet effet doit dépendre du spasme général, de la constriction de l'organe cutané qui a lieu dans ce premier période. Dans les fièvres graves, l'état de la respiration participe aussi aux affections profondes des facultés vitales, au trouble des autres fonctions. Il fournit toujours des signes importans pour le pronostic, et sans nous arrêter ici à tous

(1) Tableau élém. de séméït., p. 116.

les détails de ce sujet qui appartient spécialement à la séméïotique, il suffira d'observer qu'en général on ne doit pas craindre de danger prochain tant que les mouvemens de la respiration sont libres et réguliers (1); tandis qu'au contraire plus ces mouvemens s'écartent de leur type ordinaire, plus on doit craindre pour les suites de la maladie (2), remarquant toutefois que, pour bien juger de la valeur de ces signes, il faut, comme à l'égard de ceux du pouls, savoir distinguer et évaluer l'influence de toutes les circonstances indépendantes de la maladie, qui peuvent modifier plus ou moins l'état de la respiration.

De la chaleur vitale dans les fièvres.

Sans adopter l'opinion de Galien, qui faisait consister la nature de la fièvre dans une augmentation de la chaleur du corps, nous devons compter parmi les phénomènes les plus constans des maladies fébriles, des altérations plus ou moins remarquables de cette chaleur.

Stahl, avant les découvertes de la chimie moderne, avait professé, contre l'opinion la plus

---

(1) *Bonam autem respirationem existimare oportet, valdè magnam vim habere ad salutem in omnibus morbis acutis*, *Hipp.*, *Pronost.*, *cap. VII*; *Valles*, *Comment.*, *p.* 33.

(2) *V. Hipp.*, *Pronost. lib. Epidem.*, *lib. VII*; *Galen.*, *De difficil. respirat.*; *Prosper Alpin*, *loc. cit.*, *lib. IV*, *cap. II.*

accréditée de son temps, que les poumons sont le principal organe de la production et de la conservation de la chaleur vitale. Mais il en donnait pour raison que le sang étant plus agité dans ces organes que dans toute autre partie du corps, doit aussi y acquérir un plus grand degré de chaleur (1). Stahl regardait ainsi les agitations intestines du sang dans les vaisseaux comme une des principales causes productrices de la chaleur animale ; et un assez grand nombre de faits peuvent servir à prouver l'influence réelle de cette cause, indépendante des phénomènes chimiques de la respiration (2). Dans les attaques d'asthme, par exemple, les malades, d'après l'observation de M. Chaptal (3), rendent l'air sans le vicier, et par conséquent n'absorbent qu'une très-petite quantité d'oxigène; cependant ces malades éprouvent alors une très-grande chaleur qui est l'effet de la gêne même de la respiration, des efforts qu'elle rend nécessaires. Tout le monde sait d'ailleurs qu'il suffit d'un mouvement un peu violent pour augmenter considérablement la chaleur du corps. On a observé que pendant ces mouvemens, l'absorption de l'oxigène est plus

---

(1) *Stahl, De motu progressivo sanguin.* Thes. 14.

(2) Barthez, Nouv. élém. de la science de l'hom., tom. I, chap. VIII.

(3) Élém. de chim., tom. I, pag. 123.

considérable (1), mais cette cause ne peut point suffire pour rendre raison de ce phénomène ; car l'exercice ou le mouvement musculaire peut seul nous faire résister à des degrés de froid qui seraient mortels pendant le repos, malgré l'activité des phénomènes chimiques de la respiration et de toutes les autres causes productrices de la chaleur animale (2).

La production et la conservation de la chaleur animale n'est donc pas exclusivement l'effet des seuls phénomènes locaux et chimiques de la respiration. Je ne dirai pas, comme l'ont prétendu Boerhaave (3), Douglass et tant d'autres, qu'elle dépend du frottement des fluides contre les parois des vaisseaux dans lesquels ils circulent. On ne voit jamais l'eau ni les autres liquides aug-

---

(1) Lavoisier, Traité élém. de chim., 3.e éd., t. II, pag. 202 ; Sennebier, Rapports de l'air avec les êtres vivans, t. II, p. 319.

(2) Dans la Sibérie, ce n'est qu'en se livrant à un exercice très-violent que les chasseurs peuvent résister au froid rigoureux de ce climat, qui va quelquefois jusqu'au 120.e degré du thermomètre de Farenheit. Lorsqu'un homme se trouve exposé à un semblable degré de froid, il périt nécessairement s'il s'abandonne au sommeil ou qu'il reste dans l'inaction, quoique sa respiration soit libre et facile ; tandis qu'au contraire, un autre individu exposé à la même température, y résistera s'il fait de l'exercice, quand même sa respiration serait sensiblement gênée ou embarrassée.

(3) Instit. de méd., pag. 129.

menter de température, en traversant des tuyaux plus ou moins déliés, dans lesquels ils éprouvent des frottemens plus ou moins considérables (1); et l'on a très-bien remarqué que l'intensité de la chaleur n'est pas toujours proportionnée à la fréquence, à la force du mouvement du pouls (2). Mais les faits évidens que je viens de citer, doivent nous convaincre qu'indépendamment de l'acte de la respiration dont l'influence sur la production de la chaleur animale a été sentie par les médecins de la plus haute antiquité (3),

(1) *Fred. Hoffm., Disput. phys. med. de causis calor. natural. et præter natural. in corp. nost. Oper. omn.* Supplém. II, p. 72.

(2) Grimaud, tom. I, pag. 153; *De Haën, Rat. med., tom. I, part. III, pag.* 329; *Sydenham, Oper. omn., tom. I, pag.* 259, 264.

(3) Voyez à ce sujet Bordeu (Analyse médicinale du sang, par. 91 et suiv.) Hippocrate savait que l'air est nécessaire à la combustion, et il regardait la respiration comme ayant pour usage de nourrir et de tempérer la chaleur vitale. (Voyez le livre *De Flatibus; Galen., De utilit. respir., p.* 223; *Prosper Alpin, lib. IV, cap. V, p.* 130.) Aristote pensait que l'effet de la respiration sur la chaleur animale peut être comparé à celui d'un soufflet sur le feu. (*Aristotel., De respirat., p.* 327.) Galien, en exposant les diverses théories des philosophes et des médecins de l'antiquité au sujet de la respiration, nous apprend que les uns pensaient que cette fonction sert à augmenter la chaleur, d'autres à la tempérer, et il observe que toutes ces théories peuvent se confondre en une seule, puisque dans toutes on reconnaît que la respiration sert à maintenir la chaleur dans son degré naturel. (*Oper. omn., tom. I, De utilit. respirat.*)

la conservation et les variations de cette chaleur dépendent encore en partie de l'agitation, des mouvemens intestins du sang et des humeurs, des alternatives plus ou moins fréquentes des oscillations toniques des petits vaisseaux, de leurs membranes et des parties dans lesquelles ils se répandent.

C'est en augmentant l'activité de ces divers mouvemens inappréciables par les sens, mais dont les effets sont évidens, que le mouvement musculaire augmente si évidemment la chaleur dans le corps vivant. C'est encore à raison de leur influence sur les mêmes causes, que les passions de l'ame, les affections de la sensibilité modifient également cette chaleur : et dans les maladies, des modifications analogues doivent être une suite des contractions spasmodiques de certains organes, des mouvemens fluxionnaires, des diverses affections des facultés vitales.

Si l'on remarque de plus que ce n'est pas vraisemblablement dans les poumons seulement, mais aussi dans les différentes parties du système vasculaire sanguin (1), que s'opère cette combinaison de l'oxigène avec le sang, que l'on regarde comme la principale cause de la chaleur animale; si l'on remarque aussi qu'un très-grand nombre

(1) Sennebier, Des rapports de l'air avec les êtres organisés, tom. II, p. 297.

de fonctions, la digestion, la nutrition, les sécrétions, l'exhalation, la transpiration, consistent principalement en des changemens plus ou moins subits, plus ou moins considérables dans le degré de consistance et la composition des solides et des fluides; que, dans ces fonctions, il est des matières solides qui passent à l'état fluide, des fluides qui passent à l'état gazeux, *et vice versa*, on concevra facilement que toutes ces fonctions doivent exercer une influence réelle sur la production et la conservation de la chaleur animale, et que, dans les maladies, le désordre, l'irrégularité de ces fonctions, les altérations de la composition, du degré de consistance des fluides ou des solides, doivent se joindre aux causes dont je viens de parler pour modifier cette chaleur, quoique la respiration ne soit pas essentiellement lésée.

Ainsi la chaleur du corps peut être augmentée par une excitation insolite des forces de la vie, par la pléthore sanguine, par une cachexie bilieuse, par la dégénération putride des humeurs, par des alimens âcres ou irritans, des boissons chaudes ou spiritueuses, la constipation, la suppression d'une excrétion nécessaire et accoutumée, des irritations, des inflammations locales, etc. (1); tandis

(1) *Stoll, Aphor. de cognosc. et cur. feb., p.* 199; Selle, Méd. élém., t. I, p. 55.

qu'au contraire elle est diminuée par l'affaiblissement, le défaut d'activité des forces vitales, par les spasmes qui suspendent les mouvemens et la circulation dans certaines parties, etc. (1).

Parmi les altérations de la chaleur dans les maladies, les unes sont réelles et peuvent être reconnues par le tact, mesurées par le thermomètre; d'autres ne consistent que dans les sensations du malade, et ces sensations sont bien souvent trompeuses.

Grimaud a très-bien observé que dans les fièvres, la sensation de chaleur excessive et incommode qu'éprouvent les malades, est souvent de beaucoup supérieure à l'augmentation réelle de cette chaleur (2). Le sentiment de froid qui annonce ordinairement l'invasion des paroxismes des fièvres, est aussi un sentiment très-infidèle. Le docteur Martine s'est convaincu sur lui-même, qu'au moment du frisson fébrile, pendant qu'il ressentait le plus grand froid, la chaleur de la peau était cependant supérieure de deux ou trois degrés, à son état ordinaire (3).

Indépendamment de la quantité de calorique libre, qui se dégage des différentes parties du

---

(1) Piquer, Traité des fièvres, p. 75.

(2) Tom. I, pag. 151.

(3) Encycloped., art. chaleur.

corps et qui paraîtrait devoir être la seule cause du sentiment de froid ou de chaud que l'on éprouve dans ces parties, comme elle est celle de leur température réelle, il faut donc qu'il y ait encore d'autres causes capables de produire de pareils sentimens. Ces causes se bornent-elles à une affection particulière de la sensibilité, ou bien, faut-il les attribuer à des mouvemens, à des qualités particulières des fluides, à une contraction spasmodique du tissu des organes (1)? Je n'entreprendrai pas de résoudre la question; il suffit que le fait soit certain pour nous assurer que les sentimens de froid et de chaud ne sont pas toujours seulement relatifs au véritable degré de température des organes, et pour nous apprendre que ce n'est pas seulement d'après les différences de ce degré de température que l'on doit juger des altérations de la chaleur animale.

Cette chaleur prend aussi dans quelques maladies des caractères indépendans de son degré d'intensité. Tantôt elle est douce et halitueuse, tantôt sèche, âcre et mordicante : et ces différences paraissent tenir en grande partie à l'état de sécheresse ou d'humidité de la peau, à la qualité de la transpiration. Enfin, les diverses altérations maladives de la chaleur animale ne sont

---

(1) Voy. Grimaud, Premier mémoire sur la nutrit., p. 83. Cours de fièvres, tom. I, pag. 95.

pas toujours les mêmes dans toutes les parties du corps : et ces différences sont importantes à remarquer pour établir le diagnostic et le pronostic des maladies.

Dans les maladies fébriles, ces diverses altérations de la chaleur peuvent très-souvent servir à reconnaître la présence de la fièvre, à en distinguer le genre ou l'espèce, à en prévoir l'issue ou la terminaison. Mais il y a à cet égard, comme au sujet de tous les autres signes, beaucoup d'exceptions à noter.

En général, l'invasion de la fièvre s'annonce par un sentiment de froid, qui a cela de particulier, qu'il occupe principalement la partie postérieure du tronc, d'où il paraît prendre naissance pour se répandre dans toutes les autres parties. Ce sentiment de froid, qui a lieu sans que la température du corps soit réellement diminuée, est plus ou moins intense, plus ou moins prolongé selon le genre et l'espèce de la fièvre, selon l'intensité ou l'activité des causes qui la déterminent. Il se renouvelle en général au moment de l'invasion de chaque paroxisme dans les fièvres intermittentes et rémittentes.

A ce sentiment de froid succède celui d'une chaleur incommode et qui paraît souvent excessive, quoique l'on ait observé que l'augmentation réelle de cette chaleur n'excède jamais 12 ou 13 degrés au plus du thermomètre de Farenheit.

Mais pendant ce second période de la fièvre, et lorsque la chaleur est la plus considérable, la plupart des excrétions, et principalement la transpiration, sont suspendues (1) à raison de l'irritation générale des organes, du spasme de la peau; et ces causes contribuent sans doute pour beaucoup à rendre plus incommode le sentiment de la chaleur : car il devient plus supportable, et la chaleur elle-même diminue un peu lorsque la détente survenant, la transpiration se rétablit, et que la sueur est plus ou moins abondante, comme on le voit ordinairement à la fin des paroxismes des fièvres intermittentes.

Quoique ce soit là en général les principales altérations de la chaleur animale, que l'on remarque dans le plus grand nombre des fièvres, il ne faut pas croire cependant qu'il suffise de les observer pour assurer que la fièvre existe, ni que leur absence soit un signe certain de la non existence de cette affection. La chaleur du corps peut varier par un si grand nombre de causes accidentelles, la température de l'air, le mouvement musculaire, la digestion, les passions de l'ame, etc., qu'elle n'est presque jamais la même d'un instant à l'autre : et l'on ne doit prendre ces altérations pour des signes dans les maladies, que lorsqu'elles se trouvent réunies

---

(1) Voy. Grimaud, tom. I, pag. 150.

à plusieurs autres phénomènes pathologiques. D'un autre côté, il est des fièvres dans lesquelles la chaleur ne s'écarte presque pas de son état naturel, ou éprouve des altérations différentes de celles dont je viens de parler. Telles sont les fièvres que Torti appelle algides et syncopales (1), les fièvres ataxiques, la fièvre lente nerveuse d'Huxham (2), la fièvre putride maligne de Piquer (3), les fièvres épiales des anciens (4); et dans tous ces cas, c'est d'après l'ensemble des autres signes indépendans de l'état de la chaleur, que l'on reconnaît la présence de la fièvre.

Parmi les différences de la chaleur animale dans les maladies fébriles, les unes tiennent à la nature ou aux causes particulières des genres et des espèces, en forment des caractères distinctifs (5), comme nous le verrons dans la suite. D'autres sont l'effet des changemens qui peuvent survenir spontanément, ou par l'action de causes accidentelles, dans les élémens divers de ces maladies, et deviennent des signes importans pour le diagnostic et pour le pronostic.

---

(1) *Therapeut. special. ad febr. period. pernic.*, *lib. IV*, *cap. II.*

(2) Essai sur les fièvres, chap. VII.

(3) *Lib. cit.*, *pag.* 69.

(4) *V. Prosper Alp.*, *lib. cit.*, *lib. II*, *cap. XIII*; *Ballonii*, *Opera*, *lib. IV*, *p.* 74.

(5) *Galen.*, *De differ. febr.*, *lib. I*, *cap. VII.*

******

Ainsi, d'après Hippocrate, une chaleur douce et humide, également répandue sur toute la surface du corps, est en général un bon signe, tandis qu'au contraire des alternatives plus ou moins fréquentes de chaud et de froid, une chaleur plus ou moins forte, inégalement distribuée sur différentes parties du corps, annoncent ordinairement ou le danger ou la longueur de la maladie (1). C'est un bon signe lorsque des parties froides reprennent leur chaleur, lorsque la chaleur s'étend aux extrémités qu'elle avait abandonnées. C'est au contraire un mauvais signe lorsque ces parties se refroidissent, sur-tout lorsqu'elles deviennent en même temps roides et livides, etc. (2).

Les frissons semblables à ceux qui annoncent ordinairement l'invasion de la fièvre ou le retour des paroxismes, lorsqu'ils se reproduisent dans d'autres temps de la maladie, sont des signes bons ou mauvais, selon l'état du malade et l'époque de la maladie. Si le malade est déjà dans un état de grande faiblesse, ces frissons annoncent souvent une terminaison prochaine et funeste de la maladie (3); tandis qu'au contraire si les forces sont en pleine vigueur, ils sont les précurseurs des

---

(1) *Hipp., aphor. 40, 48, sect. IV; Pronost., lib. par. XXII; Prosper Alpin, loc. cit., lib. II, cap. VIII.*

(2) *Prosper Alpin, loc. cit.*

(3) *Hipp., id., aph. 46.*

crises (1), sur-tout s'ils se manifestent aux jours critiques. Dans d'autres cas, ils n'annoncent souvent qu'une recrudescence de la maladie; et l'on sait aussi que lorsque, indépendamment de la fièvre, il existe une inflammation locale, ces frissons sont des signes assez ordinaires de la suppuration ou de la gangrène (2), etc.

En général, une faible chaleur et qui n'est pas proportionnée à la gravité des autres symptômes, est un signe funeste ; elle annonce que les forces de la vie ont trop peu d'activité pour réagir vivement contre les causes qui les oppriment : et ce signe est souvent un des caractères des fièvres dites malignes.

Il indique aussi quelquefois une inflammation ou une irritation violente de quelque organe intérieur, lorsqu'au refroidissement des extrémités se joint le sentiment d'une grande chaleur interne (3).

Qua corporis parte inest calor, *aut frigus*, dit Hipp. (4), *ibì morbus est.* Les altérations de la chaleur sont ainsi, d'après l'observation du père de la médecine, des effets presque inséparables des maladies, et sur-tout, comme l'a remarqué Gorter,

---

(1) *Id.* 58.

(2) Selle, Méd. clin., t. I, pag. 57.

(3) *Prosp. Alp.*, *loc. cit.*

(4) Aphor. 39, sect. IV.

des maladies fébriles (1). Des frissons irréguliers fréquemment ressentis à divers intervalles, précèdent souvent de plusieurs jours l'invasion des fièvres : et le retour périodique de ces frissons est quelquefois le seul signe auquel on peut reconnaître les fièvres intermittentes anomales (2).

Les altérations de la chaleur animale qui sont du nombre des symptômes les plus ordinaires et les plus constans des fièvres, peuvent donc dépendre de toutes les causes qui altèrent l'ordre régulier des principales fonctions, qui affectent vicieusement les facultés vitales, indépendamment de l'influence de la respiration sur cette même chaleur; et réciproquement, ces mêmes altérations deviennent des signes importans des affections profondes des forces de la vie, du désordre général des fonctions.

De l'état des organes digestifs et de leurs fonctions dans les fièvres.

Je ne parlerai pas ici des symptômes relatifs aux lésions des fonctions digestives, qui ont lieu dans les fièvres essentiellement gastriques ou dont la cause matérielle est placée dans les pre-

(1) Méd. Hippocrat., pag. 436.

(2) *Stoll, Aphor. de cognosc. et curand. febr.*, *p.* 180.

mières voies. Nous verrons, en nous occupant de ce genre particulier de fièvres, que la saleté de la langue, le mauvais goût de la bouche, l'inappétence, le dégoût des alimens, le trouble de la digestion, les nausées, le dérangement des excrétions alvines, sont les signes ou les effets sensibles les plus ordinaires de ces causes, ou de ces affections des organes digestifs. Mais ces mêmes effets s'observent aussi très-souvent dans les fièvres qui ne reconnaissent point de semblables causes, ou qui ne sont point compliquées avec de pareilles affections; et alors ils dépendent du trouble des autres fonctions avec lesquelles celle de la digestion a des rapports plus ou moins intimes, des affections des facultés vitales sous l'influence desquelles s'exerce cette fonction, des altérations des fluides ou des solides qui en sont les instrumens ou les agens.

Le professeur Dumas (1) s'était convaincu, par des expériences directes, que le sentiment de la faim peut être assoupi ou calmé par l'opium, par les liqueurs spiritueuses, par les substances aromatiques, par tout ce qui a la propriété d'émousser la sensibilité en relevant ou excitant les forces abattues; tandis qu'au contraire ce même sentiment est rendu plus vif par des boissons huileuses ou tièdes et émollientes, et par tous les moyens qui

---

(1) Princip. de physiol., tom. II, p. 172, 2.e édit.

relâchent ou qui affaiblissent. Or, dans les fièvres, l'état de la circulation, celui de la chaleur et plusieurs autres phénomènes, comme on le verra dans la suite, indiquent une exaltation insolite des forces de la vie, des affections profondes de la sensibilité, bien propres, indépendamment des causes qui peuvent agir localement sur les organes digestifs, à anéantir, à troubler le sentiment de la faim.

Le physiologiste célèbre que je viens de citer, s'était convaincu aussi par l'expérience (1), que les boissons spiritueuses, l'opium et toutes les substances qui peuvent émousser le sentiment de la faim, rendent au contraire plus vif celui de la soif, le plus souvent excité par un état d'irritation, par la sécheresse des solides, et l'âcreté des fluides privés d'une partie du véhicule aqueux qui leur est nécessaire. Les mêmes causes qui, dans les fièvres, émoussent le sentiment de la faim, doivent par conséquent aussi rendre plus vif celui de la soif.

Ces causes, en y joignant encore le désordre de la plupart des fonctions, doivent également troubler les autres élémens de la digestion. Ainsi, indépendamment des cas dans lesquels une matière irritante contenue dans l'estomac excite des nausées et le vomissement, il arrive souvent aussi,

---

(1) *Loc. cit.*, *p.* 178.

sur-tout dans le premier période des fièvres, que ces effets dépendent seulement d'un spasme fixé sur la région épigastrique, d'une sensibilité excessive de l'estomac pour lequel la seule impression des liquides qui, dans l'état ordinaire, contribuent à ses fonctions, devient une cause d'irritation. Ces effets sont aussi quelquefois une suite de la sympathie de l'estomac avec quelque autre organe primitivement affecté : et, dans tous ces cas, les émétiques que beaucoup de médecins emploient indifféremment dans le début de presque toutes les maladies fébriles, ne font qu'ajouter à la gravité des symptômes bien loin de les calmer (1).

Les alimens se corrompent dans l'estomac sans être digérés, si l'on abolit la sensibilité de ce viscère par la ligature ou la section des nerfs de la huitième paire qui vont s'y distribuer (2). Dumas a vu aussi qu'à la suite de la même expérience, la sécrétion du suc gastrique est sensiblement affaiblie (3) ; qu'une irritation portée sur ces nerfs de la huitième paire, excite dans

(1) *V. De Haën, Rat. med., t. I, p.* 8; Grimaud, t. I, p. 109; Curry, Réflexions sur la nature des fièvres; Grant, Recherches sur les fièvres, t. III, p. 284.

(2) *Haller, Prim. lin. physiol., cap. XIX; Barthez, Nov. doctrin. de funct. corp. human., p.* 8; Grimaud, Premier mémoire sur la nutrition, p. 116; Dumas, Princip. de physiol., 2.e édit., t. I, p. 335.

(3) *Loc. cit., p.* 284.

les fibres contractiles de l'estomac, des mouvemens désordonnés qui troublent évidemment la digestion. On sait d'ailleurs quelle est l'influence des passions de l'ame sur cette fonction ; que la circonstance d'être désirés plus ou moins vivement, rend plus ou moins facile, et plus ou moins prompte la digestion de certains alimens. On sait aussi que l'acte de la digestion modifie singulièrement la manière d'être des facultés vitales dans tout le corps ; que pendant le premier période de cet acte, les forces et les mouvemens paraissent se concentrer sur l'estomac, pour changer ensuite de direction et prendre une nouvelle vigueur, etc. (1). Et si l'on ajoute à cela que les diverses sécrétions dont les produits sont indispensables à la digestion, éprouvent également dans les fièvres, des changemens plus ou moins remarquables dans la quantité, comme dans la qualité de ces produits, on ne sera pas étonné de voir que la digestion soit non-seulement très-dificile, mais même le plus souvent impossible, sur-tout pour les alimens solides, dans les maladies fébriles (2).

Enfin, l'état de la langue, que beaucoup de médecins considèrent comme se bornant à indiquer la présence de mauvais sucs dans les

---

(1) Grimaud, Premier mémoire sur la nutrit., p. 76.

(2) *Stahl, Febris in gener. histor., p.* 14.

premières voies, est souvent le signe d'affections plus générales. La langue, dit Hippocrate (1), indique la qualité de la sérosité des humeurs. Elle se teint de la couleur de l'humeur prédominante ; et après Hippocrate, Galien (2), Vallesius (3), Baillou (4), Piquer (5) et beaucoup d'autres observateurs ont vérifié la justesse de cette remarque. La sécheresse de la langue est un signe ordinaire d'un état de spasme violent ou d'irritation excessive des solides, dans les fièvres inflammatoires et dans les fièvres ardentes. Les mouvemens convulsifs de cet organe, qui rendent plus ou moins difficile l'articulation des mots, indique une affection grave des forces motrices, etc. (6).

La langue fournit donc aussi quelquefois des signes de l'état des solides et des affections des facultés qui les animent. On s'expose par conséquent à commettre des erreurs graves, lorsque l'on pense, comme Baglivi et plusieurs autres ont voulu le prouver, que les changemens de couleur

---

(1) *De morb. vulg., lib. VI, sect. V, ed. Foes., p.* 1185.

(2) *Comm. in lib. cit., Hipp., p.* 191.

(3) *Id. p.* 694.

(4) *Oper. omn., t. I, p.* 86.

(5) Traité des fièvres, p. 93.

(6) *V. Prosp. Alpin., lib. V, cap. IX;* Broussonet, Élém. de séméïot., p. 135.

de cet organe dépendent toujours de l'état saburral des premières voies. A la vérité les altérations plus ou moins remarquables de la couleur et de l'état de sécheresse ou d'humidité de la langue , doivent le plus souvent faire supposer des altérations analogues sur la surface de toute l'étendue de la membrane muqueuse qui tapisse intérieurement les organes digestifs ; mais souvent aussi ces altérations sont, sur cette surface muqueuse, comme sur celle de la langue , dont elle est une continuation, les effets des causes générales dont je viens de parler ; et cette remarque doit encore être ajoutée à ce que je viens de dire pour indiquer comment dans les maladies fébriles il suffit de ces causes générales pour altérer les principaux élémens des phénomènes de la digestion.

Dans presque toutes les fièvres, on doit donc observer des effets remarquables des plus grands désordres dans les fonctions digestives, lors même qu'on ne peut supposer l'existence d'aucune cause agissant particulièrement sur les organes de la digestion. Ainsi l'inappétence est un symptôme de toutes les fièvres, si l'on en excepte quelques fièvres intermittentes. La soif est ordinairement plus vive dans ces maladies que dans l'état de santé; la langue s'écarte presque toujours de son état naturel, soit par sa couleur, soit par sa sécheresse. Les nausées, les vomissemens

sont aussi des symptômes très-ordinaires des fièvres. Dans presque toutes , il y a constipation ou diarrhée : et quoique parmi ces symptômes on ne trouve pas des signes essentiellement caractéristiques de la fièvre , c'est-à-dire , dont la présence puisse suffire pour reconnaître l'existence de cette affection , on trouve cependant parmi les différences infiniment nombreuses que chacun d'eux peut présenter, des signes importans pour établir le diagnostic et le pronostic.

Plusieurs de ces signes doivent d'ailleurs faire partie de la description des genres et des espèces; d'autres appartiennent aux phénomènes de la crudité , de la coction et des crises : nous aurons occasion d'en parler avec plus de détail dans la suite.

Des affections des forces motrices dans les fièvres.

Pour peu que l'on soit instruit en physiologie, on doit savoir que les forces toniques jouent un rôle extrêmement important dans la production des phénomènes de la vie. Les agitations continuelles et alternatives de contraction et de dilatation qu'elles impriment aux mollécules de la substance de nos organes, et au tissu cellulaire qui les enveloppe, sont les principales causes

du mouvement du sang et des humeurs dans ce tissu cellulaire, et dans le système des vaisseaux capillaires. Elles servent à distribuer les sucs nutritifs dans toutes les parties, à séparer les produits de la décomposition continuelle et spontanée des organes et des humeurs (1), et sont ainsi des élémens importans de la nutrition, des sécrétions, des excrétions, et des fonctions les plus secrètes qui s'exercent dans la profondeur même du tissu des parties, qui doivent conserver à la substance de ces parties les qualités nécessaires pour l'entretien de leur vie et l'exercice de leurs fonctions. Ces mêmes agitations toniques et intestines exercent encore une influence puissante sur les mouvemens du sang dans les artères et sur-tout dans les veines, sur la production de la chaleur animale. Elles donnent à chaque organe le degré de consistance qui lui est propre, modifient ainsi l'activité de leurs autres facultés vitales, l'irritabilité, la sensibilité; et réciproquement les affections de ces facultés, celles sur-tout de la sensibilité, excitent ou modifient l'action des forces toniques. Il n'est ainsi dans l'économie animale aucun phénomène auquel l'action de ces forces ne prenne plus ou moins de part; il n'est aucune cause qui puisse exercer sur le corps

---

(1) Grimaud, pag. 75.

vivant une influence quelconque, sans intéresser les forces toniques (1).

Elles déterminent dans les organes soumis à l'action d'une cause irritante, des mouvemens que l'on peut regarder comme de véritables réactions par lesquelles la nature semble vouloir rétablir l'ordre des fonctions que cette cause a troublé, ou éloigner cette cause de l'organe qu'elle gêne, ou en changer, en corriger les qualités nuisibles; quoique cependant ces mouvemens réactifs des forces toniques, auxquels participent presque toujours des organes plus ou moins éloignés de celui qui est primitivement affecté, n'aient pas dans tous les cas d'aussi heureux résultats.

L'impression du froid, par exemple, qui occasionne un resserrement spasmodique de l'organe cutané, qui diminue ou suspend la transpiration, détermine en même temps le refoulement du sang et des humeurs vers les parties intérieures (2). Les mouvemens toniques, en suivant cette nouvelle direction, augmentent l'action des organes sécrétoires placés dans l'intérieur, et ces sécrétions, celle sur-tout de l'urine, devenant plus abondantes, ouvrent une voie aux matières que la transpira-

---

(1) *Stahl, De mot. ton. vital.*; Bordeu, Recherches sur le tissu muqueux; *Fouquet, De corpor. cribros. Hippocrat.*; Grimaud, Mémoire sur la nutrit., Barthez, Dumas.

(2) *Lorry, De morb. cutan., p.* 25.

tion aurait dû évacuer. Cette intervertion des mouvemens toniques prévient ainsi très-souvent les suites fâcheuses que pourrait avoir la suppression ou la diminution de la transpiration, quoique, dans plusieurs cas, cette même intervertion des mouvemens toniques, soit la cause de catarrhes, de diarrhées et d'autres maladies plus ou moins rebelles.

Lorsqu'un corps étranger, une substance irritante agit sur la conjonctive ou sur la membrane pituitaire, il en résulte dans ces organes une action plus vive des forces toniques, qui augmente l'activité des sécrétions des glandes voisines. Une plus grande quantité de mucosité répandue sur ces membranes entraîne avec elle cette cause étrangère, ou émousse, en l'enveloppant, ses qualités nuisibles; ou bien, lorsque cette même cause n'est pas de nature à être ainsi entraînée ou affaiblie, les mouvemens fluxionnaires qu'elle excite développent une maladie locale dont les principaux phénomènes sont encore des effets de l'action des forces toniques.

De même dans les fièvres, des causes graves qui agissent sur des organes plus ou moins importans, ou qui intéressent en même temps tout le système, déterminent dans cette action des forces toniques, des modifications particulières qui se font remarquer par un grand nombre d'effets sensibles auxquels il faut rapporter la plupart des

phénomènes nerveux de la fièvre ; et ces effets sensibles des altérations des forces toniques sont d'autant plus importans qu'ils intéressent toutes les mollécules constituantes de la substance même des organes, et peuvent altérer ainsi leur manière d'être, leur composition, leurs qualités.

On voit dans les fièvres les chairs des plaies et des ulcères devenir pâles et blafardes, ou rouges, sèches et enflammées, leur suppuration augmenter ou diminuer, prendre divers caractères, selon que les parties où ils ont leur siége sont affectées de spasme ou d'atonie; c'est-à-dire, que l'action des forces toniques y est plus vive ou plus faible que dans l'état ordinaire. Or, ces changemens que l'on observe sur les parties du tissu des organes mis à découvert par les plaies et par les ulcères, et qui fournissent des signes importans pour le pronostic (1), doivent également avoir lieu dans les parties de ce tissu que nous n'apercevons pas.

Parmi les phénomènes nerveux des fièvres qui sont des effets sensibles des affections des forces toniques, les uns se rapportent aux mouvemens réactifs de la nature contre les causes de ces maladies, et paraissent tendre à détruire ces causes, à en émousser les qualités nuisibles, à les porter au dehors, à rétablir l'ordre régulier des fonctions qu'elles ont troublé; d'autres forment un ensemble

---

(1) *Hippocrat., Pronost., lib. par. II.*

de phénomènes qui se succèdent avec une régularité plus ou moins constante dans les divers genres de fièvres, et pourraient être considérés comme constituant essentiellement la fièvre, abstraction faite de ses causes matérielles et de toute autre complication; d'autres enfin, étrangers à cet ordre régulier de phénomènes, se bornent à être des symptômes plus ou moins graves, desquels cependant on peut souvent déduire des signes importans.

Les premiers de ces effets des affections des forces toniques, sont relatifs aux phénomènes de la coction et des crises, des métastases et des fluxions, dont je parlerai dans un des articles suivans.

Les seconds qui, dans les divers genres de fièvres, offrent plusieurs différences relatives à l'ordre de leur succession, à leur durée respective et à leurs rapports entre eux, sont réunis d'une manière bien remarquable dans chaque paroxisme des fièvres intermittentes. Grimaud les a exactement décrits tels qu'ils se présentent dans ces paroxismes les plus réguliers. Il a prouvé que le premier de ces périodes, ou celui du froid, est caractérisé par la tendance des mouvemens toniques de l'extérieur à l'intérieur, par la contraction spasmodique de l'organe cutané et celle des principaux organes; que le second période ou celui de la chaleur, présente des phénomènes entièrement opposés, la di-

latation de la peau, le transport des mouvemens de l'extérieur à l'intérieur; que ce second période, qui est ordinairement suivi de l'augmentation de la transpiration et de l'éruption de la sueur, est ainsi la crise ou la solution naturelle du premier (1): il serait inutile de nous arrêter ici sur ces objets.

Quant aux effets des affections symptomatiques des forces toniques, quoique moins essentiellement liés à la nature de la fièvre, ils sont toujours des signes importans. Les frissons, les horripilations qui, indépendamment du sentiment de froid qui les accompagne, consistent principalement dans une contraction spasmodique de l'organe cutané, sont du nombre de ces symptômes nerveux. Ils annoncent non-seulement l'invasion des fièvres ou de leurs paroxismes, mais encore la suppuration, les crises et la plupart des changemens un peu considérables qui surviennent dans l'état du malade (2). Les parties fortement irritées ou affectées de spasme, sont quelquefois agitées de palpitations qui dépendent de l'agitation intestine des mollécules même des organes, qui sont bien différentes du tremblement produit par l'affaiblissement des forces musculaires (3), ainsi

(1) Voy. les chap. V, VI, VII et VIII.

(2) *V. Prosp. Alpin, lib. III, cap. X, XI*; Grimaud, tom. I, p. 94.

(3) *V. Galeni, Lib. de tremor. palpitat. convulsion. et rigor. oper. omn., t. III, p.* 51.

****

que du battement des artères, et ces palpitations précèdent assez souvent les mouvemens critiques. Le météorisme du bas-ventre, qui est un signe si important et si souvent funeste dans les maladies fébriles (1), doit aussi être rangé parmi les affec-

---

(1) Hippocrate recommande expressément de faire une attention particulière à ce signe, (*Pronost.*, *lib.* §. *XVII*;) et il a donné, dans toutes les parties de ses ouvrages, un très-grand nombre de préceptes utiles pour en reconnaître la valeur selon les différences des circonstances ou des autres signes auxquels celui-ci se trouve réuni. Il est des cas dans lesquels ce météorisme du bas-ventre, joint à des borborigmes et précédé des signes de la coction, annonce des évacuations critiques par les selles ou par les urines. Quelquefois il est seulement l'effet de la présence de matières âcres dans les premières voies, et indique l'emploi des évacuans. (*Hipp.*, *aph.* 73, *sect. IV*; *Pronost.*, *lib.* §. *XXIX*; *Gorter*, *medic. Hipp.*, *pag.* 497.) Mais, dans beaucoup d'autres cas, ce météorisme du bas-ventre est un des symptômes les plus difficiles à combattre et un des signes les plus funestes; tantôt il dépend d'un spasme violent fixé sur les organes du bas-ventre, comme on le voit dans les inflammations de ces organes, dans les fièvres nerveuses; tantôt il tient au contraire à une faiblesse plus ou moins grande du tissu des parties, dont l'action tonique n'est plus capable de résister à l'expansion des substances gazeuses. (*Sarcone*, *Istor. ragion.*, *etc.*, *t. II*, *p.* 555 *et s.*) L'abus des purgatifs, les flux de ventre immodérés qui abattent les forces toniques des viscères abdominaux, la grangrène qui succède aux inflammations de ces viscères, les fièvres putrides et malignes qui frappent tous ces organes d'inertie, en même temps qu'elles introduisent

tions symptomatiques des forces toniques. On doit également rapporter à ces affections, les altérations des traits de la face qui, dans chaque genre de fièvre, prend un aspect particulier, tant à raison de sa couleur qu'à cause du degré de turgescence, de dilatation ou d'affaissement du tissu de ses parties. Cet affaissement est sur-tout remarquable dans cet état particulier du visage que l'on désigne sous le nom de face hippocratique, et qui est un signe presque assuré de mort, lorsqu'on ne peut l'attribuer ni à des veilles prolongées, ni à des évacuations excessives, ni à toute autre cause d'affaiblissement (1).

On peut encore regarder comme produites par des affections des forces toniques, auxquelles se joignent celles de l'irritabilité, les lésions des mouvemens volontaires qui ne sont le plus ordinairement que des phénomènes accessoires des fièvres, des effets secondaires des causes de ces maladies, des symptômes à calmer ou à combattre, parmi lesquels on trouve des signes plus ou moins importans.

On appelle lassitudes spontanées un sentiment de pesanteur des membres, joint à la difficulté

---

dans les humeurs une tendance plus ou moins prononcée vers la putridité, sont souvent les causes de ce symptôme qui, dans ces cas, annonce toujours le plus grand danger.

(1) *Hippocrat.*, *Pronost.*, *lib.* §. *III*, *IV*, *V*, *X*.

des mouvemens. Ce symptôme, précurseur de presque toutes les maladies, dépend tantôt d'une diminution réelle des forces musculaires pour lesquelles le poids des membres eux-mêmes devient un fardeau difficile à supporter (1), tantôt d'une cause particulière qui gêne, embarrasse l'action de ces mêmes forces, et occasionne dans les fibres musculaires, ou dans le tissu cellulaire qui les enveloppe, un état de spasme ou de relâchement (2).

Dans l'état de santé, il suffit d'une digestion pénible, d'une trop grande quantité de boissons spiritueuses, de veilles prolongées, d'une affection vive de l'ame, de l'impression de l'humidité, pour occasioner ce sentiment de pesanteur que dans les fièvres on peut attribuer en général au trouble des principales fonctions, à la distribution irrégulière des forces toniques et de leurs mouvemens.

Mais ce symptôme est commun à un si grand nombre de maladies, qu'il ne peut avoir de valeur comme signe, qu'à raison des différens phénomènes auxquels il se trouve réuni. Ainsi ces lassitudes spontanées sont un signe très-funeste, lorsqu'à l'impuissance des mouvemens musculaires se joignent les autres signes d'une véritable prostration

---

(1) *V. Haller, Elem. physiol., t. V, p.* 84.

(2) Grimaud, t. I, p. 127.

des forces (1). Dans tous les autres cas, elles indiquent beaucoup moins de danger; quelquefois même les sentimens de pesanteur et de lassitude que l'on éprouve dans une partie, lorsqu'ils se manifestent après les signes de la coction, annoncent une solution heureuse de la maladie, soit par une évacuation critique, soit par le transport métastique de la matière morbifique (2).

Les convulsions qui sont aussi des symptômes des fièvres, mais moins fréquens, et en général plus graves que les lassitudes, fournissent également des signes de valeur différente dans plusieurs cas. Tantôt ces convulsions dépendent d'une diminution réelle des forces (3), tantôt d'une cause irri-

---

(1) *Hipp.*, *Coac. prænot.*, *lib. I*, *sent.* 36, 38; *Duret*, *Comment.*, *p.* 20.

(2) *Hipp.*, *Aphor.*, *sect. IV*, *aph.* 31; *Prosp. Alp.*, *loc. cit.*, *lib. II*, *cap. XXI.*

(3) On sait qu'il est des états convulsifs qui reconnaissent pour cause essentielle une véritable faiblesse, à raison de laquelle les contractions musculaires ne s'exécutent que d'une manière imparfaite et irrégulière. Tels sont le tremblement de l'ivresse, celui qui est particulier aux vieillards ou aux personnes très-affaiblies, (*Galen.*, *De trem.*, *etc. Oper. omn.*, *t. III*, *p.* 51; Barthez, Nouv. élém. de la science de l'homme, chap. IV; *Richter*, *Dissert. de tremor.*;) la maladie que Sauvages appelle *Scelotyrbe festinans*, (*Nosol. method.*, *class. IV*, *ord. IV*, *g. XXI*, *spec. II*, *p.* 591;) celle qui est connue sous le nom de danse de Saint-Guy, (*Thom. Willis*, *De morb. convul.*, *cap. VII*; *Oper. omn.*, *t. I*, *p.* 494; Meyssonier, Traité des malad. extraord.;) celle que les Indiens nomment *Beriberi*, (*Bontius*, *Medicin. indor.*, *lib. II*, *cap. I*, *p.* 22.)

tante dont l'action se porte directement sur le système nerveux.

Il faut attribuer à la première cause les soubresauts des tendons, ou ces contractions involontaires des muscles de l'avant-bras, qui se remarquent dans les fièvres les plus graves, les tremblemens involontaires des membres (1) : et l'on est d'autant plus fondé à attribuer ces effets à une véritable faiblesse qu'ils se manifestent à la suite des causes les plus capables de la produire, des hémorragies abondantes (2), des superpurgations ou des évacuations alvines excessives (3), des veilles prolongées (4), etc.

Les convulsions annoncent un danger plus ou moins grand selon la nature et le siége des causes dont elles dépendent. On doit en redouter les suites lorsqu'elles se déclarent avec un mal de tête violent, et d'autres signes d'une affection grave du cerveau (5), lorsqu'elles viennent à la suite de la répercussion ou de la suppression de l'écoulement d'un ulcère ou de toute autre évacuation (6). Elles sont des accidens beaucoup moins fâcheux, lorsqu'elles tiennent à

---

(1) Selle, Méd. clin., t. I, p. 77.

(2) *Hipp., aphor.* 56, *sect. V.*

(3) *Id. aph.* 4, *aph.* 70, *sect. V.*

(4) *Stoll, Aphor. de cognosc. et cur. febr., p.* 213.

(5) *Id., p.* 212.

(6) *Hipp., aph.* 65, *sect. V.*

la présence de matières âcres et irritantes dans les premières voies (1). On sait que les convulsions, très-fréquentes dans le premier âge, sont en général à cet âge des signes moins funestes qu'à toute autre époque de la vie (2). On sait encore que si les convulsions qui surviennent dans le cours des maladies fébriles, sont en général des symptômes fâcheux, la fièvre qui survient pendant le cours des maladies convulsives, contribue souvent au contraire à la solution de ces maladies (3), quoique cependant il y ait aussi des cas dans lesquels les convulsions précèdent ou accompagnent les mouvemens critiques, et doivent ainsi être mises au nombre des signes avantageux (4).

Des affections de la sensibilité et de celles des facultés de l'entendement dans les fièvres.

Toutes les impressions que peut éprouver la sensibilité des différentes parties du corps, à l'exception des organes des sens, se réduisent au sentiment du plaisir et de la douleur. Tant qu'au-

---

(1) *Sarcon., loc. cit., p.* 510.
(2) *Hipp., Pronost., lib. par. LXXXI, LXXXII.*
(3) *Hipp., aphor.* 57, 70, *sect. IV.*
(4) *Prosp. Alp., loc. cit., lib. III, cap. VIII, p.* 102.

cune cause n'altère l'état de ces parties et ne gêne leur action, elles ne sont le siége d'aucune sensation particulière, si ce n'est de celle du plaisir que l'on trouve à satisfaire des besoins ou des désirs, et desquelles résulte un sentiment général de bien-être qui est l'effet de la liberté, du bon ordre de toutes les fonctions, mais que l'habitude émousse ordinairement. La sensibilité de la plupart des organes est ainsi dans l'état ordinaire de santé, obscure ou cachée. Elle n'en est pas moins, dans tous ces organes, une faculté inséparable de la vie. Il n'est aucune partie même des plus dures, des plus insensibles en apparence, dans lesquelles des causes particulières ne puissent développer une très-grande sensibilité. Cette sensibilité est une des causes les plus essentielles des fonctions les plus importantes. Elle exerce une influence puissante sur l'action des autres facultés vitales, et réciproquement toutes les causes capables d'altérer les qualités des solides et des fluides, de gêner l'exercice régulier des fonctions, modifient, affectent plus ou moins vivement cette même sensibilité (1).

Dans les fièvres, les affections de la sensibilité peuvent donc être ou primitives, et devenir la

(1) Je me contente d'énoncer ces vérités sans en donner les preuves. On les trouve trop clairement exposées dans les ouvrages des physiologistes modernes, pour que j'aie cru nécessaire de les rapporter ici.

cause de beaucoup de symptômes, de l'altération des principales fonctions; ou bien elles sont les effets de ces mêmes phénomènes déterminés par d'autres causes. Mais ce n'est pas ici le lieu de distinguer ces différences qui appartiennent aux caractères des divers genres de fièvres; il me suffit de les indiquer pour prouver que les affections de la sensibilité ont toujours des rapports importans, quoique différens, avec les autres élémens des fièvres, et qu'elles doivent par conséquent toujours fixer l'attention du médecin.

Les sentimens de malaise et d'inquiétude que l'on éprouve dans presque toutes les fièvres, les douleurs fixes dans certaines parties, qui sont aussi quelquefois des symptômes de ces maladies, ne sont, dans beaucoup de cas, que des effets généraux dépendans du trouble, de la gêne des principales fonctions, des spasmes des principaux organes (1). Ainsi, on voit souvent dans les fièvres, des douleurs de tête plus ou moins fortes que l'on ne peut attribuer qu'aux causes ou aux effets de la maladie générale. Dans d'autres cas, ces sentimens douloureux tiennent à une affection spéciale et locale de l'organe dans lequel ils se font particulièrement ressentir. Ils indiquent quelquefois l'éruption prochaine d'un exanthème ou une crise qui se pré-

(1) Grimaud, t. I, p. 109.

pare (1). Ils sont alors une suite des mouvemens extraordinaires nécessaires pour produire ces effets, ou de l'impression que doivent faire, sur le tissu sensible des parties, des matières âcres qui les traversent, ou bien encore de la tendance des mouvemens et des humeurs vers un organe particulier, du spasme de cet organe qui devient le terme d'une fluxion active : et dans ce cas, la douleur peut être un signe avantageux ; elle annonce une crise favorable selon le temps de la maladie dans lequel elle se développe, les signes qui ont précédé, selon l'organe qui en est le siége, etc. (2).

C'est sur-tout par les lésions des fonctions des organes des sens, par le trouble des facultés intellectuelles, par les passions de l'ame qui ont des rapports si directs avec nos sensations, que se manifestent les affections de la sensibilité dans les fièvres. Ces derniers effets qui n'intéressent que des fonctions destinées à entretenir nos rapports avec les objets environnans, ne sont à la vérité liés que d'une manière indirecte aux phénomènes les plus essentiels des fièvres. Mais ils dépendent des mêmes causes, du désordre des fonctions, des altérations des solides et des fluides, des affections des facultés vitales. Ce sont des symptômes très-

---

(1) *Hipp., aphor.* 13, *sect. II.*

(2) *Prosp. Alp., loc. cit., lib. II, cap. XIX.*

remarquables, parmi lesquels on trouve souvent des signes importans.

Dans le plus grand nombre de fièvres, les organes des sens ressentent plus vivement, ou supportent plus difficilement que dans l'état ordinaire les impressions des objets extérieurs. La plus faible lumière, le bruit le plus léger suffisent quelquefois pour exciter chez les malades atteints de fièvre des sensations très-incommodes et très-fatigantes. Cet excès de sensibilité peut dépendre autant d'une affection particulière de cette faculté elle-même, que de l'état de faiblesse dans lequel se trouvent les organes extérieurs, et de l'irritation entretenue dans ces organes par l'accélération des mouvemens de la circulation, l'âcreté ou les diverses altérations des fluides.

Dans chaque genre de fièvres, ces causes étant différentes par leur nature, par leur degré d'intensité, par leur nombre, par leurs rapports entre elles, il doit en résulter aussi des différences dans leurs effets relatifs aux fonctions des organes des sens. Ainsi, indépendamment des différences relatives à l'âge, au tempérament et aux affections concomitantes, la sensibilité est exaltée, les sensations sont plus vives et plus incommodes dans les fièvres inflammatoires, dans les fièvres ardentes, dans plusieurs fièvres nerveuses, et toutes les fois qu'une cause d'irritation agit sur les organes des sens eux-mêmes, ou sur des parties dont

les affections se communiquent au principe sentant. Ces sensations sont au contraire plus faibles, plus obtuses, dans les fièvres pituiteuses, dans toutes celles qui s'accompagnent d'une grande prostration des forces, toutes les fois que la violence de la maladie, ou la nature de ses causes amènent un pareil état : et c'est toujours un très-mauvais signe, lorsque les organes des sens, surtout celui de la vue, perdent entièrement leur faculté de sentir.

Mais encore, indépendamment de ces altérations générales, les sensations en éprouvent beaucoup d'autres qui ont des rapports plus particuliers avec d'autres élémens de la maladie, et qui dépendent ou de l'état de l'organe même dans lequel elles se produisent, ou d'un état particulier du système nerveux ou du cerveau, sur lequel nous ne pouvons avoir aucune connaissance exacte.

On peut attribuer au premier de ces deux genres de causes, c'est-à dire à la manière d'être des organes, les saveurs particulières et plus ou moins désagréables qui altèrent les sens du goût dans les fièvres gastriques, qui sont les signes de la présence des mauvais sucs dans les premières voies, et peut-être dans plusieurs cas aussi les causes de ces désirs singuliers par lesquels les malades indiquent quelquefois, comme par un instinct prévoyant et réfléchi, les substances

qui doivent leur être les plus avantageuses (1).

On peut regarder aussi comme dépendans de quelque altération dans la manière d'être des organes des sens, le bourdonnement ou le tintement d'oreille qui est un signe ordinaire de l'affection de la tête ou du transport des mouvemens et des humeurs vers cette partie : la surdité qui, survenant dans les fièvres, indique une affection profonde du système nerveux, précède souvent le délire et peut aussi quelquefois, selon les autre signes qui l'accompagnent, servir à prédire ou une hémorragie nasale, ou des évacuations alvines (2), ou le développement des parotides, etc.

Il faut placer au même rang ces sensations particulières de la vue par lesquelles les malades croient voir de petits corps fixés sur leur linge, ou voltiger devant eux, et qui les excitent à ces mouvemens que l'on appelle *festucatio*, lesquels semblent avoir pour objet d'arracher ou de chasser ces corps, et sont en général des signes très-funestes. On sait, d'après Hippocrate (3) et d'après Galien (4),

---

(1) *V. Cartheuser, De appetit. alimen. præternatural.; Oberkamp, De appet. vitiis; Ephemer. natur. curiosor., dec.* 2, *ann.* 10, *observ.* 192, *dec.* 3, *ann.* 6, *observ.* 112.

(2) *Hipp., Epidem., lib. III, aphor.* 28, 60, *sect. IV.*

(3) *Coac. prænot., lib. I, sent.* 195; *Pronost., lib. par XXXV.*

(4) *De præsag. ad Posth., cap. XIII.*

qu'un des signes de l'hémorragie nasale critique, est quelquefois une sensation particulière des malades qui croient voir les objets teints en rouge : et cette sensation peut-être encore attribuée à la couleur du sang qui se répand en plus grande quantité dans le tissu et dans les vaisseaux capillaires de l'œil.

Mais on ne peut rapporter qu'à une affection particulière du cerveau ou du système nerveux en général, beaucoup d'autres sensations singulières qui sont des symptômes des fièvres.

Le vertige, par exemple, dans lequel on croit se voir entraîné par un mouvement de rotation plus ou moins rapide, commun à tous les objets environnans ; et ce vertige, qui est un des effets les plus ordinaires de l'ivresse, dépend dans les maladies, ou d'un état saburral des premières voies, ou d'une affection grave des facultés vitales et du système nerveux, ou d'une lésion particulière mais inconnue, sympathique ou idiopathique des fonctions du cerveau ; car l'organe de la vue n'éprouve aucun changement capable de produire un pareil sentiment (1).

J'ai vu une femme entièrement aveugle, atteinte de pareils vertiges ; elle ne pouvait pas croire que les objets extérieurs qu'elle ne voyait pas, tournassent autour d'elle ; mais elle éprouvait dans

---

(1) *V. Darwin*, *Zoonom.*, *t. I*, *p.* 397, 435.

la tête un sentiment de rotation qui l'empêchait de se tenir debout.

Enfin, on ne peut attribuer qu'à des causes analogues ces sensations bizarres sur la production desquelles l'état des organes des sens ne peut avoir aucune influence, et qui sont les principaux élémens du délire (1).

Je ne m'arrêterai point ici à rechercher comment se produit dans les fièvres le trouble des facultés de l'entendement. L'exercice de ces facultés, leur rapport avec l'état physique du corps, leur influence sur les autres fonctions, sont les problèmes les plus impénétrables de l'économie animale. L'observation à pu seule nous faire connaître ce qu'il y a d'extérieur ou d'apparent dans ces phénomènes, sans nous permettre d'en pénétrer les causes mystérieuses. Il faut par conséquent aussi se contenter de recueillir les résultats de l'observation au sujet des altérations de ces phénomènes dans les maladies, ainsi qu'à l'égard des circonstances connues qui peuvent les produire, et des événemens plus ou moins funestes dont ils sont les signes précurseurs.

Indépendamment des affections de la sensibilité qui précèdent ordinairement le délire ou en sont les principales causes, ce délire présente

---

(1) *Hipp., Pronost., lib. cap. I; Valles., Comment., p.* 32; *Prosper Alpin, lib. II, cap. III.*

des caractères différens selon qu'il intéresse particulièrement l'une ou l'autre des facultés de l'entendement, l'imagination, le jugement ou la mémoire. Il varie à raison de son objet, à raison des passions de l'ame qu'il réveille ou qu'il excite, selon qu'il s'accompagne de tristesse ou de joie, d'inquiétude, de désespoir ou de fureur ou de colère. Dans tous ces cas, il peut être plus ou moins intense, plus ou moins opiniâtre (1), et toutes ces différences sont essentielles à remarquer, ainsi que les diverses circonstances qui le précèdent ou l'accompagnent, pour déduire de ce symptôme des signes pour le diagnostic et pour le pronostic (2).

Il est des sujets chez lesquels le délire se déclare pour les plus légères causes : et il n'est souvent dans ces cas qu'un symptôme indifférent. Un délire léger qui n'a lieu que par intervalles, sur-tout après le sommeil, et duquel on peut facilement distraire le malade, sans être d'ailleurs accompagné d'aucun autre symptôme grave, n'augmente pas non plus ordinairement le danger de la maladie. Quelquefois même le délire est du nombre des signes qui précèdent les crises : on en trouve plusieurs exemples dans les histoires des malades des épidémies d'Hippocrate (3) ; et

(1) *V. Sarcone, Istor. ragion., par. II, p.* 485 *et s.*

(2) *Buchner, De deliriis vitam et mortem præsagientibus.*

(3) *Epidem., lib. III, ægrot.* 3, 7, 9, 11, 12.

l'on doit s'attendre à cet événement, lorsque le délire se déclare après les signes de coction, ou dans l'état de la maladie; lorsqu'il n'aggrave point le mal, qu'il s'accompagne des signes d'une crise prochaine (1), et que les forces du malade sont en bon état.

Le délire est toujours au contraire un symptôme fâcheux, lorsqu'il s'accompagne de soubresauts des tendons, de mouvemens convulsifs, de sécheresse, d'aridité de la peau, de gêne de la respiration, et des autres signes d'une irritation excessive, ou de ceux de la prostration des forces (2). S'il est violent et furieux, que le malade ait la face très-rouge, les yeux étincelans, le pouls dur et concentré, on l'appelle frénétique. Il indique alors le plus grand danger, et il dépend quelquefois de l'état inflammatoire du cerveau ou de ses membranes; mais il n'en est pas toujours, comme on l'a prétendu, un signe certain, puisque l'autopsie cadavérique n'a souvent montré dans ces cas aucune trace d'inflammation dans la tête (3). En général le délire frénétique dépend de l'affection même du cerveau, lorsqu'il se déclare dès-le début de la maladie, et que tous les autres symptômes paraissent en dépendre : il

(1) Piquer, Traité des fièvres, p. 275.

(2) *Stoll, aphor.*, *p.* 203.

(3) *Morgagni, De sed. et caus. morb., epist. VII.*

est l'effet des causes générales de la fièvre, lorsqu'il se manifeste seulement vers la fin de la maladie, et qu'il a moins de rapports avec les autres symptômes (1).

Un délire sombre et taciturne dans lequel le malade plongé dans la plus profonde mélancolie, ne profère qu'à voix basse des mots entre-coupés et sans suite, n'est pas un signe moins funeste qui accompagne souvent les fièvres les plus graves.

Enfin, on nomme léthargie l'abolition momentanée de toutes les fonctions de l'entendement, avec une propension plus ou moins forte au sommeil (2). On voit souvent dans les fièvres cet état léthargique succéder au délire, ou le remplacer par intervalles. Les malades passent ainsi de l'agitation la plus violente à l'abattement le plus absolu. Dans d'autres cas, au contraire, le délire ou la frénésie succèdent à la léthargie, et ce dernier changement est en général moins fâcheux que le premier (3). Ainsi le trouble des sensations et des idées prend successivement, dans plusieurs cas, les formes les plus contraires (4), qui toutes dérivent des mêmes causes, des affections profondes des facultés vitales, et du système nerveux.

---

(1) *Sarcone, loc. cit., p.* 409.

(2) *V. Willis, De animâ brutorum, par. II, cap. III.*

(3) *Baglivi, Prax. med., lib. I, p.* 102.

(4) *Sarcone, ibid, p.* 463.

Du sommeil dans les fièvres.

Le sommeil pendant lequel les organes des sens et de la pensée suspendent entièrement leur action, exige non-seulement l'éloignement de toute cause extérieure ou intérieure, capable d'exciter vivement la sensibilité, mais encore un état moyen d'activité des facultés vitales, nécessaire pour l'exercice régulier de cette fonction, comme pour celui de toutes les autres. Si le sommeil est facilement troublé par une irritation quelconque, il est aussi des cas dans lesquels l'impossibilité de dormir dépend réellement d'un état de faiblesse (1). De sorte que toutes les affections des facultés vitales, qui ont lieu dans les fièvres, doivent nécessairement influer sur l'état du sommeil, sur sa durée,

(1) On voit assez souvent dans le déclin des maladies et dans la convalescence, les malades ne pouvoir dormir que lorsqu'ils ont pris assez de force. Sennert a observé que l'insomnie chez les vieillards, cède moins à l'usage des narcotiques qu'à celui des toniques. Van-Helmont, (*Jus duum viratus ;*) Vallesius, (*Comment. in Hipp. pronost., lib. p.* 10 ;) Barthez, (Nouv. élém. de la science de l'homm., t. II, p. 154 ;) et la plupart des physiologistes modernes ont reconnu, d'après ces faits, que le sommeil est une fonction réellement active, et non comme on le croyait assez généralement, le simple effet de l'affaiblissement de quelques organes, de la cessation de quelques fonctions.

sur son retour plus ou moins régulier. Mais, si l'on considère encore quelle est l'utilité du sommeil pour l'entretien de la santé, et que tout ce qui trouble la succession ordinaire et alternative du sommeil et de la veille, altère d'une manière remarquable la plupart des fonctions (1), on verra

---

(1) D'après une loi qui tient essentiellement à la nature même des facultés des organes vivans, leur action ne peut se soutenir long-temps sans être interrompue par des intervalles de repos plus ou moins longs, plus ou moins rapprochés. La nécessité du sommeil est une suite de cette loi, (Darwin, Zoonom., t. I, p. 431 et suiv. ; Bichat, De la vie et de la mort, pag. 37, 349,) à laquelle sont sur-tout assujettis les organes du sentiment et du mouvement. Une action trop vive et trop long-temps soutenue de ces organes entraîne nécessairement à sa suite l'affaiblissement de leurs forces, le trouble de leurs fonctions ; altère également la digestion, les sécrétions et les autres fonctions dont les organes, à raison de l'union intime des facultés vitales de toutes les parties, participent toujours plus ou moins aux affections du sentiment et du mouvement. Le sommeil, au contraire, en suspendant ces affections et leurs effets, laisse plus de liberté aux autres fonctions, favorise l'action des organes intérieurs. Hippocrate, Galien et tous les observateurs après eux, ont reconnu que, pendant le sommeil, les forces et l'action des organes intérieurs surpassent, relativement à l'état de veille, celle des organes extérieurs, (*Gal., comm. in lib. IV, Epidem. Hipp., Comm. IV, sect. XIV, comm. V, text.* 18, 30 ; *Stahl, De mecanis. mot. circulat. sanguin., thes. VI,*) réciproquement tout ce qui excite l'action des premiers invite au sommeil. (Grimaud, Second mém. sur la nutrit., pag. 149.) Le sommeil sert ainsi

que les dérangemens qui surviennent dans le sommeil pendant le cours des maladies fébriles, doivent être observés avec soin, non-seulement comme des signes plus ou moins importans, mais encore comme des causes capables d'apporter des modifications remarquables dans l'état des maladies dont ils sont les effets.

L'insomnie qui accompagne un très-grand nombre de fièvres est un effet ordinaire des inquiétudes, du malaise, des douleurs qui ont lieu dans ces maladies, de l'augmentation de la chaleur, de l'agitation, de l'état d'excitation qu'entretiennent la vitesse, la célérité des mouvemens du pouls, et le trouble de toutes les fonctions. Elle dépend aussi quelquefois, comme les convulsions et le délire qu'elle précède assez souvent, d'un état particulier du cerveau (1); elle est un signe d'autant plus mauvais qu'elle est plus prolongée et plus opiniâtre. Elle augmente l'irritation et la faiblesse

---

non-seulement à donner aux organes du sentiment et du mouvement un repos nécessaire, mais à rendre plus libre, plus facile pendant sa durée l'exercice des fonctions les plus importantes pour l'entretien de la santé : et il est facile de concevoir, d'après cela, comment le dérangement de la succession régulière du sommeil et de la veille peut troubler toutes les autres fonctions.

(1) *Hipp., pron., lib. cap. II; Galen., De cris., lib. III; Prosper Alpin, loc. cit., lib. II, cap. XXII.*

et s'oppose en général à la coction (1). Cependant, lorsque la coction est faite, les mouvemens nécessaires pour opérer la crise éloignent quelquefois le sommeil, comme nous avons vu qu'ils pouvaient aussi occasioner de l'inquiétude, des douleurs, même des convulsions et le délire.

Un sommeil tranquille parfaitement semblable à celui qui succède à la veille pendant la santé, n'est jamais un mauvais signe dans les fièvres, et ne peut avoir aucune suite funeste; tandis qu'au contraire un état comateux plus ou moins profond, qui n'a de commun avec le véritable sommeil que la suspension du sentiment et du mouvement, qui s'accompagne d'ailleurs d'inquiétude, de trouble

---

(1) *Vigilia vehemens potus et cibos crudos et incoctiores facit*, a dit Hippocrate, (*De vict. rat. in morb. acut.*, *lib. II.*) Vallésius (p. 80) en commentant ce passage observe que cet effet des veilles prolongées se rapporte autant à la coction des fluides altérés dans les maladies, qu'à celle des alimens et des boissons. Mais par cette coction des alimens et des boissons, il faut bien moins entendre leur première élaboration dans l'estomac et les intestins, que celle qu'éprouvent les sucs nutritifs dans le tissu même des organes pour servir à leur nutrition. La digestion s'opère souvent plus facilement pendant la veille que dans le sommeil. (*V. Gorter, Med. Hipp.*, *p.* 45.) L'état de veille et d'agitation est au contraire peu favorable à l'action lente qui a lieu dans le tissu même des organes et de laquelle dépend leur nutrition: et c'est dans ce même tissu et par une action aussi profonde, aussi cachée, que s'opèrent les phénomènes de la coction dans les maladies.

et de fatigue, est toujours un symptôme plus ou moins funeste.

On ne connaît pas, il est vrai, assez exactement les causes véritables du sommeil naturel, pour pouvoir le distinguer toujours *à priori* de l'assoupissement produit par les causes mêmes de la maladie. Mais les effets qui lui succèdent, les circonstances qui l'accompagnent, les symptômes qui s'y joignent, fournissent à ce sujet dans le plus grand nombre de cas des données suffisantes.

Dans les maladies, dit le père de la médecine, le sommeil qui augmente le malaise est un mauvais signe ; celui au contraire qui soulage n'a jamais rien de fâcheux (1). Le sommeil est bon, ajoute encore Hippocrate, lorsqu'il calme le délire (2). Sans doute qu'il n'y a pas de moyen plus assuré pour juger de la nature du sommeil et de son influence sur l'état de la maladie, que d'en attendre les effets ; mais on peut aussi prévoir quelquefois ces effets avant qu'ils arrivent.

Lorsque le sommeil ne s'accompagne d'aucun autre mauvais signe, qu'il a lieu aux heures accoutumées, sans être trop profond, ni troublé par des inquiétudes ou de l'agitation, ou des rêves effrayans, on peut en général présumer qu'il soulagera le malade. Il contribue à relever

---

(1) Aphor. 1, sect. II.
(2) Id. aphor. 2.

les forces, à calmer la violence des symptômes. On ne doit point s'inquiéter de le voir se prolonger plus long-temps qu'à l'ordinaire (1) ; et ce sommeil est sur-tout avantageux pendant le travail de la coction qu'il favorise (2). Après les crises il en assure les effets, en rétablissant le calme et la distribution régulière des forces. Il est aussi quelquefois lui-même la crise des affections nerveuses.

Dans quelques cas particuliers, le sommeil, quoique se présentant avec ces bons caractères, peut cependant être nuisible : dans les inflammations des viscères par exemple, parce qu'il concentre sur ces organes les mouvemens et les humeurs ; dans les fièvres pituiteuses, parce qu'il ralentit l'action du système vasculaire sanguin, qui est déjà très-faible dsns ces maladies (3).

Le sommeil, ou plutôt l'assoupissement est toujours un mauvais signe, lorsqu'il s'accompagne de délire, de convulsions et d'autres symptômes graves. La situation même du malade qui n'est point celle que l'on prend ordinairement dans un sommeil naturel (4), l'état des yeux qui ne sont quelquefois qu'à demi-fermés (5), la pro-

---

(1) Piquer, Traité des fièvres, p. 283.

(2) Voyez la note précédente.

(3) Grimaud, Second mémoire sur la nutrit., p. 147.

(4) *Hipp., Prœnost. lib., cap. III.*

(5) *Id. lib. cap. II.*

fondeur de l'assoupissement duquel il est quelquefois impossible de tirer entièrement le malade, les plaintes sourdes de celui-ci, son inquiétude, son agitation ou son abattement extrêmes (1), sont autant de signes qui indiquent que le sommeil dépend des mêmes causes que les symptômes graves auxquels il est joint. Une prostration réelle des forces, ou bien leur oppression dépendante d'un état de pléthore ou de cacochimie générale, ou d'un épanchement, ou de toute autre lésion du cerveau, ou d'un spasme fixé sur un organe intérieur, ou bien encore seulement d'un état saburral des premières voies, sont ces causes qu'il faut savoir distinguer d'après l'ensemble de toutes les circonstances et de tous les effets sensibles de la maladie, et qui rendent l'assoupissement un symptôme plus ou moins alarmant, selon qu'elles sont elles-mêmes plus ou moins graves.

Enfin cet assoupissement, lorsqu'il dure très-long-temps, devient lui-même la cause d'accidens très-graves. Il énerve les forces, relâche les solides, introduit dans les fluides un état de dissolution qu'Hippocrate appelle *excoctio* (2), peut devenir ainsi la cause occasionelle des

---

(1) *Prosper. Alpin., loc. cit., lib. II, cap. XXIII.*

(2) *De vict. rat. in morb. acut., lib. II; Vallesius, Comment., p.* 80.

maladies malignes. Ces effets dépendent aussi quelquefois de l'abus des narcotiques, ou des moyens par lesquels on cherche à prolonger le sommeil au-delà de sa durée ordinaire (1).

Des causes des fièvres.

Parmi les objets que l'on range ordinairement au nombre des causes des maladies, il faut distinguer les causes véritables ou essentielles des circonstances qui n'ont d'autre effet que d'exciter, de préparer ou de modifier l'action de ces dernières. Ces circonstances qui comprennent ce que les auteurs appellent causes éloignées, occasionelles ou excitantes, et causes prédisposantes et formelles, peuvent exister sans que la maladie s'en suive nécessairement; tandis que l'on ne doit regarder comme essentielles que les causes dont la présence suffit pour entretenir la maladie. Les plus connues de ces causes sont celles que l'on nomme causes matérielles (2). Mais, en dernière analyse, les affections des facultés vitales sont les causes les plus réelles, puisque c'est d'elles que dépendent essentiellement tous les phénomènes de l'économie animale. Les circonstances qui peu-

(1) Barthez, Nouv. élém. de la science de l'homme, t. II, pag. 185.

(2) *Selle, Rudim. pyret. method. introd.*, *p.* 16.

vent exercer une influence quelconque sur ces phénomènes, les causes matérielles elles-mêmes demeureraient sans effet, si leur action n'affectait plus ou moins vivement ces facultés; car assurément les plus funestes de ces circonstances ou de ces causes ne produiront jamais sur un cadavre rien qui ressemble à une maladie.

Mais cette vérité générale une fois établie, connaissons-nous assez bien toutes les modifications dont peut être susceptible l'état des facultés vitales? Suffit-il de distinguer deux ou trois de ces modifications, le *strictum*, le *laxum* et le *mixtum* des anciens méthodistes (1), la sthénie et l'asthénie de Brown (2), l'augmentation, la diminution et l'intervertion des mouvemens irritatifs de Darwin (3), etc., pour comprendre toutes celles qui sont des causes de maladie? Les indications curatives qui se déduisent de ces distinctions, remplacent-elles dans tous les cas avec avantage, celles que fournissent les causes matérielles et les autres genres de causes?

Sans entrer dans tous les détails que supposent ces questions importantes, il suffira de remarquer que ces affections des facultés vitales étant

---

(1) *V. Celse, De re medicâ lib., p.* 15.

(2) Weikard, Doctr. méd. simplifiée d'après le système de Brown.

(3) Zoonomie, t. III.

souvent produites et entretenues par des causes matérielles, le meilleur moyen d'en arrêter les progrès et les effets doit être d'enlever, lorsque cela est possible, les causes qui les excitent (1).

---

(1) Stahl, Hoffmann, Baglivi, Cullen, Mr. Pinel, qui ont adopté pour base de leur doctrine de vues analogues à celles des solidistes, n'ont cependant pu s'empêcher de reconnaître que, dans beaucoup de cas, les altérations des humeurs ou les lésions matérielles des organes, méritent autant d'attention que les affections des facultés vitales.

Stahl attribuait la plupart des phénomènes des maladies aux efforts réactifs de la nature pour la guérison. Il fonde sur la différence de ces effets la distinction d'un grand nombre de maladies. Mais il admettait aussi des causes humorales, la pléthore, la cacochimie, contre lesquelles sont dirigés les efforts de la nature. La doctrine pathologique de Hoffmann, de Baglivi, de Willis est également fondée sur la distinction de ces divers genres de causes. Cullen qui a fait tous ses efforts pour ramener aux lésions de ce qu'il appelle la puissance nerveuse les causes du plus grand nombre des maladies, avait cependant senti l'impossibilité de n'attribuer qu'à ces seules causes toutes les maladies qui affligent l'humanité, puisqu'il a formé dans sa Nosologie une classe de cachexies ou de maladies dépendantes des altérations des humeurs, et une classe de maladies locales dépendantes des lésions des solides. Dans la Nosographie de M. Pinel, on trouve aussi plusieurs classes de maladies bien distinctes des affections nerveuses. Il n'est que des enthousiastes aveugles qui puissent penser comme Brown, que, lorsque l'on a reconnu dans une maladie l'état de sthénie ou d'asthénie, l'étude des autres causes, celle des signes et des symptômes sont des choses entièrement inutiles.

La fièvre considérée d'une manière abstraite et générale, pouvant se réduire à un ensemble de phénomènes nerveux (1), sa cause essentielle doit se trouver aussi dans une affection particulière des facultés vitales. On ne peut attribuer qu'à une semblable cause les accidens nerveux dont j'ai déjà parlé en traitant des symptômes, et dont plusieurs, par leur ensemble et leur succession régulière, établissent les caractères les plus généraux des divers genres de fièvres. Il faut aussi attribuer à la même cause les mouvemens fluxionnaires et critiques dont je parlerai bientôt. Les révolutions périodiques et déterminées de ces maladies, leur type, les époques fixes de leur terminaison, lorsque leur marche naturelle n'est pas troublée par des méthodes de traitement trop actives, prouvent aussi qu'elles sont les effets de causes soumises à des lois particulières. Ces causes ne peuvent être que les facultés du corps vivant, qui, bien loin de céder passivement à l'action destructrice des agens nuisibles, réagissent vivement contre elle, et donnent lieu à ces divers phénomènes que l'on ne peut réellement pas attribuer à l'action de ces derniers.

Mais cette sorte d'affection des facultés vitales de laquelle dépendent les phénomènes nerveux

---

(1) Grimaud, tom. I, pag. 164.

de la fièvre, n'est point connue par elle-même; et ne peut l'être que par ses effets.

On peut voir dans les écrits des médecins que je viens de citer, Stahl, Hoffmann, Baglivi, Cullen, Brown, Darwin, quel est le caractère que chacun d'eux a cru devoir donner à cette affection des facultés vitales, cause essentielle de la fièvre en général. La diversité de leurs opinions à cet égard suffirait pour prouver combien il est difficile de déterminer ce caractère, si d'ailleurs l'observation ne démontrait pas que cette affection produisant des effets différens dans chaque genre et dans chaque espèce de fièvre, on ne peut lui assigner de caractère qui soit le même dans tous les cas.

Sans vouloir approfondir une cause qui échappe à toutes nos recherches, il faut donc se borner à étudier les affections diverses des facultés vitales qui se manifestent par des effets sensibles dans chaque cas particulier; et ces affections connues des facultés vitales peuvent non-seulement, dans beaucoup de cas, servir à rendre raison des différences des phénomènes nerveux des fièvres, mais encore elles sont très-souvent les causes essentielles de beaucoup d'effets qui paraissent dépendre de certaines altérations dans la composition ou la manière d'être des solides ou des fluides.

Ainsi toutes les modifications connues de l'état

des forces de la vie, qui établissent les principales différences d'âge, de sexe ou de tempérament, celles qui sont l'effet de l'action plus ou moins vive, plus ou moins prolongée de causes antérieures, celles qui dépendent des causes de la maladie actuelle, toutes ces modifications, dis-je, de l'état des forces, servent non-seulement à rendre raison des différences des symptômes nerveux des fièvres, à prévoir ce qu'il faut espérer ou craindre des efforts de la nature; mais encore, à raison des rapports (1) naturels ou synergiques qui exis-

(1) On sait que chez un sujet très-affaibli, par exemple, non-seulement la mollesse et le relâchement de toutes les parties indiquent que les solides participent à l'état des forces, mais encore que les fluides eux-mêmes et le sang en particulier, dissous, aqueux, et dans un état de putridité imminente, offrent une analogie remarquable avec l'état des solides et celui des forces. On observe tout le contraire chez un sujet jeune et vigoureux : et toutes les modifications des facultés vitales doivent également s'accompagner d'altérations correspondantes dans l'état des solides et des fluides. (Voy. Barthez, Nouv. élém. de la science de l'homme, tom. I, chap. VII.)

Dans chaque tempérament dont les élémens doivent se trouver autant dans la prédominance ou les qualités de certaines humeurs, que dans l'état des solides, le mode de leur organisation et dans le degré d'activité ou la manière d'être des facultés vitales, il existe entre ces divers élémens une harmonie remarquable d'où résulte cet ensemble qui distingue chaque sujet de tous les autres. (Voy. Mémoire sur la distinction des tempéramens, par M. Hallé. Société méd. d'émul. de Paris, troisième année, p. 342.)

tent entre l'état des organes et des humeurs et celui des facultés vitales, les diverses modifications connues de ces dernières, servent souvent à expliquer pourquoi les mêmes causes produisent des fièvres de caractères différens, selon qu'elles agissent sur des individus forts ou faibles, ou qui ne sont ni du même âge, ni du même sexe, ni du même tempérament.

Une plaie, une contusion, l'impression de l'air froid, produiront chez un sujet jeune et vigoureux une fièvre inflammatoire simple, qui se terminera heureusement sans le secours de l'art, s'il ne s'y joint aucune complication grave; tandis que les mêmes causes, par cette seule circonstance d'agir sur un sujet très-affaibli par des causes antérieures, pourra développer une fièvre de très-mauvais caractère, dans laquelle les symptômes indiqueront non-seulement le trouble, l'affaiblissement de l'action des facultés vitales, mais aussi une altération profonde des solides et des fluides. Il suffit quelquefois d'une forte passion de l'ame, ou de toute autre cause capable d'ébranler le système nerveux, pour ajouter de pareils caractères aux fièvres les plus simples.

La considération de l'état des forces ou du système nerveux dans les fièvres, est ainsi de la plus grande importance pour établir le diagnostic et le pronostic, et pour diriger le traitement. La distinction des causes matérielles que M. Dumas

appelle déterminantes essentielles, sans lesquelles la maladie n'existerait pas, et qu'il suffit d'enlever pour opérer la guérison, n'est pas sans doute moins importante. Mais ces causes matérielles ne sont pas toujours assez exactement connues : nous n'avons pas toujours des moyens directs de les combattre ; et cette imperfection de nos connaissances, rend encore plus utile l'étude attentive des affections des forces vitales, puisque ces forces, lorsqu'elles jouissent d'une activité suffisante, excitent des mouvemens desquels dépend, comme nous le verrons bientôt, la destruction des causes matérielles que l'art ne peut point atteindre.

Dans mon Essai sur l'analyse appliquée au perfectionnement de la médecine (1), j'ai montré qu'il est des causes matérielles évidentes ou qui frappent les sens, d'autres qu'il est quelquefois difficile de distinguer, quoique leur existence puisse être physiquement démontrée ; que d'autres, comme des principes abstraits, n'ont été imaginées que d'après leurs effets ; qu'il en est enfin dont la réalité est encore douteuse.

Les causes matérielles des fièvres essentielles sont le plus souvent du nombre de celles dont il est le plus difficile de constater l'existence, ou dont la nature est le moins connue. Des miasmes contagieux extrêmement subtils, des altérations cachées et profondes du tissu des or-

---

(1) Pag. 17.

ganes, des vices peu connus des fluides, l'excès ou la prédominance vicieuse de quelques humeürs, la pléthore, les cachexies humorales, sont ces causes les plus ordinaires, au sujet desquelles, au lieu de connaissances positives, on n'a guère que des probabilités plus ou moins vraisemblables, des opinions, des hypothèses plus ou moins ingénieuses.

Dans les fièvres inflammatoires, par exemple, le sang extrait par la saignée, paraît avoir une tendance particulière à l'épaississement, tandis qu'il est dans ses vaisseaux plus fluide, plus raréfié, agité de mouvemens plus rapides que dans l'état de santé (1). La diminution, la suppression des sécrétions, le spasme, la sécheresse des principaux organes, la roideur de toutes les parties, indiquent qu'à cet état du sang se joint l'éréthisme des solides, une action vive et exaltée des facultés vitales, sur-tout pendant le premier période de la maladie. Mais quelle est la cause de tous ces effets ?

Les anciens l'attribuaient vaguement à la putridité du sang, indiquant par ce mot toutes les altérations connues et inconnues de la composition de ce fluide (2). Paracelse imagina que cette

(1) Grimaud, tom. II, chap. IV; Selle, Rudim. pyrétol. p. 102.

(2) *Galeni, De different. febr., lib. II.*

cause devait se trouver dans l'action de sels particuliers et irritans ; Willis, dans l'effervescence de la partie sulfureuse du sang; Whytt (1) admit l'existence d'un principe irritant ou âcre qu'il regardait comme la cause essentielle de tous les effets de la fièvre inflammatoire. Pringle pense également que ces fièvres dépendent de particules corrompues retenues dans le sang (2); mais aucun n'indique, ni d'où proviennent ces causes, ni quelle en est la nature.

La couenne phlogistique, ou cette membrane blanche, plus ou moins épaisse, dont se recouvre ordinairement le caillot du sang après la saignée dans les fièvres inflammatoires, a paru sur-tout pouvoir indiquer l'espèce d'altération du sang qui est la cause matérielle de ces fièvres. Mais chacun a interprété différemment la formation de cette couenne. Le plus grand nombre a pensé qu'elle dépendait d'un épaississement contre nature (3); Hewson, Hey, Moscati l'ont attribuée à une trop grande fluidité du sang. Or, sans entrer dans les discussions qui prouvent l'incertitude de chacune de ces opinions, il suffit de remarquer que l'on ne peut en trouver de preuves certaines,

---

(1) *Op. à filio, ed. Edimb.* 1768, *p.* 559.

(2) Observat. sur les malad. des armées, p. 379.

(3) *Boerh., Oper. omn. lentor inflammat.*; *Aphor. De cognos. et cur. morb., p.* 48, 133 ; *Schroëder, De venæ. sect. in febrib. acut. præcip. contin., p.* 54 ; Huxham, Traité des fièvres, p. 4.

ni dans les qualités que présente le sang au sortir des veines, ni même dans les produits de l'analyse chimique la plus sévère. Car, d'un côté, cette couenne phlogistique (1) ne se présente pas dans tous les cas de fièvres inflammatoires : on l'a observée dans des maladies de nature tout-à-fait contraire ; et sa formation dépend souvent de circonstances entièrement étrangères à la nature de la maladie. D'un autre côté, quelque exactitude que les chimistes modernes aient mise à distinguer les élémens constitutifs du sang, leurs travaux n'ont pu encore nous faire connaître ni les rapports réciproques de ces divers élémens, ni les changemens divers dont ils sont susceptibles dans les maladies (2).

Pacchioni, Baglivi (3) ne considèrent, comme cause de la fièvre inflammatoire, que l'altération des facultés vitales ou des solides, et l'augmentation de la force des vaisseaux sanguins. Plusieurs médecins plus modernes ont adopté une manière de voir analogue ; mais en y réfléchissant, on doit facilement se convaincre que l'on prend ainsi les effets pour la cause, et que l'on ne fait qu'éloigner la difficulté sans la résoudre.

---

(1) Selle, Rudim. pyrét., p. 100.

(2) Pinel, Nosograph. philosoph., tom. I, p. 38.

(3) *Praxis med., lib. III, cap. IX, De fibrâ motrice.*

De toutes ces théories sur la cause matérielle de la fièvre inflammatoire, il n'en est donc aucune qui puisse soutenir un examen approfondi.

Il en est de même de toutes celles que l'on a imaginées au sujet de la cause matérielle des fièvres bilieuses, des fièvres pituiteuses, des fièvres putrides (1). Ce que l'on a pu observer de l'état des solides et des fluides, ainsi que de celui des facultés vitales dans chacun de ces genres de fièvres, se borne à des effets très-importans sans doute dans l'histoire de ces maladies, mais qui ne font pas connaître la cause dont ils dépendent tous essentiellement.

Il en est aussi de même des principes contagieux, des miasmes délétères, qui sont bien évidemment les causes matérielles de certaines fièvres, mais dont la nature n'est point assez exactement connue, pour que l'on puisse en déduire l'explication de leurs effets et l'indication des remèdes les plus convenables. La petite vérole, la rougeole et la plupart des fièvres éruptives, les fièvres putrides contagieuses, dites pestilentielles, la fièvre d'hôpital, la fièvre jaune, la peste, qui dépendent manifestement d'un principe délétère actif, venant de dehors et introduit

---

(1) *Coray*, *Synopsis pyretologiæ*, *p.* 7; voyez Grant, Recherches sur les fièvres, t. II, pag. 1, 157, 221; Pinel, Nosograph. philosoph., t. I.

par contagion, les fièvres intermittentes si fréquentes dans les pays voisins des marais, et qui ont pour cause matérielle les miasmes qui s'élèvent des eaux stagnantes (1); toutes ces fièvres, dis-je, ont des causes matérielles inconnues en elles-mêmes, quoique l'on possède les connaissances les plus précieuses sur leurs effets.

Les descriptions exactes des phénomènes de ces maladies, les résultats de l'expérience sur leur traitement doivent donc nous apprendre à les distinguer les unes des autres, à combattre, même sans les connaître bien exactement, les causes matérielles dont elles dépendent; à combiner les moyens dont l'expérience a démontré l'efficacité avec ceux qu'indiquent l'état des forces et leurs mouvemens.

Ainsi, lorsque l'on dit qu'une fièvre est inflammatoire, ou bilieuse, ou pituiteuse, ou putride, on entend bien désigner qu'elle dépend d'une cause matérielle particulière, essentiellement différente de celle des autres fièvres. Mais comme l'on ne sait pas en quoi consiste réellement cette cause, on se réduit par-là à dire que cette fièvre est analogue à celles qui se trouvent décrites sous le même nom, sauf néanmoins les différences

---

(2) *Lancisi, De noxiis paludum effluviis eorumque remediis.* Baumes, Mémoire sur les maladies qui résultent des émanations des eaux stagnantes et des pays marécageux, etc.

que présente chaque cas particulier, et qui tenant ou à l'état des forces du malade, ou à diverses complications, ou à l'influence d'un grand nombre de circonstances accessoires, ne peuvent permettre que la pratique de la médecine se borne à une simple application empyrique des remèdes reconnus utiles dans des cas analogues.

Cependant, les causes matérielles de toutes les fièvres ne sont pas également obscures; il en est que l'art peut attaquer directement. Dans les fièvres gastriques, par exemple, qui se présentent si souvent à l'observation, c'est en enlevant tout-à-coup la cause matérielle, que les évacuans et surtout l'émétique, font souvent avorter ces fièvres dès leur invasion.

Les fièvres vermineuses présentent aussi une cause matérielle bien évidente contre laquelle l'art offre des moyens puissans. Parmi les causes matérielles connues, il n'en est aucune qui ne puisse devenir celle d'une fièvre plus ou moins grave, puisque l'on voit la fièvre se joindre à toutes les maladies indistinctement, aux maladies chirurgicales dont les causes matérielles sont les plus évidentes et les plus connues, comme aux maladies internes dont les causes matérielles sont les plus cachées. Nous verrons dans la suite quels sont les divers rapports de la fièvre avec ces causes ou avec les maladies qui en dépendent.

Les circonstances nombreuses qui paraissent

contribuer à la production des maladies fébriles, et que l'on range parmi leurs causes occasionelles ou excitantes, prédisposantes et formelles, ne sont pas sans doute aussi essentielles à considérer que l'état ou les affections des facultés vitales et les causes matérielles dont je viens de parler. Ces circonstances peuvent souvent exercer leur action sur le corps vivant sans que la fièvre s'en suive nécessairement : les suites de leur action peuvent être d'ailleurs très-différentes, selon l'état du sujet sur lequel elle s'exerce. Tantôt ces circonstances participent au développement des causes véritables, tantôt elles excitent leur action ou en modifient les effets; et comme celles-ci, les causes véritables, échappent souvent à l'examen des sens, on a dû particulièrement s'attacher à l'étude de toutes les circonstances évidentes dont l'action étant suivie plus ou moins constamment de tel ou tel genre de fièvre, paraît en être la cause réelle.

L'observation de ces circonstances qui précèdent ou accompagnent les maladies fébriles peut donc servir dans plusieurs cas à découvrir la nature des causes réelles de ces maladies; dans d'autres cas, elle remplace, jusqu'à un certain point, les connaissances qui peuvent manquer au sujet de ces dernières ; elle sert toujours à distinguer des caractères utiles pour juger du degré d'analogie de ces maladies entre elles, lorsqu'on ne peut pas assez bien en connaître les causes véritables.

Les différences, les variations plus ou moins brusques de la température de l'air et ses autres intempéries, tout ce qui peut contribuer à introduire dans le corps des miasmes délétères ou des principes contagieux, des écarts dans le régime, un changement subit dans la manière de vivre et dans les habitudes, un exercice violent, des passions fortes de l'ame, des coups, des chutes, etc., en un mot tout ce qui exerce une action assez forte sur les organes ou sur leurs facultés, pour en troubler ou en gêner les fonctions, peut contribuer à la production des maladies fébriles, comme cause occasionelle ou excitante; c'est-à-dire, déterminer l'invasion de ces maladies (1).

Parmi ces causes occasionelles ou excitantes, il en est qui sont suivies assez ordinairement de fièvres du même genre. Ainsi, les principes contagieux exercent en général, sur le corps vivant, une action spécifique qui produit presque toujours des effets analogues dans les maladies qui en dépendent: de sorte qu'il suffit souvent de connaître les circonstances qui ont pu exposer un individu à l'action de quelqu'un de ces principes, pour présumer la nature de la fièvre dont il sera bientôt atteint.

Mais l'influence des causes extérieures ou excitantes n'est pas toujours aussi exactement déter-

(1) Voyez le Discours prélim. de Dumas, pag. 15 et s.

minée. Si l'on peut dire, par exemple, qu'en général la suppression d'une hémorragie habituelle sera suivie d'une fièvre inflammatoire; un excès de table, d'une fièvre gastrique; une passion vive de l'ame, d'une fièvre nerveuse, etc., il s'en faut bien cependant que ces rapports des causes occasionelles avec les fièvres qui leur succèdent, soient constamment les mêmes. Non-seulement chacune de ces causes peut être suivie de fièvres très-différentes, mais encore il arrive souvent que les indispositions qu'elles occasionnent ne sont accompagnées d'aucun mouvement fébrile. Dans quelques cas, elles se bornent à préparer le développement de certaines fièvres, ou à disposer le corps à en être affecté. Dans d'autres cas, elles ne sont que des causes formelles de ces maladies dont elles modifient plus ou moins les effets. Toutes ces différences dépendent essentiellement de la manière d'être, ou des dispositions particulières à chaque individu; et il faut ainsi joindre à la connaissance des causes occasionelles des fièvres, celle des causes prédisposantes, lorsque l'on veut expliquer la génération des causes véritables, ou celle de la fièvre elle-même.

Ces causes prédisposantes des fièvres, comme celles de toutes les autres maladies, se déduisent de l'âge, du sexe, du tempérament, des maladies héréditaires, des divers signes qui peuvent indiquer des altérations particulières des solides ou

des fluides, ainsi que de la manière d'être des facultés vitales.

Ces causes que l'on ne peut souvent distinguer que par leurs effets, et que Gaubius appelle avec raison semences morbifiques (1), sont réellement des germes de maladies, qui peuvent en être considérés comme les prodromes ou le premier degré, et qui deviennent des causes véritables lorsqu'ils acquièrent plus de force, soit d'eux-mêmes, et par un progrès lent et peu sensible, soit tout-à-coup, et par l'action de quelque cause extérieure. Tantôt elles sont innées, ou tiennent à la constitution même du sujet; tantôt, comme l'a remarqué Dumas (2), elles dépendent de l'action plus ou moins vive, plus ou moins prolongée de certaines causes extérieures. Mais c'est toujours un fait confirmé par l'observation journalière que tous les sujets ne sont pas également disposés à être atteints de fièvre par l'action des mêmes causes. Il en est chez lesquels cette affection se déclare à l'occasion des causes les plus légères; d'autres, au contraire, qui supportent, sans que la fièvre s'en suive, l'action de causes morbifiques très-graves.

Stahl a remarqué que les individus d'un tempérament sanguin et bilieux, les sujets pléthoriques, les hommes d'un esprit actif, enclins aux fortes

---

(1) Patholog., p. 371.

(2) Discours prélim., pag. 15.

passions de l'ame, sur-tout à la colère, sont ceux chez lesquels la fièvre se développe le plus facilement (1); qu'au contraire les sujets faibles et d'un tempérament phlegmatique, les vieillards sont rarement atteints de fièvre (2); et que cette affection ne prend pas ordinairement chez eux le caractère de force et d'activité qu'elle présente chez un sujet jeune et vigoureux.

Avicenne, Herculanus, de Hérédia avaient fait, à cet égard, des remarques analogues à celle de Stahl. Le premier observe (3) que les hommes les plus disposés aux fièvres sont ceux d'un tempérament chaud et humide, ceux dont la sueur, l'urine et les excrémens exhalent une odeur forte; mais que les sujets d'un tempérament froid, ou chez lesquels les facultés vitales jouissent de peu d'activité, sont beaucoup moins fréquemment saisis de fièvre, et sur-tout de la fièvre éphémère.

Il ne suffit donc pas toujours de la seule action d'une cause extérieure quelconque, ou même de celle d'une cause matérielle interne pour déterminer l'invasion de la fièvre, il faut encore que les

---

(1) *Febris in genere histor.*, *p.* 9, 13.

(2) Grimaud, tom. I, pag. 67.

(3) *Avicennæ, Oper., t. II, lib. IV, tract. I, cap. II; J. Herculani in Avicennæ Canon. de febrib. explicat., cap. II, p.* 13; *P. M. de Heredia, Oper. med., t. I; De febrib. in gener., cap. II.*

forces du sujet jouissent du degré d'activité nécessaire pour exciter les mouvemens et les effets qui caractérisent cette affection : ou si ces causes, soit externes, soit internes, sont de nature à déterminer nécessairement la fièvre, celle-ci prendra divers caractères, tant à raison de l'état des forces du malade, qu'à cause de la manière d'être de ses organes, de la composition ou de l'idiosyncrasie de ses humeurs, et de toutes les circonstances qui constituent les différences d'âge, de sexe et de tempérament, etc.

L'histoire particulière de chaque genre de fièvre indiquera l'influence de chacune de ces circonstances, en montrant que, parmi les fièvres sporadiques, ou qui attaquent isolément quelques individus, celles qui se déclarent chez des individus du même âge, du même sexe et du même tempérament, présentent des caractères communs ou analogues, souvent malgré la différence des causes occasionelles ou matérielles qui les excitent ; tandis qu'elles n'ont presque jamais les mêmes caractères, quoique produites par les mêmes causes, lorsqu'elles attaquent des individus d'âge, de sexe et de tempérament différent.

D'un autre côté, les mêmes faits démontrent aussi que les fièvres endémiques, ou pandémiques, ou épidémiques, ou contagieuses, celles en un mot qui dépendent de causes qui agissent en même temps sur un grand nombre d'individus,

n'attaquent pas indifféremment les sujets des deux sexes, de tous les âges et de tous les tempéramens. Il ne faut que parcourir les histoires nombreuses de ces maladies, décrites par les meilleurs observateurs, pour se convaincre de cette vérité. Dans plusieurs cas, les causes qui rendent certains sujets plus disposés que d'autres à être atteints de ces maladies, tiennent sans doute à des circonstances peu connues d'organisation et d'idiosyncrasie ; mais ces causes peuvent quelquefois se trouver parmi les différences connues du tempérament ou de la constitution individuelle de chaque sujet (1).

Ainsi, en général, pourvu qu'il ne s'y joigne aucun principe contagieux, ni délétère épidémique capable d'affecter presque indistinctement tous les individus, chaque saison, chaque cons-

---

(1) L'hiver ou l'été, dit Hippocrate, sont favorables ou contraires selon l'âge ou le tempérament, (Aphor., sect. III, aphor. 2, 3 ;) si l'hiver est sec et froid, ajoute-t-il plus bas, le printemps chaud et humide, il y aura dans l'été des fièvres, des ophtalmies, des dyssenteries, sur-tout parmi les femmes et les hommes d'un tempérament humide ou pituiteux, (*id.*, aphor. 11 ;) si au contraire l'hiver est doux et pluvieux, le printemps sec et froid, les ophtalmies et les dyssenteries seront plus générales, les vieillards seront atteints de catarrhes graves et mortels, (*id.*, aphor. 12 ;) l'automne qui est en général funeste aux phthisiques, (*id.*, aphor. 10,) si elle est sèche et que les vents du nord règnent, sera avantageuse aux femmes et aux hommes d'un tempérament analogue, (*id.*, aphor. 14,) etc.

titution de l'air a pour principal effet d'augmenter ou de diminuer le degré de cohésion et de consistance des solides, d'exciter ou d'énerver leurs facultés vitales, et d'amener dans la composition des humeurs les altérations qui doivent être la suite de cet état des solides et des forces. Dès-lors chacune de ces saisons ou de ces constitutions doit être avantageuse ou nuisible, selon qu'elle favorise ou corrige chez chaque individu ce que son tempérament peut avoir de vicieux sous ces divers rapports. Une constitution de l'air froide et sèche par exemple, en donnant plus de rigidité aux solides, plus d'activité aux forces, sera, chez des sujets jeunes, d'un tempérament vigoureux et sanguin, la cause de fièvres inflammatoires, tandis qu'elle sera avantageuse aux tempéramens lâches et pituiteux, etc. (1).

Il ne suffit donc pas, pour distinguer les causes prédisposantes des fièvres, d'étudier les divers élémens de la constitution de chaque sujet, il faut y joindre encore un examen réfléchi de toutes les circonstances extérieures, à l'influence desquelles il peut avoir été soumis pendant un temps plus ou moins long, et qui peuvent avoir altéré ou modifié cette constitution.

Lorsque une cause quelconque resserre la peau

---

(1) Voyez Tourtelle, Élémens d'hygiène, tom. I, pag. 150.

et supprime la transpiration, dit Galien (1), il en résulte ordinairement un état plétorique auquel la fièvre peut se joindre. Cette fièvre sera simple et éphémère, s'il n'y a aucun vice dans les humeurs, ou s'il ne s'y joint aucune autre complication. Mais elle pourra prendre des caractères plus ou moins graves si elle se déclare chez un sujet dont les humeurs soient âcres ou viciées, ou qui porte toute autre disposition maladive introduite par l'usage de mauvais alimens, par des peines d'esprit, par une vie trop active ou trop sédentaire, ou par toute autre cause.

Les intempéries des saisons, les climats contribuent sur-tout à produire les causes prédisposantes de certains genres de fièvres. Soit que chaque saison conserve les caractères qui lui sont propres, soit qu'elle s'en écarte plus ou moins, elle n'agit pendant sa durée que comme cause occasionelle ou déterminante : elle développe seulement les germes des maladies, ou excite l'action des causes prédisposantes ; tandis qu'au contraire lorsqu'une intempérie quelconque règne pendant un temps plus ou moins long, elle produit chez les individus qui s'y trouvent soumis, ces germes de maladie, ces causes prédisposantes qui n'attendent, pour produire leurs effets, qu'une cause occasionelle ou déterminante.

---

(1) *De different. febr., lib. I, cap. III.*

Beaucoup d'épidémies que l'on ne peut attribuer, ni à la mauvaise qualité des alimens (1), ni à aucune altération connue des qualités de l'air, sont dues ainsi aux constitutions des saisons antérieures (2). Toutes les maladies qui se déclarent pendant le règne de ces épidémies participent de leur nature et exigent le même traitement, parce que toutes attaquent des individus chez lesquels l'action des mêmes causes ayant produit une manière d'être, analogue dans l'état des forces, dans celui des solides et des fluides, il doit en résulter une pareille analogie dans les caractères de la fièvre qu'excitent des causes occasionelles, même différentes. Il suffit d'ouvrir les ouvrages des observateurs pour trouver des faits sans nombre qui constatent cette analogie des caractères essentiels de la fièvre dans les épidémies, quelle que soit la variété des autres élémens des maladies qui la compliquent (3).

On peut concevoir de la même manière l'influence des climats sur la production des maladies fébriles. Dans chaque climat, l'état ordinaire de l'atmosphère, la nature du terrain, son exposition, la manière de vivre des habitans, leur nour-

---

(1) *Sarcone, Istor. ragion., p.* 10, 60, 242.

(2) Voyez Fouquet, Observat. sur la constitution des six premiers mois de l'an 5, pag. 44.

(3) Grimaud, tom. I, pag. 58.

riture, leur boisson ordinaire, etc. sont autant de causes, dont l'action continue imprime à tous les individus qui s'y trouvent soumis, un caractère commun qui les distingue des habitans des autres climats; établit entre eux une analogie remarquable dans leur tempérament, et les dispose à être affectés des mêmes maladies. Hippocrate, dans son fameux livre de l'Air, des Eaux et des Lieux, a démontré de la manière la plus évidente et par les faits les mieux observés, cette influence des climats considérés non-seulement sous le rapport du degré de latitude de chaque région, mais encore sous celui des circonstances nombreuses, qui dans chaque pays, modifient plus ou moins la manière d'être de l'homme, tant au physique qu'au moral.

Non-seulement dans chaque climat, les fièvres prennent en général un caractère analogue au tempérament des habitans et à la nature du climat; mais encore, lorsque dans une région plus ou moins étendue, après des intempéries extraordinaires, assez graves pour produire une maladie épidémique, cette maladie se déclare, elle n'attaque que les indigènes; tandis que les étrangers, qui n'ont pas été soumis à l'action des mêmes causes, en sont ordinairement exempts : et cette particularité dont on trouve des exemples assez nombreux dans les écrits des observateurs, peut servir à distinguer, parmi les maladies populaires,

celles qui dépendent d'un principe contagieux ou de toute autre cause actuellement agissante, de celles qui sont l'effet des causes antérieures, et particulièrement de la constitution des saisons précédentes.

Cependant, l'habitude de vivre sous le même climat peut affaiblir et même rendre entièrement nulle l'influence des causes d'insalubrité qui s'y rencontrent. Le passage d'un climat à un autre, occasionne quelquefois des maladies plus ou moins graves, soit en changeant trop subitement une manière d'être habituelle, soit en excitant l'action des causes prédisposantes de maladie déjà existantes. Il est des régions dans lesquelles des causes d'insalubrité toujours présentes, n'exercent leur action pernicieuse que sur les individus qui n'y sont pas accoutumés, tandis que les indigènes n'en sont nullement atteints.

On voit ainsi des maladies endémiques qui, encore à raison de l'influence des climats, ont ce caractère bien différent de celui des épidémies ordinaires, qu'elles n'attaquent que les étrangers et épargnent les naturels. La fièvre jaune fournit un exemple de ce genre bien remarquable. Cette maladie, endémique à la Vera-Crux, n'exerce ses ravages que parmi les Européens qui débarquent dans ce port, ou parmi les habitans des pays voisins plus élevés et plus froids, qui ne sont pas accoutumés aux causes d'insalubrité de la côte,

C'est sur-tout un phénomène bien remarquable que dans ces régions équinoxiales, à la Vera-Crux, à la Havane, à Porto-Cabello, les indigènes n'ont pas à craindre le fléau de la fièvre jaune, et que dans la zone tempérée, aux États-Unis, en Espagne, les indigènes y sont aussi exposés que les étrangers. Doit-on attribuer cette différence, comme le pense M. de Humboldt (1), à ce que l'uniformité de la température dans la zone torride, accoutume les habitans à l'action toujours uniforme des causes de cette maladie, au lieu que dans la zone tempérée les différences des saisons privent les habitans de cet avantage?

Enfin, parmi ces mêmes élémens de la constitution de chaque sujet dont plusieurs sont des causes prédisposantes, ainsi que parmi les circonstances extérieures qui concourent à la production des maladies fébriles, se trouvent encore les causes formelles qui, sans changer la nature de ces maladies, en modifient plus ou moins la forme et les caractères.

Au nombre de ces causes formelles, il faut sur-tout ranger l'action dominante ou la faiblesse relative de certains organes ou de certaines parties, qui constituent une des principales différences des âges, des sexes et des tempéramens; et qui, dans les maladies fébriles, en attirant sur

(1) Essai politique sur le Mexique.

ces organes ou sur ces parties la cause ou les effets de la maladie, lui donnent des formes très-différentes, favorisent plus ou moins certaines crises, quoique la nature de la maladie soit toujours essentiellement la même (1).

D'un autre côté, les causes occasionelles des fièvres, lorsqu'elles exercent leur action pendant la durée de ces maladies, et parmi lesquelles il faut compter alors le régime et les remèdes, deviennent des causes formelles, soit parce qu'elles déterminent, comme les causes dont je viens de parler, l'affection particulière de tel ou tel organe, soit parce qu'elles troublent la marche naturelle de la maladie, lui ajoutent des symptômes ou des épiphénomènes plus ou moins importans, lorsqu'elles ne sont pas assez graves pour joindre une nouvelle maladie à celle qui existait déjà.

Ainsi l'influence des saisons ou des intempéries actuelles de l'air, occasionnent dans la forme des maladies épidémiques des différences qui établissent les caractères des maladies intercurrentes. Un écart de régime, un remède peu convenable, une affection vive de l'ame, troublent plus ou moins la marche naturelle d'une fièvre, la compliquent de nouveaux symptômes et en aggravent le danger.

---

(1) Grimaud, tom. I, pag. 32.

Du temps de la durée des fièvres, de leurs périodes, de la crudité, de la coction, des crises, des jours critiques.

Tous les actes de la vie doivent non-seulement s'opérer dans un espace de temps fixe et déterminé, mais encore il est remarquable qu'au lieu de marcher par un progrès uniforme vers le dernier terme de leur durée, ils éprouvent à certaines époques des révolutions plus ou moins considérables, séparées par des intervalles de calme ou de repos. L'observation seule a pu faire connaître le temps de ces révolutions, la durée des intervalles qui les séparent : et ces périodes qui sont assez constamment les mêmes dans les faits du même genre, s'observent sur-tout dans le cours des maladies fébriles. Ils distinguent essentiellement les phénomènes de la vie de tous les effets des causes mécaniques ou physiques dont l'action toujours uniforme n'est point susceptible de semblables modifications.

La durée des fièvres varie depuis celle de quelques heures ou d'un seul jour, jusqu'à celle de plusieurs mois (1); quoiqu'en général elle soit le plus ordinairement de sept à vingt-

(1) *Hipp., Pronost., lib.* §. 60 *et s.*

un jours. Les différences que l'on remarque à cet égard, dépendent, soit de la nature des causes qui excitent la fièvre, soit des divers degrés d'activité des facultés vitales qui agissent d'une manière plus ou moins prompte, plus ou moins énergique contre ces causes ; et la durée de chaque fièvre a ainsi des rapports jusqu'à un certain point nécessaires avec ses caractères les plus essentiels.

Cette durée est à-peu-près la même dans toutes les fièvres de chaque genre. Les divers périodes dont se compose la durée totale de chaque fièvre, ont d'ailleurs entre eux des rapports assez constans ; et c'est principalement d'après le degré de rapidité avec laquelle on voit la maladie parcourir le premier de ces périodes, que l'on peut juger du temps qu'elle doit employer pour se terminer complètement.

Les anciens distinguaient quatre temps dans les maladies : le principe, l'augment, l'état et le déclin (1). Dans beaucoup de maladies chroniques, le principe ou le commencement est difficile à déterminer, parce que ces maladies ne se manifestent souvent, par des effets sensibles, qu'après avoir déjà fait des progrès plus ou moins considérables. La fièvre, au contraire, se déclare le

(1) *V. Galen., t. III, De morbor. tempor.*; Grimaud, t. I, p. 30, 185; Zimmermann, De l'expérience en méd., tom. I, pag. 271.

plus généralement d'une manière subite, par des symptômes évidens qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'instant précis de son invasion. Il arrive cependant quelquefois que lès causes ou les altérations des solides ou des fluides auxquelles la fièvre doit se joindre, existent déjà quelque temps avant que celle-ci se déclare (1). C'est alors que l'on observe cet état imminent de maladie, ces symptômes incertains qui forment les prodromes de la maladie, *terrentia morbi*, et c'est sur-tout pendant cet état d'imminence que l'on peut, avec avantage, employer des moyens capables d'enlever la cause matérielle, si on est assez heureux pour la connaître, et faire ainsi avorter la maladie dans son principe (2).

Cette première époque des maladies fébriles, comme celles qui la suivent, n'ayant la même durée, ni dans tous les genres, ni dans toutes les espèces, on ne peut point déterminer cette durée d'une manière générale et qui convienne à tous les cas. Les signes de l'état de crudité, de la coction et des crises sont les plus propres à distinguer ces périodes l'un de l'autre.

Après le principe dont la durée est ordinairement très-courte, puisqu'elle n'est que celle

---

(1) Voyez Grimaud, tom. I, pag. 67.

(2) *Stahl, Dissert. de febr. histor. in gener.*, *p.* 23; *De Haën, Rat. med.*, *pars. I;* Grimaud, tom. I, pag. 19.

des frissons et des autres symptômes qui indiquent l'invasion d'une fièvre ou de ces paroxismes, le période d'augment comprend tout le temps de l'état de crudité; à celui-ci succède l'état ou le troisième période de la maladie, lorsque cette crudité fait place aux signes de coction; vient ensuite le déclin : et la terminaison de la maladie a lieu, soit d'une manière lente et graduelle par des crises partielles et imparfaites, soit d'une manière beaucoup plus prompte et par une crise complète. Enfin, la convalescence pendant laquelle se prolongent quelques-uns des effets de la maladie (1), et qui exige encore des soins particuliers (2), forme la dernière nuance qui sépare la maladie de la santé.

Dans le premier temps d'un grand nombre de fièvres, l'âcreté des fluides, l'érétisme des solides, annoncent la présence d'une cause irritante et nuisible : et cet état est ce qu'on appelle crudité. A mesure que la fièvre fait des progrès, et lorsqu'elle tend vers une terminaison heureuse, les humeurs perdent de leurs qualités vicieuses,

---

(1) Grimaud, tom. I, pag. 48.

(2) *Hipp., De aliment. Epidem., lib. I, 2.e constit.; Fr. Hoffmann, De convalescentiæ statu, ejus impedimentis et præsidiis, oper. omn., supplem. II, pars. I, p.* 295; Desessartz, Recueil de discours, mémoires et observations de médecine clinique; Journal de méd. de Paris, n.o 175, pag. 329.

et en acquièrent de plus douces, les organes se relâchent, se détendent ; et l'on attribue ces effets à un travail particulier de la nature, que l'on appelle coction. Enfin ces maladies se terminent par des évacuations plus ou moins abondantes par les sueurs, l'urine, les selles, par des hémorragies, par des métastases, des fluxions, des dépôts, et c'est là ce que l'on nomme des crises.

La constriction, la sécheresse et la chaleur de la peau, la soif et l'aridité de la langue, la dureté du pouls, des urines rares, âcres et aqueuses, des douleurs vagues, l'inquiétude, le malaise, des nausées, des spasmes, des convulsions, etc., sont en général les principaux caractères de l'état de crudité. Ces caractères, indépendamment de leurs différences relatives à la nature de la cause matérielle de chaque genre de fièvre, et au siége principal de la maladie, indiquent toujours un état d'irritation d'autant plus violent que le sujet a plus de forces, ou que la cause matérielle de la maladie est plus grave (1).

Pendant cet état de crudité, bien loin que les mouvemens fébriles paraissent adoucir les effets de l'action irritante de la cause matérielle, ils semblent au contraire les exaspérer. Ilsles rendent plus généraux, et font participer tous les organes à l'affection de celui sur lequel s'est portée primi-

(1) Voyez Grimaud, tom. I, pag. 185.

tivement l'action de la cause morbifique. Ils ajoutent aux effets de cette cause le trouble des principales fonctions, et les autres effets qui en dépendent (1). C'est un état violent dans lequel l'impression d'une cause nuisible se fait vivement ressentir à tous les organes, intéresse toutes leurs facultés, trouble leurs fonctions : et cet état, pendant lequel la nature paraît ne tenter encore aucun effort utile contre la cause de la maladie, est aussi celui pendant lequel les secours de l'art offrent en général le moins d'avantages (2).

Cet état de crudité se prolonge jusqu'à ce que les signes de coction se manifestent (3). La moiteur de la peau, le développement et la mollesse du pouls, la diminution de la soif et de la sécheresse de la bouche, la détente ou la cessation des spasmes dans les organes qui en étaient affectés, des excrétions plus abondantes et moins âcres (4), sont les signes ordinaires de cette coction, qui d'ailleurs

---

(1) *V. Kloekhof, Opuscul. med. de crisib., p.* 194.

(2) *Concocta purgare et movere oportet, non cruda, neque in principiis, nisi turgeant. Plurima verò non turgent. Aphor.* 22, *sect. I.* Voyez parmi les commentateurs de cet aphorisme, Heurnius, Hollerius, Gorter. Voyez aussi Sydenham, *sect. I, cap. IV; Prosper. Alpin., lib. VI, cap. III; Van-Swieten, t. II, pag.* 131; *Baillou, lib. II, Epidem.; Th. Glass, comment. VII, De alvi dejectione et vomitu.*

(3) Grimaud, *loc. cit.*

(4) *Hipp., pronost. lib. §. XXXII; Duret, Hipp., Coac. prœnot., p.* 520.

a des caractères différens selon que la maladie intéresse particulièrement certains organes ou certaines humeurs (1), ainsi que le démontre l'histoire de chaque genre de fièvre.

Cette coction que quelques-uns ont appelée *mitification*, et à laquelle Baillou a donné le nom de *contempération* (2), paraît avoir pour effet d'émousser les qualités nuisibles ou trop âcres des causes matérielles des fièvres, soit pour qu'elles puissent se combiner, s'assimiler avec nos humeurs ou nos organes, soit pour qu'elles puissent être sécrétées ou séparées de la masse des fluides, et portées au dehors par les organes convenables.

Les anciens comparaient cette coction à la digestion des alimens (3), par laquelle les sucs nutritifs assimilés à notre propre substance, sont séparés des matières qui doivent former les excrémens. Mais la coction dans les maladies n'est pas comme la digestion pendant la santé, l'effet d'une fonction particulière à quelques organes; elle paraît plutôt dépendre comme la nutrition, d'une action profonde qui s'opère dans la substance même des organes et des humeurs (4) : action qui ne peut être connue que par ses effets, dont l'observation

---

(1) Voyez Grimaud, t. I, p. 187; Grant, t. I, p. 161.

(2) *Oper. med.*, *t IV.*, *p.* 299.

(3) *V. Galen.*, *De crisibus*; *Gorter*, *Medicin. Hipp.*, *p.* 10.

(4) Stoll a remarqué (*Rat. med.*, *t. I*, *p.* 44) que les fièvres gastriques, dont la cause matérielle est contenue dans les

seule a pu faire découvrir les lois, à laquelle doivent également concourir toutes les propriétés, toutes les facultés de ces organes et de ces humeurs (1), et qui a pour effet d'amener la solution de l'état dans lequel se trouvaient les uns et les autres pendant la crudité (2).

Ainsi l'action fébrile qui, dans le principe, ajoute aux effets de la cause matérielle qui l'excite, devient, en se modérant, le principal agent qui tend à détruire cette même cause, ou à lui enlever ses qualités pernicieuses (3); et l'art ne peut en cela que seconder la nature, éloigner les obstacles qui s'opposent assez souvent à son travail, soit que ces obstacles proviennent de l'action des agens extérieurs, soit qu'ils dépendent de quelque complication maladive.

Les signes de la coction sont toujours d'un bon augure, puisqu'ils annoncent l'affaiblissement des qualités nuisibles de la cause de la maladie, et qu'ils consistent principalement dans la diminu-

---

organes digestifs, sont celles dans lesquelles la coction et les crises sont les plus difficiles, et dépendent le plus des secours de l'art; tandis qu'au contraire dans les fièvres inflammatoires dont la cause matérielle est généralement répandue dans tout le système, la coction et les crises dépendent entièrement de l'action de la nature.

(1) *Baillou, loc. cit.*

(2) Grimaud, tom. I, pag. 186, 135 et suiv.

(3) *Kloekhof, loc. cit., p.* 200.

tion des symptômes les plus graves. Ces effets suffisent pour assurer une terminaison heureuse de la maladie, lorsque la cause matérielle, après avoir perdu ses qualités nuisibles, peut être assimilée aux humeurs saines, sans en altérer les propriétés et les fonctions. Comme l'on voit des inflammations locales qui se terminent par résolution, c'est-à-dire, après lesquelles la partie qui en était le siége reprend sa forme, ses facultés, ses fonctions ordinaires, sans qu'il y ait eu ni suppuration, ni aucune évacuation sensible; il est aussi des fièvres qui se terminent ainsi sans aucune évacuation sensible : et ce doit être en général celles qui sont excitées par les causes matérielles les moins graves.

La fièvre éphémère est souvent dans ce cas (1). Les fièvres nerveuses qui, malgré la violence des symptômes dont elles s'accompagnent, dépendent seulement d'une affection plus ou moins profonde des facultés vitales, excitée par des causes morales ou par des causes matérielles très-légères, se terminent, comme l'avait observé Hippocrate, sans coction et sans crise (2); ou plutôt, le mouvement fébrile lui-même est souvent la seule crise de ces affections. *Febris spasmum solvit* (3).

---

(1) *Sydenham, Oper. med., t. I, p.* 139 ; *Stoll, Rat. med., t. I.*

(2) *De prisca medicin. foes., p.* 16.

(3) *Hipp., sect. IV, aphor.* 57, *sect. V, aphor.* 70 ; *Coac. prænot., lib. IV, p.* 36 ; *Epid., lib. I, cap. III ; Celsus, lib. II, cap. VI ; Van-Swieten, t. II, p.* 3, 476 ; *t. III, p.* 437.

Hors ces cas particuliers, les causes matérielles soumises à la coction ayant été suffisamment élaborées, doivent être portées au-dehors par des évacuations ou des crises convenables. Ces crises s'opèrent tantôt d'une manière lente et à plusieurs reprises, tantôt d'une manière prompte, et terminent d'un seul trait la maladie. Dans le premier cas, les anciens les appelaient *lysis* ou *solutio* : elles se composent d'une suite d'évacuations partielles dont la totalité suffit pour amener la guérison de la maladie, quoique chacune d'elles en particulier soit insuffisante. Ces sortes de crises qui ne s'accompagnent ordinairement d'aucun trouble bien remarquable, et diminuent peu-à-peu l'intensité des symptômes, sont celles que l'art peut le plus souvent favoriser ou même produire lui-même (1); ce sont aussi celles que l'on observe le plus fréquemment aujourd'hui.

Les crises complètes et entières plus rares parmi nous qu'elles ne l'étaient chez les anciens, soit que nos méthodes de traitement plus actives laissent moins de liberté aux mouvemens de la nature, soit que notre manière de vivre, ou toute autre cause ait affaibli en nous l'énergie des facultés vitales; ces crises, dis-je, se composent de mouvemens plus violens, produisent des effets beaucoup plus prompts, et ne sont pas toujours exemptes

(1) *V. Vallesii, Method. med., p.* 137.

de danger. Elles s'annoncent ordinairement, comme la plupart des changemens un peu considérables qui surviennent dans la manière d'être du corps, par un frisson plus ou moins intense auquel succèdent bientôt une agitation incommode, un trouble général, avec inquiétude, malaise, augmentation remarquable des principaux symptômes (1).

Chaque genre de crise a d'ailleurs des caractères différens relatifs à la nature de l'humeur qui doit être évacuée, au siége et aux fonctions de l'organe par lequel doit se faire cette évacuation, et vers lequel tendent, d'une manière plus ou moins évidente les mouvemens fluxionnaires qui sont des élémens importans de toutes les crises. Ces crises ont chacune aussi des rapports particuliers avec la nature des causes de chaque genre et de chaque espèce de fièvre: elles en ont aussi avec les différences de l'âge, du sexe et du tempérament des malades. L'observation seule a pu faire connaître ces rapports, ainsi que les signes particuliers de chaque genre de crise, et les caractères que doivent avoir les évacuations critiques. Les connaissances acquises à cet égard, dont nous devons le plus grand nombre au père de la médecine, composent la partie la plus importante de la science du médecin. Elles lui apprennent à prévoir les crises qui se prépa-

---

(1) *Hipp.*, *Aphor.*, *sect. II*, *aphor.* 34; *Galen.*, *De crisibus*, *lib. II*, *cap. X*; *Kloekhof*, *loc. cit.*, *p.* 205.

rent, à juger de leur degré d'utilité dans chaque cas particulier.

C'est toujours une circonstance favorable de voir une fièvre suivre avec régularité ses divers périodes. Elle doit les parcourir tous pour se terminer heureusement ; au lieu que sa terminaison funeste peut arriver à toutes les époques (1). Cependant l'observation a démontré qu'il est des jours dans la durée de ces maladies, auxquels ont lieu, plus fréquemment qu'aux autres, leurs terminaisons heureuses ou malheureuses. Les résultats de l'observation à cet égard, comme le dit Hippocrate (2), ont servi de base à la doctrine des jours critiques ; c'est-à-dire, ont indiqué quels sont les jours dans lesquels s'opèrent les révolutions les plus considérables et les plus importantes des maladies fébriles.

La doctrine des jours critiques, d'autant plus importante qu'elle sert à déterminer la valeur de beaucoup de signes, présente dans ses applications à la pratique, beaucoup d'exceptions particulières. Hippocrate lui-même, en l'établissant, n'a pas prétendu que les fièvres ne pussent se terminer qu'aux seuls jours qu'il a indiqués comme critiques (3). Les lois qui fixent la durée de ces actes de

---

(1) *Prosp. Alpinus, De præsag., etc., lib. I, cap. XI, XII.*

(2) *Pronost. lib.*, §. 59.

(3) En lisant avec attention les divers endroits de ses ouvrages où il traite de ce sujet, on trouve quelques contra-

la nature, ne sont pas, comme les lois physiques, d'une nécessité si rigoureuse qu'elles n'éprouvent des variations plus ou moins fréquentes. Ces variations qui d'ailleurs sont souvent occasionées par des circonstances accessoires, ne doivent, dans le fond, porter aucune atteinte à une doctrine dont l'observation de tous les siècles a démontré l'importance et la vérité. Il faut seulement savoir ne pas lui attribuer une exactitude trop rigoureuse de laquelle s'écartent plus ou moins tous les phénomènes de la nature vivante, et que l'on ne peut, par conséquent attendre dans aucune théorie médicale, sans jeter sur toutes un doute défavorable.

Je ne dois pas entrer ici dans le détail de l'énumération des jours critiques, heureux ou funestes, des jours indicateurs, et de leurs rapports avec les premiers. On trouvera des détails

---

dictions qui ont beaucoup occupé les Commentateurs pour les faire disparaître, mais qui sont une suite des variétés que les faits de ce genre présentent à l'observation. *V. Pronost. lib.*, §. 78, 79; *Epidem.*, *lib. I*, §. 45; *Aphor.*, *sect. IV*, *aphor.* 29, 30, 43, 61, 62 *et seq.*; *De judicationib. De dieb. judicator.*; *Galen.*, *De crisib. de dieb. decretor.*; *Celse*, *De re med.*, *lib. III*, *cap. II*, *p.* 114; *Stoll*, *Rat. med.*, *t. I*, *p.* 44, *t. I*, *p.* 140; *Storck*, *Ann. med.*, *t. I*, *p.* 1, 12; *Cardani*, *Opera*, *t. VI*, *Contradict. med.*, *lib. I*, *tract. III*, *p.* 339; *Hoffmann*, *Crisium natur. et explic. rationalis*; *De Haën*, *Rat. med.*, *p.* 1, *cap. IV*, *p.* 8, *cap. II*; *Baglivi*, *Prax. med.*, *lib. I*, *cap. IX*; *lib. II*, *cap. XII*.

suffisans sur cet objet à la fin du dixième chapitre de la première partie de l'ouvrage de Grimaud (1).

Du type des fièvres.

Le temps pendant lequel s'opèrent les révolutions successives de l'acte fébrile est ce que l'on appelle périodes; mais l'ordre dans lequel se combinent et se succèdent les alternatives de rémission ou d'intermition, et d'exacerbation ou de paroxisme dont se composent la plupart de ces maladies, en constitue le type (2). Ce type se présente sous trois formes principales; tantôt la fièvre se soutient à-peu-près au même degré, sans interruption depuis le commencement jusqu'à la fin de sa durée; tantôt elle éprouve des exacerbations périodiques, plus ou moins régulières; dans d'autres cas, elle se compose d'une suite de paroxismes séparés par des intervalles d'apyrexie complète. La longueur de ces intervalles, les divers rapports des exacerbations ou des paroxismes entre eux, à raison de l'époque de leur retour, de leur durée et de leurs principaux caractères, établissent encore dans chaque genre de type des différences assez nombreuses, qu'il peut être facile

(1) Tom. I, pag. 190.

(2) *Gal., De typis, cap. II; Stahl, De febr. patholog. in gener., p.* 39.

de signaler avec précision, mais qu'il n'est pas toujours aussi facile de bien distinguer dans la pratique.

Les fièvres continues semblent d'abord être celles dont le type, constamment le même, a les caractères les moins équivoques. Cependant les symptômes de ces fièvres ne se soutiennent jamais exactement au même degré d'intensité. Ils éprouvent à certaines heures du jour une augmentation plus ou moins remarquable, et qui se soutient pendant un temps plus ou moins long. Il arrive assez souvent que ces rémissions et ces exacerbations devenant de plus en plus sensibles, ou s'éloignant l'une de l'autre, les fièvres continues se changent en rémittentes ou en intermittentes; comme aussi l'on voit assez souvent des fièvres de l'un ou de l'autre de ces deux derniers ordres, prendre les caractères du type continu à mesure que leurs exacerbations ou leurs paroxismes se rapprochant de plus en plus, finissent par se confondre. En général, ce passage des fièvres rémittentes ou intermittentes au type continu est une circonstance défavorable qui aggrave le danger de la maladie, tandis que la maladie paraît se simplifier, et devient moins dangereuse lorsque le type rémittent ou intermittent succède au continu.

Ainsi l'on peut être, jusqu'à un certain point, fondé à penser que la seule différence qui distingue les fièvres continues des rémittentes et des inter-

mittentes, se bornent souvent à ce que les exacerbations ou les paroxismes dont elles se composent sont beaucoup plus rapprochés. Quoiqu'il en soit, on est convenu de regarder comme continues les fièvres dans lesquelles on n'observe pas sensiblement cette tendance à se changer en rémittentes ou intermittentes (1), et dans lesquelles la violence des symptômes croit régulièrement depuis le principe de la maladie jusqu'à son état, pour décroître ensuite à mesure que la maladie approche de sa fin (2), quoique ces symptômes éprouvent des révolutions périodiques d'augmentation et de diminution.

Il n'est aucune fièvre qui ne présente de pareilles révolutions. Les fièvres essentiellement continentes, ou que l'on suppose n'en présenter absolument aucune, sont des êtres de raison dont on ne trouve point d'exemples dans la pratique.

Le caractère le plus propre à distinguer les fièvres rémittentes ou exacerbantes (3) des continues, est le frisson et les autres symptômes du premier période de l'accès des fièvres intermittentes. Lorsque ce frisson et ces symptômes se reproduisent régulièrement au début de l'exacerbation ou des paroxismes d'une fièvre, qu'ils reparaissent périodi-

(1) *Cullen, Elem. de med. prat., t. I, p.* 14.

(2) *Burserius, Instit. medic. pract., t. I, p.* 269.

(3) *Linné, Nosolog.*

quement sans qu'on puisse attribuer leur retour à aucune cause accidentelle, ils ne laissent aucun doute sur le caractère rémittent de la fièvre (1), si d'ailleurs il n'y a point entre ces paroxismes d'intervalle d'apyrexie. Ces intervalles d'apyrexie complète sont le caractère distinctif des fièvres intermittentes.

Il arrive cependant assez souvent dans les fièvres réellement rémittentes, que les exacerbations ne présententà leur début ni les frissons, ni les autres symptômes qui en constituent le premier période; il est aussi des fièvres intermittentes dans lesquelles les accès, en se prolongeant, se confondent presque l'un avec l'autre, de manière à ne laisser qu'un intervalle à peine sensible. C'est ce que l'on voit sur-tout arriver dans les fièvres intermittentes pernicieuses les plus graves. Or, dans ces cas, la distinction du type de ces fièvres est d'autant plus difficile que leurs caractères sont moins exactement prononcés; et, pour le reconnaître, il faut rassembler toutes les données qui peuvent se déduire des phénomènes qui ont précédé, des causes de la fièvre, des maladies régnantes, etc.

Les modes les plus ordinaires, et auxquels on peut en général rapporter tous ceux des fièvres intermittentes et rémittentes, sont le quotidien qui

---

(1) Voy. Baumes, De l'usage du quinquina dans les fièvres rémittentes, pag. 14 et suiv.

est le plus rare, le tierce et le quarte. On sait que le caractère du type tierce est de mettre un intervalle de 48 heures ou environ, entre l'invasion d'un paroxisme et celle du suivant. Cet intervalle est de 72 heures dans les fièvres quartes. Le second paroxisme de celles-ci se déclare donc le quatrième jour après le premier, tandis qu'il se déclare le troisième dans les fièvres tierces: et les différentes combinaisons de ces deux types, jointes à ce que l'on remarque dans plusieurs cas de l'augmentation ou de la diminution graduelle et successive de la durée des paroxismes, des variations de l'heure de leur invasion, suffisent pour comprendre toutes les modifications que présentent les fièvres à cet égard (1).

Ainsi, l'on voit très-souvent des fièvres intermittentes ou rémittentes dont les paroxismes ou les exacerbations ont lieu tous les jours, et qui appartiennent cependant aux fièvres tierces ou quartes. Dans les unes, les paroxismes comparés sous les rapports de l'heure de leur invasion, de leur durée et de leur intensité, ne correspondent entre eux que tous les deux jours alternativement; et ce sont alors des fièvres doubles tierces. Dans d'autres cas, cette correspondance ne s'observe que tous les trois jours; la fièvre est alors triple-quarte. Elle est double-quarte lorsque cette

---

(1) *V. Galen., De typis, cap. V.*

correspondance étant la même, il y a, sur trois jours, un jour entier d'intermission ou d'apyrexie. Les fièvres double-tierces, triple-quartes, se distinguent ainsi des fièvres quotidiennes qui sont beaucoup plus rares, et dans lesquelles les paroxismes de chaque jour doivent se ressembler exactement sous tous les rapports.

Ces noms de fièvres quotidiennes, fièvres tierces et fièvres quartes sont particuliers aux fièvres intermittentes; les nosologistes appellent amphimérines, tritéophyes, tétartophyes, les fièvres rémittentes de ces trois types (1): et ils les considèrent généralement comme composées d'une fièvre continue et d'une fièvre intermittente (2).

Cette complication de plusieurs fièvres, ou plutôt cette réunion de plusieurs types dans une même fièvre, est sur-tout remarquable dans la fièvre hémitritée, qui est une des fièvres les plus graves, et qui ayant d'abord le type tierce rémittent, paraît se composer, d'après Galien (3), d'une double-tierce et d'une quotidienne (4).

---

(1) *V. Sauvages, Nosolog. method., class. II, ord. II, g.* 6, 7, 8; *Linné, class. II, ord. III, g.* 20, 21, 22; *Sagar, class. II, ord. II, g.* 311, 312, 313.

(2) *Stoll, Aphor. de cogn. et cur. febr., p.* 129.

(3) *De typis, cap. IV.*

(4) *V. Celse, De re medicâ, lib. III, cap. II; Rivière, Prax. med., p.* 210; Piquer, Traité des fièvres, p. 333; Pinel, Nosogr. philosoph., t. I, p. 104; Grimaud, t. I, p 6, t. IV.

Ces différences des types que le plus grand nombre des nosologistes ont pris pour base de la distinction des ordres et des genres des fièvres, doivent nécessairement en faire supposer dans les causes essentielles de ces maladies. Mais s'il existe en général quelque rapport entre certaines causes de maladie et le type de la fièvre qu'elles déterminent, on voit souvent des causes très-différentes occasioner des fièvres du même type, comme aussi des fièvres différentes par leur type, dépendre de causes très-analogues. De sorte que chaque genre de type n'étant pas l'effet d'un seul genre de cause, et les différences du type pouvant dépendre de circonstances étrangères à la nature même de la cause matérielle, la considération de ces types, quoique toujours très-importante, ne l'est cependant pas assez en général pour servir de base à la classification méthodique des fièvres (1).

Ainsi, les fièvres continues paraissent en général déterminées par des causes matérielles qui intéressent toute la masse du sang (2). Mais ces fièvres que les anciens comprenaient sous le nom générique de synoques, ont entre elles des différences essentielles; elles ne peuvent point être confondues. Les différences qui en distinguent

---

(1) Grimand, tom. I, pag. 4.
(2) *Selle*, *Rudim. pyretol.*, *p.* 91.

les divers genres, doivent démontrer qu'elles dépendent de causes essentiellement différentes malgré l'analogie de leur type, puisqu'elles exigent des méthodes de traitement différentes : telles sont, comme on le verra par la suite, les fièvres inflammatoires, les fièvres bilieuses et pituiteuses générales, la fièvre putride essentielle.

On peut en dire autant des fièvres rémittentes, qui reconnaissent souvent pour cause matérielle des affections locales, principalement l'état saburral des premières voies, des suppurations internes (1), des miasmes délétères (2), etc., qui présentent ainsi des différences souvent plus essentielles que celles de leur type, d'après lesquelles il importe de les distinguer, et dont quelques-unes ont même beaucoup d'analogie avec des genres correspondans des fièvres continues.

Quant aux fièvres intermittentes, elles ont aussi comme les continues et les rémittentes, des différences et des analogies indépendantes de celles de leur type. Cependant ces fièvres sont celles dont le type a en général le plus de rapport, dans chaque cas particulier, avec la nature intime ou essentielle de la fièvre. D'ailleurs ce type intermittent paraît être lui-même l'effet d'une cause

---

(1) *Selle, loc. cit., p.* 37.

(2) *Morton, Pyretolog. exercit. II, cap. II, p.* 109; *Baumes, loc. cit., p.* 37.

spéciale et qui mérite toujours la plus grande attention. Car, si les mêmes causes matérielles qui déterminent des fièvres continues ou des fièvres rémittentes, produisent souvent aussi des fièvres intermittentes, celles-ci, indépendamment des remèdes appropriés contre leur cause matérielle, exigent aussi l'emploi des moyens dont l'expérience a démontré la propriété spécifique d'arrêter le retour périodique des paroxismes de ces fièvres.

Cette cause particulière au sujet de laquelle on a inutilement imaginé beaucoup d'hypothèses, paraît consister dans une affection du système nerveux que l'on ne peut connaître que par ses effets (1) : et l'observation seule peut nous apprendre quelles en sont les diverses modifications, quels sont ses rapports avec les autres causes auxquelles elle se réunit pour produire les fièvres.

On sait que ces fièvres, abstraction faite des intervalles d'apyrexie qui en séparent les paroxismes, parcourent par la somme de ces paroxismes, tant qu'elles suivent leur marche régulière et naturelle, un espace de temps à-peu-près analogue à celui de la durée ordinaire des fièvres continues. Hippocrate et Galien (1) ont observé que la fièvre tierce-simple se termine naturellement après le septième

---

(1) *Selle*, *loc. cit.*, *p.* 339; Grimaud, tom. IV.

(2) *De typis*, *cap. IV*.

paroxisme. Sydenham (1) s'est convaincu que les fièvres quartes d'automne, quoiqu'elles se prolongeassent jusqu'à cinq où six mois, n'avaient dans le fond qu'une durée de 336 heures, ou de quatorze jours, comme les fièvres continues de la même saison.

On sait aussi que cette cause particulière du retour périodique des paroxismes des fièvres intermittentes, peut seule entretenir la durée de ces fièvres après la destruction de leurs causes matérielles. Après qu'elle a été directement combattue, ou qu'elle est demeurée suspendue pendant un certain temps, on voit souvent ses effets se reproduire à des intervalles assez constamment les mêmes (2); et ces intervalles conservent un rapport bien remarquable avec le type de la fièvre qui a précédé. Les semaines que l'on appelle paroxistiques, et qui sont les époques les plus ordinaires de ces rechûtes, sont pour les fièvres tierces la troisième semaine après la cessation de la maladie, et la quatrième pour les fièvres quartes.

Quoique, comme je l'ai déjà dit, les différences du type ne soient pas toujours les plus importantes à considérer, elles fournissent cependant assez souvent des caractères très-essentiels, et qui, dans quelque cas, servent plus qu'aucune

---

(1) *Opera omnia*, *t. I*, *p.* 52.

(2) *Werlhof*, *Observ. de febrib.*, *sect. IV.*

autre à fixer le choix de la méthode curative, et à prévoir les suites de la maladie. Dans les fièvres rémittentes et intermittentes les plus graves, dites malignes ou pernicieuses, c'est toujours vers la cause de laquelle dépend le retour périodique des paroxismes que doivent être dirigés les moyens curatifs, malgré la variété des symptômes de ces fièvres.

Il est de ces fièvres dont le caractère pernicieux ne consiste que dans une modification particulière de leur type. Telles sont celles dont le type intermittent tend à passer au continu (1). Elles prennent le nom de subcontinues, lorsque cette tendance se manifeste par l'augmentation toujours croissante de la durée des paroxismes qui finissent par se confondre; et celui de subintrantes, lorsque l'heure de l'invasion des paroxismes s'approche de plus en plus de la fin du paroxisme précédent.

Hippocrate avait noté comme une circonstance défavorable, et qui annonce souvent une issue fâcheuse de la maladie, la correspondance de l'apogée ou de l'état le plus violent des symptômes de chaque paroxisme, avec les jours pairs de la maladie (2).

---

(1) *Morton, Pyretolog. exercit. II, p.* 106 ; *Torti, Therapeut. special., lib. IV, cap II.*

(2) *Coac. prænot., sect. III ; De morb. popul., lib. I, const. III, par.* 46.

Il cite dans ses épidémies plusieurs exemples (1) de terminaisons funestes de ces fièvres, qui se meuvent par jours pairs, dans lesquelles, suivant Galien, le redoublement qui se déclare le premier jour, n'arrive à son plus haut degré d'intensité que le lendemain ou le second jour, et ainsi de ceux qui suivent. Le sixième, le huitième jour sont le plus souvent ceux auxquels succombent les malades. Duretus (2), Vallesius (3), commentateurs d'Hippocrate, citent des observations de ce genre de fièvre. Le professeur Fouquet l'avait observée plusieurs fois.

Enfin, il est des fièvres erratiques ou vagues, remarquables par l'irrégularité de leur type qui n'a rien de réglé ni de périodique, comme on le voit dans beaucoup de fièvres rémittentes (4), et souvent dans la fièvre hectique. Les nosologistes (5) ont aussi donné le même nom à des fièvres qui se distinguent de celles que l'on observe le plus ordinairement, par une durée beaucoup plus longue de l'intervalle d'apyrexie ou

---

(1) Philiscus, 1.re malad. du 1.er livre. Pythion, 3.e mal. du 3.e livre.

(2) *Comm. in Hipp. coac prænot.*, *p.* 506.

(3) *Comm. in Hipp. De morb. popul.*, *lib. 1*, *p.* 63; *Method. med.*, *p.* 246.

(4) *Selle*, *Rudim. pyret.*, *p.* 215.

(5) Sauvages, class. II, ord. III, g. 12; Vogel, class. I, ord. I, g. 10; Sagar, class. II, ord. III, g. 12.

d'intermission qui sépare chaque paroxisme; ainsi ces nosologistes ont fait des espèces particulières de fièvres dont les paroxismes ne reviennent que tous les cinq, six, sept, huit, neuf, dix, quinze jours, tous les mois, tous les trois mois et même une fois l'année seulement (1).

A la vérité, dans plusieurs cas, on a pu considérer comme dépendantes du même principe des fièvres éphémères que des circonstances particulières ont produit plusieurs fois à-peu-près aux mêmes époques. La fièvre menstruelle, par exemple, est souvent l'effet du travail qu'occasionne l'évacuation périodique des menstrues, et qui s'accompagne quelquefois d'un mouvement fébrile. Il est des sujets, comme le remarque Baillou (2), chez lesquels le passage d'une saison à l'autre détermine une fièvre éphémère dont ils sont ainsi attaqués quatre fois l'an avec plus ou moins de régularité. Il arrive quelquefois que des fièvres tierces ou quartes dont quelques paroxismes sont retardés ou supprimés par des circonstances accidentelles, ont été prises pour quelqu'une de ces fièvres à longs périodes (3).

Cependant on ne peut douter que ces sortes de

---

(1) *De Haën, Rat. med., t. IV; De febr. divis., p.* 7; *Cullen, Synopsis nosolog. methodic.*, *p.* 152.

(2) *Consil. medicin., lib. I, n.*° 48.

(3) *Werlhof, Observ. de febr., sect. VI, p.* 256; Grimaud, tom. I, pag. 223; tom. III, pag. 234.

fièvres n'aient été réellement observées : les auteurs qui en ont tracé les descriptions méritent trop de confiance (1). On ne peut d'ailleurs avoir aucun motif bien fondé de nier la possibilité de leur existence, puisque ce que l'observation nous enseigne des types mêmes les plus ordinaires, se refuse également à toute explication exacte.

En général ces fièvres à longs périodes offrent d'autant moins de danger que leurs paroxismes sont séparés par un plus long espace de temps. Hippocrate a remarqué que la fièvre dont les accès reviennent tous les cinq jours est très-souvent funeste (2). J'ai vu une fois une fièvre nerveuse ou ataxique qui fut mortelle, débuter par un paroxisme assez violent, mais sans accidens graves, après lequel la malade demeura pendant cinq jours sans fièvre : le second paroxisme fut beaucoup plus violent que le premier, mais il n'y eut que quelques heures d'intervalle entre la fin de ce second paroxisme et le suivant, la fièvre devint rémittente, et la malade succomba le neuvième jour en comptant du second accès, et le quatorzième en comptant du premier.

---

(1) *Hipp.*, *Epidem.*, *lib. I; Forestus*, *Observ.* 43, *lib. III*; *Tulpius*, *Observ.* 52, *lib. III; Etmuller*, *Schenckius*, *Zacut. Lusitanus*, *Observ.* 34, *lib. III*, *Observ.* 32, *cent.* 3, *etc.*

(2) *De carnibus*, *Epidem.*, *lib. I*, *III*; *Constit. par.* 45; *Sauvages*, *Nosol. method.*, *t. I*, *p.* 335; *Werlhof*, *loc. cit.*

De la nature de la fièvre.

Les définitions de la fièvre, insuffisantes pour donner une juste idée des vrais caractères de cette affection, ne le sont pas moins pour faire connaître sa nature intime; elles ont servi de base à toutes les hypothèses imaginées à ce sujet (1). Ce n'est pas d'ailleurs à déterminer qu'elle est dans la manière d'être des facultés vitales, dans l'état des solides ou des fluides, la cause essentielle de tous les effets de la fièvre, que doivent tendre nos recherches au sujet de sa nature : ces sortes de recherches, toujours inutiles, n'ont été que trop souvent répétées.

Les maladies considérées d'une manière générale, comme le remarque le professeur Grimaud (2), sont des êtres de même ordre que la vie, qui dépendent du même principe, qui tendent essentiellement aux mêmes fins, et qui sont assujettis aux mêmes lois, c'est-à-dire qu'elles dépendent, comme les phénomènes de la santé, de facultés particulières aux organes vivans; que leurs effets sont par conséquent produits d'après les lois de ces facultés, et tendent, d'après ces lois, au rétablissement de l'ordre régulier des fonctions et à la conservation du corps.

---

(1) *Selle, Rudim. pyret., p.* 88.

(2) Tom. I, pag. 1.

****

Les maladies se composent ainsi de ces deux ordres de phénomènes : d'un côté, les effets de l'action des causes nuisibles ; de l'autre, ceux de la réaction des facultés vitales. Ceux-ci se manifestent sur-tout dans les maladies aiguës et fébriles : et la fièvre paraît être l'appareil le plus remarquable des efforts réactifs de la nature contre les causes morbifiques.

Les phénomènes de la vie prennent dans les maladies fébriles des caractères entièrement différens de ceux qu'ils ont pendant l'état de santé. C'est un nouvel ordre de choses dans lequel toutes les fonctions s'éloignent plus ou moins de leur mode accoutumé.

Les agitations toniques des solides, les mouvemens des humeurs qui en dépendent, et tous les autres élémens de la nutrition, les sécrétions et les excrétions, la digestion, la circulation, etc., ne concourent plus de la même manière à réparer, par l'assimilation des sucs nutritifs, les pertes continuelles du corps, à maintenir la composition et les qualités des solides et des fluides. Les causes essentielles de ces fonctions, les facultés de leurs organes, troublées dans leur action, donnent lieu à une foule de symptômes plus ou moins graves. D'un autre côté l'impuissance, la faiblesse des mouvemens musculaires, le trouble des sensations et des fonctions de l'entendement, indiquent aussi que les organes de ces fonctions, les facultés

dont elles dépendent, participent, quoique d'une manière moins directe, aux altérations de tous les autres organes et de toutes les autres causes (1).

---

(1) Sauvages établissait, comme un des caractères essentiels des fièvres, une prostration des forces musculaires disproportionnée au degré d'activité des facultés vitales. (*Virium prostratio major quam à virium vitalium gradu foret expectandum. Nosolog. method., t. I, p.* 201, *class. II, febr.*)

D'après Stahl (*Theoria med. vera, t. II, p.* 356,) l'insomnie, le trouble des facultés intellectuelles, les anxiétés que l'on observe dans le plus grand nombre des fièvres, sont une suite des affections de l'ame occupée à régler les mouvemens nécessaires pour la solution de ces maladies : et les lassitudes, la faiblesse des muscles, dépendent d'un nouvel ordre établi par le principe de la vie qui suspend les forces des organes extérieurs, pour les employer plus efficacement dans ceux des fonctions intérieures. Or, sans adopter rigoureusement, ni la définition de Sauvages, ni l'explication de Stahl, (Grimaud, tom. I, pag. 103,) cette disproportion entre les forces des organes extérieurs et celle des organes des fonctions intérieures, est remarquable dans le plus grand nombre des fièvres.

J'observe, au sujet de cette opinion de Stahl, que l'on a souvent beaucoup trop exagéré les vices de sa théorie, en voulant faire entendre qu'il attribuait à des déterminations réfléchies et raisonnées de l'ame pensante, tous les phénomènes de la vie tant en santé qu'en maladie. Cet illustre médecin reconnaissait une très-grande différence entre les actes qui suivent un raisonnement fait avec connaissance de cause sur des objets qui se fixent dans la mémoire, comme les mouvemens volontaires de l'homme; et les actes tels que

Cependant au milieu de ce désordre apparent, on voit s'établir un nouvel ordre qui doit ramener l'exercice régulier des fonctions, corriger ce que les causes de la maladie ont occasioné de vicieux dans la manière d'être des facultés vitales, des solides ou des fluides, affaiblir ou détruire ces causes, les entraîner au-dehors.

La nature, l'archée, l'ame, le principe de vie auxquels on a attribué ces effets, sont des êtres abstraits que chaque auteur a conçus à sa manière, et dont les noms généraux doivent seulement servir à désigner l'ensemble des causes et des facultés qui concourent à la production des phé-

---

les fonctions de la santé et les phénomènes des maladies, qui paraissant réglés par une droite raison, ne sont cependant pas la conséquence d'un véritable raisonnement. Il regardait l'ame comme la cause essentielle de ces deux ordres de phénomènes, mais avec cette grande différence, que cette ame dont la fonction la plus sublime est le raisonnement, dirige les phénomènes de la vie par une volonté et une intelligence qui lui est propre, mais qu'elle ne peut point changer, et qui s'exerce sans raisonnement. (*Voy. Stahl, De differentia rationis et ratiocinationis. Propemp. inaug.*, *Halæ-Magdeb.*, 1701.)

Ce sont là sans doute des abstractions, des distinctions bien subtiles, comme toutes les opinions que l'on peut émettre sur un pareil sujet. Mais il n'y a pas bien loin de cette ame qui agit sans raisonner, à un principe de vie ou à tout autre cause semblable soumise à des lois préétablies.

nomènes de la vie. L'action de ces causes, soumise à des lois que l'observation seule a pu faire connaître, tend essentiellement, d'après ces lois, à la conservation du corps vivant, au maintien de l'ordre régulier de ces phénomènes (1): et c'est de cette action, du concours de ces causes, parmi lesquelles il faut compter toutes les facultés des organes vivans, tous ces organes, toutes leurs fonctions, que dépendent le développement de la fièvre, ses principaux caractères, et ses diverses terminaisons.

Nous avons vu, en parlant des symptômes de ces maladies, que ceux de ces symptômes qui se retrouvent dans le plus grand nombre, et qui forment les caractères les plus essentiels de la fièvre, intéressent plus particulièrement les fonctions générales, ou celles qui, communes à tous les organes, s'exécutent dans toutes les parties; la circulation, la nutrition et ses divers élémens, la production de la chaleur, etc.; que la fièvre au contraire n'affecte que d'une manière accessoire les fonctions locales ou particulières, la respiration, la digestion, certaines sécrétions, etc.

Nous avons vu aussi que, parmi les affections

---

(1) *V. Hipp., De morb. vulgar., lib. VI, sect. V*; *Sydenham, Oper. omn., sect. II, p.* 78; *Baglivi, Oper. omn., lib. II, cap. I,* p. 165; Delletre, Essai sur l'analyse appliquée au perfectionnement de la méd., pag. 41.

des facultés vitales, les lésions du mouvement volontaire, celles des sensations et de la pensée, ne sont le plus souvent que des affections secondaires des maladies fébriles, tandis que les forces toniques et la sensibilité, facultés inhérentes à la substance de tous les organes, éprouvent dans ces maladies des affections qui sont les principales causes des phénomènes les plus importans de la fièvre : et l'on ne doit par conséquent donner le nom de fièvre, comme le faisaient les anciens (1), qu'aux affections générales, ou dont les effets se manifestent dans toute l'économie.

Il est cependant remarquable que plusieurs maladies locales, les inflammations par exemple, développent dans les parties qui en sont le siége, des effets, analogues sous beaucoup de rapports à ceux de la fièvre, et qui sont bornés à ces parties. Bordeu (2) appelle fièvres stomacales, abdominales, hépatiques, spléniques, un grand nombre d'affections idiopathiques de l'estomac, de l'abdomen, du foie ou de la rate. Il met dans le même ordre les indigestions, les affections gastriques simples sans fièvre. Mais lorsque ces maladies, ainsi que les inflammations, parcourent leurs périodes sans exciter une véritable fièvre, c'est

(1) Grimaud, t. I, p. 39.

(2) Recherches sur les maladies chroniques, 2.e part.

qu'elles n'ont pas assez d'intensité pour en développer les phénomènes. Pour peu qu'elles soient graves, elles se changent en maladies chroniques, lorsque les forces du sujet ne sont pas en assez bon état pour produire ces réactions vives, nécessaires pour amener une solution prompte et favorable de la maladie, et qui caractérisent la fièvre.

On sait aussi que les fièvres intermittentes n'intéressent quelquefois qu'une seule partie. Les exemples de ce genre sont assez fréquens dans les ouvrages de Van-Swieten, de Morton, de Torti, etc. (1). Mais, dans ces cas, on peut regarder ces affections locales comme le symptôme dominant d'une fièvre dont le développement est empêché par des circonstances particulières, telles que la violence même de l'affection locale, la douleur, le spasme fixé sur la partie affectée, ou l'état des forces du malade (2). Ces faits particuliers ne peuvent donc pas nous empêcher de penser que la fièvre est réellement, lorsque aucune circonstance n'en contrarie le développement, une affection générale, et qui intéresse tous les organes, toutes les fonctions, toutes les facultés du corps vivant.

---

(1) *V. De Haën, Rat. med., t. IV; De febr. division., p.* 108.

(2) Grimaud, t. I, pag. 66; Dumas, Mémoire sur la fièvre dans les maladies chroniques, pag. 35.

Les causes, les maladies qui excitent la fièvre, ne peuvent le faire qu'en déterminant dans l'action des facultés vitales, une commotion assez forte pour produire ces mouvemens extraordinaires desquels dépendent les altérations des principales fonctions, et tous les symptômes essentiels de la fièvre : et ces symptômes, séparés par une analyse exacte de tous les autres élémens des maladies (1), forment un ensemble de phénomènes purement nerveux, qui peuvent être considérés comme des accidens en quelque sorte étrangers aux causes qui les excitent, ou aux maladies auxquelles ils se réunissent.

Parmi les causes de maladie, il en est sans doute qui, par leur nature, produisent le plus ordinairement des maladies chroniques ou sans fièvre, soit parce qu'elles agissent avec trop peu de force, ou trop de lenteur, soit parce qu'elles intéressent des parties dont les lésions ne troublent pas essentiellement l'exercice des fonctions principales, soit enfin parce que, par des circonstances inconnues de leur nature, elles n'excitent pas dans l'économie animale cette agitation, ces réactions vives qui caractérisent les maladies aiguës et fébriles.

Mais un grand nombre de faits prouvent également que les mêmes causes peuvent déterminer ou non l'invasion de la fièvre, selon l'état des

(1) Grimaud, tom. I, chap. I, II, V, IX.

forces et la disposition des sujets. Nous avons vu à cet égard quelles sont les différences d'âge et de tempérament les plus favorables et les plus contraires au développement de la fièvre. Les faits de ce genre sont les plus propres à nous faire juger de la véritable influence de la fièvre sur les maladies et sur leurs causes ; et cette influence est ce qu'il nous importe le plus de connaître au sujet de la nature de la fièvre.

La fièvre éphémère, comme le remarque Avicenne (1), est celle que l'on observe le plus rarement chez les sujets d'un tempérament froid et peu disposés aux fièvres en général. Cette fièvre éphémère est le plus souvent déterminée chez les sujets jeunes et vigoureux par des causes légères, la suppression momentanée de la transpiration, une mauvaise digestion, une passion de l'ame, etc..... Elle suffit pour rétablir dans peu de temps l'ordre des phénomènes de la santé que ces causes ont troublé : tandis que chez des sujets plus faibles ces mêmes causes n'étant pas suffisantes pour développer la fièvre, déterminent souvent l'invasion de maladies plus ou moins longues, plus ou moins graves.

Dans les ouvrages d'Hippocrate, de Baillou, de Sydenham, de Stoll, de De Haën et de tous les observateurs, on trouve des faits nombreux qui

---

(1) *T. II, lib. IV, tract. I, cap. II.*

attestent que les constitutions épidémiques déterminent en même temps, mais chez des individus différens, des fièvres particulières et des affections locales sans fièvre, qui sont de même nature, exigent le même traitement que les fièvres régnantes (1), parce qu'elles dépendent des mêmes causes. Cette différence dans les effets de ces causes doit souvent sans doute être attribuée à ce qu'elles n'agissent pas avec la même violence sur tous les individus, à raison des différences de l'âge, du sexe, du tempérament et de beaucoup d'autres circonstances qui modifient plus ou moins leur action. Mais il arrive souvent aussi que l'action de la cause morbifique étant la même, le développement de la fièvre est empêché chez quelques individus par la faiblesse de leur constitution; et dans ce cas, la maladie se termine bien plus difficilement et plus rarement d'une manière prompte et heureuse, que lorsque la fièvre l'accompagne.

Dans l'épidémie de Gottingue, Roëderer et Wagler (2), ont observé que, lorsque la maladie avait une marche chronique, elle ne guérissait qu'après que la fièvre s'y était jointe; et cette fièvre se déclarait ou par le seul effort de la nature, ou par une augmentation de l'état maladif, ou par une nouvelle cause occasionelle capable de déter-

(1) Grimaud, tom. I, pag. 64.

(2) *De morbo mucoso, sect. II, p.* 65 *et s.*

miner une secousse plus ou moins violente. Quelquefois la fièvre, sans avoir de type régulier, se déclarait à diverses époques, et était suivie de crises partielles. Dans d'autres cas, elle se manifestait dès le début, suivait régulièrement la marche des fièvres aiguës, et c'était alors que la maladie présentait le moins de danger, qu'elle se terminait le plus souvent d'une manière heureuse (1). Dans d'autres cas, enfin, la fièvre existait d'une manière insensible et cachée, ou bien elle parvenait tout d'un coup au plus haut degré d'intensité (2), était troublée dans sa marche, prenait des caractères de malignité et hâtait la terminaison funeste de la maladie.

Dans un très-grand nombre d'autres maladies, on observe de semblables rapports entre le mode particulier de leur solution et la présence ou les caractères de la fièvre.

On sait, par exemple, que la fièvre traumatique, ou celle qui survient aux grandes plaies, comme celle qu'excitent les inflammations locales, est non-seulement utile, mais même nécessaire pour entretenir dans la partie lésée, le travail qui doit réparer ses lésions; et que du caractère de cette fièvre, dépendent toujours la marche régulière et le genre de terminaison de la maladie locale.

---

(1) *Id. ibid*, *p.* 38.
(2) *Id. ibid*, *p.* 101.

Dans la petite-vérole, dans la rougeole et dans toutes les maladies éruptives aiguës, c'est encore principalement à la présence de la fièvre et à sa nature, qu'est due la terminaison heureuse ou malheureuse de ces maladies. Il paraît que c'est à l'aide de cette fièvre que les principes contagieux qui sont les causes matérielles de ces maladies, sont portés sur l'organe de la peau, et subissent les diverses élaborations qui doivent les détruire entièrement.

Hippocrate qui voulait que, pour juger de la nature des maladies, on rassemblât tout ce que leurs symptômes, leurs causes apercevables, les phénomènes de leurs terminaisons ont de caractères évidens et connus (1), et qui d'ailleurs, au lieu de s'attacher à définir en général la nature de certaines classes ou de certains ordres de maladies, se contentait de recueillir ce que l'observation des cas particuliers lui présentait de plus important; Hippocrate, dis-je, a très-bien reconnu l'influence avantageuse de la fièvre sur la guérison d'un grand nombre de maladies.

Il avait vu que les douleurs de tête, l'aphonie, les convulsions et les autres symptômes d'une apoplexie imminente, peuvent se dissiper si la fièvre se déclare (2); que la fièvre amène souvent

---

(1) *De morb. popul.*, *lib. I*, *sect. III*, *par.* 44.

(2) *Aph.* 5, *sect. V*; *aph.* 51, *l. VI*; *epidem.*, *lib. VI*, *sect. III*; *Valles*, *Comm.*, *p.* 628.

aussi la solution du tétanos et des convulsions (1), celle des douleurs fixées dans les hypocondres ou sur la région du foie sans inflammation (2), de la manie (3), du volvulus, de la dysurie (4), etc.

Des observations ultérieures ont prouvé que beaucoup d'autres affections maladives peuvent aussi être affaiblies et même détruites par la fièvre. Klein a vu l'asthme convulsif céder à une fièvre quarte (5). La paralysie, l'hémiplégie, d'après l'observation de Boerhaave, ont été quelquefois dans le même cas (6). Il en est de même du rhumatisme, de la goutte (7), des maladies éruptives (8), de l'hydropisie, de l'ictère (9) et en général de presque toutes les maladies chroniques, lorsqu'il n'existe pas de lésions organiques, ou d'autres causes matérielles assez graves pour être au-dessus de toutes les ressources de la nature et de l'art (10).

---

(1) *Aph.* 57, *sect. IV*, *aph.* 70, *lib. V*, *De densit. lib.*

(2) *Aph.* 40, *lib VI*; *aph.* 52, *lib. VII.*

(3) *Epidem.*, *lib. IV.*

(4) *Aph.* 44, *sect. VI.*

(5) *Interp. clinic*, *p.* 100.

(6) *Van-Swieten*, *t. III*, *p.* 373; *Klein*, *loc. cit.*

(7) *Vogel*, *De cognosc. et curand. affect.*, §. 473; *Hoffmann*, *Medic. ration.*, *t. IV*, *p.* 60; Barthez, Traité des maladies goutteuses, t. II, liv. III, chap. II, §. 17.

(8) *Quarin*, *De febrib.*, *p.* 87.

(9) Grant, Recherches sur les fièvres.

(10) Dumas, Mémoire sur la fièvre dans les maladies chroniques, 2.e partie; Doctrine génér. des malad. chron., chap. II.

Si l'on ajoute à ces faits que la fièvre, comme nous l'avons déjà vu, tend naturellement à se guérir elle-même, c'est-à-dire, qu'une fois excitée par une cause quelconque, les mouvemens dont elle se compose tendent à rétablir, par la suite de leurs révolutions, l'ordre régulier des fonctions qu'ils ont troublé ; que l'on voit assez fréquemment des sujets faibles et valétudinaires, acquérir à la suite de fièvres intermittentes ou autres, plus d'embonpoint, plus de forces, une meilleure santé (1); qu'enfin les mouvemens fébriles contribuent puissamment aux phénomènes de la coction et des crises, qui, dans les fièvres humorales, sont toujours en rapport avec l'intensité et les caractères de la fièvre, et qui tendent évidemment à détruire et à chasser au-dehors, les causes matérielles de ces maladies ; on peut facilement juger des motifs qui ont engagé un très-grand nombre de médecins à regarder la fièvre comme un effort salutaire de la nature contre les causes des maladies (2).

---

(1) *Gorter, Medecina Hippocrat., p.* 237 ; *Boerhaave, aphor.* 754 ; *Hoffmann, loc. cit.* ; *Stahl, febr. in gener. histor. p.* 36.

(2) *V. Vanhelmont, Ortus med. febr. doctr. inaud., cap. XIII, XIV* ; *Sydenham, Oper. omn., t. I, cap. IV, p.* 35 ; *Stahl, Theor. med. ver. par. II, V, IV, p.* 713 ; *Febr. ration. rat.* ; *Juncker, Conspect. med., tab.* 55 ; Grimaud, t. I, p. 59 ; *Coray, Pyret. synops., p.* 12, *etc.*

A la vérité, il est beaucoup de faits en apparence contraires à ceux dont je viens de parler, et qui semblent prouver que la fièvre, bien loin d'avoir toujours des résultats aussi avantageux, peut non-seulement ne pas contribuer à la destruction des causes qui l'excitent, mais encore devenir par elle-même plus ou moins nuisible. Ces faits méritent d'autant plus d'attention que les maladies dans lesquelles la fièvre s'écarte de sa marche naturelle, sont celles dont le traitement offre au praticien le plus de difficulté. Mais s'ils prouvent que les mouvemens actifs dont se compose la fièvre n'amènent pas toujours la destruction des causes qui l'excitent, ou la guérison des maladies auxquelles elle se joint, ils ne peuvent point détruire l'évidence des observations qui démontrent que c'est réellement vers ce but que tendent ces mouvemens. On doit seulement en conclure que les efforts de la nature ne sont pas toujours suffisans pour surmonter les causes qui l'oppriment; que, dans d'autres cas, ces efforts, par l'influence de causes particulières, s'écartent de l'ordre qu'ils devraient suivre pour parvenir à cette fin.

Il est des fièvres graves qui sont au-dessus de toutes les ressources de la nature et de l'art, soit parce que leurs causes introduisent dans l'état des solides, ou dans celui des fluides des altérations irréparables, soit parce qu'elles affectent profondément les facultés essentielles de la vie dans leur

principe. Telles sont les fièvres pestilentielles, les fièvres essentiellement malignes, celles dans lesquelles Hippocrate reconnaissait quelque chose de surnaturel ou de divin (1). On peut en dire autant des fièvres hectiques, qui se déclarent pendant le cours de beaucoup de maladies chroniques entretenues par des lésions organiques, ou d'autres causes contre lesquelles les forces de la nature se consument en efforts impuissans.

D'ailleurs, le trouble qu'occasionne la fièvre dans les fonctions les plus importantes, les symptômes plus ou moins graves dont elle s'accompagne, surtout lorsque ses mouvemens s'écartent du degré moyen d'intensité, de l'ordre et de la régularité qu'ils doivent avoir, ne sont pas toujours sans danger; ils peuvent occasioner dans l'état des forces, dans celui des solides ou des fluides, des altérations particulières desquelles proviennent ensuite de nouvelles maladies.

Ainsi, dans le premier stade de la fièvre, et dans le premier temps des paroxismes des fièvres intermittentes, le spasme de toutes les parties, la gêne de la circulation, peuvent occasioner dans les principaux organes des congestions dont l'assoupissement, la difficulté de la respiration, les anxiétés,

---

(1) *Prænot. lib.*, *Foes.*, *p.* 36; *De morbis*, *lib. II*, *id. p.* 484; *Sydenham*, *Oper. omn.*, *t. I*, *cap. V*, *p.* 397; *Wagler et Roederer*, *De morbo mucoso*, *p.* 94.

les douleurs intérieures sont les symptômes souvent funestes, ou qui développent le germe de maladies subséquentes (1).

Dans le second période, l'augmentation de la chaleur, l'accélération des mouvemens de la circulation, l'état d'irritation et d'érétisme de tous les organes, les mouvemens fluxionnaires développent aussi quelquefois une foule de symptômes dont plusieurs, comme nous l'avons vu, s'accompagnent d'un danger plus ou moins pressant, et peuvent produire aussi dans l'état des organes, dans celui des humeurs et des facultés vitales, des altérations capables de devenir les causes de maladies subséquentes.

On voit, par exemple, les fièvres intermittentes produire quelquefois les maladies que dans plusieurs cas elles contribuent puissamment à guérir (2). Non-seulement l'abus du quinquina détermine souvent à la suite de ces fièvres, des maladies graves (3), mais aussi des obstructions, des engorgemens des viscères abdominaux, des hydropisies sont des suites fréquentes de ces fièvres et tiennent si essentiellement à leur nature, qu'on ne peut les combattre avec avan-

---

(1) *Coray, Pyretolog. synops., p.* 20.

(2) *Coray, loc. cit.*

(3) *V. Martini, De nimio et improvid. usu corticis Peruviani in febrib. intermitt.*; *Ramazzini, Oper. omn., p.* 218.

tage que par l'emploi des fébrifuges et du quinquina (1).

C'est principalement sur l'état des forces que les mouvemens fébriles doivent avoir une influence marquée; l'action vive des facultés vitales qu'ils excitent, est nécessairement suivie d'un affaiblissement proportionné à leur intensité. La fièvre qui se déclare chez des sujets faibles, et qui est insuffisante pour surmonter les causes qui l'excitent, est toujours nuisible en épuisant de plus en plus les forces du malade. Baillou a fait cette remarque chez les chlorotiques (2). On peut la confirmer tous les jours à l'occasion des fièvres hectiques qui se joignent aux maladies chroniques, et qui ne servent qu'à hâter la terminaison funeste de la maladie. On voit aussi des fièvres inflammatoires ou ardentes, qui dégénèrent en fièvres lentes (3) et mortelles, lorsque leurs symptômes trop violens ayant consumé les forces, celles-ci ne peuvent plus réagir avec la même activité contre les causes morbifiques.

Dans beaucoup de cas, les suites fâcheuses de la fièvre dépendent d'ailleurs des dispositions parti-

---

(1) *Strack, Observat. medicin. de febrib. intermitt., lib. III;* Journal de médecine, etc., de Paris, tom. XXXIV, pag. 129.

(2) *Oper. omn., tom. IV; De virgin. et mulier. morb., cap. VII, p.* 91.

(3) Dumas, Doctrin. génér. des maladies chroniq., chap. II, pag. 26; chap. VI, art. I, pag. 176.

culières des individus qu'elle affecte. Il est évident, en effet, et l'observation le prouve chaque jour, que chez un sujet déjà atteint de maladie, ou qui porte une disposition maladive quelconque, dont les mouvemens fébriles peuvent hâter le développement, la fièvre doit présenter d'autant plus de danger que la maladie qui la complique, étrangère à sa nature, contrarie, gêne davantage l'ordre et la régularité de sa marche.

Mais encore, toutes les différences d'âge, de sexe et de tempérament, toutes les modifications de la manière d'être des facultés vitales, des solides ou des fluides, l'influence de toutes les circonstances capables d'exercer sur les malades une action remarquable, les passions de l'âme, le régime, les remèdes même, sont souvent les causes qui troublent l'ordre régulier des phénomènes de la fièvre, lui ajoutent des symptômes, des effets étrangers à sa nature, et desquels dépendent, dans le plus grand nombre de cas, ses suites funestes (1).

C'est un fait constaté par l'observation de tous les médecins, que les fièvres simples, lorsqu'elles suivent régulièrement leurs périodes, qu'elles ont les caractères qui leur sont propres et qui en constituent la nature, n'offrent en général aucun danger. Il n'est pas au contraire de plus

---

(1) Grimaud, tom. I, pag. 24.

mauvais signe que de voir ces caractères naturels de la fièvre s'écarter de l'ordre régulier de leur succession, se compliquer d'accidens étrangers. Or ces anomalies dont les suites sont toujours à craindre, ne peuvent dépendre que de causes différentes de celles de la fièvre elle-même. Celle-ci suivrait toujours nécessairement sa marche accoutumée, si elle n'en était détournée par l'influence pernicieuse de ces causes.

A la vérité, on ne peut pas toujours rendre complètement raison de ces anomalies. Les causes capables de les produire ne peuvent pas toujours être assez exactement connues. On observe ainsi quelquefois dans les fièvres, des accidens, des symptômes extraordinaires plus ou moins graves, que l'on ne peut ni prévoir, ni expliquer (1). Mais on ne doit pas pour cela les attribuer à la fièvre dont ils altèrent les caractères naturels : et c'est une des choses les plus importantes, souvent même des plus difficiles, que d'apprécier l'influence de toutes les circonstances différentes des causes essentielles des maladies fébriles, qui en troublent l'ordre et les caractères. Les principales de ces causes doivent se trouver souvent

---

(1) *Acutorum morborum non omninò certæ sunt prædictiones, neque mortis neque sanitatis*, *Hipp.*, *aphor.* 19, *sect. II*; *Gorter*, *Medicina Hippocr.*, *p.* 132; *Storck*, *Annus medicus*, *t. I*, *p.* 6.

trouver souvent dans l'état des forces du malade. C'est même en dernière analyse aux affections, à la manière d'être des facultés vitales, qu'il faut attribuer toutes ces anomalies des mouvemens fébriles. Les autres causes ne produisent de semblables effets qu'en troublant, en affaiblissant, ou en excitant trop vivement l'action de ces facultés ; car les phénomènes nerveux de la fièvre, le travail de la coction et des crises, dépendent essentiellement de cette action des facultés vitales.

Ce travail de la coction et des crises n'est pas sans doute exclusivement l'effet de la fièvre ; il peut s'opérer dans des cas où la fièvre n'existe pas (1). Mais ses effets sont bien moins remarquables, beaucoup plus lents dans les maladies chroniques ou sans fièvre. Dans celles de ces maladies, par exemple, qui paraissent avoir pour cause matérielle une altération spéciale des humeurs, telles que les maladies dartreuses, scrophuleuses, psoriques, syphilitiques, etc. ; ces causes matérielles conservent fort long-temps leurs qualités nuisibles : elles vont même toujours en s'aggravant, à moins qu'elles ne soient directement combattues par des remèdes efficaces et spécifiques, ou détruites par un changement considérable survenu dans la ma-

(1) *V. Kloekhof, Opuscul. med. diss. De crisib., p.* 201 ; Dumas, Mémoire sur la fièvre dans les maladies chroniques, pag. 22.

nière d'être du corps à la suite des révolutions naturelles des âges, ou d'une nouvelle manière de vivre. Tandis que des causes non moins graves, des principes contagieux, celui de la petite vérole, ceux de la rougeole, et des autres maladies éruptives aiguës, celui même de la peste, par cette seule circonstance qu'ils excitent le développement de la fièvre, peuvent n'altérer la santé que pendant l'espace de quelques jours, et être dans peu entièrement détruits.

Le travail de la coction et des crises est d'ailleurs toujours lié de la manière la plus intime à tous les autres phénomènes de la fièvre. Il participe aux diverses altérations qu'éprouvent ces phénomènes par l'influence des causes ou des circonstances accidentelles, et c'est souvent à ces altérations de la coction et des crises qu'il faut attribuer les suites funestes, les dangers des maladies fébriles.

Ainsi, dans les fièvres inflammatoires, chez des sujets jeunes et vigoureux, il arrive quelquefois qu'une action trop vive des facultés vitales porte les mouvemens fébriles à un degré de violence qui les rend dangereux, en troublant les phénomènes de la coction et des crises.

Si l'abattement, le défaut d'action de ces mêmes facultés, tenant ou à des causes antérieures, ou à une faiblesse constitutionnelle, gêne le développement des mouvemens fébriles, la coction,

les crises sont incomplètes, avortées, insuffisantes, comme on le voit dans les fièvres pituiteuses, dans les fièvres lentes (1).

Dans les fièvres nerveuses, malignes, dites *atactæ* (2), c'est à raison des affections profondes du système nerveux ou des facultés vitales, et de l'irrégularité de leur action, que ces fièvres, dans lesquelles on ne peut attendre ni coction ni crise, s'accompagnent en général d'un si grand danger. Et c'est dans beaucoup de cas, de cet état d'abattement, de résolution des forces, que dépendent les caractères de putridité et de malignité que prennent quelquefois les fièvres les moins graves dans leur principe (3).

Les mouvemens fluxionnaires qui sont des élémens importans de toutes les crises doivent avoir dans chacune d'elles une direction déterminée, d'après le siège de la maladie, et la nature des humeurs intéressées. Mais combien n'observe-t-on pas de différences à cet égard dans la pratique? L'organe qui sert de voie aux évacuations critiques est souvent déterminé par des circonstances étrangères à la nature de la maladie, par les dif-

---

(1) *V. Stoll, Ratio. medend., t.* II, *p.* 23; Huxham, Essai sur les fièvres, chap. VII.

(2) *Selle, Rudim. pyretolog., p.* 303.

(3) Barthez, Nouv. élém. de la science de l'homme, tom. II, chap. XIII, art. II, pag. 181.

férences de l'âge, du sexe, et des tempéramens (1).

Une faiblesse relative, un état d'irritation, une disposition maladive d'un organe, peuvent attirer vers lui les mouvemens fluxionnaires et la matière de la crise qui, sans cette circonstance, aurait dû se faire par une autre voie. Ainsi, l'on voit assez souvent des fièvres se terminer par des crises bien différentes de celles que semblait devoir faire prévoir leur nature connue (2). Dans beaucoup de cas, ces variations ne présentent aucun danger; la nature suit la voie que les diverses circonstances de la maladie ou de ses complications rendent la plus favorable, et l'art ne doit point chercher à l'en détourner (3). Mais il est aussi des cas dans lesquels ces circonstances qui changent la direction naturelle des mouvemens critiques, produisent des effets très-funestes. Elles gênent ou empêchent l'évacuation critique, et éloignent ainsi la terminaison de la maladie. Elles donnent lieu à des affections locales, nouvelles, plus ou moins opiniâtres, lorsqu'elles portent la matière critique dans des parties qui ne prêtent point une voie facile à leur évacuation, comme dans l'épaisseur des membres, dans les cavités articulaires,

---

(1) Grimaud, tom. I, pag. 30.

(2) *Kloekhof, loc. cit.*, *p.* 214; De Seze, Recherches physiolog. et phylosoph. sur la sensibilité, pag. 81.

(3) *Ducere oportet quam in partem momento feruntur per loca accommodata. Hipp., De humorib. Foes.*, *p.* 47.

dans les glandes, etc. (1). Ces mouvemens fluxionnaires sont sur-tout à craindre, lorsqu'ils tendent vers des organes importans dont les affections ne peuvent qu'augmenter le danger de la maladie primitive, ou produire une maladie nouvelle plus grave que la première.

Il en est de même de la plupart des autres élémens dont se compose le travail de la coction et des crises. Chacun de ces élémens peut être diversement modifié par toutes les causes, par toutes les circonstances qui changent d'une manière quelconque l'état du malade, par nos méthodes de traitement souvent trop actives : et c'est en grande partie à raison de ces modifications plus ou moins remarquables, que les maladies fébriles présentent tant de variations singulières, que la fièvre a souvent des suites fâcheuses.

Un très-grand nombre de faits démontre donc que, d'après des lois particulières aux facultés de la vie, les désordres apparens qu'excitent dans l'économie animale les causes de maladie, donnent lieu à des mouvemens qui tendent essentiellement à détruire ces causes, à tempérer leurs qualités nuisibles, à les chasser au dehors, à rétablir l'ordre des phénomènes qu'elles ont troublé. La fièvre est l'effet le plus remarquable de ces lois : et si les mouvemens réactifs de la nature, dont se compose

---

(1) *V. Hipp., De crisibus.*

la fièvre, n'ont pas, dans tous les cas, d'aussi heureux résultats, il faut l'attribuer, comme nous venons de le voir, ou à la nature même des causes qui excitent la fièvre, et qui ne sont pas susceptibles de céder à de pareils efforts, ou bien à des complications étrangères, à des causes accidentelles qui ne permettent pas aux facultés vitales d'exercer régulièrement leur action.

Enfin, ces conséquences directes des faits les mieux observés, confirmées par les résultats les plus constans de l'expérience médicale, ne se bornent pas à éclairer la théorie de la science, elles sont sur-tout d'une application très-importante à la pratique de l'art. Elles nous apprennent que la fièvre, dans un état de parfaite simplicité, abstraction faite de ses causes et de toute complication étrangère, ne fournit par elle-même d'autre indication que celle de respecter l'ordre régulier de ses mouvemens qui tendent essentiellement au rétablissement de la santé.

Hippocrate a le premier reconnu que, dans beaucoup de maladies, la nature, sans le secours de l'art, suffit seule à la guérison (1). Plusieurs médecins célèbres ont cherché à tracer, d'une manière précise, les bornes de ce qu'on appelle médecine agissante et médecine expectante ; et ce

---

(1) *Optima interdum medicina est medicinam non facere.* (*Hippocr.*)

sont toujours les mouvemens fébriles, lorsqu'ils ne s'écartent ni de la régularité, ni du degré moyen d'intensité qu'ils doivent avoir, que l'on a regardés comme les efforts les plus puissans de la nature contre les causes morbifiques, ceux desquels dépendent le plus ordinairement la guérison spontanée des maladies (1).

La prescription du régime qui comprend non-seulement la diète ou le choix et la quantité des alimens et des boissons, mais encore l'usage de toutes les choses dites non naturelles, et qui exercent une influence plus ou moins directe sur les phénomènes de la vie, est souvent la partie la plus importante du traitement des maladies fébriles (2). Dans l'état où se trouve un malade atteint de fièvre, les causes les plus légères peuvent avoir les suites les plus funestes. Il faut donc apporter la plus scrupuleuse attention à éloigner de lui toutes les circonstances qui pourraient nuire, faire concourir tout ce qui l'environne à soutenir, à favoriser les mouvemens salutaires de la nature, à les maintenir jusqu'à la fin dans l'état le plus avantageux. Il faut sur-tout, par une observation attentive et assidue de tous les phénomènes,

---

(1) *Stahl*, *Ars sanand. expectat.*; *Sydenham*, *Oper, omn.*, Voullone, Mém. sur la méd. agiss. et expect., etc. Planchon, Le naturisme, etc.

(2) *V. Hipp.*, *De vict. rat. in morb. acut.*

de tous les symptômes de la maladie, en déterminer les vrais caractères, en prévoir les suites, afin d'agir en conséquence, dès que l'on en voit la nécessité. Il y a plus d'art, dit Vallesius (1), à suspendre toute action, lorsque cela est nécessaire, qu'à employer, même à propos, les remèdes les plus efficaces. Car il y a plus de danger à agir lorsqu'il ne le faut pas, qu'à rester dans l'inaction lorsqu'il faudrait agir.

Mais si les méthodes naturelles de traitement sont les seules qu'il faille employer, lorsque les mouvemens fébriles tendent évidemment vers une terminaison favorable, lorsqu'au contraire ces mouvemens s'écartent de leurs caractères naturels, il faut savoir employer tout l'art des méthodes analytiques, toutes les ressources des méthodes empiriques (2); savoir combiner les procédés de ces différentes méthodes selon l'exigence des cas, selon les variations quelquefois brusques et inattendues qui surviennent fréquemment dans le cours de ces maladies.

On doit s'occuper alors de simplifier la maladie en faisant disparaître les complications qui mettent obstacle à la régularité des mouvemens fébriles, attaquer directement les causes matérielles

---

(1) *Method. meden., lib. IV, cap. I, p.* 229.

(2) *V. Sydenham, Oper., t. I, p.* 68; Barthez, Traité des maladies goutteuses, préface.

lorsque l'on a lieu de penser qu'elles ne peuvent pas être combattues avec avantage par les seuls efforts de la nature, et que l'art possède des moyens efficaces pour les combattre. Il faut sur-tout avoir égard à l'état, à la manière d'agir des facultés vitales dont les affections vicieuses sont les causes les plus puissantes des altérations que peuvent éprouver les principaux phénomènes de la fièvre.

Ces indications, ainsi que les moyens propres à les remplir, ne sont les mêmes, ni dans tous les genres, ni dans toutes les espèces de fièvres, ni même dans toutes les variétés de ces espèces; et l'on ne peut point établir par conséquent de règles générales à cet égard. Mais il est important de remarquer que, dans ces maladies, la rapidité de leur marche, la promptitude de leurs changemens, le danger imminent de leurs symptômes graves, exigent que le médecin se décide promptement, qu'il se détermine sur le champ pour les remèdes les plus utiles, qu'il juge de l'instant précis auquel ils doivent être administrés. L'occasion manquée ne se présente plus: les moindres fautes peuvent avoir les suites les plus fâcheuses.

Des rapports de la fièvre avec les autres élémens des maladies fébriles, et des complications de ces maladies.

On verra dans la suite de ce cours que les fièvres inflammatoires, les fièvres bilieuses, les fièvres

pituiteuses ou muqueuses, les fièvres putrides et les fièvres nerveuses, sont les principales de celles que les médecins et les nosologistes regardent aujourd'hui comme des fièvres essentielles, et auxquelles on peut rapporter toutes les variétés, toutes les complications des maladies fébriles.

Chacun de ces genres de fièvre doit dépendre sans doute d'une manière d'être, d'une altération particulière des solides ou des fluides, qui en est la cause matérielle, et d'un état, d'un mode d'affection des facultés vitales déterminé, ou par ces causes matérielles elles-mêmes, ou par d'autres circonstances.

Cette manière d'être, ces altérations des solides et des fluides, ces affections des facultés vitales peuvent exister sans fièvre. L'état inflammatoire, la dégénération bilieuse, pituiteuse et putride des humeurs, ainsi que l'état des solides et des forces dont s'accompagnent ces altérations humorales, les affections des facultés qui en sont indépendantes, et dont les effets plus ou moins remarquables dans toutes les fièvres, forment les principaux caractères des fièvres nerveuses, ne constituent pas la fièvre elle-même. Ils en sont les causes; ils forment avec les mouvemens fébriles qui se joignent à leurs effets, les principaux élémens des fièvres les plus simples: et l'on regarde ces maladies comme des fièvres essentielles, parce que

la fièvre en est l'élément le plus important, celui duquel doivent en général se déduire les principales indications curatives, celui dont les caractères évidens et connus servent de base à la distinction des genres et des espèces, et établissent les analogies et les différences les plus remarquables de ces maladies.

Considérées comme des affections simples, élémentaires et primitives (1), et abstraction faite des effets de l'influence de l'âge, du sexe, du tempérament (2), des causes extérieures et de toutes les circonstances qui en modifient plus ou moins les caractères, les fièvres essentielles doivent être étudiées avec d'autant plus de soin, qu'elles existent rarement seules et dégagées de toute complication.

Dans un très-grand nombre de maladies fébriles, la fièvre se trouve unie à une affection locale ou particulière, avec laquelle elle a des rapports plus ou moins intimes. Tantôt ces deux élémens paraissent dépendre des mêmes causes, sont produits simultanément; dans d'autres cas, l'affection locale n'est qu'un des symptômes de la fièvre, ou bien celle-ci est elle-même un effet accessoire de la maladie locale, et son existence lui est entièrement subordonnée; d'autres fois la fièvre

---

(1) Essai sur l'analyse, etc., pag. 89.

(2) *Nam morbus non est in diversis idem, ut nec alimentum idem in diversis idem est.* (*Baillou, Oper. med., t. IV, p.* 98.)

se trouve réunie comme complication et par accident à d'autres maladies étrangères à sa nature. Dans le premier cas, la fièvre prend le nom de fièvre concomitante ; dans le second, elle est symptomatique ou secondaire; dans le troisième, quoique moins étroitement liée aux maladies qu'elle complique, elle exerce toujours sur elles une influence remarquable.

Les maladies locales qui prennent une marche aiguë, les inflammations des organes intérieurs, celles des parties extérieures du corps, les grandes plaies, les catarrhes, le rhumatisme, la dyssenterie, quelques maladies éruptives, la petite vérole, la rougeole, etc.; ces maladies, dis-je, doivent leur caractère aigu à la présence de la fièvre qui les accompagne ordinairement. Lorsque cette fièvre se déclare en même temps que l'affection locale, ou aux époques de sa durée déterminées par l'observation et réciproquement, lorsque ces deux élémens éprouvent les mêmes révolutions, parcourent les mêmes périodes, on ne peut douter qu'ils ne soient unis par les rapports les plus intimes. Ils paraissent être tous les deux une suite de l'action des mêmes causes (1); ils exercent mutuellement l'un sur l'autre une influence puissante, fournissent chacun des indications à remplir, parmi lesquelles cependant celles qui se déduisent

---

(1) *Vid. Baillou, ibid., p.* 95.

des caractères de la fièvre concomitante, sont en général les plus importantes.

Si cette fièvre concomitante est de même nature que l'affection locale, la maladie, quoique composée de deux élémens bien distincts, marche régulièrement vers sa terminaison naturelle, et peut être considérée comme une maladie simple. Ainsi, dans les affections inflammatoires avec fièvre, dans les fluxions de poitrine, par exemple, si la fièvre est de nature inflammatoire, comme l'affection locale, ces deux élémens présentent les mêmes indications, exigent les mêmes remèdes. Il s'agit seulement de distinguer quel est celui dont les indications sont les plus urgentes, ou qui présente le plus de danger, pour diriger particulièrement vers lui les moyens curatifs.

Dans ces cas, la fièvre concomitante peut être le plus souvent considérée comme le produit des efforts que tente la nature pour la guérison de l'affection locale (1); et tant que cette fièvre suit régulièrement sa marche, elle tend à amener une solution heureuse de la maladie. Mais les maladies aiguës sont bien plus compliquées, leur traitement est bien plus difficile, lorsque l'affection locale et la fièvre concomitante ne sont pas de même nature.

Plusieurs causes particulières, l'influence de la saison, d'une constitution ou d'une épidémie ré-

---

(1) *Burserius, lib. cit., t. I, p.* 130.

****

gnante, le séjour dans des lieux malsains, tels que les hôpitaux, les prisons, etc., un embarras gastrique, un état particulier de faiblesse, une disposition maladive quelconque, altèrent fréquemment les caractères des fièvres concomitantes. Les deux élémens de la maladie présentent alors des indications différentes, quelquefois opposées. Mais en général les plus importantes de ces indications sont celles qui se déduisent des caractères de la fièvre de laquelle dépend le plus souvent la terminaison heureuse ou malheureuse de la maladie, ainsi que les diverses altérations et la solution de l'affection locale.

Tous les observateurs ont reconnu que, pendant le cours des épidémies, les maladies aiguës dites intercurrentes, cèdent en général à la même méthode de traitement. Ces intercurrentes sont des affections locales ou particulières déterminées par les variations momentanées de la température de l'atmosphère, ou par toute autre cause accidentelle. La fièvre concomitante qui s'y joint, prenant les caractères de la fièvre stationnaire ou épidémique, ces affections locales, malgré la variété de leur siége et de leur forme, participent aux caractères de l'épidémie régnante ou de leur fièvre concomitante, et exigent en général la même méthode curative.

C'est par une suite de ce principe que l'on est souvent conduit à traiter de la même manière des

maladies très-différentes par leur siége et par leurs symptômes locaux; tandis que des maladies analogues, sous ces rapports, doivent souvent être combattues par des remèdes différens. L'émétique, par exemple, convient dans beaucoup de maladies différentes, toutes les fois que la fièvre concomitante prend évidemment le caractère des fièvres gastriques; et ce remède peut être contraire dans ces mêmes maladies, lorsque la fièvre a tout autre caractère.

Cependant les indications fournies par les affections locales ne doivent pas toujours être subordonnées à celles qui se déduisent des caractères de la fièvre; il est des cas où elles sont plus essentielles, plus urgentes. L'émétique dont je viens de parler convient dans un grand nombre de pleurésies ou de péripneumonies avec fièvre gastrique bilieuse; mais, si l'affection locale est très-intense, l'état inflammatoire très-prononcé, l'émétique pourrait souvent nuire : il doit être précédé de saignées suffisantes (1). Le médecin, dans chaque cas particulier, doit juger du degré d'importance des indications de ces remèdes pour les administrer à propos : et, toutes les fois que l'affection locale présente ainsi des indications essentielles, évidemment contraires à celles qui se déduisent de la fièvre concomitante, il faut beau-

---

(1) *Stoll, Rat. med., t. I, p.* 12, 50.

coup de sagacité pour employer dans l'ordre le plus convenable les remèdes propres à remplir ces indications différentes, pour combiner de la manière la plus avantageuse l'administration de ces remèdes. L'emploi des purgatifs, celui des vésicatoires, celui du quinquina présentent souvent des difficultés de ce genre dans le traitement des maladies aiguës.

J'ai déjà dit que ce n'est pas toujours comme concomitante que la fièvre se trouve réunie à d'autres maladies. Elle a souvent, avec ces dernières des rapports bien différens; et il est toujours essentiel de bien apprécier ces rapports.

Parmi les maladies exanthématiques aiguës, par exemple, il en est qui excitent presque constamment la fièvre ; telles sont principalement la petite vérole, la rougeole, la scarlatine. La fièvre se joint souvent aussi à l'érysipèle, aux éruptions miliaires et ortiées : et le plus ordinairement elle est alors, comme les autres fièvres concomitantes, l'effet des efforts réactifs de la nature, excités par les causes de ces maladies.

Mais plusieurs autres éruptions cutanées ont avec la fièvre qui les accompagne, des rapports bien différens. Les pétéchies, l'éruption pourprée, etc., sont ou symptomatiques, ou accidentelles, ou critiques : symptomatiques, lorsqu'elles sont une suite des effets ou de la nature même de la fièvre, comme, par exemple, de la

dégénération putride des humeurs (1); accidentelles, lorsqu'elles sont l'effet de causes étrangères, par exemple, comme l'a vu De Haën, d'un régime ou de remèdes échauffans (2); critiques, lorsqu'elles contribuent, ainsi que l'a observé Storck (3), à la solution heureuse de la maladie.

Il en est de même de beaucoup d'autres affections particulières ou locales qui se joignent à la fièvre, et forment avec elle les principaux élémens des maladies aiguës. Celui de ces élémens auquel tous les autres paraissent quelquefois soumis, n'est, dans d'autres cas, qu'accessoire. On voit souvent des affections locales qui ne sont que des symptômes ou des effets de la fièvre avec laquelle ils se trouvent réunies. On voit dans beaucoup de fièvres se manifester des accidens qui paraissent tenir à des affections locales de la poitrine, de la tête ou de toute autre partie, et qui ne sont cependant que des symptômes de la fièvre elle-même. Les engorgemens des glandes mésentériques, du foie, de la rate, qui compliquent souvent les fièvres intermittentes, sont quelquefois les causes qui entretiennent ces fièvres; dans d'autres cas, elles en sont au contraire les effets. C'est au médecin à distinguer, dans chaque cas particulier, les différences de

---

(1) *Sarcone, lib. cit.*, *p.* 571.
(2) *Ratio med.*, *t.* *IV*, *p.* 76.
(3) *Annus medicus*, *p.* 12, 25.

ces rapports, d'après l'ensemble de tous les phénomènes, de toutes les circonstances de la maladie.

Les fièvres symptomatiques sont bien moins étroitement liées que les fièvres concomitantes dont je viens de parler, à la nature des maladies auxquelles elles se réunissent. Il y a cette différence essentielle entre ces deux genres de fièvres, que les unes, comme nous venons de le voir, soumettent à leur génie les affections locales qui existent avec elles, fournissent les principales indications de leur traitement; au lieu que les autres sont entièrement subordonnées aux maladies locales ou spécifiques qui les excitent.

On n'a pas toujours bien distingué les différences de ces rapports, et l'on a souvent regardé comme symptomatiques des fièvres qui sont de véritables fièvres concomitantes. Nous verrons dans la suite qu'il faut placer au nombre de ces dernières la fièvre de lait, la fièvre vulnéraire, la fièvre rhumatismale, et plusieurs autres qui ont été rangées parmi les symptomatiques (1).

Une des principales différences qui distinguent les fièvres concomitantes des symptomatiques, c'est que, si les premières tendent en général à favoriser la solution et la terminaison heureuse des affections locales auxquelles elles sont associées, les fièvres symptomatiques, au contraire,

---

(1) *Vogel, Definit. gener. morb., cl. I, ord. 2, g. 3.*

augmentent le plus souvent le danger des maladies qui les excitent. Mais il y a à cet égard beaucoup d'exceptions ; car, d'un côté, les fièvres concomitantes, lorsqu'elles ont un mauvais caractère, sont l'élément le plus funeste des maladies fébriles ; de l'autre, les fièvres symptomatiques peuvent être utiles si les maladies dont elles dépendent, ne sont ni très-violentes, ni très-invétérées, sur-tout si elles ne sont liées à aucune altération profonde des organes ou des humeurs, et qu'elles ne soient que nerveuses. On sait que la fièvre amène souvent la solution de ce dernier genre d'affection.

On nomme affections sympathiques, des phénomènes maladifs dépendans des rapports que le système nerveux et les autres causes de sympathie, établissent entre un organe malade et quelqu'autre partie du corps plus ou moins éloignée. On appelle affections symptomatiques, celles qui sont une suite nécessaire des effets d'une maladie quelconque, du trouble qu'elle occasionne dans certaines fonctions ou des lésions des parties qui en sont le siége. Ce sont ces affections que les auteurs appellent symptôme du symptôme (1). Elles sont aux phénomènes des maladies ce que les synergies (2) sont à ceux de la santé ; elles peu-

(1) *Fernel, De sympt. atque sig., lib. II; Gaubius, Path.*, p. 395.

(2) Voy. Barthez, Nouv. élém. de la science de l'homme, t. II, p. 8.

vent devenir des maladies plus ou moins graves qui subsistent ensuite indépendamment de la maladie principale (1). Mais le plus souvent elles disparaissent avec la maladie primitive dont elles dépendent; et les fièvres symptomatiques sont ordinairement dans ce cas.

Ces fièvres les plus remarquables et les plus graves sont les fièvres lentes ou hectiques, qui se déclarent pendant le cours des maladies chroniques. Elles sont un symptôme ordinaire des grandes suppurations, et sur-tout de celles des organes intérieurs. Elles se joignent également aux inflammations lentes des viscères (2), aux lésions organiques profondes. On les voit aussi se manifester dans des maladies chroniques et spécifiques, telles que la syphilis (3), les dartres (4), le rhumatisme, la goutte (5), les écrouelles, lorsque ces maladies ayant existé pendant un certain temps, leurs causes matérielles ont acquis assez d'intensité pour altérer la masse des solides et des fluides. Enfin, il faut ranger au nombre des fièvres symptomatiques, celles que les auteurs appellent

---

(1) *V. Morton, Phthisiol., p.* 76, 80.

(2) *Trnka, Historia febris hecticæ, etc.*; Broussai, Hist. des phlegmasies on inflammations chroniques.

(3) Swediaur, Traité complet des malad. vénér. ou syphil., tom. II, pag. 168.

(4) *Lorry, De morb. cut., p.* 302.

(5) Barthez, Traité des maladies goutteuses.

colliquatives, et qui sont l'effet d'un état particulier d'irritation, joint à l'épuisement des forces, amené par des évacuations excessives ou longtemps prolongées (1). Dans tous ces cas, la fièvre n'est qu'un symptôme, non-seulement inutile pour la solution de la maladie principale, mais encore qui en augmente la gravité et le danger, et que l'on ne peut espérer de détruire qu'en attaquant cette maladie ou la cause dont elle dépend.

Dans la phthisie pulmonaire, par exemple, on voit souvent se déclarer dans le premier temps de la maladie, une fièvre particulière qui présente les caractères des fièvres inflammatoires, et qui est concomitante de l'inflammation des tubercules ; au lieu que la fièvre hectique qui se manifeste lors de la suppuration de ces mêmes tubercules, est une fièvre symptomatique.

Celle-ci ne sert qu'à hâter la terminaison funeste de la maladie : on tenterait inutilement de la combattre directement. La première, au contraire, fournit des indications importantes. Maintenue dans un degré moyen d'intensité, par l'emploi des moyens antiphlogistiques, de la saignée même, lorsque sa violence l'exige, malgré la faiblesse du malade, elle a quelquefois pour effet de prévenir ou de retarder les suites fâcheuses de l'inflammation (2).

(1) *Burserius, Instit. med. prac., t. I, p.* 398.

(2) *Morton, Phthisiolog., p.* 73.

L'histoire de la petite vérole fournit un autre exemple remarquable des différences qui distinguent les fièvres concomitantes des fievres symptomatiques. Il en est de même des fièvres qui se joignent aux grandes plaies. Elles doivent être sans doute rangées parmi les fièvres symptomatiques, lorsque la suppuration étant établie, et la maladie locale prenant une marche chronique, la fièvre présente les caractères des fièvres hectiques. Mais dans le premier temps de la maladie, quoique la fièvre paraisse être l'effet consécutif de la maladie locale, elle a tous les caractères des fièvres concomitantes; elle est nécessaire à la solution heureuse de celle-ci; elle en modifie les caractères, selon qu'elle s'éloigne plus ou moins de ceux qu'elle doit avoir elle-même, et fournit les indications les plus importantes.

Je ne parle pas au surplus des fièvres secondaires ou consécutives que l'on confond souvent avec les symptomatiques. Ces fièvres au lieu d'être, comme les symptomatiques, l'effet d'une maladie actuellement existante, dépendent des effets d'une maladie passée, c'est-à-dire, des altérations des fluides ou des solides, ou des affections des facultés vitales, introduites par ces maladies. Les fièvres simples de tous les genres peuvent être ainsi des fièvres secondaires ou consécutives. Elles n'ont alors d'autres rapports avec les maladies auxquelles elles succèdent, que ceux d'un effet à une cause

antérieure qui n'existe déjà plus. Nous venons en parlant de chaque genre de fièvres, quelles sont les maladies qui peuvent en être ainsi les causes occasionelles.

On doit considérer comme compliquées les fièvres qui se trouvent réunies accidentellement à d'autres maladies aiguës ou chroniques, dont elles sont entièrement indépendantes.

On ne peut élever aucun doute sur la possibilité de la réunion d'une fièvre ou d'une maladie aiguë et fébrile avec une maladie chronique quelconque. Les sujets atteints de maladie chronique sont aussi-bien que ceux qui jouissent de la meilleure santé, exposés à l'action des causes capables de produire une maladie fébrile (1). Quoique souvent alors l'état de faiblesse ou d'infirmité des sujets, gêne, embarrasse le développement de la fièvre, altère plus ou moins ses caractères naturels.

Toute fièvre peut également se réunir accidentellement à une affection locale et aiguë. Lorsque des causes différentes produisent en même temps, ou à des époques plus ou moins rapprochées, ces deux maladies, celles-ci n'ont point entre elles les rapports intimes d'une fièvre concomitante avec l'affection locale qui existe avec elle; elles

---

(1) V. Dumas, doct. génér. des mal. chron., première partie, chap. I, art. II, p. 44.

suivent chacune leur marche particulière, peuvent se terminer à des époques très-différentes, et exigent un traitement différent, dans lequel cependant il faut toujours avoir égard aux deux élémens de la maladie, c'est-à-dire, n'employer les moyens indiqués par l'un d'entre eux, que lorsqu'ils ne sont pas contre-indiqués par l'autre.

Ainsi, des plaies, des inflammations locales, des phlegmons, des érysipèles, trop peu intenses pour exciter une fièvre concomitante, peuvent coexister avec une fièvre qui leur est entièrement étrangère, et qui dépend de toute autre cause. Des affections de poitrine, et beaucoup d'autres maladies plus ou moins graves, forment quelquefois de semblables complications; on en trouve des exemples dans les observateurs (1).

Dans tous les cas de ce genre, la fièvre, quoique étrangère à la nature des maladies auxquelles elle se joint, ou qui se développent pendant sa durée, exerce toujours cependant sur elles une influence plus ou moins remarquable, en modifie les caractères, la marche, et la terminaison. Cette influence peut être avantageuse, comme je l'ai déjà montré, mais elle ne l'est pas toujours. Souvent, au contraire, elle est fâcheuse, et doit l'être d'autant

---

(1) *V. Hipp., De morb. popul., lib. III, sect. I, æger. I; Valles, Comment., p.* 234; *Id., lib. VII, p.* 357; *Van-Swieten, Comm. in aphor. Boerh., aph.* 238.

plus, que toutes choses égales d'ailleurs, l'une ou l'autre des deux maladies qui se compliquent, offre par elle-même plus de danger, ou se trouve composée d'un plus grand nombre d'élémens.

Hunter a prétendu que deux fièvres de nature différente ne peuvent point exister à la fois chez le même individu (1). Il est en effet des maladies qui semblent par leur nature tellement opposées, qu'elles ne peuvent point exister simultanément. L'observation a démontré, par exemple, qu'en général la petite vérole et la rougeole paraissent être dans ce cas. On voit rarement ces deux maladies se combiner ou suivre simultanément leur marche régulière chez le même individu (2).

On a vu souvent la rougeole survenant pendant le cours de la petite vérole, suspendre les symptômes de cette dernière, qui reprenait ensuite son cours ordinaire, lorsque la première était terminée, quoique cependant on puisse citer plusieurs exemples dans lesquels ces deux maladies se sont réunies (3). Quelquefois aussi la petite vérole qui se déclare chez des sujets atteints de fièvre intermittente, suspend momentanément cette dernière maladie (4). J'ai vu pendant le cours d'une constitu-

---

(1) Traité des malad. vénér., introduct., art. II.

(2) Rosen, Maladies des enfans, pag. 221.

(3) *V. Ettmuller, t. II, part. I, cap. X, p.* 347 ; *Diemerbroeck, Hist.* 19.

(4) Rosen, *idem*, pag. 107.

tion médicale dans laquelle la rougeole et la coqueluche étaient très-répandues parmi les enfans, la première de ces maladies arrêter, pendant son cours, les symptômes de la dernière qui reparaissait ensuite avec la même intensité, lorsque la rougeole était terminée. Les succès de la vaccine sont également une preuve qu'il est des principes morbifiques dont l'action se détruit mutuellement l'une par l'autre.

Il est d'ailleurs facile de concevoir que deux fièvres de nature opposée, ne peuvent point exister simultanément, sur-tout si elles sont portées à un très-haut degré d'intensité. Les caractères essentiels des fièvres de chaque genre dépendent, en grande partie, de l'état des forces et des dispositions du sujet qu'elles affectent : ces causes ne peuvent donc pas produire en même temps des effets diamétralement opposés. Les mouvemens actifs, les symptômes violens d'une fièvre inflammatoire, par exemple, qui indiquent un état d'irritation, des réactions puissantes des facultés vitales, ne peuvent pas coexister avec les mouvemens faibles et lents d'une fièvre pituiteuse, et tous les signes d'un état de torpeur et d'affaiblissement des facultés vitales remarquables dans ces fièvres.

Mais, à l'exception de ces cas dans lesquels, soit à raison de la nature de la cause matérielle, soit à raison de l'état des forces, de la constitution

du malade, il existe dans le système des organes d'un individu, comme l'a dit Barthez (1), une affection tellement déterminée dans sa forme et dans ses effets, que ce système n'est plus susceptible de recevoir en même temps une affection de forme différente ; à l'exception, dis-je, de ces cas que l'on ne peut déterminer que par l'observation, les maladies fébriles peuvent se compliquer entre elles : on observe tous les jours de semblables complications.

La petite vérole qui paraît ne pouvoir se développer en même temps que la rougeole, se complique fréquemment avec d'autres éruptions, la scarlatine, la miliaire, etc. De Haën (2) rapporte à ce sujet l'histoire de la maladie d'une fille qui était atteinte en même temps d'une péripneumonie, de la dyssenterie, de la scarlatine, d'une éruption miliaire et de la petite vérole.

Nous verrons dans la suite que les fièvres du plus mauvais caractère, les fièvres putrides, les fièvres malignes dépendent d'un état particulier des forces ou du système nerveux, ou d'une altération particulière des humeurs, qui, se joignant assez souvent l'une ou l'autre, aux causes matérielles des autres genres de fièvres, forment avec elles les fièvres compliquées (3) les plus graves.

---

(1) Traité des maladies goutteuses, t. I, p. 251.

(2) *Rat. med., t. I, p.* 162.

(3) *V. Frank, Ratio instituti clinici Ticinensis ; Roeder et*

Nous verrons aussi que plusieurs autres genres de fièvres se présentent assez souvent dans un véritable état de complication, soit qu'elles dépendent de deux causes différentes qui se réunissent dans leur action, soit que la manière d'être du sujet le dispose à des fièvres d'un genre différent de celles que doit exciter l'action des causes auxquelles il se trouve exposé.

La fièvre inflammatoire se combine très-souvent ainsi avec la fièvre bilieuse. Ces deux genres de fièvres se succèdent naturellement dans l'ordre régulier des saisons, et se confondent souvent entre elles. Hippocrate a décrit une semblable complication dans la première constitution du 1.er livre des épidémies. Sydenham (1) l'observa dans l'épydémie dyssentérique qui régna à Londres depuis l'année 1669 jusqu'en 1672. Stoll en cite un grand nombre d'exemples dans son *Ratio medendi* (2). Pringle l'a décrite sous le nom de fièvre rémittente d'automne (3); et il serait facile d'en citer encore beaucoup d'autres exemples : ils sont assez nombreux pour avoir engagé Selle à former un

---

Wagler, De morbo mucoso; Finke, De morbis biliosis anomalis; Gasp. Marassi, De febribus mali moris axiom. theor. pract.

(1) *Oper. omn., cap. IV, p.* 116.

(2) *Part. I, p.* 12.

(3) Observat. sur les mal. des armées, p. 151.

genre particulier de fièvres inflammatoires bilieuses (1).

Il en est de même de plusieurs autres fièvres qui se réunis sentassez souvent, soit parce qu'elles se développent toutes les deux en même temps par un concours de causes plus ou moins difficiles à apercevoir, soit parce qu'une cause dont l'action frappe un individu déjà atteint d'une maladie fébrile, ajoute à celle-ci une fièvre nouvelle qui altère plus ou moins la marche régulière de la première.

Des alimens pris imprudemment pendant le cours d'une fièvre inflammatoire, simple ou concomitante d'une affection locale, ajoutent souvent à cette fièvre une fièvre gastrique bilieuse, qui, en la compliquant, aggrave toujours le danger de cette maladie. Des passions vives de l'ame, l'action de l'air insalubre des hôpitaux ou des prisons, sont aussi des causes fréquentes des complications graves de ces maladies ; elles développent des fièvres de mauvais caractères, qui se joignent à la fièvre simple qui existait déjà, la dénaturent, altèrent les mouvemens qui devraient en amener une terminaison heureuse.

Je ne parle pas au surplus des fièvres que les auteurs appellent composées, et qui paraissent formées de la réunion de plusieurs fièvres de types

---

(1) *Lib. cit.*, *p.* 229 ; voy. Grimaud, t. II, chap. V, VII.

différens, telles que la plupart des rémittentes, l'hémitritée, la tritæophie, etc. (1).

Il est difficile, je crois, de décider si ces fièvres dépendent réellement d'une telle complication, ou s'il est de leur nature particulière d'avoir des types ainsi composés; mais il n'est pas moins certain que ces fièvres sont en général du nombre de celles qui s'accompagnent du plus grand danger.

Enfin les fièvres en se compliquant, soit entre elles, soit avec d'autres maladies, se présentent rarement avec tous leurs caractères. Les symptômes de plusieurs maladies ne peuvent se réunir, sans se cacher, se détruire mutuellement sans donner lieu à des phénomènes entièrement différens des caractères que présente chacune de ces maladies lorsqu'elle existe seule.

Ces malaladies compliquées paraissent ainsi entièrement différentes de toutes les maladies connues et décrites. C'est en grande partie à raison de ces complications qui peuvent être infiniment multipliées et variées, et auxquelles il faut encore ajouter les effets de toutes les circonstances qui peuvent en modifier les caractères, que l'on rencontre si rarement dans la pratique des maladies parfaitement analogues sous tous les rapports; qu'il est si souvent difficile de déterminer les vrais caractères des maladies que l'on observe, d'en distin-

---

(1) *Burserius, loc. cit., p.* 587.

guer les élémens, et sur-tout de combiner de la manière la plus avantageuse les indications diverses et quelquefois contradictoires qu'elles fournissent (1).

Des systèmes de classification des fièvres.

C'est moins par rapport à la nature des choses, dit Condillac (2), que par rapport à la manière dont nous les connaissons, que nous en déterminons les genres et les espèces, ou que nous les distribuons dans des classes subordonnées les unes aux autres. J'ai montré ailleurs (3) que, si l'on n'a point encore trouvé les bases d'une classification naturelle des maladies, ce n'est pas faute d'avoir fait à ce sujet un assez grand nombre de tentatives, mais parce que nos connaissances relatives à la nature ou aux causes essentielles de ces phénomènes, ne sont point encore assez exactes; et qu'ainsi, en attendant de nouvelles découvertes à ce sujet, il faut se contenter des méthodes artificielles, en choisissant celles dont l'ordre, d'après l'état de nos connaissances, paraît le plus conforme aux affinités naturelles des maladies entre elles.

(1) *Galeni, De crisibus, lib. II, c. VII; v. Stoll, Aphor. de cognosc. et cur. febr., p.* 254.

(2) Œuvres philosophiques, t. I, pag. 218.

(3) Essai sur l'analyse, pag. 124.

On doit se proposer, dans ces méthodes, de former des divisions générales qui ne comprennent, autant qu'il est possible, que des maladies analogues par leur nature et par la méthode du traitement. Les classes, les ordres, les genres sur-tout, sont ces divisions principales dont toutes les espèces doivent être analogues par leurs rapports les plus importans. C'est par-là que les méthodes nosologiques sont utiles; qu'elles diminuent le vague des applications des connaissances générales aux cas particuliers: et il est facile de concevoir que leurs avantages sont bien moindres, lorsque les divisions générales n'étant fondées que sur des rapports peu importans, il faut aller jusqu'aux espèces pour en distinguer les plus essentiels.

Dans un système naturel de nosologie, les fièvres ne devraient point former une classe particulière, mais être dispersées, comme Selle l'a judicieusement remarqué (1), dans toutes les autres classes de maladies, soit aiguës, soit chroniques. En effet, malgré les analogies remarquables qu'ont entre elles les fièvres, et qui suffisent pour établir les caractères d'une classe dans une méthode artificielle, ces analogies sont moins réelles, moins essentielles que celles qui rapprochent certains genres de fièvres de quelques maladies des autres classes. La fièvre inflammatoire, par exem-

---

(1) *Loc. cit.*, *p.* 77.

ple, n'a-t-elle pas de plus grands rapports de ressemblance avec les inflammations, sur-tout sous le rapport de la méthode de traitement, qu'elle ne peut en avoir, sous le même rapport, avec les fièvres muqueuses, les fièvres putrides, etc. ? Que l'on compare ces dernières au scorbut, les fièvres muqueuses aux maladies du système lymphatique, et l'on conviendra qu'en formant une classe de fièvres, on sépare des maladies qui paraissent avoir, d'après la nature de leurs causes, des analogies importantes, tandis que l'on en réunit dont la nature et les causes paraissent très-différentes (1).

Les fièvres se distinguent entre elles par beaucoup de différences, et se rapprochent par beaucoup d'analogies. Les causes matérielles qui les produisent, le degré d'activité, le mode d'action des facultés vitales qui réagissent contre ces causes, établissent les plus essentielles de ces différences et de ces analogies. Ces causes constituent la nature de chaque fièvre; et d'elles dépendent toutes les modifications de leurs caractères extérieurs. Mais cette nature des fièvres n'est jamais bien exactement connue; et les différences des caractères extérieurs étant les plus évidentes, sont aussi celles qui ont dû servir à distinguer les ordres,

---

(1) *V. Selle, Ichnographia system. morbor. natural. ad calcem pyretolog.*

les genres, les espèces, les variétés de ces maladies.

Pour distinguer parmi ces caractères, ceux qui peuvent le mieux indiquer les différences et les analogies les plus essentielles de la nature de chaque fièvre, il a fallu, comme je l'ai déjà montré, séparer dans un grand nombre d'observations ce que chaque fait offre de particulier, ou qui peut être attribué à l'influence de causes ou de circonstances accessoires; ne conserver ainsi que les phénomènes ou les symptômes qui sont constamment les mêmes dans toutes les maladies analogues, ceux qui, d'après l'expérience de tous les observateurs, fournissent les principales indications curatives: et, en se servant de ces caractères pour base des distinctions nosologiques, on a donné à ces méthodes la plus grande utilité qu'elles puissent avoir, celle de diriger la pratique de la médecine et d'en diminuer les difficultés (1).

Les résultats de l'observation à cet égard sont constans, et les principales distinctions des fièvres ont dû par conséquent toujours être, à peu de chose près, les mêmes. Tous les médecins, depuis Hippocrate, ont parlé de fièvres inflammatoires, de fièvres bilieuses, de fièvres pituiteuses ou mu-

---

(1) *Selle, lib. cit., p.* 60, 65, 68; Grimaud, tom. I, pag. 8, 65; *Coray, Pyretol. synops., p.* 22; Dumas, Doctr. génér. des mal. chron., pag. 40.

queuses, de fièvres nerveuses, de fièvres putrides, de fièvres malignes : et ces chefs principaux de division des fièvres sont encore ceux qui servent de base aux systèmes de pyrétologie les plus modernes. On ne trouve de grandes différences que dans les théories imaginées par chaque auteur, pour expliquer d'où proviennent les caractères essentiels de chacun de ces ordres de fièvres.

Ainsi Galien, qui faisait consister l'essence de la fièvre dans une altération de la chaleur vitale (1), pense que les différences les plus importantes des maladies fébriles sont indiquées par celles de ces altérations de la chaleur, lesquelles doivent fournir les principaux caractères des ordres, des genres et des espèces. Cependant Galien lui-même avait reconnu l'insuffisance de ces distinctions, puisque, dans la suite du livre que je viens de citer, il divise les fièvres en celles qui dépendent seulement de l'échauffement de la substance éthérée, c'est-à-dire, d'une affection purement nerveuse, et en fièvres putrides ou dépendantes d'une altération particulière des humeurs. Il subdivise ces dernières, d'abord d'après les différences de ces altérations humorales, ensuite d'après leur type : et ces divisions, abstraction faite des hypothèses sur lesquelles Galien a voulu les fonder, ont servi de base à la plupart de celles qui ont été adoptées depuis.

---

(1) *De differ. febr., lib. I, cap. VII.*

On sait que Baillou (1) distinguait les fièvres en fièvres gastriques et fièvres veineuses, comprenant dans la première division, les fièvres dont la cause matérielle paraît être placée dans les premières voies, et dans la seconde, celles dont la cause affecte toute la masse du sang. Mais outre que ces distinctions du siége des causes, ne peuvent pas toujours être faites avec beaucoup d'exactitude, elles sont souvent insuffisantes, puisqu'elles confondent des causes de nature très-différente, malgré l'analogie de leur siége.

On peut faire des réflexions analogues au sujet des divisions des fièvres dont je parlerai bientôt, en bénignes et malignes, en aiguës et chroniques, en sporadiques, épidémiques, contagieuses, etc. Nous verrons que, si toutes ces distinctions méritent une attention particulière, c'est en exagérant l'importance des caractères sur lesquels elles sont fondées, qu'on a pu les regarder comme propres à distinguer les fièvres d'après leurs différences les plus essentielles.

Le type, c'est-à-dire, comme je l'ai déjà dit, l'ordre dans lequel se combinent et se succèdent les alternatives de rémission ou d'intermission, d'exacerbation ou de paroxisme, dont se composent les fièvres, offre des différences remar-

---

(1) *Oper. omn.*, *t. I p.* 87.

quables qui ont servi de base à un grand nombre de distinctions pyrétologiques.

J'ai déjà montré quelles sont ces différences du type des fièvres. Nous avons vu aussi que s'il existe quelques rapports entre le type et les causes matérielles des fièvres, et si même, dans quelques cas, ce type est une des circonstances les plus importantes pour le traitement, l'observation démontre aussi que les fièvres du même type, ne dépendent pas toujours des mêmes causes, ne sont pas de même nature, ne doivent pas être combattues par les mêmes remèdes; que des fièvres différentes par leur type, peuvent dépendre des mêmes causes, être de même nature, exiger les mêmes remèdes.

D'après ces résultats généraux de l'observation, il est facile de remarquer les vices des divisions établies par Sauvages, Linné, Sagar, Vogel, qui ont fondé sur les seules différences des types, les distinctions des ordres et des genres des fièvres. Ces nosologistes ont fait un ordre de fièvres continues, un ordre de fièvres rémittentes, un troisième de fièvres intermittentes. Dans le premier, ils ont séparé les genres d'après les différences de la durée des fièvres continues, différences qui ne sont souvent que très-accessoires. Dans les deux derniers, ils ont distingué les genres d'après les diverses modifications du type rémittent et intermittent en quotidien, tierce, quarte, et leurs diverses

combinaisons Ils ne se sont servis des autres différences des fièvres, de celles de leurs symptômes, de leurs causes, de leur nature, que pour distinguer les espèces et les variétés, et ils ont dû réunir ainsi, dans les mêmes genres, des espèces très-différentes sous leurs rapports les plus essentiels, séparer dans plusieurs genres les espèces les plus analogues sous ces mêmes rapports.

Les médecins et les pyrétologistes ont bientôt reconnu ces défauts des classifications des premiers nosologistes, et sans négliger les différences des types, ils n'ont pas fondé sur elles seules toutes les divisions principales. Les uns ont établi la distinction des ordres sur les différences du type, employant celles des causes essentielles à distinguer seulement les genres; d'autres, au contraire, se sont servis de ces dernières pour caractériser les ordres, et ont divisé ces ordres en genres d'après les différences du type. Morton, Grimaud, Burserius, Selle, et plusieurs autres ont suivi la première méthode; Piquer, Huxham, Stoll, M. Pinel, et beaucoup d'autres médecins qui ont écrit *ex professò* sur les fièvres, ont adopté la seconde, quoique cependant plusieurs de ces derniers aient fait un ordre particulier des fièvres intermittentes dont le type, comme nous l'avons vu, est celui qui tient le plus à la nature des fièvres, ou qui fournit par lui-même les indications les plus importantes.

Ces deux méthodes sont au fond peu différentes, puisque les caractères de l'ordre et ceux du genre devant être réunis, dans chacune d'elles les caractères de chaque genre sont les mêmes.

Dans la pyrétologie de Selle, par exemple, la fièvre rémittente bilieuse, est de l'ordre des fièvres rémittentes, et du genre des fièvres bilieuses de cet ordre ; dans la nosographie de M. Pinel, cette fièvre est de l'ordre des bilieuses et du genre des rémittentes de cet ordre. Mais, dans l'une et l'autre méthode, cette fièvre a les mêmes caractères, avec cette différence seulement que, dans la première, à raison de son type, elle est rapprochée de beaucoup de fièvres différentes par leur nature ; au lieu que, dans la seconde, elle se trouve dans un ordre qui ne comprend que des fièvres semblables par leur nature, mais différentes par leur type.

La première de ces deux méthodes a pour avantage de fonder les plus grandes divisions sur des caractères tranchans et faciles à saisir, car il n'y a pas entre les fièvres des différences plus évidentes que celles de leur type (1) ; mais la seconde a l'avantage plus important de réunir, dans les mêmes ordres, toutes les maladies qui exigent la même méthode de traitement, et,

(1) Voy. Grant, Recherches sur les fièvres, tom. I, p. 18; *Burserius, lib. cit., p.* 135, 139, 140.

sous ce rapport, elle doit mériter la préférence (1).

Quant aux autres distinctions établies également pour indiquer les différences les plus générales des fièvres entre elles, elles sont toutes moins importantes que celles dont je viens de parler, et fondées la plupart sur des caractères, qui ne doivent servir qu'à distinguer des espèces ou même des variétés.

Quelques auteurs se sont contentés de diviser les fièvres en bénignes et en malignes, relativement au danger dont elles s'accompagnent (2). Il est sans doute très-utile de reconnaître, dans chaque cas particulier, ce qu'il faut espérer ou craindre. Mais les symptômes qui servent à établir le pronostic ne sont pas toujours les mêmes; on

---

(1) On trouve dans les écrits d'Hippocrate et de Galien les premières traces de cette méthode que l'on a voulu, dans ces derniers temps, présenter comme nouvelle. Les fièvres bilieuses, dit le premier (*De geniturâ, p.* 231,) sont ou continues, ou quotidiennes, ou tierces, ou quartes; et dans ses épidémies, Hippocrate ne parle des différences des types qu'après avoir décrit la nature de la fièvre qui se présentait sous ces différentes formes. (*De morb. vulgar, lib. I, p.* 961.) Galien distingue avec soin toutes les différences des types des fièvres, (*De differ. febr., lib. II;*) mais ce n'est qu'après avoir observé que les principales distinctions de ces maladies doivent être fondées sur les différences de leurs causes matérielles, (*id., lib. I.*)

(2) Voy. Le Roy, Mélanges de physique et de médecine, p. 232; *De Haën, De febr. divis., p.* 103.

voit quelquefois les fièvres les plus graves se terminer heureusement, et il n'est pas rare de voir les plus simples en apparence se terminer d'une manière funeste. Les différences des signes ou des symptômes qui peuvent faire prévoir ces terminaisons, ne peuvent donc servir qu'à distinguer les variétés des espèces de chaque genre (1).

La marche plus ou moins aiguë ou lente des fièvres, le temps de leur durée, dont les différences ont servi à plusieurs nosologistes pour distinguer les genres des fièvres continues, ne peuvent également servir qu'à distinguer des variétés. Hippocrate avait reconnu que ces différences sont souvent en rapport avec la nature, les causes essentielles, les terminaisons de ces maladies (2). Mais il avait vu aussi que ces rapports ne sont ni constans, ni invariables; que les jours auxquels se terminent les fièvres sont souvent les mêmes, quelle que soit la différence des causes et de la nature de ces maladies; que les fièvres les plus simples, et qui ne présentent aucun danger, se terminent le quatrième jour ou auparavant, comme les fièvres les plus graves donnent la mort dans le même espace de temps (3).

La fièvre éphémère, par exemple, qui ne dure

(1) *V. Burserius, Inst. med. pract., t. I, p.* 128.

(2) *Coac. prænot., n.o* 118; *De morb. vulgar., lib. I, p.* 961.

(3) *Prænot., lib., p.* 43; *De judicat., lib., p.* 52.

que l'espace d'un jour, et qui est la plus simple, la moins grave de toutes les fièvres, se trouve ainsi confondue avec les fièvres les plus pernicieuses, la peste elle-même dont la terminaison funeste arrive aussi quelquefois le jour même de son invasion. Dans le genre synoque, auquel Sauvages et ceux qui l'ont imité, donnent pour caractère essentiel une durée de sept jours (1), ces nosologistes

(1) Ce n'est point sous le rapport de leur durée, mais d'après celui de leur type que les anciens distinguaient les fièvres synoques de toutes les autres. Galien appelle fièvres synoques, celles que l'on a appelées ensuite continentes et qui parcourent leur durée sans intermittence ni intermission, (*De differ. febr.*, *lib. II.*) Il les distingue des synoques continues qui se composent d'une suite de révolutions particulières (*eod. loc.*,) et sont connues sous le nom de rémittentes. Sauvages a divisé les fièvres synoques en deux genres, *synocha* et *synochus*. Il établit pour principal caractère du premier genre, une durée de sept jours au plus, (*Nosolog. method.*, *class.* 2, *ord.* 1, *g.* 2,) pour celui du second une durée de deux ou trois semaines (*id. id. g.* 3,) et il a été imité en cela par la plupart des nosologistes. Ces nosologistes ont ainsi donné au mot synoque un sens très-différent de celui dans lequel l'employaient les anciens.

On peut faire des remarques analogues au sujet du typhus et de la fièvre hectique, que les nosologistes modernes ont encore caractérisés d'après la longueur de leur durée, tandis que, dans la manière de voir des anciens, les caractères de ces fièvres étaient pris de leurs symptômes prédominans. Le mot de fièvre putride offre également une signification bien différente dans le langage des anciens et dans celui des mo-

ont été obligés de réunir des espèces très-différentes par leur nature, la synoque inflammatoire, la synoque bilieuse, la synoque catarrhale, la sy-

---

dernes. Les premiers entendaient par fièvres putrides toutes celles qui paraissent avoir pour cause une altération humorale quelconque, ou celles dont les causes matérielles sont susceptibles de coction, (*Galen.*, *De differ. febr.*, *lib. II*;) ainsi les fièvres inflammatoires, les fièvres bilieuses, les fièvres pituiteuses sont dans ce sens des fièvres putrides. Dans le langage des modernes, le sens de ce mot est beaucoup plus restreint. Les fièvres que nous appelons aujourd'hui fièvres putrides, ne sont qu'un genre particulier de celles auxquelles les anciens donnaient le même nom : et de ces différences dans la signification de ce nom, il en est résulté des équivoques quelquefois difficiles à éclaircir. Ainsi, tous les pyrétologistes ont reconnu qu'il faut rapporter aux fièvres synoques simples, *synochus imputris* des anciens, la fièvre éphémère et l'éphémère prolongée, c'est-à-dire, des fièvres continues purement nerveuses ou qui existent sans altération humorale. Mais il n'en est pas de même de la fièvre synoque putride ; les anciens n'entendaient pas désigner par ce nom un genre particulier de fièvres, mais un ordre qui comprend tous les genres des fièvres continues, soit inflammatoires, soit bilieuses, soit pituiteuses, soit muqueuses, soit putrides.

Parmi les nosologistes modernes, les uns conservant à ce nom son ancienne signification, ont appelé fièvres synoques putrides les fièvres continues inflammatoires ou tout autre genre de fièvres continues, (*Burserius*, *Instit. med. pract.*, *t. I*, *p.* 324.) D'autres, au contraire, n'ont donné ce même nom qu'aux fièvres essentiellement putrides, dans le sens moderne de ce mot, (Grant, Recherches sur les fièvres, t. II, p. 328,) et ont par conséquent appelé synoques simples ou non pu-

noque symptomatique, etc., (1), et il en est de même des autres genres.

Les anciens avaient donné à plusieurs fièvres des noms relatifs à quelques symptômes particuliers et prédominans qui établissent entre elles des différences remarquables.

De là les dénominations de fièvre épiale, fièvre algide (2), fièvre lipyrique (3), fièvres lyngodes (4), vertigineuses (5), élodes (6), Phricodes (7), Causus (8), Typhus (9), etc.....

---

trides les fièvres inflammatoires et les autres genres de fièvres continues que les premiers ont appelé synoques putrides. (*Hoffmann*, *De febr.*, *p.* 110; *Lommius*, *Obs. med.*, *p.* 2; *Selle*, *Rudim. pyret.*, *p.* 106.) Pour ne faire aucune équivoque au sujet des fièvres qui ont été désignées par les anciens et par les modernes sous le nom de synoques putrides, il faut donc se bien rappeler que les derniers ne donnent ordinairement ce nom qu'à l'un des genres des fièvres continues, tandis que les premiers l'étendaient à l'ordre entier de ces mêmes fièvres.

(1) *V. Sauvages*, *Nosolog. method.*, *cl.* 2, *ord.* 1, *g.* 2.

(2) *Hipp.*, *epid.*, *lib. IV*, *p.* 1127; *De aer. aq. et loc. p.* 281; *Galeni*, *De differ. feb.*, *lib. II*, *cap. IV*; *Ballon*, *Oper.*, *t. IV*, *p.* 74.

(3) *Hipp.*, *sect. IV*, *aph.* 48, 72.

(4) *Hipp.*, *De vict. rat. in morb. acut.*, *p.* 401; *De morb.*, *lib. II*, *p.* 486; *Galen.*, *Comm. in lib.*; *Hipp.*, *De vict. rat.*; *De Haën*, *Rat. med.*, *t. IV*; *De febr. divis.*, *p.* 6.

(5) *Hipp.*, *Coac. prænot.*, *n.o* 106.

(6) *Forestus*, *lib. II*, *obs.* 42.

(7) *Hipp.*, *Epid.*, *lib. I*, *sect. I*, *p.* 940.

(8) *De morb.*, *lib. III.*

(9) *De inter. affect.*

Ces noms ne pouvaient pas avoir de grands inconvéniens tant qu'ils n'ont servi qu'à indiquer des symptômes remarquables, qui distinguent quelques fièvres particulières, et à classer ainsi les résultats de l'observation au sujet de ces symptômes, considérés comme signes diagnostics ou pronostics. Mais on en a abusé lorsque, comme l'a fait Vogel (1), on a voulu établir sur les seules différences de ces symptômes, la distinction des principaux genres de fièvre.

La plupart de ces symptômes prédominans sont à la vérité des accidens graves : ils ont même quelquefois des rapports avec les causes essentielles où la nature de la fièvre dans laquelle ils se développent (2). Ils fournissent souvent des indications particulières et importantes Mais ils sont souvent aussi des effets de causes ou de circonstances accessoires et étrangères à la nature de la maladie, et ne peuvent par conséquent pas servir de caractères essentiels pour la distinction des genres.

On sait que les fièvres de tous les genres, et surtout les fièvres intermittentes pernicieuses, peuvent, sans changer de nature, se masquer sous l'apparence de maladies très-différentes, et qu'elles doivent toujours être combattues par la même mé-

---

(1) *Gener morb., class. I, ord. II.*

(2) *V. Hipp. et Galen., loc. cit.*

****

thode de traitement et par les mêmes remèdes (1). Le Causus d'Hippocrate, dont le principal caractère est une chaleur ardente, le typhus, dont le symptôme prédominant est un état profond de stupeur, forment des genres auxquels on a conservé ces mêmes noms. Mais nous verrons que ces symptômes ne sont pas les seuls caractères de ces genres : et les médecins qui ont voulu n'avoir égard qu'à ces seuls caractères, ont confondu, dans les mêmes genres, des fièvres très-différentes par leur nature.

Les causes extérieures et occasionelles des fièvres, leurs causes prédisposantes et formelles, sont encore du nombre des caractères qui peuvent servir à établir, entre ces maladies, des distinctions plus ou moins importantes. Parmi ces causes, il en est comme nous l'avons vu, dont l'influence est assez puissante pour déterminer la nature et les caractères essentiels des fièvres qui succèdent à leur action ; tels sont principalement les principes contagieux. Mais nous avons vu aussi que l'influence de ces causes en général, est beaucoup moins constante ; que souvent des fièvres très-différentes par leur nature succèdent aux mêmes causes extérieures, ou que des causes de ce genre très-différentes, donnent lieu à des fièvres de même

---

(1) *V. Morton, Pyretol., cap. VIII; Torti, Therap. special., lib. IV*; Alibert, Dissert. sur les fièvres pernicieuses.

nature. Si dans la classification méthodique de ces maladies on doit avoir égard aux différences de leurs causes extérieures, cette distinction ne doit donc être que secondaire et subordonnée, comme l'avait déjà dit Galien (1), à celle de la cause matérielle, ou de la nature et des caractères essentiels de ces maladies.

On peut faire des observations analogues au sujet des différences de l'âge, du sexe, des tempéramens et de toutes les autres causes formelles des maladies fébriles. Tout ce qui constitue la manière d'être de chaque individu relativement à l'état des forces, à celui des solides et des fluides, le dispose plus ou moins à certaines maladies, modifie souvent les caractères de celles-ci, mais ne suffit pas toujours pour en déterminer la nature. La fièvre puerpérale, par exemple, qui a cela de particulier d'attaquer les femmes à la suite des couches, n'est pas toujours pour cela une fièvre du même genre : toutes les fièvres peuvent être des fièvres puerpérales, lorsqu'elles attaquent les femmes à cette époque : et cette circonstance, quoiqu'elle aggrave toujours la maladie, n'en change pas la nature.

La distinction la plus importante à laquelle ait donné lieu la considération des causes occasionelles, prédisposantes et formelles des fièvres, est

---

(1) *De differ. febr., lib. I, cap. II, III, IV.*

celle qui divise ces maladies en sporadiques ou particulières, et en populaires ou générales. Il faut distinguer, dit Hippocrate (1), deux ordres de fièvres. Les unes attaquent un grand nombre d'individus : on les nomme pestilentielles; elles dépendent de causes communes à tout le monde. Les autres sont particulières et dépendent du régime, de la manière de vivre, où d'autres causes qui n'agissent que sur quelques individus.

Dans le premier de ces ordres, on pourrait distinguer comme genres, les grandes et les petites épidémies; celles-ci que l'on nomme aussi catastatiques ou constitutionnelles, et qui sont l'effet des variations, des intempéries extraordinaires des saisons; les premières, plus générales, plus étendues, plus graves, et dont les causes ne peuvent pas toujours se trouver dans les qualités sensibles de l'atmosphère. Les fièvres qui dépendent des révolutions régulières des saisons, les intercurrentes qui, produites par ces dernières causes, ou par d'autres causes particulières, se manifestent pendant le cours des épidémies, les endémiques qui sont l'effet des localités, les pandémiques que l'on attribue aux alimens, à la manière de vivre des habitans d'un pays, les fièvres contagieuses sont aussi des genres des fièvres populaires ou générales.

Toutes ces distinctions sont sans contredit très-

(1) *De flatibus. Foesius, p.* 297.

importantes. On sait que parmi ces maladies, celles qui dépendent des causes les plus générales, soumettent en quelque sorte à leur génie toutes celles qui se déclarent pendant leur règne. Les maladies intercurrentes, quelles que soient les variétés de leur forme, sont en général de même nature, et exigent le même traitement que l'épidémie régnante. Dans chaque saison, les maladies sporadiques, malgré leurs différences nombreuses, ont toujours quelque chose des maladies de la saison pendant laquelle elles se déclarent.

Il est donc très-utile, comme l'ont recommandé tous les bons observateurs, de bien connaître les caractères des fièvres régnantes, de distinguer parmi les maladies qui se déclarent en même temps, celles qui sont plus ou moins répandues, ou qui dépendent de causes plus ou moins générales. Mais ces distinctions, quelle que soit d'ailleurs leur importance, ne peuvent point servir de guide dans une classification méthodique. Chacun des genres dont je viens de parler, contient des fièvres très-différentes par leur nature, et ces différences ne sont pas dans un rapport constant avec celles des causes extérieures auxquelles on peut attribuer ces maladies. Quoique chaque saison, par exemple, détermine assez ordinairement le développement d'un genre particulier de fièvres, il n'est pas rare cependant de voir ces rapports changer; et il n'est pas de fièvre qui ne puisse se déclarer dans toutes

les saisons indistinctement, soit à raison des causes étrangères, générales ou particulières qui viennent se joindre à l'influence de la saison, soit parce que ces saisons n'ont point les caractères qui leur sont naturels (1).

Parmi les pyrétologistes, Grant est le seul qui ait pris pour base principale d'un système méthodique de classification des fièvres, l'influence atmosphérique. Il a établi deux grands ordres de fièvres, les fièvres ordinaires et les fièvres pestilentielles; les premières sont celles qui paraissent tous les ans aux memes saisons; les secondes, celles qui dépendent de causes extraordinaires, de miasmes contagieux, de délétères épidémiques, de mauvais alimens, etc. Il subdivise le premier ordre en six genres, d'après les différences que présentent les fièvres dans le cours des années les plus régulières. Dans le second, il range la peste, la coqueluche, l'angine maligne, la petite vérole, la rougeole et autres fièvres éruptives, etc. (2). Mais ce que je viens de dire doit suffire pour prouver que ce système n'a point les caractères et les avantages que doit présenter une bonne classification : quoique l'ouvrage de Grant mérite, sous beaucoup

---

(1) *Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus, non nulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt et exacerbantur. Hipp., aph.* 19, *sect. III.*

(2) Voy. Grant, Recherches sur les fièvres, t. III, p. 14, 314.

d'autres égards, un des premiers rangs parmi ceux qui ont été écrits sur les fièvres.

Enfin la diversité de la complication des fièvres et de leurs rapports avec les maladies auxquelles elles se réunissent, a également servi à quelques nosologistes pour en distinguer les ordres et les genres. Vogel est celui qui s'est le plus attaché à distinguer ces différences; il a divisé les fièvres continues en simples, composées et symptomatiques. Dans le premier de ces trois ordres, il distingue les genres d'après les différences des symptômes prédominans; dans le second, d'après celles des affections locales auxquelles se joint la fièvre pour former ces maladies composées; et dans le troisième, d'après celles des maladies dont la fièvre est un symptôme plus ou moins nécessaire (1).

C'est sur des distinctions analogues que sont fondées les dénominations employées par beaucoup d'auteurs, de fièvres ophtalmiques, angineuses, pleurétiques, dyssentériques, varioleuses, scarlatines, etc., pour désigner les maladies composées de fièvre et d'ophtalmie, ou d'angine, de pleurésie, de dyssenterie, d'éruptions variolique, scarlatine, etc. La fièvre est sans doute le plus souvent unie par les rapports les plus intimes avec ces affections locales et particulières, mais ce n'est pas d'elles que dépendent sa nature et ses

---

(1) *De cognosc. et curand. præcip. corp. human. affect.*, t. I.

caractères essentiels (1). La même fièvre peut se joindre à des affections locales très-différentes, et chacune de ces affections peut être accompagnée de fièvres très-différentes par leur nature. On sait que le traitement de ces maladies composées doit être dirigé principalement d'après les caractères de la fièvre concomitante, et les différences de l'affection locale ne doivent donc point servir à distinguer les genres, mais seulement les espèces ou leurs variétés.

Les différences des caractères essentiels ou de la nature connue des fièvres, les différences du type sont donc parmi toutes celles que l'on remarque entre ces maladies, les plus propres à établir les divisions principales d'un système de pyrétologie, les ordres et les genres.

Grimaud, à l'exemple du plus grand nombre des nosologistes, distingue trois ordres de fièvres d'après les différences de leur type : les fièvres continues, les fièvres intermittentes et les fièvres rémittentes (2); se proposant dans chacun de ces ordres de distinguer les genres d'après les différences de la nature des fièvres.

J'ai déjà fait remarquer que cette méthode présente moins d'avantages que celle dans laquelle les caractères des ordres sont pris parmi ceux de

(1) *Burserius, Instit. med. prat., p.* 128.

(2) Voyez tom. II, chap. I.

la nature des fièvres, et ceux des genres parmi les différences du type : et il ne sera pas difficile de ramener à cette dernière les divisions de Grimaud. Il reconnaît que les fièvres intermittentes ne diffèrent des continues que parce que le génie nerveux s'y montre à un degré plus marqué ; et ces fièvres, abstraction faite de cet élément, peuvent ainsi être réparties dans chacune des divisions des fièvres continues, en les distinguant de ces dernières d'après leur type. Grimaud n'a point eu le temps de s'occuper des fièvres rémittentes ; je pourrai par conséquent, sans rien changer à la distribution de son Ouvrage, et considérant comme des ordres les genres de fièvres continues dont il a déterminé avec assez de détail les caractères et la nature, placer dans chacun de ces ordres les genres correspondans des fièvres rémittentes et intermittentes, et réunir ainsi toutes les fièvres d'après la méthode la plus propre à en indiquer les rapports les plus importans.

Quant aux espèces, Grimaud s'est borné à quelques exemples particuliers ; et les meilleurs pyrétologistes, Selle, M. Pinel, se sont contentés de distinguer les espèces de chaque genre, en simples et compliquées ; mais ces distinctions sont bien évidemment insuffisantes. Toutes les différences dont j'ai déjà parlé, trop indépendantes de la nature des fièvres pour servir de caractère aux ordres et aux genres, pourraient être employées à distinguer les espèces et les variétés.

Parmi ces différences, celles de la complication des fièvres sont sans doute des plus importantes. Mais il ne suffit pas pour comprendre toutes les variations que l'on peut observer à cet égard, de distinguer les fièvres, comme l'ont fait la plupart des nosologistes, en simples et composées. Il est assez rare qu'une fièvre d'un genre quelconque se présente dans un état de parfaite simplicité. L'espèce simple de ces genres ne comprend ainsi qu'un seul cas particulier, le plus rare de tous, tandis que les espèces compliquées embrassent un nombre considérable de ces différences qui doivent être soigneusement distinguées d'après les rapports des élémens de cette complication.

M. Pinel a reproché à Selle d'avoir méconnu les règles de la méthode analytique, en formant les espèces dans chaque genre de fièvre, des complications de ces fièvres avec des inflammations ou d'autres affections locales (1). Il pense que, dans une méthode vraiment analytique, les fièvres doivent être entièrement séparées des inflammations et des autres maladies aiguës, et il considère les fièvres qui se joignent à ces maladies, comme ne pouvant être que des fièvres symptomatiques ou secondaires (2).

---

(1) Nosographie philos., t. I, p. 4.

(2) *Idem*, tom. II, pag. 5.

Mais nous avons vu que souvent les rapports de la fièvre avec les inflammations ou les affections particulières qu'elle accompagne, sont bien différens de ceux qui lient les fièvres symptomatiques ou secondaires aux maladies qui les produisent; que les fièvres concomitantes sont liées d'une manière bien plus intime aux inflammations et aux autres affections locales qui existent avec elles.

C'est principalement à raison de ces rapports intimes des fièvres avec d'autres affections maladives, que l'on ne peut point les considérer comme formant une classe naturelle de maladies (1). Plus

---

(1) Sauvages (*Nosol. meth., cl. II*,) et Sagar (*Syst. morb. symptomat., cl. II*,) qui n'ont classé les maladies que d'après les différences de leurs symptômes, ont fait une classe particulière des fièvres, qu'ils ont entièrement séparée des inflammations et des autres maladies aiguës. Linné, Cullen, qui ont cherché à établir leurs classifications sur les différences plus essentielles de la nature des maladies, n'ont pas cru devoir séparer d'une manière aussi tranchante les fièvres des autres maladies aiguës. Ils ont réuni dans une même classe toutes ces maladies dont ils ont ensuite formé plusieurs ordres. Linné (*Gener. morb., clas. I*,) dans la classe des maladies fébriles, sépare les maladies exanthématiques, des critiques et des phlogistiques, et range les fièvres dans le second ordre. Cullen (*Synops. nosol. method., cl. I*,) dans sa classe des pyrexies, établit un ordre pour les fièvres essentielles; les phlegmasies, les exanthèmes, les hémorragies forment les autres ordres de cette classe. Vogel (*Definit. gener. morb., cl. I*,) a encore plus confondu les fièvres avec

on les isole, plus on s'éloigne de la méthode naturelle. Après avoir établi les caractères essentiels des fièvres par la distinction des ordres et des genres, il ne peut donc pas y avoir d'inconvénient, il ne peut même qu'être avantageux de fonder les différences de leurs espèces, sur celles de leur complication, non-seulement pour distinguer ces espèces d'après leurs différences les plus importantes, mais aussi pour les conserver telles qu'elles se présentent le plus souvent à l'observation.

Les fièvres de chaque genre se déclarent quelquefois, quoique rarement, dans un état de parfaite simplicité ; elles n'offrent alors à l'observateur d'autres caractères que ceux du genre auquel elles appartiennent, et forment l'espèce simple et essentielle de ce genre.

Lorsqu'au contraire une fièvre d'un genre quelconque existe avec une autre maladie, elle peut

---

les inflammations, puisqu'il a rangé ces derniers dans la classe des fièvres, et qu'il en a formé un ordre particulier sous le titre de fièvres composées. Selle, dans sa Pyrétologie, a également réuni les fièvres aux inflammations, mais sans les confondre, puisque sa méthode suppose une classe particulière d'inflammations, dont les divers genres, en se réunissant à ceux de la classe des fièvres, forment les espèces compliquées de cette dernière classe. M. Pinel, en s'écartant de cette méthode, s'est rapproché de celles de Sauvages et de Sagar.

avoir avec elle divers rapports qui établissent, comme nous avons vu, les caractères des fièvres concomitantes, des fièvres symptomatiques et des fièvres compliquées. Ces différences doivent indiquer celles des espèces, et chacune de ces espèces présente encore de nombreuses variétés. Les espèces concomitantes de chaque genre doivent différer entre elles à raison de la nature et du siège de la maladie à laquelle la fièvre se trouve réunie. Les espèces symptomatiques présentent des variétés analogues, mais moins nombreuses. Il en est de même des fièvres compliquées, qui d'ailleurs pouvant se former de la réunion accidentelle d'une maladie quelconque avec une fièvre simple ou essentielle, comme avec une fièvre symptomatique, doivent présenter un plus grand nombre de variétés.

Nous verrons, en nous occupant de chaque genre en particulier, quelles sont celles de ces combinaisons qui leur sont les plus familières; car les fièvres de tous les genres ne se combinent pas de la même manière et sous les mêmes rapports avec toute sorte de maladies.

Il faut enfin remarquer que toutes ces divisions et subdivisions sont encore insuffisantes pour indiquer toutes les différences et toutes les variétés des fièvres: et les méthodes nosologiques n'indiquent ainsi qu'une partie des rapports sous

COURS COMPLET
DE FIÈVRES.

CHAPITRE PREMIER.

Description générale des maladies.

LA maladie considérée d'une vue générale, au moins dans ce qu'elle a d'actif, est un *être* de même ordre que la vie, qui dépend du même principe, qui tend essentiellement aux mêmes fins, et qui est assujetti à des lois communes. Comme la vie nous est absolument inconnue dans sa nature, comme tout ce que nous en savons se réduit aux phénomènes que nous avons pu saisir, et que l'ensemble ou la collection systématique de ces phénomènes, observés pendant l'état de santé, compose, à proprement parler, tout le fond de notre science physiologique, ainsi que nous l'avons dit ailleurs; de même, pour acquérir sur l'état maladif des connaissances solides, il faut suivre la même route, il faut observer de la même manière; il faut également amasser des faits pour

nous procurer des idées : et ces idées seront d'autant plus lumineuses, elles seront d'autant plus éminemment applicables à la pratique, que nous aurons plus multiplié ces faits, et que l'ordre de distribution que nous aurons établi entre eux répondra plus exactement à leurs rapports naturels de dépendance et de succession.

Aussi m'attacherai-je principalement à décrire avec soin les différentes fièvres dont j'aurai occasion de vous parler. Mais avant d'entrer dans les détails, je m'arrêterai un moment sur la description générale des maladies, d'autant mieux que ce sujet nous menera comme naturellement à exposer quelques principes qui pourront nous être utiles dans la suite de ce Cours.

L'historien des maladies doit s'attacher avant tout aux maladies simples, primitives, élémentaires; et pour saisir chacune de ces maladies dans toute sa vérité, pour se mettre en état d'en former un tableau, dont les traits fortement prononcés puissent s'appliquer sans peine à toutes ses nuances et à toutes ses dégradations indéfiniment variées, il faut qu'il l'étudie dans l'âge, le sexe, le tempérament, le climat, le régime, l'habitude, dont l'observation a démontré la convenance avec elle. Car chaque maladie, comme chaque être de la nature, ne paraît ce qu'elle est, et ne jouit de toute la plénitude de son existence, qu'autant qu'elle se forme et qu'elle se développe sous un concours

de circonstances qui lui sont analogues et qui tendent également à favoriser sa production. (Les anciens étudiaient les maladies dans leurs élémens. *Galen.*, *Meth. med.*, p. 64.) Pour écrire méthodiquement de l'art de guérir, disait Galien, il faut, comme faisaient les anciens, Hippocrate sur-tout, décrire exactement le traitement de chaque maladie dans sa plus grande simplicité réelle : il est facile de voir ensuite de quelle manière on doit varier ce traitement simple, selon le degré de complication des maladies. « *Sanè solemnis veteribus* » *doctrina* (*quæ utinam nunc in usu esset*) *maximè* » *naturalis est. Quippe ii simplicis cujusque affec-* » *tus propriam curationem dicunt, præcipuèque* » *omnium Hippocrates. Medendi namque methodus* » *ad hunc modum bellissimè procedet, si de sin-* » *gulis simplicibus seorsìm præceperimus, post* » *deindè de compositis omnibus aliquam me-* » *thodum indicaverimus.* » *Liber III*, *pag.* 74, *De Meth. med.*, *edit.* Froben.)

L'ordre dans lequel se suivent les phénomènes constitutifs d'une maladie, est sans contredit une des circonstances essentielles qui composent la partie la plus intéressante de son histoire ; et nous verrons dans la suite que cette circonstance est une de celles qui vont le plus directement à distinguer les fièvres, et à établir bien nettement leurs différences réelles. Cet ordre cependant, tout important qu'il est, ne suffit pas ; et nous aurons

occasion de nous convaincre que des fièvres qui ne présentent qu'un seul acte, et dont le mouvement se soutient constamment au même degré de vigueur; que d'autres, au contraire, dont le mouvement total est coupé en plusieurs actes détachés qui se répètent à différens intervalles, et qui laissent entre eux, soit une suspension totale de fièvre, soit une simple rémission, et qui, par conséquent, présentent dans leur développement respectif des caractères de différence bien marqués; nous aurons, dis-je, occasion de nous convaincre que ces fièvres (si différentes les unes des autres par leur marche et par l'ordre dans lequel se présentent leurs phénomènes) soutiennent souvent entre elles des analogies multipliées, et qu'elles peuvent réellement tenir à un seul et même fond de maladie. En sorte que la division ordinaire des (1) fièvres en *continentes*, *continues*, *intermittentes*, telle qu'on l'entend dans l'école,

---

(1) M. de Sauvages, qui a suivi cette méthode, a fait un singulier aveu. La distinction des espèces de fièvres, et même celle des genres, est, dit-il, un travail inutile au moins, eu égard à l'état actuel des connaissances, puisque toutes les fièvres, les rémittentes, les continues, les intermittentes quotidiennes, tierces, doubles-tierces, etc., demandent à-peu-près le même traitement; la saignée, les purgatifs, et le quinquina quand ces premiers moyens ne réussissent pas, et qu'il n'y a point d'affection purulente. Ainsi, M. de Sauvages ne se livrait à ce travail que comme à un objet de pure curiosité: « *In*

est une division mal entendue qui coupe, sépare, désunit des choses qui sont nécessairement liées dans le système naturel des maladies. Vous pouvez consulter Stoll, 2.e volume, qui a parfaitement reconnu la nécessité d'un nouvel ordre dans la distribution des maladies fébriles, et sur-tout Selle, *Rud. pyretol.* Ce sont parmi les modernes ceux qui ont exposé les idées les plus analogues à celles que je tâcherai de vous faire connaître. Cependant, comme ce Cours est principalement destiné à vous faciliter l'intelligence des auteurs, ce qui suppose nécessairement que vous entendiez la nomenclature dont ils se servent, vous devez savoir qu'on appelle tritæophies les fièvres à redoublement, dont les redoublemens sont égaux, se font de deux jours l'un, et se font ordinairement sans froid, sans frisson précurseur, à moins que ce ne

---

» *actuali medicinæ statu parvi refert ad praxim non solùm species, sed etiam diversa genera febrium ab invicem accurate distinguere, quippè sive exacerbantes, sive continuas, sive intermittentes acutas, ut quotidianam tertianamque duplicem eodem fermè modo curant : phlebotomia, catharctica in omnibus primas tenent, et tantum in exacerbantibus et intermittentibus quæ his remediis resistunt, nec purulento principio debentur, kinkinam opponunt; intereà ut astronomi stellas, botanici plantas, quarum distincta cognitio visa utilis videtur, ita et nosologi diversas febrium species distinguere debent, ut perfectior evadat scientia medica, et in usus futuros paratior nosologia.* Nosol. meth., t. 2, p. 273; édit. in-4°., » t. 1, p. 322. »

soit dans le premier accès. On appelle amphimérines, des fièvres à redoublemens, dont les redoublemens sont égaux, et se font tous les jours : hémitritées, des fièvres qui ont des redoublemens chaque jour, mais tels qu'ils ne sont égaux que quand on prend par jours alternatifs. Sauvages, *Nosol. method.*, tom. 1, p. 328.

Nous verrons aussi par la suite qu'une maladie sans changer de nature, c'est-à-dire, étant toujours entretenue par la même cause matérielle, peut marcher rapidement, ou ne développer ses phénomènes que dans un espace de temps fort considérable ; en sorte que la division ordinaire des maladies en *aiguës* et en *chroniques*, est peu intéressante pour le médecin ; car, comme disait Hippocrate (*Galen., Meth. med.*, p. 104), le temps en soi n'indique pas (1), et le médecin ne doit s'appliquer qu'aux sources réelles d'indication ; il ne doit considérer dans les maladies que les circonstances qui vont à éclairer la méthode de traitement : toute autre circonstance, quoique vraie en elle-même, n'est pas d'une vérité médicinale, et ne doit pas entrer dans le système des faits vraiment propres à cette science.

(1) « *Nullam esse à tempore. . . In quoniam affectu indica-* » *tionem. Gal. Meth. med.* pag. 104 ; » car je m'attacherai surtout à vous faire sentir la conformité des idées que je vous exposerai avec la doctrine d'Hippocrate, le premier de tous les médecins.

(Nous devons cependant remarquer ici que, quoique des maladies aiguës et chroniques puissent être essentiellement de même nature, cependant elles présentent dans leur comparaison un caractère de différence important, c'est que dans les maladies aiguës la nature agit, au lieu que dans les maladies chroniques elle n'agit que d'une manière faible, incomplette, et quelquefois même absolument nulle : aussi peut-on établir que les moyens d'excitation sont plus généralement utiles dans le traitement des maladies chroniques. Mais il faut convenir que le plus souvent ces moyens d'excitation sont livrés à l'empirisme, et qu'il est difficile d'en assujettir l'emploi aux lois de la méthode, parce qu'il est très-difficile, quelquefois même absolument impossible, de déterminer jusqu'à quel point la nature excitée appliquera ses forces d'une manière utile ou pernicieuse; mais c'est sur quoi nous reviendrons dans la suite.)

Il faut donc principalement s'attacher, comme le disait Galien, à reconnaître une fièvre et plus généralement une maladie dans l'ensemble des phénomènes qu'elle produit, et non pas exclusivement dans son progrès, sa succession ; et pour cela, il faut se familiariser avec chacun de ces phénomènes; il faut les étudier comme isolés, comme solitaires ; il faut les arrêter pour ainsi dire, les considérer dans cet état de repos, et tâcher d'en saisir la manière, l'habitude, la forme, indé-

pendamment de leur marche, de leur mouvement, de leur allure.

On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'une maladie considérée dans chaque individu, présente une foule de différences déterminées par le *tempérament*, ou plutôt par l'ensemble des circonstances qui spécifient chaque individu, et qui le distinguent de tous les individus d'une même espèce; *car*, *selon le principe des indiscernables de Leibnitz*, il n'est pas dans la nature deux êtres absolument les mêmes; mais ces différences purement individuelles doivent nécessairement être négligées, et le médecin ne doit étudier dans les maladies que les rapports qui leur sont communs, et dont la comparaison puisse mener à l'établissement des préceptes applicables à plusieurs maladies; car la méthode n'est qu'un ensemble de dogmes ou de préceptes applicables à des faits particuliers.

Or, parmi les rapports que soutiennent entre elles les maladies, et qui peuvent faire l'objet de l'étude du médecin, les plus importans, comme nous le rappellerons très-souvent dans la suite, sont ceux qui sont tirés des moyens curatifs, *naturam morborum curationes ostendunt*; c'est aussi, à-peu-près ce qu'a dit Stoll, « *in tanta febrilium* » *causarum infinitate, quarum singulis respondebit* » *sua humorum, solidorumque crasis vitiata, et* » *sua febris, necessum omninò erit, febres esse*

» *non solùm innumeras, sed etiam summoperè à*
» *se invicem differentes, quemadmodùm ergò in*
» *febrium partitione non omnes omninò febres com-*
» *plectimur, neque ob dictam rationem complecti*
» *possumus, sed solùm quasdam, easque cardina-*
» *les, ac primarias statuimus, reliquas verò in*
» *partitione non expressas, ad eam febrium car-*
» *dinalem reducimus, quâ cum aliquam, quoad*
» *causas, decursum, et maximè quoad methodum*
» *medendi, analogiam habent, reducere solemus.*
» (Stoll, t. 3., p. 139, 140.)

» Nous ne devons pas dénommer et caracté-
» riser chaque maladie individuelle, mais nous
» devons en faire de grandes partitions, de grandes
» divisions rapportées à la différence essentielle
» des méthodes curatives qu'il ne faut pas con-
» fondre avec les remèdes, comme font les
» ignorans. »

La description des maladies ne doit être composée que des phénomènes qui leur appartiennent essentiellement, et qui les constituent ce qu'elles sont; il faut sévèrement en écarter, du moins il faut marquer d'un caractère de distinction tous ceux qui ne s'y joignent que par accident, et qui ne tendent qu'à altérer leur pureté, qu'à les contraindre et à les masquer de différentes manières.

Parmi les causes capables d'altérer une maladie, et de la charger d'accidens étrangers et super-

posés, une des plus puissantes, sans contredit, est une sensibilité excessive qui déplace tout, qui exagère tout, et qui mettant sans cesse ce qu'elle imagine et ce qu'elle craint, à la place de ce qui est, ne sait plus trouver de ressource dans les moyens de la nature, ou plulôt qui tourne contre elle ces moyens mêmes, et les fait servir à sa destruction ; c'est ainsi que, dans l'ordre des affections morales, une sensibilité mal réglée va si souvent à la perte des animaux, et qu'une terreur excessive éteint complétement, et tout d'un coup, des forces dont l'exercice serait nécessaire pour dérober ces animaux aux dangers qui les menacent; il est vrai que ces désordres qui nous frappent tant à la première vue, ne sont tels que par rapport aux individus; il est vrai qu'ils s'évanouissent et disparaissent quand on les rapporte au tout, et qu'ils entrent dans le plan de la nature universelle, qui, pour borner l'exubérance de certaines espèces, et, pour maintenir l'équilibre entre toutes, doit nécessairement faire servir les espèces infimes et trop nombreuses à la nourriture des espèces plus nobles et peu fécondes, « *omninò phœnomena metûs persuadent mihi,* » *non ad propriam conservationem metuentis in-* » *dividui, sed ad faciliorem destructionem, eas* » *virium diminutiones, cum metu conjunctas, à* » *creatore destinari.* (Haller, *Elementa physiol., lib.* » *V, p.* 588.)

» Je trouve que la terreur et tous les phéno-
» mènes qu'elle décide ne se rapportent pas à l'in-
» dividu, mais à l'espèce. »

Cette excessive sensibilité vitale qui agit si puissamment sur les maladies pour les altérer, pour les corrompre, pour en troubler, en intervertir le cours, se trouve sur-tout, comme l'a bien vu Stahl, chez les personnes vigoureuses, et qui ont joui pendant long-temps, et joui sans interruption d'une santé ferme et bien assurée; aussi est-il d'observation populaire que, généralement parlant, les maladies sont pour ces personnes des accidens plus graves, et qui s'accompagnent de dangers plus grands; tandis que les personnes faibles, d'une constitution délicate, et qui sont plus souvent malades, conçoivent, ce semble, plus nettement l'ordre des mouvemens maladifs, et les déploient avec plus de sécurité, parce qu'ils y apportent plus de régularité, plus de fermeté, plus de constance; en sorte qu'il en est de ceci comme de tous les autres actes de la vie. Car, comme chacun de ces actes dépend, comme nous l'avons dit souvent ailleurs, d'idées tracées dans la nature vivante, ces idées semblent se renforcer, et les actes qui en émanent deviennent d'une exécution plus sûre et plus facile, à mesure que la nature revient plus souvent sur ces idées, et qu'elle s'applique plus fréquemment, plus assidûment à les exprimer, à les réaliser. C'est là, pour

le dire en passant, la véritable raison de la plus grande *vivacité*, vivacitas, *aptitude à vivre*, contractée par l'âge, et de l'extrême mortalité des enfans qui viennent de naître, et qui, pour ainsi parler, n'ont pas encore appris à vivre. Le jour le plus mortel est le premier jour de la vie, disait heureusement M. de Sauvages.

Je pense qu'il est inutile de vous faire remarquer combien ce fait du moindre danger des maladies chez les personnes d'une constitution débile, est contraire à tout ce qu'on établit communément sur les causes nécessaires de mort dans les maladies.

Nous avons eu occasion de remarquer ailleurs, aussi d'après Stahl, que ces personnes faibles, souvent malades, et pour qui les maladies ne sont donc pas si dangereuses, atteignent cependant assez promptement le terme de la vie, et cela parce que les mouvemens vitaux présentent plus d'intensité et de vigueur dans les maladies que dans l'état ordinaire de santé; que dès-lors ces personnes, plus souvent malades, vivent plus en moins de temps, et que faisant ainsi une déperdition plus considérable de forces et de mouvemens, elles doivent épuiser et consommer plutôt la quantité qui doit fournir au développement total de la vie.

Les phénomènes étrangers aux maladies, et qui doivent être rayés soigneusement du tableau qui

les représente, dépendent encore très-communément ou d'un état de saburre, de surcharge des premières voies, ou d'un état de pléthore. Et par rapport à ces deux causes d'épiphénomènes, c'est-à-dire, de symptômes ajoutés à la forme des maladies, et qui les dépravent, nous pouvons remarquer que la saburre des premières voies, est un accident qui paraît plus fréquent de nos jours, qu'il ne l'était autrefois, (*Gal.*, *De cris.*, p. 454;) et la véritable raison de ce phénomène n'est pas tant peut-être dans le luxe plus recherché de nos tables, comme on le dit communément, que dans la différence de notre régime comparé au régime des anciens. Car, comme les anciens faisaient beaucoup d'usage des frictions, des bains froids et qu'ils prenaient beaucoup d'exercice, l'application continuelle de ces moyens diététiques imprimait à l'organe extérieur, ou à l'organe de la peau, une force plus considérable, qui, se réfléchissant par voie de sympathie sur les organes digestifs, rendait plus parfaite la fonction de ces organes, et les déchargeait plus complétement des sucs hétérogènes qui n'avaient pu subir l'assimilation vitale, et qui devaient être chassés hors du corps.

Au reste, en considérant ici la saburre des premières voies, et l'état du pléthore seulement comme des causes d'accidens qui s'établissent sur le fond d'une maladie et qui la dépravent

diversement, je suppose que ces causes sont légères, et que leur impression n'a pas appuyé profondément. Ainsi nous verrons dans la suite que la pléthore bien décidée tend à porter dans les humeurs une disposition inflammatoire; en sorte que cet état de pléthore peut être considéré comme une des nuances de l'état inflammatoire, ou plutôt comme un état inflammatoire imminent. Or, lorsque ce progrès est achevé, et que la pléthore est bien décidément transformée en affection inflammatoire ou phlogistique, cette circonstance n'est plus seulement une cause d'épiphénomènes, elle devient une maladie réelle, et qui demande une description à part.

En faisant ici, d'une manière rapide et générale, l'énumération des causes capables de corrompre et d'altérer une maladie, ce serait sans doute commettre une omission considérable que de n'y pas faire entrer les vices de traitement, et de ne pas noter l'impéritie des médecins, qui s'imaginent n'avoir rien fait digne de leur art, s'ils n'ont pas chargé le malade de médicamens, et qui mesurent toujours leur habileté sur le nombre et la variété des formules qu'ils savent prescrire. La nature se suffit à elle-même, disait Hippocrate; elle a reçu de son auteur le plan, l'ordre, l'idée des actes qu'elle doit opposer avec avantage aux causes de destruction qui l'assiégent. Mais le moyen qu'elle échappe, lorsqu'à la maladie se joignent des trai-

temens absurdes qui ne cessent d'agir contre elle, et de la solliciter à des mouvemens directement contraires à ceux qu'elle a conçus et établis contre cette maladie. (Lancisi, p. 1, p. 234, n.º 28.) Est-il étonnant, remarquait déjà Galien, que les observations d'Hippocrate ne se réalisent plus, et le moyen que la nature contrainte de tant de manières, puisse suivre sa marche constante, uniforme, périodique, réglée?

Les philosophes moralistes ont demandé que, pour connaître l'homme, on allât l'étudier loin de toute société, et dans des circonstances où tous les penchans natifs peuvent percer et se fortifier sans être pliés et modifiés par l'instruction ni par l'exemple.

Ce serait aussi une entreprise digne d'un médecin philosophe d'aller étudier la nature là où elle est en pleine vigueur, là où tous ses moyens se développent librement et sans contrainte, et d'aller l'observer sur des hommes qui, vivant complètement livrés à ses lois, n'ont rien à attendre de nos arts, mais qui n'ont aussi rien à redouter de leur abus, et de leur application si souvent malheureuse.

Le tableau historique des maladies doit présenter sans doute les causes extérieures et manifestes dont l'action a précédé l'invasion de ces maladies. Cependant il ne faut pas croire que la considération de ces causes puisse nous conduire à la connais-

sance exacte et précise de la nature des maladies qui suivent leur application sur le corps vivant.

D'abord, c'est que l'action de ces causes n'est pas absolue et nécessaire; mais sur-tout, c'est que lorsque ces causes déterminent une maladie, cet effet tient toujours à des circonstances sur lesquelles nos moyens d'expérience n'ont point de prise, et qui sont seulement en rapport avec le sens vital intérieur, c'est-à-dire, le sens qui règle l'ordre des mouvemens vitaux qui se passent dans l'intérieur du corps. Car, quoique ce sens vital intérieur dépende bien du même principe que celui qui anime les organes des sens, proprement dits, (puisque la raison d'individualité d'un animal ne peut être que dans la simplicité, l'unité rigoureuse et absolue du principe qui le vivifie ;) cependant ce sens vital intérieur est appliqué à recevoir des impressions d'une toute autre espèce que celles qui affectent les sens extérieurs, et qui sont les seules sur lesquelles notre physique puisse s'exercer.

Il suit de là que la considération des causes extérieures, manifestes ou *procatartiques*, comme on les appelle dans l'école, ne peut pas servir à établir le traitement méthodique d'une maladie, ou qu'elle n'indique pas par elle-même les moyens curatifs convenables à une maladie, et que ces moyens curatifs doivent être exclusivement déterminés par cette maladie, ou plutôt par les effets heureux ou malheureux observés antérieurement

dans des états dont l'analogie avec la maladie présente est bien établie et constatée : « *Nullam externarum causarum curationis indicatricem esse,* » *sed hujus indicationem ab ipso affectu initium* » *habere.* » *Meth. med. lib. IV.*

Il suit encore que ces causes manifestes ou sensibles ne peuvent pas nous servir à distribuer les maladies, et à former des espèces d'une manière lumineuse et vraiment applicable à la pratique. Cette prétention de déduire les espèces des maladies des causes manifestes qui les ont précédées, avait déjà été solidement attaquée par Hippocrate dans les médecins de l'école de *Gnide;* et cette prétention, rappelée par quelques nosologistes fort modernes, les a conduits à des conséquences d'une absurdité vraiment frappante, comme vous pouvez vous en convaincre aisément par la lecture de leurs ouvrages.

Je dis que les causes extérieures et manifestes ne peuvent pas indiquer à la rigueur les moyens de traiter une maladie, et dans cette assertion, je suppose que cette maladie est parfaitement établie, et que sa génération est absolument consommée. Car, si cette maladie n'avait qu'une existence fugitive et légère, si elle était encore dans l'acte de sa production, et que cette production qui s'avance dépendît de quelque cause évidente et manifeste, alors les moyens qui emporteraient cette cause, emporteraient aussi la maladie, non

pas en agissant formellement contre cette maladie même, mais en enrayant, en fixant le progrès qui va l'établir.

Ainsi, il est peu de maladies, peut-être même n'en est-il point, qui ne puisse dépendre d'une affection de l'estomac; or, quand cette affection de l'estomac est une collection d'humeurs dépravées qui flottent librement dans sa cavité, (ce qui doit être rangé dans la classe des causes extérieures,) l'émétique donné dès le principe peut emporter tout-d'un-coup des maladies fort différentes en apparence; mais il faut pour cela que ces maladies soient encore sous la dépendance de la cause manifeste: il faut, pour ainsi parler, qu'elles n'aient pas appuyé profondément; car si une fois ces maladies sont pleinement établies, l'émétique, en débarrassant l'estomac, emporterait bien la cause manifeste, mais n'emporterait pas la maladie qui subsiste indépendamment de cette cause, et qui seule maintenant peut indiquer les méthodes de traitement qui lui conviennent (1). De

(1) M. de Morgagni dit que, dans les temps où il régnait des maladies catarrhales, il s'en est souvent préservé et a arrêté les progrès de la maladie dont il commençait à éprouver les atteintes, en se tenant au lit plus couvert qu'à l'ordinaire, en prenant peu d'alimens, et sur-tout des végétaux, (le soir des choux,) et buvant le matin quelques tasses d'un bouillon fort léger, tiède, et soutenant par la chaleur les évacuations qu'il procurait communément par les sueurs ou les urines, et souvent par ces deux voies à-la-fois. Epist. 13, art. 4.

même, il n'est point de maladies qui ne puissent être décidées par la suppression de la transpiration, et qui, avant d'être établies ne puissent être prévenues par les moyens capables de rétablir la transpiration ; aussi, est-il facile de se convaincre que des maladies fort différentes ont été traitées avec avantage dans le moment de leur invasion par la méthode sudorifique ; et cette méthode accréditée par ses succès, n'est devenue pernicieuse que parce qu'on n'a pas su distinguer, en l'employant, les maladies formées des maladies encore dans l'acte de leur formation ; « *æstimare* » *verò ac discernere an causa quæ affectum excitavit, jam desierit, an nunc quoque ipsum tùm* » *augeat, tùm faciat ; Meth. med. lib. VI.* »

(« *Sed omninò in quibus effectrix causa adhuc* » *remanet, ab hâc inchoanda curatio est ; Meth.* » *med. lib. IV, cap. IV.* »)

Nous aurons occasion de parler fort au long d'un état dans lequel les maladies sont entretenues par des miasmes ou des corps étrangers qui flottent comme librement dans le tissu des chairs, et qui sont susceptibles d'être chassés par l'organe de la peau. Cet état se trouve assez communément dans les maladies aiguës contractées par voie de contagion: il se retrouve aussi quelquefois dans des maladies chroniques ; et c'est cette forme, cet état de maladie que quelques auteurs allemands ont décrit sous le nom de *pourpre chronique.*

CHAPITRE II.

Suite de la description des Maladies.

JE continuerai dans ce chapitre à parler de la description des maladies; ces généralités abstraites et qui peuvent paraître obscures, s'éclairciront quand nous entrerons dans les détails.

Les causes évidentes ou *procatartiques*, selon le langage de l'école, ne peuvent point servir, comme nous le disions, à distribuer les maladies, et à former des espèces d'une manière lumineuse et vraiment applicable à la pratique, parce que ces causes n'indiquent point en rigueur les moyens de traiter ces maladies; ces causes cependant méritent d'être notées, comme pouvant fournir des aperçus précieux, lorsqu'à l'aide de l'observation, on sait déjà qu'une maladie d'une certaine espèce répond très-communément à l'impression de telle ou telle cause manifeste.

Lorsqu'une maladie est bien décidée, dit Galien, il faut s'occuper uniquement de la nature de cette maladie pour trouver les remèdes convenables, et négliger les causes qui l'ont produite, et qui n'existent plus; ces causes qui peuvent être de quelque utilité pour nous donner la connaissance de cette maladie, ne peuvent vous don-

ner aucune lumière sur la manière de la traiter : « *Nam à nullo eorum quæ adhùc non permanent* » *indicatio sumi, ejus quod ex usu sit potest; sed* » *propthereà quod ad eum affectum noscendum,* » *qui omninò tum rationem, tum sensum lateat,* » *sæpè cogimur de externâ causâ inquirere; opina-* » *tur vulgus hanc quoque sanationis rationem in-* » *dicare quod planè secus est.* » C'est-à-dire, « une » cause qui ne subsiste plus ne peut pas fournir » d'indications; mais parce que quelquefois nous » nous servons heureusement des causes de cette » espèce pour parvenir à la connaissance de la » maladie, le peuple s'imagine qu'elles indiquent. » (Galien, *Meth. med. lib. IV, cap. III, in initio.* »)

On doit mettre dans la même classe, et noter d'après les mêmes vues l'état du sol, les productions qu'il fournit, les qualités des eaux, les phénomènes météoriques; parce que si, après une assez longue suite d'observations, on est parvenu à découvrir que telle espèce de maladie répond le plus ordinairement à tel concours de circonstances extérieures, on peut partir de ce fait comme d'une donnée pour présumer la nature d'une maladie, qui se présente dans un concours de circonstances à-peu-près semblables. (« *Nihil ob unam causam fit,* » *sed id pro causa apprehenditur quod contulisse plu-* » *rimùm videtur. Cels., præf.)* » Mais ces présomptions ont toujours besoin d'être confirmées par l'examen ultérieur de la maladie, étudiée dans l'en-

semble des phénomènes qu'elle présente, parce que non-seulement nous pouvons nous abuser sur des circonstances qui nous paraissent semblables; (c'est ainsi que des saisons qui nous paraissent absolument les mêmes, à raison de leurs qualités sensibles, peuvent essentiellement différer les unes des autres par des qualités occultes, comme disait Sydenham, qui cependant sont peut-être les plus importantes dans l'ordre de la production des maladies. Conf. Sydenham, *Opera omnia*, *t. I*, *pag.* 22, « *variæ sunt annorum constitutiones* » *quæ neque calori*, *neque frigori*, *non sicco humidove*, *ortum suum debent*, *sed ab occulta* » *potiùs et inexplicabili alteratione. . . . pendent*,) mais sur-tout, parce que, comme nous le disions, toutes les causes extérieures appliquées au corps vivant n'ont qu'un effet relatif à la disposition où il se trouve, et que cette disposition est le plus souvent parfaitement indépendante de l'ensemble des phénomènes qui l'environnent.

La description des maladies doit présenter exactement l'ordre ou la suite des phénomènes par le moyen desquels la nature met une maladie en voie de terminaison, et la conduit à une solution heureuse; car il n'est point de maladies, au moins de maladie fébrile, depuis la peste jusqu'à la simple fièvre éphémère, qui ne tende essentiellement à la conservation du corps, quoiqu'elles n'y parviennent pas toujours, (car en pathologie

il faut bien distinguer ce qui est bon en soi, de ce qui est suffisant,) il n'en est point qui dans son développement réglé et bien soutenu, ne présente un ensemble, un appareil, un système d'efforts exactement mesuré et proportionné sur l'activité de la cause de destruction dont le corps est atteint, et dont l'histoire ne doive par conséquent embrasser le rétablissement de la santé comme le phénomène majeur et fondamental auquel tous les autres sont attachés, et vers lequel ils convergent tous d'une manière nécessaire : et l'énumération de ces actes, de ces mouvemens salutaires qui sont donc liés et coordonnés entre eux, et qui sont tous appliqués et tendus contre la cause de la maladie, est d'autant plus utile, ou plutôt, d'autant plus indispensable, que dans l'ignorance absolue où nous sommes de cette cause, tout notre art se réduit toujours à rappeler l'ordre de ces mouvemens, à en presser la marche, ou à en modérer la vivacité, selon que la nature y apporte trop de lenteur, ou trop de précipitation. On ne saurait trop souvent rappeler le médecin à sa destination véritable, on ne saurait trop souvent lui répéter d'après Hippocrate, qu'il n'est que le ministre, l'interprète de la nature, qu'il ne peut sur elle qu'autant qu'il lui reste constamment asservi, et que son art est vain, illusoire, mensonger, si, à l'aide d'une assez grande quantité d'observations, il n'est pas venu à bout de connaître

l'ordre des mouvemens auxquels la conservation du corps est attachée, et dans l'état de santé et dans l'état de maladie.

Les signes qui indiquent qu'une maladie tend ou incline à la mort, sont des signes très-importans et qui méritent bien aussi d'être notés avec soin : ces signes cependant appartiennent plutôt à un traité de pronostic, qu'à une histoire exacte des maladies ; car ces signes sont plutôt tirés des accidens qui se joignent à une maladie, que de la nature même de cette maladie ou de la cause réelle qui la produit. « *Nonne et perperam in-* » *tellecto semeiologiæ scopo, hæc plerumque tan-* » *tum ad meram prognosim, neglectis causis ten-* » *dat. Selle, pyret. introd.* (1), et celui qui s'y

---

(1) Dans les maladies aiguës, l'événement ne peut pas se connaître bien précisément, d'après la cause ou la nature réelle de ces maladies, mais seulement d'après les accidens qui s'y joignent, (il est évident en effet que toutes les causes des maladies pouvant être détruites et surmontées par quelques individus de l'espèce humaine, elles pourraient l'être toujours ; et que quand elles ne le sont pas, et qu'elles amenent la mort, c'est par quelques accidens qui, dès-lors, leur doivent être étrangers :) et c'est en quoi elles diffèrent des maladies chroniques (qu'on distingue des maladies aiguës par le temps de leur durée, c'est-à-dire, par une circonstance absolument accidentelle, et non par la cause réelle qui les entretient, et à raison de laquelle elles sont absolument de même nature que les maladies aiguës,) dont quelques-unes sont décidément mortelles par elles-mêmes ; « . . *In acutis* . . . *salutis aut mortis*

attacherait exclusivement mériterait sans doute le reproche qu'Asclépiade faisait si injustement à Hippocrate, savoir, que ses ouvrages n'étaient que des méditations sur la mort. Ces signes n'ont guère pour nous d'autre utilité que de nous apprendre à borner nos espérances, et à marquer le terme au-delà duquel tous nos secours sont impuissans, parce que la nature n'est plus susceptible d'être rappelée à l'ordre de ses lois (1). En outre, l'histoire de ces signes doit présenter nécessairement beaucoup de confusion, parce qu'ils se succèdent avec un désordre, une irrégularité, qui ne permettent pas à l'observateur d'en apercevoir les rapports et d'en saisir la chaîne; car, lorsque la nature est en pleine vigueur, ses mouvemens sont parfaitement réglés, mesurés: ils se présentent constamment dans le même ordre, et ils sont dès-lors très-faciles à suivre et à connaître; mais il n'en est pas de même quand elle éprouve des aberrations profondes, car le nombre en est indéfini; et comme elle tend à sa conservation par

---

» *certitudo, haberi non potest sola morbi natura inspecta. . . .*
» *predictiones verò quæ ex supervenientibus accidentibus desu-*
» *muntur, tutiores sunt in acutis quam in chronicis.* Martian,
» Com. aph. 19, sect. II, pag. 305. »

(1) Il reste encore à celui qui est pénétré des vérités sublimes de la religion, à faire valoir les tendres motifs de consolation qu'elle présente.

des procédés simples et qui sont toujours les mêmes, elle marche à sa destruction par des routes dont il est impossible de fixer le nombre : *mille chemins ouverts conduisent chez les morts*, comme dit le poète : *mille ad hanc aditus patent ; (Sénèque le tragique ; Théb., act.* I. *)*

Parmi les différens actes qui menent une maladie à une solution heureuse, les plus importans sont les évacuations plus ou moins abondantes qui arrivent dans toutes les maladies, au moins dans toutes celles qui intéressent les forces digestives, comme nous le dirons dans la suite ; c'est-à-dire, dans toutes celles qui supposent une altération profondément établie dans quelque partie du corps, et qui, comme telles, ne peuvent se terminer complètement qu'autant que les produits sensibles de cette altération, ont été changés, élaborés et mis en état d'obéir librement à l'action des organes sécrétoires.

Or, pour déterminer l'espèce d'une maladie, il faut avoir beaucoup plus d'égard à la matière évacuée, et aux qualités sensibles qu'elle présente, qu'aux organes par lesquels s'en fait l'évacuation ; car, comme les organes qui servent de voie de décharge à la nature, sont très-généralement déterminés par les circonstances d'âge, de sexe, de tempérament, d'habitude, etc., c'est-à-dire, par des circonstances qui sont pleinement indépendantes du fond même de la maladie, il est clair

que ces organes ne peuvent pas eux-mêmes en fixer et en déterminer l'espèce réelle.

C'est ainsi que, dans une maladie qui a beaucoup d'activité et qui marche rapidement, l'effort critique éclate très-communément vers les parties supérieures, et l'évacuation qui la termine se fait alors par quelque organe situé supérieurement; au lieu qu'une maladie essentiellement la même, mais qui traîne en longueur, trouve sa crise dans des évacuations qui se font par des organes inférieurs, ou plutôt par des organes situés au dessous du diaphragme, selon l'importante division établie par Hippocrate.

Une fièvre décidément inflammatoire, qui, dans un jeune homme plein de vigueur, se termine par une hémorragie ou un flux de sang abondant par les narines, se termine par un flux d'hémorroïdes dans des hommes hémorroïdaires, et très-généralement dans les femmes par un flux de sang par la matrice, parce que cet organe étant plus fréquemment en action, la nature est comme invitée et sollicitée à porter sur lui tous ses mouvemens.

Nous pouvons observer ici qu'en général les maladies inflammatoires, et qui, comme telles, peuvent se terminer par des évacuations de sang, sont beaucoup moins dangereuses chez les femmes que chez les hommes, comme l'avait déjà observé Hippocrate; et la véritable raison de ce phénomène, c'est que dans les femmes, la nature ayant

plus d'habitude des hémorragies, les hémorragies se produisent chez elles avec plus de facilité et plus de sûreté.

Dans les maladies qui traînent en longueur, et qui, dès-lors, se terminent par des abcès ou des dépôts, (« *si verò lentus fuerit morbus.... in his » abcessus contingunt.... Hippocr.* ») ces dépôts se forment très-généralement dans les parties du corps qui sont affectées d'une faiblesse relative, soit par différentes incommodités précédentes, comme blessure, luxation, contusion, soit par l'effet du genre de vie propre à chacun, comme l'a vu Hippocrate. (« *Sed et si quid doluerit quis anteà quàm » ægrotet, ad eas partes infirmatur.*) Nous pouvons remarquer ici que dans les extrémités inférieures, les métastases de cette espèce, et en général les tumeurs, les varices, etc., arrivent plus communément dans l'étendue de la jambe, que sur le pied proprement dit, et sur la cuisse : Kokaki rapporte avec raison ce phénomène à ce que les cuisses trouvent leur émonctoire naturel dans les veines hémorroïdales, et que, par rapport au pied, la formation continuelle des ongles fait, en quelque sorte, office d'émonctoire. (Thèses de chirurgie de De Haller.)

Dans les maladies, dont la crise embrasse un certain espace de durée (1), c'est-à-dire, dans les

---

(1) C'est ce qu'on appelle *Lysis* : cette forme de crise est

maladies qui se terminent par différentes évacuations, lesquelles se font pendant un espace de temps assez long; très-communément les premières évacuations se font par des organes supérieurs, et les dernières par des organes situés inférieurement. « *Si caput doleat, in pectus descendit, in* » *hypocondrium, deindè in coxam; (De morbis* » *vulgaribus, lib. II, sect. V. Martian, p.* 196. » *)* Ainsi dans une fièvre catarrhale, et ce sont les fièvres de cette espèce qui, comme nous le verrons, sont les plus sujettes à subir un certain nombre d'évacuations successives, parce qu'à tout prendre, ce sont celles qui marchent avec plus de lenteur. La matière muqueuse ou pituiteuse qui établit la cause matérielle de ces maladies, s'évacue d'abord assez communément par la membrane pituitaire, c'est-à-dire, par le nez et par la bouche, et puis par la voie des poumons; enfin, l'appareil des mouvemens critiques se tourne ou vers les intestins, ou bien plus souvent vers les voies urinaires; et alors l'urine qui coule en abondance,

---

beaucoup plus commune de nos jours qu'elle ne l'était autrefois à raison de la faiblesse de la nature. (Stahl, Pathol. part. II, section IV.

« *Apud nos rariùs incidunt repentina illa et perturbationis* » *plena judicia quas crises propriè appellari voluit Galenus,* » *sæpiùs autem exsolvuntur alternantibus coctione et excre-* » *tionibus.* (Haller, cité par Schroëder, t. II, p. 57.) »

et qui dépose une grande quantité de matière muqueuse, termine complètement la maladie.

A cette occasion, nous pouvons remarquer que le total d'une maladie bien réglée est partagé en différens périodes, qui correspondent à ceux qui mesurent la durée totale de la vie, et que ces périodes sont également marqués et distingués les uns des autres par l'action des mêmes organes; car, comme le premier âge ou le premier période de la vie est déterminé par l'activité plus considérable des organes supérieurs, que le second âge ou l'âge moyen est marqué par l'action plus vive des organes de la poitrine, et le dernier âge enfin par l'action plus vive des organes du bas-ventre, et que cette succession nécessairement dépendante des progrès de la vie, devient la cause ou le fondement réel des maladies attachées aux différens âges; qu'elle explique, par exemple, pourquoi les maladies de la tête sont des maladies de l'enfance, pourquoi les maladies de la poitrine sont les maladies de la jeunesse, et enfin pourquoi les vieillards sont plus sujets aux maladies du bas-ventre (1), selon l'aphorisme d'Hippocrate, dont

---

(1) M. Samoilowits a observé que, dans la peste qui régnait à Moscou, les dépôts se faisaient chez les enfans sur les glandes de la tête, sur les glandes des aisselles dans la jeunesse, et enfin sur les aines dans un âge plus avancé. Cette observation est analogue à celle d'Hippocrate, qui, dans une constitution

Stahl a tiré le parti le plus heureux pour lier, enchaîner, coordonner une quantité considérable de faits de pratique. Ainsi, dans le premier âge ou le premier période des maladies, ces mouvemens sont bien évidemment dirigés vers les parties supérieures; et dans le dernier période, les mouvemens se portent au contraire vers les parties

---

pestilentielle, vit que les dépôts se faisaient sur les glandes des aisselles, quand quelque partie de la poitrine était affectée, et sur celles des aines, quand c'était le bas-ventre qui était affecté. (Prosper Martian, pag. 248.)

« *Ex qua colligimus, quotiescumquè in peste bubones hi* » *apparent, si in inguine fiant, venas majòres ad hepar affec-* » *tas esse, si verò sub axillâ oriantur, arterias propè cor* » *sitas obsessas esse.* »

C'est par la même raison que les accidens déterminés par la grossesse affectent d'abord les parties supérieures, et qu'ils se font ensuite plus spécialement ressentir vers les parties inférieures. Que les nausées et les vomissemens ne se portent guère que jusqu'à la fin du 3.e mois, et que c'est alors que commence le gonflement des extrémités inférieures, etc. (qu'on attribue à la pression de la matrice sur les veines iliaques, mais à tort, puisqu'ordinairement ce gonflement se dissipe quelques jours avant l'accouchement:) Sauvages, *Phlegmatia gravidarum de* Puzos. Ce phénomène a été mal expliqué par Vallesius, (*Epid. lib. VII, p.* 797,) et par Prosper Martian, p. 252.)

Aussi ces accidens qui tiennent donc à une révolution absolument naturelle, sont-ils le plus souvent indifférens, et même on observe que les femmes qui sont tourmentées de vomissemens pendant les premiers mois de leur grossesse, sont celles qui ont les couches les plus heureuses. (Selle.)

inférieures, (« *declinante deorsùm morbo. Hippo-*
» *crate*, *De humoribus. Martian*, vers. 62 ; c'est-à-
» dire que le déclin des maladies répond à leur ten-
» dance vers les parties inférieures,) » et c'est la raison pourquoi, dans les cas de saburre ou de turgescence des premières voies, les émétiques sont généralement mieux indiqués dans le principe ou le commencement d'une maladie, et les purgatifs vers la fin.

Les faits que je viens de rapporter prouvent donc que les organes qui servent de voie de décharge à la nature, et par lesquels s'évacuent les causes matérielles d'une maladie, sont très-communément déterminés par des circonstances parfaitement étrangères à la maladie, et que par conséquent la différence de ces organes ne peut pas servir à en fixer l'espèce d'une manière nette et précise. Or, l'action de chaque organe s'annonce nécessairement par un appareil de mouvemens particuliers, et dès-lors il est évident que, dans le tableau qui représente les phénomènes constitutifs d'une maladie, il faut distinguer avec grand soin ceux qui sont relatifs à l'action de tel organe, et qui ne caractérisant pas cette maladie, désignent seulement quelles sont les voies par lesquelles vont se faire les évacuations qui la doivent terminer.

Nous touchons ici à la partie la plus importante et la plus difficile de la description des maladies. Chaque organe est chargé d'une fonction particu-

lière, et dès-lors la lésion ou l'affection de chacun d'eux produit et développe nécessairement des symptômes, des accidens, des phénomènes d'un ordre particulier; or, une maladie, sans changer de nature, peut porter son impression sur un organe ou sur un autre; et dans ces circonstances différentes, il est clair qu'elle se produira sous des symptômes bien différens (1): et voilà ce qui jette sur la pratique de l'art une difficulté considérable, puisque des apparences uniformes cachent et dérobent des maladies essentiellement différentes, et que, réciproquement, des symptômes différens proviennent d'un seul et même état maladif. En sorte que, dans la description d'une maladie, il faut bien distinguer les phénomènes qui émanent

---

(1) « *Videntur quidem morbi, inter se nihil simile habere* » *propter diversitatem scilicet locorum, quum sit tamen una* » *morborum omnium, et species, et causa quoque eadem.* » *(Hipp. de flatibus cornaro, n.° 4.)* »

Et dans le même livre : « *Morborum autem omnium unus et* » *idem modus est. Locus verò eorum differentias facit. (Id.* » *ibid.)* »

Prosper Martian dit très-bien que cela ne doit pas s'entendre à la rigueur de toutes les maladies, mais seulement en tant que plusieurs maladies très-différentes en apparence et à raison du lieu qu'elles occupent, peuvent cependant être de même nature, et dépendre réellement de la même cause. Vers. 32 : « *Ita ut ab una et eadem causâ, quodlibet morbi genus,* » *originem habere possit, etc.* »

de sa nature et qui la caractérisent sûrement, d'avec ceux qui indiquent seulement l'organe ou l'ensemble d'organes sur lesquels son action se porte d'une manière plus spéciale ; ou, en d'autres termes, il faut bien distinguer les phénomènes maladifs d'avec les phénomènes organiques. (Consultez sur cet objet la préface de la phthisiologie de Morton, Baglivi, *Praxis medica*, *lib. II*, *cap. IX*; Tissot, *De febre biliosâ ;* Van-den Bosch, Sydenham, Huxham, et sur-tout l'excellent ouvrage de M. Selle, *Rudimenta pyretologiœ.*) Vous voyez combien est mal entendue, peu philosophique et dangereuse pour la pratique, la méthode de distribution de *Sauvages*, (homme très-savant, mais qui pouvait être mieux savant. *Je ne m'enquiers point*, *disait* Montaigne, *du plus savant*, *mais du mieux savant*, *)* et autres méthodes analogues, uniquement fondées sur la similitude ou la dissimilitude que présentent les symptômes d'une maladie, sans égard à la nature réelle de l'affection dont ces symptômes peuvent dépendre. (Sur les différens systèmes de distribution des fièvres, voy. Gal., t. III, p. 613, 614, *comm.* 1, *lib. VI*; Hipp., *De morb. vulg.*)

Tout le monde convient de cette vérité, par rapport aux affections périodiques à courts intervalles, nerveuses ou convulsives, et nous en verrons des preuves évidentes dans les fièvres intermittentes, malignes, ou insidieuses, comme on les appelle, lesquelles peuvent se masquer sous la

forme de toutes les maladies, et qui, malgré cette variété indéfinie de symptômes, cèdent au même traitement, c'est-à-dire, à l'administration méthodique du quinquina, parce qu'elles dépendent du même principe, et qu'elles ne sont en effet que des modifications différentes d'un seul et même état maladif, savoir, d'une constitution nerveuse ou spasmodique.

Mais cette identité d'affections maladives, qui subsiste donc dans toute son intégrité, malgré la différence des organes affectés, et que la sagacité de l'observateur doit saisir à travers les fausses apparences qui la masquent et la dérobent, n'est pas vraie seulement des affections nerveuses, mais encore de toutes les autres affections maladives. C'était un des dogmes fondamentaux de la doctrine des anciens, et ce dogme a été principalement confirmé de nos jours par les travaux de Sydenham et de Stoll : nous en verrons des preuves plus détaillées dans la suite; il me suffit de remarquer ici avec Sydenham (le grand Sydenham dont vous ne sauriez trop méditer les ouvrages,) que lorsqu'une constitution épidémique est bien établie, quoique cette constitution épidémique ne soit point déterminée par les qualités sensibles de l'air, cependant ces qualités sensibles donnent à cette constitution épidémique des modifications particulières, parce qu'elles la déterminent à porter son action sur tel ou tel organe,

dans lequel elles introduisent une faiblesse relative. Ainsi, comme les organes de la poitrine sont généralement affaiblis par l'impression du printemps, et que vers la fin de l'automne, ce sont les organes du bas-ventre qui sont affectés de cette faiblesse relative, une constitution épidémique qui a débuté au printemps par des affections de poitrine, produit en automne des affections du bas-ventre, qui sont essentiellement les mêmes que les affections de poitrine du printemps précédent, supposé que la constitution se soit soutenue sans changement; et ces affections de poitrine et du bas-ventre, qui sont donc si différentes par les symptômes qu'elles produisent, demandent cependant la même méthode de traitement, parce qu'elles dépendent d'une seule et même maladie; or, l'essence réelle d'une maladie locale doit s'étudier dans la fièvre concomitante, comme nous le verrons dans la suite.

M. Malouin a observé dans une affection catarrhale des poumons qui régnait épidémiquement à Paris en 1774, que, lorsque les femmes en étaient attaquées dans le temps de leurs règles ou peu avant, elles éprouvaient beaucoup de dérangement dans cette évacuation, et que le plus communément elles avaient des crachemens de sang, parce que l'impression que la constitution régnante portait dans le poumon, établissait sur cet organe l'appareil de mouvemens qui doit se diriger vers

la matrice, pour décider et soutenir les évacuations menstruelles.

Van-den Bosch remarque que la constitution vermineuse produit des maladies en apparence très-différentes, selon les différentes saisons ; des fièvres pleurétiques ou péripneumoniques à la fin de l'hiver, et des fièvres remittentes ou intermittentes vers l'automne. « *Autumno successerunt* » *febres biliosœ*, *hepatitidem mentientes*, *hieme* » *rursus contigerunt peripneumoniœ.* »

L'observation pratique démontre que les différentes saisons introduisent dans les différens organes une faiblesse relative qui détermine ces organes à devenir le sujet des maladies établies épidémiquement, et qui peuvent être constamment les mêmes quoiqu'elles se présentent sous des formes très-différentes. Les organes affectés d'une faiblesse relative dans les différentes saisons, sont la tête en hiver, la poitrine au printemps, et le bas-ventre dans l'été et l'automne, comme l'ont très-bien reconnu Sydenham et Stoll.

Nous remarquerons ici que, dans l'année médicinale, les saisons se comptent différemment que dans l'année ordinaire ; dans l'année médicinale, le printemps débute vers le 12 février, l'été en mai, l'automne vers le 12 août, l'hiver le 12 novembre. (Piquer.)

Nous avons remarqué ailleurs que le corps est divisé en deux parties latérales par un plan per-

pendiculaire qui le coupe dans le sens de sa longueur; or, il paraît aussi que chacun de ces côtés est plus affaibli ou plus disposé à ressentir l'impression des causes de maladie dans une saison que dans l'autre. Ainsi Van-den Bosch et d'autres ont observé qu'une affection établie dans les premières voies, par exemple, une affection vermineuse, porte plus fréquemment sur le côté droit pendant le printemps et l'été, et sur le côté gauche pendant l'automne.

Il paraît aussi que l'on doit, comme le faisaient les anciens, considérer le corps, comme réellement divisé par un plan perpendiculaire qui le distingue en partie antérieure et postérieure : nous verrons l'utilité de ces considérations en traitant des fluxions, et de l'emploi des moyens révulsifs. (Gal., *Method. med.*, *lib. V*, *pag.* 122, *edit.* Froben.)

Nous apercevons déjà combien d'erreurs doivent commettre dans la pratique ceux qui partent du nom donné à une maladie, d'après deux ou trois symptômes les plus apparens pour établir le traitement de cette maladie ; pour qui, par exemple, toute affection de poitrine avec fièvre aiguë, douleur de côté, toux, difficulté de respirer, est toujours une pleurésie, toujours une maladie de même espèce, qui demande toujours d'être traitée de la même manière : tandis que, dans le réel, l'espèce d'une pleurésie ne peut être déterminée que d'après l'espèce de fièvre qui l'accompagne,

et traitée en conséquence (1). La pratique d'Hippocrate était bien différente de celle des médecins à qui il suffit de savoir qu'il y a inflammation de poitrine pour prodiguer les saignées. Hippocrate dit que, dans les crachemens de sang, il y a trois circonstances qui peuvent contre-indiquer l'usage de la saignée, la saison de l'année (l'été, comme l'interprète Galien), la pleurésie et la bile. « *Impe-* » *dimentum in cruenta spuentibus, tempus anni,* » *pleuritis et bilis. (De humoribus, comment. Prosp.* » *Martian, vers.* 198.*)* »

Les anciens ne donnaient point le nom de fièvre aux affections locales. La nomenclature des anciens était bien mieux entendue, et n'entraînait pas les mêmes inconvéniens. Galien nous apprend qu'ils donnaient le nom de fièvre seulement aux affections générales, et qui étaient dénuées d'affections locales, *(« cùm non, ut aliis ita et Hippocrati mos*

---

(1) Il y a dans Vallesius un beau passage sur la nécessité de considérer les causes réelles des maladies pour diriger convenablement leur traitement ; je vois, dit-il, que tous les vrais médecins ont attaqué les maladies dans leur cause, et qu'il n'y a que les ignorans qui se conduisent d'après les symptômes. « *Illud unum dicam generatìm, Hippocrates, et omnes qui in* » *magno fuerunt pretio medicos, indicationem causæ sequi* » *consuevisse, multò audaciùs quàm vulgares medici, qui ple-* » *rumque præsentibus symptomatibus territi illisque occurren-* » *tes, morbos plerosque producunt, et vix nisi levissimos per-* » *sanant. Epid. lib. VII, pag.* 841. »

» *sit, febris speciem phrenitim asserere. Gal., De* » *morb. vulg., in lib. VI, comm.* 1, *v.* 9, *t. III, p.* 611; » *idem, comm.* 3, *De morb. vulg., lib. I, n.°* 4, *t. III,* » *p.* 464; *Lancisi, Op. omn., p.* 118, *cap. VI, n.°* 3, ») et que les dénominations des affections locales étaient prises de la partie qu'elles occupaient; en sorte que le mot pleurésie, par exemple, était une expression aussi vague, aussi générale que celle de fièvre, et qui comportait les mêmes distinctions.

La connaissance exacte des maladies simples et primitives, telle que nous l'avons demandée, et telle que nous tâcherons de la présenter dans la suite, est absolument nécessaire pour connaître les maladies compliquées, pour distinguer leur mode de complication, et pour analyser leurs divers degrés de dominance respective.

Or, cette complication des maladies prises en général, peut se faire de deux manières différentes; car, ou ces maladies simples s'unissent sans se confondre, et le principe de vie se livre successivement au développement de chacune de ces maladies qu'il conserve dans toute son intégrité, ou bien la complication de ces maladies peut être si intime, qu'elle donne lieu à de nouvelles maladies entièrement différentes de chacune des maladies élémentaires : nous verrons dans la suite que cette seconde espèce de complication, ou cette confusion de maladies, comme dit Galien, est un accident qui s'accompagne le plus souvent du

plus grand danger (1), non pas tant, comme on le dit communément, par la circonstance de ne laisser aucun repos au malade, (car la fièvre continue, et mieux encore la fièvre continente sont dans le même cas,) mais sur-tout par la difficulté que trouve la nature à mener à-la-fois plusieurs maladies sans les confondre et les troubler les unes par les autres.

CHAPITRE III.

Définitions qu'on a données de la fièvre.

DANS mes leçons préliminaires, j'ai eu l'honneur de vous exposer quelques généralités sur les maladies; je passe maintenant plus particulièrement à la considération des fièvres qui forment proprement mon objet; mais vous voyez d'abord, d'après ce que j'ai dit sur la nécessité de décrire exacte-

---

(1) « *In febri quam semi-tertianam* (c'est l'hémitritée, selon » Galien, qui est le produit de l'union intime de l'affection bi- » lieuse et de l'affection pituiteuse,) « *vocant cùm morbi deve-* » *niunt acuti, tùm præ cæteris est lethalis, ac tabidi, et qui* » *longis aliis morbis detinentur hâc præcipuè ægrotant. De* » *morb. vulg. Hipp. lib. I, comment. Galeni, t. III, p.* 464. »

La fièvre hémitritée accompagne ordinairement les maladies qui tendent à la mort. (Hippocrate.)

ment les maladies pour les connaître, de présenter, d'une manière large et libre, l'ensemble de leurs phénomènes, et de noter scrupuleusement leur ordre de succession et de dépendance. Vous voyez que nous n'avons pas beaucoup à compter sur ces définitions que l'on donne communément de la fièvre; définitions qui s'arrêtent exclusivement à deux ou trois symptômes les plus apparens, le plus souvent indifférens, et qui, dans la vue de simplifier l'art et de le rendre plus facile, vont en effet à le détruire et à le rendre complètement nul.

Cependant, comme dans la recherche de la vérité, il importe de marquer les fausses routes qui peuvent nous éconduire, et que nous devons assez à l'autorité pour que des erreurs consacrées fassent aussi partie de nos connaissances, il doit entrer dans mon plan de vous faire part des définitions de la fièvre les plus ordinaires et les plus généralement reçues.

Galien définissait la fièvre ou faisait consister l'essence de la fièvre dans une augmentation de chaleur; mais il voulait, de plus, que cette augmentation de chaleur fût accompagnée d'un désordre sensible et soutenu dans l'exercice des fonctions, et il ajoutait encore que cette augmentation de chaleur devait dépendre d'une affection même du cœur; et lorsque Galien voulait que le cœur fût principalement affecté dans la fièvre, et qu'une maladie quelconque qui n'intéressait pas le cœur

ne fût pas encore la fièvre, c'est qu'il regardait le cœur comme le siége le plus important du principe de la vie, quoiqu'il sût très-bien que cet organe, pour subsister ou pour exercer ses fonctions, avait besoin de l'action de tous les autres organes, et spécialement de l'action du cerveau, lequel avait besoin réciproquement d'être soutenu et vivifié par l'irradiation continuelle du cœur; de manière que cette réciprocité d'action continuelle de la part des principaux centres de vitalité, était la circonstance majeure, fondamentale, à laquelle Galien attachait la vie ou l'exercice même des fonctions, comme nous l'avons dit ailleurs.

Cette définition de Galien (« *febris est immo-* » *dicè auctus calor*, *ut et hominem offendat et ac-* » *tionem lædat*, *accensus in corde et procedens* » *ab eo in totum corpus,* ») est donc susceptible d'un sens plus favorable que celui qu'elle présente à la première vue. Cette définition peut être admise jusqu'à un certain point, quand elle est interprétée et expliquée d'après les véritables idées de ce grand homme; et certainement Fernel et tous ceux qui l'ont suivi ont pris le change, quand ils ont prétendu que Galien, par cette augmentation de chaleur constitutive de la fièvre, entendait toujours une augmentation de chaleur physique, et qu'ils en ont conclu que le frisson ou le premier stade de la fièvre ne devait point être regardé comme appartenant réellement à la fièvre;

conséquence d'une absurdité frappante, et qui, de la part d'un homme du mérite de Fernel, prouve combien l'esprit humain est capable de s'égarer, quand il se laisse conduire et qu'il se règle uniquement d'après l'autorité.

En effet, non-seulement Galien a reconnu, contre l'assertion de Fernel, que le frisson par lequel débutent la plupart des fièvres, est une dépendance même de la fièvre; mais il a connu et décrit des fièvres qui s'accompagnent pendant tout leur cours d'un froid continuel à l'habitude du corps (épiales) dans lesquelles les forces concentrées à l'intérieur ne peuvent s'étendre, se relever, se distribuer sur tous les points de la masse du corps, et qui dès-lors ne présentent que le premier période ou la première stade des fièvres ordinaires et bien réglées, comme nous le dirons bientôt. Mais, ce qui est plus décisif, c'est que Galien a connu qu'une augmentation de chaleur physique, analogue à celle qui a lieu le plus communément dans les fièvres, peut exister sans que la fièvre existe réellement : il parle donc d'une espèce de fièvre simple ou nerveuse, qui attaque assez communément les personnes affaiblies par une longue maladie précédente, (et sur-tout d'une constitution très-sensible, *quorum corpus ipsum admodum sensibile ;*) et il dit que si dans le commencement de l'invasion, ou lorsque le période du frisson commence à s'établir, on donne un

cordial, par exemple, du pain trempé dans du vin chaud, on supprime tout d'un coup et le froid et la chaleur qui doivent suivre; « *equidem ita fe-* » *bricitantes aliquos ostendi tibi maximè ex iis qui è* » *longo morbo convaluerant quorum cum uni forte* » *fortunâ occurrissem, qui mox antè horrescere* » *cæpisset; ut rem exposuisset dato ex vino diluto* » *pane continuo horrorem inhibui... atque ut semel* » *dicam, quibus incipientis adhuc accessionis ade-* » *rant symptomata, iis omnibus panem ex vino* » *diluto ac calente maturè exhibens, et horrorem* » *statìm inhibui, et febrem prohibui*; » si au contraire on donne ce cordial lorsque le période du froid est un peu avancé, on prévient bien la fièvre, mais on ne prévient pas l'augmentation de chaleur, qui subsiste donc indépendamment de la fièvre; « *quod si paululùm aliquandò morere, utique* » *febris ne tum quidem, calor tamen multus iis* » *advenit.* » Ce qui prouve bien évidemment, comme nous le disions, que, lorsque Galien attribuait la fièvre à une chaleur plus vive, il n'entendait point parler d'une chaleur physique capable d'affecter nos sens, et que la valeur de cette expression doit être interprétée d'après les principes de philosophie qu'il avait adoptés, et qui lui faisaient identifier le principe de chaleur avec le principe même de la vie; en sorte que la définition de Galien se réduit à dire que la fièvre est une augmentation de force et de mouvement :

proposition qui est vraie dans sa généralité, mais qui est parfaitement inutile; car ce qu'il nous importe de connaître, c'est le mouvement dont l'intensité augmentée constitue la fièvre, et surtout c'est la direction, la tendance, la destination de ce mouvement.

Cette observation de Galien sur l'augmentation de chaleur physique qui suit une fièvre contrainte et comme avortée par des moyens convenables, me paraît analogue à l'observation de M. De Haën (1), qui a expérimenté qu'après les fièvres, de quelque espèce qu'elles soient, terminées, soit spontanément, soit par les secours de l'art, la chaleur se soutient assez constamment pendant sept ou huit jours consécutifs à quatre ou cinq degrés au-dessus de la température ordinaire; en sorte qu'au lieu que, dans un homme parfaitement sain, la température est à-peu-près de 97 à 99 degrés au thermomètre de Fahrenheit, dans un homme qui vient d'avoir la fièvre, la chaleur est de 100 ou 101 degrés pendant les huit jours qui suivent la terminaison apparente de cette fièvre (2). C'est relative-

(1) Vous devez consulter son *Ratio medendi* : c'est un ouvrage qui contient une foule de choses intéressantes, sur-tout sur les maladies chroniques; car, comme le connaît très-bien M. Stoll, M. De Haën, est un des médecins modernes qui ont le mieux écrit sur le traitement des maladies chroniques.

(2) La fréquence du pouls se soutient aussi pendant quelque temps dans la convalescence des maladies fébriles; et ne

ment à cette chaleur subsistante, après la solution complète des maladies, que les sueurs partielles peuvent être utiles, ainsi qu'Hippocrate l'a remarqué : « *Quibus calores multi quandòque sedantur,* » *hi non per totum corpus, sed, aut circà cervicem,* » *aut sub alis, aut capite sudant, liberantur.* ») Car ces sueurs agissent alors comme moyen de refroidissement, ainsi que Prosper Martian l'a parfaitement bien expliqué. *(Epid., lib. VII, pag.* 258*, vers.* 148.*)* « *Quotiescumque judicatis morbis,* » *calores quidam permanent multi hoc est alias* » *atque alias frequenter invadentes, hi cessant,* » *non per sudorem universalem, ut in febribus* » *contingit, sed si circà cervicem aut sub alis erum-* » *pat; et ratio est, quia cum præfati calores ob* » *humorem, reliquiis simplici alteratione incales-* » *centibus ortum ducant, eos ventilari sufficit; cujus* » *ventilationis signum erit, sudor circà cervicem et*

---

se dissipe guère qu'à moins que les forces ne se rétablissent par l'exercice et la nourriture. Morgagni dit, avec raison, que le médecin ferait beaucoup de mal, s'il regardait cet état de fréquence du pouls comme un état fébrile, et s'il défendait en conséquence de sortir du lit et de prendre de l'exercice: « *Quæ* » *fortassè causa est cur non raró, pervictis jam febribus, ægri* » *tamen, si nihil aliud quam frequentiam pulsuum attendat,* » *febricitare videantur, cò quia minùs peritis, magisque ti-* » *midis medicis in lectulo inqui et usque retineantur; cùm indè* » *paulatìm ut vires sinunt, si convalescere quidem velimus,* » *sint extrahendi. Epist. XXIV, art. XXXIII.* »

» *ad alas, ubi venæ adsunt majores et quarum* » *transpiratione totum corpus refrigeratur.* »

(Nous avons parlé ailleurs assez au long du refroidissement attaché à l'acte de l'évaporation, et par conséquent à la sueur.)

Nous devons conclure de ces observations, que lorsqu'une fièvre paraît dissipée, et qu'elle ne produit aucune marque de son existence, cette fièvre subsiste encore d'une manière extrêmement faible, et absolument insensible pour celui qui l'éprouve : c'est ce germe de fièvres encore subsistant, qui rend la nature si susceptible de reproduire les mouvemens fébriles; nous verrons ailleurs, d'après les observations intéressantes du célèbre Werlhof, que, pendant l'existence de ce germe febrile, il est des instans où il est beaucoup plus propre à se développer; en sorte que des causes légères, et qui, dans tout autre temps, n'auraient point d'effet, en tombant sur ces instans de plus grande susceptibilité de la nature, ramènent presque sûrement la fièvre : ce qui confirme ce que nous avons déjà insinué, et ce que nous exposerons avec plus d'avantage dans la suite, savoir, que les causes extérieures ou évidentes n'ont point d'effet absolu et nécessaire, mais que leurs effets dépendent toujours de la disposition actuelle du corps.

Ces observations de Galien et de De Haën, que je viens de citer, démontrent qu'une maladie se décompose et marche à sa fin par des degrés obscurs

et presque inappréciables ; nous verrons dans la suite qu'elle se forme et s'établit par un progrès absolument analogue, et que l'acte de sa génération, qui est également successif, est marqué par des caractères si fugitifs et si légers, qu'il est presque impossible de les saisir et de les distinguer : « *Non* » *enim derepentè morbi hominibus accedunt, sed* » *paulatìm collecti, acervatìm apparent.* » Hippocrate donne à entendre qu'il était le premier qui se fût adonné à l'étude des maladies dans le période de leur formation : « *Priùs quàm igitur in homine* » *sanitas à morbo superatur, quæ perpetiuntur* » *homines à me inventum est, et quomodò hæc* » *in sanitatem restituere oportet. (De dietâ, lib. I, Cornaro, n.º* 3.) Dans son Traité des songes, il apprend à connaître les maladies dont le corps est menacé, d'après la nature des objets qui affectent l'ame pendant le sommeil ; il recommande presque généralement l'émétique et la diète comme moyens prophylactiques. *De insomniis. Conf. comm.* Pr. Martian, qui dit que l'émétique est un moyen d'évacuation de tout le corps bien plus puissant que les purgatifs, et qui remarque qu'Hippocrate n'a jamais employé les purgatifs comme prophylactiques, vers. 136. Ainsi toutes les maladies s'annoncent par des lassitudes spontanées, des pesanteurs de tête, une diminution d'appétit, une chaleur vive, un malaise, un dégoût pour les occupations ordinaires, un défaut de sommeil, ou un

sommeil agité et troublé par des songes inquiétans ; or, ces signes peuvent tenir à des états bien différens, et ils indiquent des moyens curatifs bien différens selon l'espèce de maladie qu'ils annoncent. Ainsi ils demandent la saignée, lorsqu'ils précèdent une maladie inflammatoire; ils demandent au contraire des purgatifs ou des émétiques, mais sur-tout des émétiques, quand ils précèdent une affection des premières voies.

Cette partie, qui a pour objet de reconnaître l'espèce réelle des maladies dans l'ensemble des phénomènes qui la préparent, est une partie presque absolument neuve. Baglivi, homme de génie trop tôt enlevé à la médecine, demandait que les médecins s'appliquassent à la cultiver, et Baglivi avait raison; car, comme le disait fort bien Hippocrate, il est bien plus facile de prévenir une maladie que de la détruire quand elle est absolument formée. Consultez sur les maladies qui se forment, Galien, *Ars med.*, *cap. LXXXIII*; Celse, *lib. II*, *cap. II*; et une dissertation de Schroëder, *De frequentioribus febrium prodromis.*

Ce qui peut contribuer le plus à dissiper l'équivoque des signes par lesquels débutent des maladies fort différentes entre elles, c'est la considération des tempéramens, du genre de vie habituel, et sur-tout la constitution épidémique; car une épidémie qui est bien établie, marque de son caractère toutes les maladies qui paraissent dans le

même temps, quelque variées que soient les formes sous lesquelles elles se produisent : (Stoll, t. I, p. 33,) il est donc de la plus grande importance, dans les épidémies, d'employer les moyens curatifs dès que la santé commence à éprouver quelque dérangement.

M. Stoll appelle avec génie du nom générique de catarrhe les maladies ébauchées, et qui sont, pour ainsi parler, dans l'état de leur formation. « *Catarrhi ægritudines sunt appellandæ inchoatæ solùm* » *et nondùm ita effictæ, ut semper ac tuto ab se* » *invicem dignoscantur, tom.* III (1). En sorte que généralement parlant les catarrhes ne peuvent être étudiés bien sûrement que dans les traits plus prononcés, plus développés que présente la maladie établie épidémiquement.

Boerhaave, après avoir remarqué judicieusement que, pour découvrir l'essence de la fièvre, il faut exclure tous les symptômes ou les phénomènes qui s'y joignent par accident, fait le dénombrement, le dépouillement de tous ces phé-

---

(1) C'est un état analogue dans les maladies chroniques, qui en impose souvent pour une affection scorbutique. Sydenh. cité par Van-Swieten, tom. III, p 593.

Aussi on peut dire que toutes les maladies chroniques peuvent se présenter sous forme de scorbut, comme toutes les maladies aiguës sous forme de catarrhe : en sorte que le mot catarrhe, dans le système des maladies aiguës, est analogue à celui de scorbut dans l'ordre des maladies chroniques.

nomènes, et s'arrête à la plus grande vélocité du pouls qu'il regarde comme le phénomène le plus essentiel à la fièvre, celui qui l'accompagne constamment, qui l'accompagne dans tous les temps, et sous toutes les formes qu'elle peut prendre; en sorte que Boerhaave définit la fièvre un état de plus grande vélocité des artères, ou plutôt de plus grande vélocité du cœur: « *Adeò quidquid de febre sic* » *novit medicus*, *in vero omne*, *velocitate pulsuum* » *solùm cognoscitur*, (*aph.* 571.) Boerhaave ajoute: » *A morte*, *cessat omnis febris* »; ce qui assurément ne méritait pas d'entrer dans un aphorisme.

Cette opinion était celle d'Érasistrate et de Chrysippe, que Galien avait réfutés fort au long: « *Neque enim arteriarum motu febrium essentia* » *continetur. Hâc in re namque quomodò Erasis-* » *trates et Chrysippus hallucinati sint alias didicisti;* » (*Galen. De morbis vulgaribus; Hipp. lib. VI,* » *comment.* 1, *vers.* 29, *t.* III, *p.* 608. »)

Je remarque contre cette définition de Boerhaave, que les mouvemens des artères ne sont pas des mouvemens passifs, et qui dépendent d'une manière nécessaire, au moins par aucun rapport physique ou mécanique, de l'action du cœur; en sorte que les artères ne se dilatent pas, comme le croit Boerhaave, et comme on le croit assez communément par l'action du sang que le cœur projette dans leurs cavités. J'ai prouvé ce fait par différentes observations que j'ai rapportées ail-

leurs, et sur lesquelles je pourrai revenir dans la suite : il me suffit de vous rappeler ici la célèbre expérience de Galien, qui a été répétée dans ce siècle par M. Schulze, et répétée avec succès.

On choisit une artère d'un assez gros calibre ; on la met à nu, et on coupe les filets du tissu cellulaire qui l'attachent aux parties voisines : on la lie fortement ; puis, à une certaine distance de la ligature et inférieurement, on l'ouvre selon sa longueur, et on introduit dans sa cavité un tuyau dont les parois n'aient que peu d'épaisseur : en sorte que le calibre de l'artère ne soit pas sensiblement diminué ; on délie alors la ligature, et l'on voit que l'artère bat comme à l'ordinaire dans toute sa longueur. Si on serre fortement les parois de l'artère sur le tuyau qui est dans sa cavité, les pulsations s'éteignent dans toute la portion inférieure à la ligature, et s'éteignent tout-d'un-coup, quoique le sang continue d'y couler librement.

Je sais que cette expérience a été répétée sans succès par plusieurs anatomistes, par Vésale, par Harvée, et dans cette ville par Vieussens ; mais, outre que les expériences négatives n'ont pas autant de force à beaucoup près pour détruire un fait, qu'en ont pour l'établir des expériences positives, il faut remarquer que, dans les expériences de Vésale, de Harvée, de Vieussens, les pulsations de l'artère ont sensiblement faibli au-dessous de la ligature ; et puis, il est facile de concevoir pourquoi cette

expérience ne réussit pas toujours de la même manière : on doit l'attribuer aux anastomoses qui établissent encore une communication entre le cœur et la partie de l'artère qui est au-dessous.

Dans l'opinion de Boerhaave, et selon la définition qu'il donne de la fièvre, il faudrait la rayer du nombre des maladies, et il n'y a plus moyen de s'entendre ; car cette plus grande vélocité du pouls subsiste certainement, et subsiste à un degré bien marqué, et d'une manière assez soutenue dans des circonstances qui coexistent avec la santé la mieux établie et la plus vigoureuse.

Mais ce caractère que Boerhaave a donc cru si important qu'il en a composé toute sa définition, est dans le réel si peu essentiel à la fièvre qu'il y a des fièvres bien décidées dans lesquelles ce caractère manque, et dans lesquelles le pouls, bien loin d'être plus fréquent, est au contraire plus rare, c'est-à-dire, dans lesquelles le battement des artères se répète à de plus longs intervalles que dans l'état ordinaire de santé. Sarcone et Werlhof sont ceux qui ont le plus multiplié les observations de ce genre, et qui ont apporté les objections les plus victorieuses contre l'opinion de Boerhaave, qui a régné presque généralement comme toutes les autres opinions de cet homme célèbre (1).

---

(1) Sur les fièvres sourdes, cachées, qui ne s'annoncent

M. Sarcone remarque à cette occasion, que, quoique Hippocrate ait très-peu parlé du pouls, (et quand il en a parlé, c'est plutôt des artères des tempes que de celles du poignet,) cependant dans l'histoire de Zoïle, attaqué de fièvre aiguë, il dit que le pouls était lent. *(Epid. lib. IV.) Zoïlo fabro pulsus tremuli, tardi.* (*Vallesius, p.* 369.)

Mais les observations analogues à celles qu'ont produit MM. Sarcone et Werlhof, sont très-anciennes. Galien, dans son Traité de la méthode de guérir, décrit une fièvre que nous verrons dans la suite être de l'espèce des mésentériques pituiteuses, et il remarque qu'assez communément le pouls est plus lent et plus rare que dans l'état naturel, non-seulement dans l'invasion ou le début des accès, mais encore dans le temps de leur pleine et entière vigueur; ce qui, ajoute-t-il, doit paraître surprenant à quelques-uns. Dans son Traité du pouls, il avertit aussi que, dans les fièvres, et sur-tout dans les fièvres de mauvais caractère, le pouls prend quelquefois un caractère absolument

---

pas sur le pouls, qui attaquent les gens valétudinaires, et qui se terminent sur-tout par la consomption. Baillou, cité par Piquer, p. 311, *Praxis med.*

Morgagni demande si la rareté du pouls, avec les signes ordinaires des fièvres catarrhales, n'est pas un symptôme d'une espèce d'inflammation insidieuse des poumons, (très-probablement de nature pituiteuse, mais avec malignité :) Epid. 21, n.° 14.

naturel, ce qui, dit-il, peut facilement induire en erreur. « *Nonnunquàm pulsus fiunt moderatis si-* » *miles, qui sanè affectus vel medicos optimos fal-* » *lunt; quod nunc quoquè in maximâ pestilentiâ* » *accidit.* » (*De præs. ex pulsib. lib. III, cap.* III.)

Ce serait aussi accorder par trop à l'autorité de Boerhaave, que de partir de la définition qu'il lui a plu d'imaginer, pour exclure de la classe des fièvres celles qui s'accompagnent de ce caractère du pouls peu ordinaire, savoir, de sa rareté et de sa lenteur; ce serait faire, par rapport à Boerhaave, ce qu'avait fait Fernel par rapport à Galien; (et c'est ce que M. de Sauvages attribuait au médecin italien, M. Visoni : mais M. Sarcone, son élève et son ami, reproche à M. de Sauvages de ne l'avoir pas entendu, et d'avoir pris pour son opinion une objection qu'il opposait à ceux qui faisaient consister l'essence de la fièvre dans la seule vélocité du pouls.) Car, d'après la définition de Galien, (mal entendue,) Fernel avait aussi retranché de la nature ou de l'essence de la fièvre le frisson ou le période du spasme par lequel elles débutent presque toutes, comme nous le verrons bientôt.

Boerhaave aurait mieux fait, ce semble, de définir la fièvre, plutôt par la vîtesse ou la célérité du pouls que par la fréquence; car, quoique ce caractère ne soit pas non plus essentiel, il paraît cependant qu'à tout prendre, il règne plus généralement sur les maladies fébriles que la fréquence

du pouls. (Vous pouvez lire sur ce sujet une excellente Dissertation de Stahl.) Or, la fréquence du pouls et la célérité ou la vîtesse sont des caractères différens, et qu'il est bien facile de saisir et de distinguer, puisque la fréquence du pouls est relative à une suite de pulsations, et qu'elle a lieu quand le nombre des pulsations est relativement plus grand dans un temps donné, tandis que la célérité ou la vîtesse est relative à une seule pulsation, et qu'elle a lieu quand chacune de ces pulsations s'achève dans un espace de temps relativement plus court. En sorte que le pouls peut être à-la-fois et vîte et rare, lorsque chacune de ses pulsations s'achève très-rapidement, et que cependant le nombre de ses pulsations est peu considérable, parce qu'elles laissent entre elles de longs intervalles; (et c'est un caractère qui se trouve assez communément dans les animaux qui vont expirer,) et au contraire le pouls peut être lent et fréquent, lorsque chacune de ses pulsations se fait lentement, et que cependant le nombre relatif de ses pulsations est assez considérable, parce qu'elles se suiventrapidement, et qu'elles ne laissent entre elles qu'un petit intervalle. Si Frédéric Hoffmann a prétendu que cette distinction entre la vîtesse et la fréquence du pouls était absolument inutile, parce qu'elle était inappréciable et qu'on ne pouvait la saisir, il est clair qu'il n'a été conduit à cette assertion que par esprit d'animosité et de

rivalité contre Stahl, auquel il fallait toujours qu'il fût opposé (1).

Ce que je viens de vous exposer sur les définitions qu'on a données de la fièvre, est donc un objet de simple curiosité, qui ne peut nous fournir aucune idée précieuse sur sa nature; et pour prendre, sur la nature de cette maladie, des connaissances vraiment intéressantes, il faut substituer à ces définitions qui ne présentent que quelques phénomènes détachés de leur vraie place, enflés, exagérés par l'hypothèse, il faut, dis-je, substituer l'ensemble, la totalité des phénomènes que développe la fièvre pendant toute sa durée. Il a fallu cependant prendre connaissance de ces définitions, parce que les erreurs ont aussi leur utilité, et que l'histoire des opinions doit nécessairement entrer dans l'histoire de la science. Heureux si elle n'en composait pas la partie la plus considérable, et si le nombre de ceux qui ont voulu asservir la nature à leurs vues, ne surpassait pas toujours le

---

(1) Lenteur du pouls avec une grande célérité dans chacune de ses pulsations, dans un sujet hypocondriaque : Morgagni, Epist. *XXIV*, art. *XXXII*. « *Certè apud eos videbimur pugnantia loqui, si celeritatem conjunctam cum raritate in ægrorum* » *pulsibus non invenisse dicemus ; incidit id alias quoque sed* » *nunquàm magis quàm in adolescente in quo non magnam* » *pulsuum raritatem, maximam autem celeritatem deprehendimus. (Ibid.)* »

nombre des esprits sages qui ont su l'observer telle qu'elle est !

Mais, avant de passer à la description de la fièvre, je m'arrêterai un moment aux noms qu'elle a reçus. Quelques auteurs déduisent l'étymologie du mot fièvre, du mot latin *fervor*, qui signifie fermentation, effervescence, non-seulement parce que, dans la fièvre, les humeurs sont battues d'un mouvement tumultueux, analogue à celui qui agite les substances qui sont en acte d'effervescence ou de fermentation, mais encore parce que la chaleur accompagne la fièvre, comme elle accompagne le mouvement d'effervescence, de fermentation. Il serait possible cependant de donner à ce mot une étymologie plus noble, et de le déduire du mot *februare*, par lequel les anciens latins signifiaient une cérémonie religieuse, qui avait pour objet de purifier les maisons et de chasser les mauvais esprits dont on les supposait infectées ; en sorte que ce mot donné à la fièvre signifiait aussi qu'on la considérait comme un acte purificateur entre les mains de la nature, et qu'on regardait ses mouvemens comme appliqués à purger, à purifier le corps animal en chassant loin de lui les germes de la mort qui flottent dans son sein ; et sous ce point de vue, (« *ideòque etiam publicè febris fa-* » *num in palatio dicatum.* » Pline, Hist. nat.) les autels que la fièvre avait à Rome n'auraient point été dressés par la terreur, mais en considé-

ration des biens qu'on se croyait en droit d'en attendre : « *Dùm esse placatam trepido metu cupi-* » *mus.* » (*Plin.*, *Hist. nat.*, *cap. VII*, *De Deo*, *lib. II.*)

Vous pouvez consulter Screta sur les différentes dénominations que la fièvre a reçues ; je me contente de remarquer ici, d'après le célèbre M. Barthez, qu'elle a été dénommée assez généralement dans les différens pays, d'après le symptôme qui a paru le plus grave. Ainsi, comme dans les pays froids, le froid est nécessairement plus difficile à supporter, c'est du période du froid que cette dénomination a été tirée ; et la fièvre a été appelée du mot qui signifie *froid*, tandis que, dans les pays chauds, elle est appelée du mot qui signifie chaleur.

CHAPITRE IV.

PRÉLIMINAIRES SUR LA FIÈVRE.

Considération sur les forces tonique et digestive, affection nerveuse ou rhumatismale des anciens ; ce que c'est.

DANS le dernier chapitre, je vous ai fait connaître les définitions que l'on donne assez généralement de la fièvre ; j'ai tâché de vous en faire

sentir l'insuffisance, et j'ai insisté sur la nécessité où nous sommes de faire une énumération exacte de l'ensemble des phénomènes qu'elle présente, parce que nos vues étant si différentes de celles de la nature, il est possible au moins que les phénomènes que nous omettrions comme les moins intéressans, soient précisément ceux qui tiennent de plus près à son essence, et qui sont les plus propres à nous la développer.

Mais en voulant vous présenter, au moins d'une manière générale, les traits caractéristiques de la fièvre, nous nous trouvons arrêtés dès les premiers pas; car, dans l'intention où nous sommes de rapporter à la pratique toutes nos distributions de maladies, et regardant comme absolument inutile tout plan, tout système, toute méthode de division, appuyés sur d'autres principes, nous sommes forcés de rapporter aux mêmes classes toutes les espèces de maladies qui demandent le même traitement, qui sont susceptibles de céder aux mêmes moyens curatifs. Les anciens, dit Martian, ne distinguaient les espèces de maladies que d'après la différence du traitement: « *Medici*
» *antiquiores omnem scopum in curationem diri-*
» *gentes*, *tot morborum constituebant differentias*
» *quot modis curationem eorum variari necesse erat*,
» *ut ubique in Hippocratis doctrinâ observare licet*
» (De morb., lib. II, vers. 219,) *curationes mor-*
» *borum naturam ostendunt.* » Si l'on s'écarte

de ce dogme, je ne vois pas qu'il soit possible d'établir rien de solide en médecine, et je ne sais comment caractériser l'ineptie des gens qui écrivent qu'ils ont traité, et traité avec un égal succès, les mêmes maladies par des méthodes toutes opposées.

Cœlius Aurelianus disait : « *Est enim æquum* » *ita discernere, ut non accidentium diversitas,* » *passionis differentias ostendat, sed generalis quædam ac necessaria designatio, quæ fit ex principalibus passionibus, undè etiam curationum* » *ratio sumitur.* » Il faut distinguer les maladies non d'après des symptômes accidentels, qui ne désignent point leurs différences essentielles, mais d'après des caractères généraux, nécessaires, qui naissent de la nature même des maladies, et qui en indiquent sûrement le traitement. (*De morb. acut.*, *lib. I*, *cap. VII*, cité par Finke ; *De febr. biliosis anomal.*, *p.* 95.) Or, d'après cela, il faut en convenir, nous devons nécessairement rapporter à la classe des fièvres, et regarder comme essentiellement fébriles des maladies complètement dépouillées des caractères qui vont se trouver dans notre description des fièvres.

Nous avons déjà observé, d'après Sydenham, que lorsqu'une fièvre épidémique est bien établie, cette fièvre essentiellement la même, et exigeant toujours le même fond de traitement, peut prendre des apparences très-différentes, selon les organes

qu'elle affecte, et vers lesquels son action est comme sollicitée par la faiblesse relative qu'introduisent dans ces organes les différentes qualités sensibles de l'air ; (car, quoique le plus généralement le génie des épidémies change avec les saisons, il y a cependant des épidémies si profondément établies qu'elles persistent sans changer de nature pendant plusieurs saisons consécutives. Tout l'effet alors de l'intempérie de chaque saison, se borne à déterminer l'effet dominant de l'épidémie régnante sur les organes dans lesquels leur impression établit une activité relative.) Cette difficulté est grande sans doute; Galien se l'était proposée, mais il y a mal répondu : « *Hic se offert non parva* » *de omnibus signis pathognomonicis quæstio*; *nam* » *si remotis ipsis potest species conservari*, *alia his* » *pathognomonicis signis erunt nobis ad affectus cog-* » *noscendos certiora.* (*Gal.*, *comm.* 3, *in III lib. De* » *morb. vulg.*; *Hipp.*, *Opera omnia*, *t. III*, *p.* 552 ;) » cependant il est possible de dissiper cette difficulté et de parvenir à la connaissance de l'espèce réelle de ces affections locales, en étudiant avec soin le génie de la fièvre concomitante que nous supposons bien développée. Mais il y a plus, c'est que, lorsqu'une fièvre épidémique est établie, il règne assez souvent dans le même temps des affections, qui, ce semble, n'ont rien de commun avec ces fièvres, qui n'en présentent aucun des caractères, et qui, cependant, doivent être regardées

comme appartenant à la même classe naturelle, parce qu'elles sont susceptibles de céder à la même méthode de traitement.

Ainsi, Sydenham a vu, (et je ne me lasse point de citer Sydenham, parce que son ouvrage est un fond précieux d'observations, dans lequel il reste cependant à désirer que ces observations soient ramenées à des principes assez étendus et assez généraux; par exemple, dès le commencement de son ouvrage, Sydenham se plaint de ce que les fièvres sont vulgairement dénommées d'après quelques symptômes prédominans, et ses plaintes sont très-fondées, comme nous le disions ci-devant; mais quand il ajoute qu'il serait beaucoup plus lumineux de déduire leur dénomination de l'épidémie régnante, et de les appeler en conséquence pestilentielle, dyssentérique ou varioleuse, il n'est plus possible de l'entendre, parce que la peste, la dyssenterie, la petite-vérole ne forment pas des maladies décidées, mais prennent elles-mêmes le caractère de la maladie établie épidémiquement; et cela est sur-tout bien important à considérer dans la petite-vérole qui peut être ou inflammatoire, ou bilieuse, ou pituiteuse, (je me sers de ces mots par anticipation, parce qu'ils sont connus à la plupart de ceux qui me font l'honneur de m'entendre,) et qui en conséquence demande un traitement si différent et toujours déterminé par le génie de la fièvre qui l'accompagne; c'est là un

des dogmes les plus importans dans l'exercice de la médecine, sur lequel vous devez consulter Grant, Recherches sur les fièvres, et sur-tout le *Ratio medendi* de Stoll. Ce que je dis de la petite-vérole est vrai également de la dyssenterie, et c'est sur quoi vous devez consulter l'excellent Traité de Zimmermann;) Sydenham, dis-je, a vu que, lors de la fièvre décidément inflammatoire qui régnait à Londres en 1667, il parut une diarrhée sans fièvre apparente, qui cependant était de même nature que la fièvre épidémique, (Hippocrate remarque aussi que la plupart des accidens qu'il décrit dans le troisième livre de ses épidémies, (sect. 3,) et surtout les flux de ventre dyssentériques, étaient avec fièvre ou sans fièvre,) et qui devait être traitée de la même manière, savoir, par des saignées répétées selon l'état des forces, par des remèdes antiphlogistiques et rafraîchissans, tandis que les purgatifs, même les plus doux, et les astringens faisaient beaucoup de mal. Je remarque à cette occasion que Stahl a dit beaucoup trop généralement que, dans le traitement des flux de ventre, il faut considérer s'ils sont accompagnés de fièvre ou s'ils sont sans fièvre, et que, dans ce dernier cas, il faut les traiter comme de simples affections de fluxion; car vous voyez que ces accidens, lors même qu'ils ne sont pas accompagnés de fièvre sensible, peuvent cependant être de même nature que la fièvre qui règne épidémiquement.

Dans la description que donne Sydenham d'une fièvre sous le nom *De novo febris ingressu*, et qui, comme nous le dirons dans la suite, doit être rapportée à l'espèce des catarrhales ou pituiteuses des premières voies, il remarque que cette fièvre se masqua sous l'apparence d'affections du bas-ventre, comme de douleurs et de flux de différentes espèces: et ces fausses apparences cachaient une maladie absolument de même nature que la fièvre qui régnait alors, et demandaient le même traitement; en sorte que, dans ces circonstances, le génie des affections locales ne peut être étudié dans la fièvre concomitante, mais dans la constitution qui règne épidémiquement, lorsque le développement de la fièvre est empêché, soit par la vivacité de la douleur, soit par quelque autre cause plus cachée. Car nous verrons dans la suite qu'une douleur vive, fixée sur une partie déterminée, appelle et dirige vers elle tous les mouvemens de la nature, et les empêche de s'étendre, de se déployer, de se distribuer, comme il serait nécessaire pour produire la fièvre dans toute son évidence; en sorte que cette fièvre existe réellement, mais qu'elle est contrainte, empêchée et masquée, de manière qu'elle ne développe aucun signe évident de son existence; preuve nouvelle de ce que nous disions ci-devant sur l'insuffisance de la méthode de distribution des maladies déduite uniquement de leurs symptômes. Sur ces états non fébriles, qui sont

de même nature que des fièvres bien développées, vous devez consulter Finke, (*De febr. bilios. anom.*, *p.* 128,) qui remarque que les causes qui s'opposent au développement de la fièvre, sont l'âge de la vieillesse, une habitude du corps lâche et phlegmatique, chargée d'embonpoint: *hebes et corpus obesum*, disait Lommius, le froid, la constitution mélancolique, l'habitude d'éprouver des rapports fortement acides, et comme d'un goût vitriolique. Il dit que les Juifs qui, après la fête de Pâques, se nourrissent de pain sans levain, sont peu sujets aux fièvres. (129.) Il remarque que, dans ces états (qui, dans la constitution qu'il décrit, dépendaient d'une affection bilieuse, gastrique,) la fièvre se développait assez souvent par l'usage des remèdes digestifs et des laxatifs (1), comme Sydenham a vu que, dans des états éminemment inflammatoires et sans fièvre, une seule saignée suffisait pour manifester la fièvre.

Casimir Medicus a démontré que toutes les maladies périodiques à courts intervalles, sont de même nature que la fièvre intermittente, parce que toutes sont également capables de céder à la même méthode curative, savoir, à l'administration du quinquina, et cependant il n'est point de symptômes sous lesquels ces maladies ne puissent se

---

(1) Sur les fièvres décidées par des purgatifs. Voyez Sarcone, istor. ragion. part. II, pag. 282.

masquer ; tantôt ce sont des alternatives de chaud et de froid, des frémissemens, des mouvemens convulsifs, des épilepsies, des apoplexies, des maux de tête, des ophtalmies, etc. On n'est embarrassé ici que du choix des observations, et il n'est guère de praticiens qui n'en aient quelqu'une ; vous en trouverez sur-tout un grand nombre dans Morton, Torti, Lautter, Huxham, De Haën. On connaît ordinairement que ces accidens si différens de la fièvre, tiennent cependant à la fièvre, et ne sont que des fièvres cachées, *larvatæ*, comme on les appelle, par le génie épidémique et la connaissance qu'on a qu'il règne alors beaucoup de fièvres intermittentes, et par le caractère de l'urine qui présente le plus souvent un sédiment briqueté ; mais ce n'est pas l'objet dont il est question ici.

Van-Swieten a fort bien reconnu qu'une fièvre intermittente peut occuper une partie du corps à l'exclusion de toutes les autres ; il rapporte sur-tout l'observation d'un homme qui chaque jour éprouvait constamment à la même heure un sentiment de mal-aise à l'œil gauche, qui bientôt après se gonflait et donnait une grande quantité de larmes. Une circonstance remarquable en faveur de la force expansive dont nous parlerons dans la suite, c'est qu'il semblait au malade que le globe de l'œil s'élançait hors de l'orbite, ce qui se faisait avec des efforts très-douloureux. Van-Swieten s'assura que, pendant tous les paroxysmes, l'artère du

grand angle de l'œil battait vivement, et que le mouvement des autres artères n'était pas changé. Après quelques heures, tous ces accidens disparaissaient, et laissaient l'œil dans un état absolument naturel : il obtint la guérison par le quinquina, qui paraît agir véritablement comme spécifique contre l'affection nerveuse à laquelle tient la reproduction des maladies périodiques à courts intervalles, quoique cette affection nerveuse puisse être excitée et mise en jeu par des causes de nature différente, contre lesquelles le quinquina ne peut rien. (Van-Swieten, Comm. du 757.me aphorisme.)

Bergius rapporte qu'un homme qui avait passé plusieurs nuits dans une chambre récemment blanchie, et qui était fort humide, éprouvait une fièvre qui n'occupait qu'une moitié de la tête, la plus voisine de la muraille. Je ne cite cette observation intéressante, à plusieurs égards, que pour avoir occasion de remarquer que le froid humide est de toutes les causes extérieures la plus propre à déterminer la fièvre, parce que, comme l'a bien vu Stahl, l'impression du froid et de l'humidité agit puissamment sur les mouvemens toniques de la peau, et est très-propre à produire des spasmes dans cet organe, et que l'appareil de la fièvre, comme vous le verrez dans la suite, a principalement pour objet de dissiper les spasmes, et de rétablir les mouvemens toniques dans leur ordre de distribution naturel et ordinaire.

En insistant sur ces observatious et en les multipliant, comme il serait très-facile de le faire, nous en viendrions aisément à reconnaître(1), comme l'a dit M. Selle dans son traité de pyrétologie, que la classe des fièvres ne forme point une classe naturelle, parce que, d'après les caractères qu'on lui assigne, cette classe n'a point assez d'étendue pour recevoir des maladies qui sont essentiellement les mêmes que celles qui y sont contenues : « *Apertè*
» *sequitur hanc morborum classem minimè pro na-*
» *turali habendam esse, quoniam non omnes morbos*
» *simul comprehendit, qui naturâ inter se conveniunt.*
» (Selle, p. 84.) » En s'élevant à des aperçus assez généraux, il ne serait pas difficile de voir que la maladie n'étant en effet qu'une modification de la vie, devant être conçue d'une manière aussi abstraite et rapportée au même principe, il est possible que ces maladies existent en puissance, long-temps avant de se manifester, comme la vie peut aussi exister pendant long-temps sans produire aucun signe de son existence. Dernièrement on a fait à Paris des expériences qui démontrent, dans les vers de terre, la propriété de se conserver pendant très-long-temps dans cet état de mort apparente. Des naturalistes ont observé que la petite *bête-à-roue*, *bestiola rotifera*, reste dans un état de desséchement et de mort apparente pendant trois

(1) Vid. De Haën, t. IV, pag. 104, *De febr. divis.*

ou quatre années. Voyez aussi Haller, *(Elem. phys. auctuaria, lib. IV, sect. V, p.* 80 *:)* « *Maximè verò » memorabile hujus rotiferæ bestiolæ exemplum est, » et veræ resurrectioni proximum, neque enim flac» cescit unicè, et immotum per duos et per quatuor » annos manet, sed omninò exarescit.* » Et lorsque les maladies se manifestent, il est possible qu'elles le fassent de différentes manières, lorsque la liberté de leur développement est gênée par différentes circonstances, et que ces maladies ne peuvent alors produire que des ébauches timides et imparfaites d'un état informe et comme avorté. Il faut rapporter ici ce que nous disions ci-devant de l'état obscur et insensible des maladies dans leur période de formation et dans leur période de décomposition, de terminaison. M. Parkins remarque dans le même sens, qu'il a vu quelquefois qu'en tirant du sang à des sujets chez lesquels on n'a lieu de soupçonner aucune altération, on le trouve écumeux pendant des mois entiers, comme il l'est dans des maladies décidément inflammatoires, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Mais en mettant pour un moment de côté ces exceptions qui sont donc nécessairement fondées sur notre manière de concevoir, qui ne peut saisir les êtres en eux-mêmes, mais seulement dans leurs apparences manifestes, et qui, dès-lors, doit s'abuser d'une infinité de manières différentes, lorsque le développement de ces êtres est arrêté et con-

traint par quelque cause que ce soit; nous allons tâcher de saisir les caractères de la fièvre dans les circonstances où ces caractères se produisent librement dans toute la vérité et la plénitude de leur existence.

Nous avons dit ailleurs que, quoique le corps vivant soit pénétré d'un seul et même principe, et que l'unité rigoureuse et absolue de ce principe soit la véritable raison de l'ordre qui règne dans ses fonctions, ordre sans lequel son existence serait absolument impossible, nous pouvons cependant, pour la facilité de la méthode, distribuer ses fonctions en deux grandes classes, rapporter chacune de ces classes à une force particulière, et regarder dès-lors ces deux forces comme les grands moyens, les grands instrumens de la nature vivante, et les deux fondemens sur lesquels roulent et s'exercent toutes ses opérations.

L'une paraît extérieure; elle s'applique à mouvoir diversement la matière, et dispose de ses phénomènes de situation : c'est la force *motrice*, ou la force de *locomotion.*

L'autre est intérieure, pénétrante; son activité embrasse, saisit la matière en plein, décide ses qualités constitutives, la fait ce qu'elle est, indépendamment d'aucun mouvement de locomotion, c'est-à-dire, sans introduire de changement dans ses phénomènes de situation : c'est la force *digestive* ou *altérante*.

Ces deux forces nous sont également inconnues dans leur essence, et nous sommes également réduits à étudier l'une et l'autre dans les phénomènes sensibles qu'elles nous présentent. Cependant la force motrice ou la force de locomotion nous étonne beaucoup moins, parce qu'elle se trouve plus prochainement, plus directement en rapport avec notre manière de voir et de sentir; car, si nous examinons un corps soumis à l'action de cette force, nous apercevons nettement et distinctement les différens phénomènes de situation qu'il présente dans son mouvement; et comme c'est de la suite de ces phénomènes observables que résulte l'idée du mouvement de locomotion, il s'ensuit que nous concevons, ou du moins que nous croyons concevoir ce mouvement, parce que ses élémens se trouvent d'accord avec nos sensations, et que rien ne nous empêche de les suivre et de les observer.

Au contraire, si nous considérons une substance qui éprouve l'énergie de la faculté digestive ou altérante, il nous est impossible de saisir distinctement toutes les modifications que cette force lui fait éprouver. Si nous considérons par exemple les alimens dont nous nous nourrissons, et dans l'état de chyle et dans l'état de sang, les alimens nous présentent dans ces deux états des différences bien tranchées, et qui ne nous permettent pas de les confondre; mais il est clair que nous ne pou-

vons pas suivre ou parcourir toutes les nuances, tous les degrés par lesquels ces alimens ont dû passer pour parvenir à ces états dans lesquels ils nous présentent des caractères de différence si multipliés et si frappans.

Dans l'exercice de la force digestive ou altérante, nous ne pouvons distinguer ou discerner les phénomènes, comme disait Leibnitz ; nous ne pouvons les discerner que lorsqu'ils sont fort éloignés les uns des autres, et comme nous ne pouvons pas remplir ces espaces par des intermédiaires, et que nous ne pouvons pas établir entre ces phénomènes une gradation, une succession non interrompue, il s'ensuit que ces phénomènes nous paraissent isolés, indépendans les uns des autres; que dès-lors nous ne pouvons pas les rapporter à une force commune ; en sorte que cette force, dans sa nature, est absolument hors de la sphère de notre intelligence. Nous concevons ou nous croyons concevoir la force locomotrice, parce que ses phénomènes sont bien évidemment liés les uns aux autres, que nous apercevons bien nettement leur dépendance, et qu'il n'y a point de coupure, point de scission dans leur développement ou dans leur ordre de succession; au contraire la faculté digestive nous est absolument inconcevable, parce que les phénomènes qui en dépendent sont unis entre eux par des rapports qu'il ne nous est pas possible d'apercevoir.

Aussi la manière différente dont nous affecte chacune de ces forces, a-t-elle fait qu'on a donné une importance excessive à la force motrice ou de locomotion ; que la plupart des médecins ont voulu rapporter à cette force tous les phénomènes de l'économie vivante, et qu'on a absolument négligé la force altérante ou digestive. C'est le reproche que Galien faisait déjà à Érasistrate, et que l'on peut faire justement à Stahl, comme je l'ai remarqué ailleurs.

Pour mettre de l'ordre dans l'exposition des phénomènes de la fièvre, il faut donc bien distinguer les uns des autres, et présenter séparément les phénomènes dépendans de la force tonique ou motrice, d'avec les phénomènes dépendans de la force digestive, qui s'exercent, soit dans la masse des humeurs, soit dans la substance muqueuse qui compose le fond de tous les organes. Il ne serait pas difficile de faire voir que c'est pour avoir négligé cette distinction qu'il règne tant de confusion dans le travail de la plupart des auteurs qui ont écrit sur les fièvres.

La force motrice dans les animaux peut être considérée sous deux aspects différens, ou dans ses rapports exclusifs avec le corps même, ou dans ses rapports avec les objets extérieurs.

La force motrice qui se rapporte aux objets extérieurs, dispose et ordonne le corps animal d'une manière convenable, d'après les relations

qu'il soutient, avec les corps qui l'environnent, et les actes de cette force sont subordonnés à l'action des organes des sens, c'est-à-dire que ce mouvement est réglé par les impressions qui affectent les organes des sens proprement dits.

La force motrice considérée comme se rapportant au corps même, s'exerce dans chacune de ses parties, quoique à des degrés bien différens : c'est ce qu'on peut appeler force tonique ; sa fin principale et majeure est de distribuer sur toute l'étendue du corps les sucs nourriciers qui doivent réparer les pertes qu'il éprouve sans interruption ; elle contribue aussi très-utilement à conserver les humeurs en les présentant successivement aux différens organes sécrétoires qui les dépurent et les dépouillent des sucs hétérogènes et étrangers qui s'y développent assidument. Ces mouvemens toniques qui se passent dans l'intérieur du corps et qui s'y rapportent d'une manière exclusive, sont subordonnés au sens vital intérieur, qui, comme nous le dirons dans la suite, paraît exister spécialement dans l'orifice supérieur de l'estomac (1) ; en

(1) On a vu un exemple où les sens extérieurs s'étaient concentrés dans l'orifice supérieur de l'estomac, et où les connaissances ordinairement intuitives étaient devenues réfléchies. (Lettres de M. Dumas.) A la suite d'une affection hystérique, une femme a éprouvé un transport des sens extérieurs à l'orifice de l'estomac : tous les organes des sens étaient dépouillés de

sorte que, comme on regarde assez communément le cerveau, ou plutôt la partie vraiment centrale du cerveau, comme le *sensorium commune* par rapport aux organes des sens proprement dits, on pourrait aussi regarder l'orifice supérieur de l'estomac, comme le *sensorium commune* par rapport au sens vital intérieur qui est appliqué à recevoir les impressions internes, et à régler les mouvemens qui se passent dans l'intérieur du corps. Hippocrate exprimait l'action puissante de l'estomac, en disant que l'estomac fournit à toutes les parties, et qu'il reçoit de chacune d'elles. « *Ventriculus omnibus dat et ab omnibus accipit.* » (*De dietâ Mart. De insomniis*, *vers.* 136.) Nous pouvons rapporter à cette occasion un fait important dans

---

leurs fonctions, et l'estomac les remplissait à leur place. La perception des couleurs, des sons, des odeurs, etc., venait à cette femme par le moyen de l'estomac, auquel elle rapportait toutes ses sensations. Une circonstance remarquable, c'est que les sens qui, dans l'état ordinaire, ne disent rien sur les fonctions qui s'exercent dans l'intérieur du corps, prirent connaissance de ces objets du moment que leur siége fut établi à l'orifice de l'estomac; car cette femme parlait de la circulation du sang, du mouvement du cœur, de l'état de ses sécrétions, et elle prédisait les crises qui devaient lui arriver pendant le cours de sa maladie. (Ouvrage de Pettetin en 2 vol.)

Van-Helmont dit qu'après avoir pris du napel, (qui est un poison,) il sentait qu'il concevait dans l'estomac, et qu'alors ses conceptions étaient bien plus vives et plus distinctes. (Van-Helmont, *Demens idea*, *n.*o 12.)

la distribution des nerfs, c'est qu'ils se répandent et se distribuent en bien plus grande quantité vers les parties extérieures ou corticales, que dans les parties intérieures, à l'exception cependant de l'orifice supérieur de l'estomac, qui, relativement à son volume, en reçoit un très-grand nombre. Cependant nous ne voulons pas trop insister sur cette observation anatomique, parce que nous avons prouvé ailleurs que les nerfs ne peuvent point être regardés comme les organes exclusifs de la sensibilité.

Si nous considérons plus particulièrement les forces motrices, ou les forces appliquées à mouvoir chacune des parties vivantes, nous verrons que chacune de ces parties est constamment agitée de deux mouvemens qui s'alternent et se balancent sans interruption, d'un mouvement de chaleur ou d'expansion qui tend du centre vers la circonférence, et qui dilate ces parties, et d'un mouvement de froid qui tend de la circonférence vers le centre, et qui agit sans cesse sur les parties vivantes pour les resserrer, les condenser.

Il paraît par quelques passages d'Hippocrate, *De dietâ, De carnibus*, si toutefois les passages dont il s'agit sont de lui, et s'ils ne sont pas plutôt du philosophe Héraclite; il paraît que ces deux forces de chaud et de froid ou d'expansion et de condensation qui se balancent et s'alternent réciproquement, avaient été prises par Hippocrate pour

principe d'explication de tous les phénomènes ; ce qui est vrai par rapport aux phénomènes relatifs à la force tonique ou nerveuse, et non pas de ceux qui dépendent de la force digestive ou altérante. Mais ces idées sont bien rectifiées dans d'autres ouvrages; ainsi, dans le traité *De veteri medicinâ*, il prétend que le chaud et le froid par eux-mêmes produisent des maladies assez légères, « *frigiditatem*, (c'est-à-dire, comme dit Galien, la » force de condensation portée trop loin,) *autem* » *et caliditatem, ego omnium facultatum minimè* » *potentes esse in corpore existimo*, » à moins qu'elles ne se trouvent compliquées avec quelque altération profondément établie dans la matière. L'auteur de ce traité, dit Prosper Martian, prouve que le chaud et le froid sont des causes peu actives de maladies quand ils n'ont point décidé d'altération dans les humeurs : « *Probat Hippocrates, frigiditatem et caliditatem, absque humore, non esse* » *potentes in corpore.* »

Le ton ou l'état de chaque partie (*habitus*) est le produit d'une espèce d'équilibration entre ces deux forces, savoir, entre la chaleur ou le principe qui tend du centre vers la périphérie, et le froid ou le principe qui tend de la périphérie vers le centre : « *Innatus namque calor*, (le principe » de vie considéré dans ses forces motrices,) *ut* » *qui semper mobilis est, neque intrò solùm, neque* » *extra movetur ; verùm alterum ipsius motum*

» *semper excipit alter, citò enim is qui intro fit,* » *solus desineret in cessationem; qui verò extra,* » *dispergeret atque sic corrumperet ipsum; quum* » *autem moderatè extinguitur, ac moderatè accen-* » *ditur velut Heraclites dixit, hoc modo semper* » *mobilis manet, cæterum sursùm et extralatio-* » *nem, et ut ita dicam expansionem, à proprio prin-* » *cipio, eo quod calidus est, habet, intro verò et* » *deorsùm, hoc est, ad proprium principium viam,* » *eo quod frigiditatis cujusdam particeps est; ex* » *frigiditate enim ac caliditate mixtus est.* (*Gal., De* » *rigore, convuls., n.*° 13, *tom. III, pag.* 206. ») Cette espèce d'équilibration, dont il ne faut pas se former une idée aussi précise et aussi absolue que de ce qu'on appelle équilibre en mécanique, est établie de manière qu'il en résulte pour la totalité des forces toniques une distribution habituelle, par laquelle elles sont dirigées du centre du corps vers chacun des points de la circonférence; et cette disposition habituelle, par laquelle ces forces s'élancent pour ainsi dire du centre du corps, ou de la région épigastrique vers chacun des points de la périphérie, est un des faits majeurs de l'économie animale. Nous pouvons remarquer ici qu'une utilité sensible de cette distribution, c'est de verser et de répandre sur tous les points de la masse du corps les sucs nourriciers qui résultent de la digestion qui s'opère dans les parties intérieures ou les premières voies, et aussi

de porter vers l'organe de la peau, qui est le principal organe sécrétoire, les sucs hétérogènes qui résultent, soit des parties des alimens qui n'ont pu être parfaitement élaborées, soit de la décomposition que le corps éprouve en entier et d'une manière non interrompue.

Lorsque ces deux forces opposées, qui s'alternent sans cesse dans toutes les parties du corps et qui y entretiennent des *motitations*, des frémissemens continuels, sont arrêtées dans un rapport convenable (1), chaque partie exécute facilement, librement, les fonctions qui lui sont départies, et l'animal jouit d'une santé pleine et entière. « *Sanum est animal, ut dixit* » *Hippocrates, quandò caliditas ac frigiditas mo-* » *deratum inter se habuerint temperamentum.* » (*Gal. De rigore, etc., n.° 14, tom. II, pag.* » 206 (2). »

Si au contraire le principe de chaleur est affaibli relativement au principe de froid ou de condensation, et que le principe de froid soit prédominant, ou réciproquement, cette inégalité dans l'action

(1) *Neque enim animalium corpora eam habent à naturâ proprietatem ut quomodòcumque rarescere aut decrescere possint, sed huic rei limites natura constituit quos prœterire sit perniciosum. (Gal., De diff. morb., art. 4.)*

(2) Cet état est ce que quelques auteurs ont appelé *stabilité d'énergie.*

de ces deux forces importantes établit la constitution maladive que les anciens appelaient rhumatismale, (*Galen.*, *De curandi ratione per venœ sectionem*, *cap. VII.*) « *Hujusmodi quâpiam ratione rheumaticos vocatos affectus provenire scito; toto videlicet corpore infirmo* (*quœ una est species mali habitus*, ») et que les modernes connaissent sous le nom d'affection nerveuse ; et cette affection nerveuse ou rhumatismale des anciens peut s'annoncer sous toutes sortes de formes, et simuler toutes les maladies, selon que le spasme ou l'atonie qui résultent de la dominance du principe de condensation ou du principe d'expansion , sont établis dans telle partie ou dans telle autre.

On sait que les anciens médecins de la secte méthodique ramenaient toutes les maladies à trois principales, aux maladies de spasme, aux maladies d'atonie , et à celles qui supposent à-la-fois le spasme et l'atonie, mais existans dans différens organes : « *satis esse credebant communia morborum intueri et quidem horum tria esse genera* , *unum adstrictum* , (spasme ,) *alterum fluens*, (atonie ,) *tertium mixtum : nam modo parum*, *excernere œgros, modo nimium, modo alia parte parum*, *alia nimium.* »

J'ai cru que ces préliminaires ne seraient point inutiles, parce que nous verrons que la fièvre présente dans son cours une alternative de prédominance de froid et de chaud; en sorte que le pre-

mier période est marqué par la dominance du spasme ou du principe de condensation, et le second période est marqué par la dominance du principe d'expansibilité ou de chaleur.

CHAPITRE V.

Phénomènes nerveux de la fièvre (1).

Nous avons dit que pour faire avec ordre le dénombrement ou l'énumération des phénomènes que présente la fièvre, il fallait considérer séparément, et ceux de ces phénomènes qui dépendent de la force tonique ou nerveuse, et ceux qui sont dépendans de la force digestive ou altérante; deux forces majeures, fondamentales, et qui sont pour la nature vivante les agens de toutes ses opérations. Je vais donc m'occuper d'abord des phénomènes relatifs à la force tonique, en faisant complètement abstraction de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance muqueuse qui compose le fond de toutes les parties vivantes.

(1) Sur ces phénomènes nerveux de la fièvre, voyez Stahl, *De æstu mar. microcosm.*, *thes.* 8.

Nous ne devons d'abord considérer ces phénomènes que d'une manière générale ; ce ne sera que dans les descriptions particulières qu'il faudra s'occuper des différences dont ces phénomènes sont susceptibles, différences déterminées par les différentes espèces de fièvre.

Nous avons dit que la force tonique ou nerveuse pouvait être considérée dans chaque partie, comme le produit d'une espèce d'équilibration entre deux mouvemens à directions opposées ; un mouvement de chaleur ou expansif qui tend de la partie centrale du corps vers chacun des points de la circonférence ; un mouvement de froid ou de condensation, qui se dirige au contraire de la circonférence vers la partie vraiment centrale, et cette espèce d'équilibration ne peut point être regardée d'une manière aussi absolue que ce qu'on appelle équilibre en mécanique ; car le rapport sous lequel se présentent ces deux forces élémentaires, peut offrir une grande latitude, et le ton de chaque partie vivante peut éprouver bien des variétés, soit en plus, soit en moins, sans que son état de santé soit réellement affecté. Mais de plus, un seul et même état maladif peut se produire ou sous forme de condensation, ou sous forme d'expansion ; ainsi, l'apoplexie par spasme dans le cerveau, décide le relâchement et l'atonie de toutes les parties extérieures, tant il est diffi-

cile, encore un coup, de connaître la nature réelle des affections maladives, d'après les symptômes, ou en s'attachant exclusivement à quelques symptômes sans faire attention aux autres.

Le début ou le commencement de la fièvre est décidé par une prédominance bien sensible du principe de froid ou de condensation sur le principe de chaleur ou d'expansion, et c'est la dominance relative de cette force de condensation qui devient la cause réelle de cet état de spasme qui caractérise bien évidemment le premier période ou le premier stade de la fièvre.

Le spasme fébrile se fait sur-tout ressentir aux parties postérieures, parce que ce sont elles qui sont le plus fournies de nerfs, et peut-être aussi parce que l'orifice supérieur de l'estomac se trouve situé postérieurement : car l'estomac est sur-tout affecté dans le spasme fébrile. (Prosper Martian, *épid.*, *lib. VI*, *sect. III*, *pag.* 241, *vers.* 29.) « *Rigores enim propriè dicti et qui febres præce-* » *dunt à posterioribus partibus magis incipiunt.* » Il donne cette circonstance de commencer par les parties postérieures comme un caractère qui distingue le frisson de la fièvre de celui qui dépend de toute autre cause. *Ibidem*, *et* 242, *première colonne.*

Ce spasme fébrile se produit à l'habitude du corps d'une manière non équivoque, par le res-

serrement, le froncement, la contraction de tout l'organe de la peau ; et à l'occasion de ce mouvement qui frappe l'organe de la peau d'une contraction manifeste et sensible, nous pouvons remarquer combien les expériences de M. De Haller, et les expériences analogues sont insuffisantes pour nous éclairer sur les véritables forces dont les parties vivantes sont pénétrées. M. De Haller ayant appliqué sur la peau différens moyens d'irritation, et n'ayant point observé que la peau se contractât sensiblement sous l'impression de ces différens moyens, en a conclu que la peau était dépouillée de toute force de contractilité vive, ou, comme il l'appelle, d'irritabilité. Vous voyez déjà, d'après les phénomènes que nous vous exposons ici, combien cette conclusion est mal fondée; et en effet, les différens moyens d'irritation, et plus généralement les différens moyens de sensation qu'on applique sur les parties vivantes, n'ont point d'effet nécessaire et absolu, mais toujours un effet dépendant de l'état où se trouve la partie vivante au moment où se fait l'expérience; en sorte que pour être en état de prononcer sur l'immobilité absolue d'une partie vivante, il faudrait non-seulement avoir éprouvé tous les moyens d'irritation, avoir employé successivement tout ce qui est, mais il faudrait encore avoir suivi ces expériences dans toutes les situations différentes dans lesquelles ces parties peuvent se trouver. Il ne

faut pas croire, disait l'illustre Schroëder, (que je vous ai cité ailleurs comme un des premiers modernes qui ait porté le flambeau de la philosophie vraiment médicinale dans l'étude des maladies, qui, depuis long-temps, était si étrangement défigurée par l'esprit d'hypothèse que des ignorans affectent de confondre avec l'esprit systématique qui lui est diamétralement opposé,) que les véritables forces de la nature vivante puissent être toujours rendues sensibles par nos moyens d'expérience. Cette prétention a porté tout récemment dans la médecine une infinité de fausses vues : « *Maximè verò notatu dignum censemus, latiùs* » *patere virium vitalium potestatem, quàm ex irri-* » *tabilitate et sensibilitate per experimenta vulgaria* » *et evidentiora declarandis innotescit. Negandum* » *enim haud est, vim illam vitalem pluribus in* » *partibus quas cultri apex in motum ciere non* » *valuerit, aliis sub conditionibus in producendis* » *motibus efficacem se præstare posse, (t. II, pag.* » *92.)* » Aussi est-il bien acquis que des expériences de même genre que celles de M. De Haller ont eu des résultats différens, même opposés chez d'autres observateurs, non-seulement parce que leurs moyens d'épreuve n'étaient pas absolument les mêmes, mais sur-tout parce que leurs sujets d'expérience ne se trouvaient pas dans les mêmes états que ceux de M. De Haller : or, parmi les circonstances très-multipliées, capables de faire varier

les expériences de cette nature, les plus puissantes sont sans contredit les circonstances de santé et de maladie. M. De Haller sentait bien lui-même que ses idées ne pouvaient se concilier avec les faits ; dans sa grande physiologie, quand il parle des causes qui font couler la salive en abondance à l'aspect d'un mets agréable, et qui provoquent le mouvement de la semence à la présence d'un objet vivement désiré, il est obligé de reconnaître dans toutes les glandes une irritabilité qui ne peut être mise en jeu que par des impressions attachées exclusivement à l'exercice de la vie (1), et qui n'ont rien de commun avec les moyens d'expérience que nous pouvons employer : « *Hæc ergò causa ad* » *occultam illarum glandularum omnium irritabi-* » *litatem pertinet, quam in experimentis non pos-* » *sumus imitari.* (*T. VI, p.* 57.) »

Les autres phénomènes qui se passent à l'habitude du corps, et qui sont aussi des dépendances du spasme fébrile ou du spasme constitutif du premier stade de la fièvre, sont une diminution de l'embonpoint ou un resserrement des parties extérieures dans le sens de toutes leurs dimensions, la disparition des vaisseaux sanguins qui rampent

---

(1) « *Potest absque musculari vi etiam cellulosa fibra à* » *frigore contrahi et crispari.* (*Haller, Element. physiol., lib.* » *XII, pag.* 78, *tom. V.*) »

dans le voisinage de la peau, et la perte ou l'affaiblissement de la couleur vive dont la peau est pénétrée dans l'état ordinaire de santé. Comme la couleur vive ou brillante de la peau dépend non-seulement du sang qui coule librement dans ses plus petits vaisseaux, mais encore, et principalement, de celui qui est épanché dans tout son tissu spongieux ou cellulaire, lorsque la peau est fortement contractée, le sang qui en est exprimé et qui est refoulé vers les parties intérieures doit nécessairement laisser à la peau la couleur blanche, qui lui est naturelle. Car toutes les parties du corps étant composées d'une substance muqueuse rapprochée, condensée à différens degrés, ont toutes naturellement une couleur blanche et la couleur rouge que quelques-unes présentent, dépend exclusivement du sang qui les pénètre, et qui n'est pas seulement contenu dans les vaisseaux, comme l'a voulu Boerhaave, d'après les expériences trompeuses de Ruisch, mais encore dans toute leur substance spongieuse ou parenchimateuse (1), comme parlaient les anciens; aussi les parties du corps les plus rouges, comme les chairs du muscle, par exemple, peuvent-elles perdre cette couleur quand elles sont suffisamment lavées; en sorte que, par des lotions répétées

(1) Ou cylindrique, d'après les observations de MM. Monro et Fontana.

dans l'eau chaude, ces chairs se décolorent complètement, reprennent leur blancheur native, et reviennent à un état analogue à celui où elles étaient dans le premier temps de l'existence du fœtus, lorsque le sang n'était point encore formé.

L'affaiblissement de la couleur naturelle qui se lave et s'efface sous l'impression du spasme fébrile, est sur-tout très-manifeste vers les extrémités: et il est bien remarquable que c'est vers les extrémités que le spasme se produit avec le plus de vigueur (1); car, comme les extrémités sont à une grande distance du centre de la chaleur, et qu'elles forment, pour ainsi parler, les points de départ ou d'appui de la force de condensation, ces parties doivent dès-lors ressentir avec le plus d'effet le spasme qui résulte de la prédominance relative de cette force de condensation; aussi, lorsque la fièvre est extrêmement faible et qu'elle ne peut point s'établir sur le corps entier, arrive-t-il assez souvent qu'elle porte d'une manière exclusive son impression sur les parties les plus extrêmes, qui

---

(1) Les spasmes périodiques débutent par les extrémités; ceux qui d'abord se font ressentir dans le dos, sont symptomatiques et dangereux. (Hipp., *Prænot. coac. Mart.*, *sect.* 1, *vers.* 10.)

Les frissons qui débutent par la moelle épinière même, sont dangereux, et annoncent des convulsions mortelles. (*Præu. coac.*, *sect. I*, *vers.* 15.)

se dérobent avec le plus d'avantage à l'action ou à l'influence de la chaleur. Ainsi, Stahl parle d'un homme qui, après avoir essuyé une fièvre intermittente-tierce, bien réglée, et en apparence terminée, éprouva encore deux accès marqués seulement par le resserrement spasmodique du doigt auriculaire de chacune des mains; resserrement qui se fit au même jour et à la même heure que les accès antérieurs, et qui dès-lors était bien évidemment dépendant de cette fièvre précédente.

Le resserrement fébrile n'est pas nécessairement borné à l'organe de la peau; il appuie profondément, et il occupe aussi les plans plus intérieurs du tissu cellulaire; et ce fait est non-seulement prouvé par la diminution que les membres éprouvent dans toutes leurs dimensions, mais encore par ce qui arrive aux ulcères qui sont placés à l'habitude du corps; car le plus souvent ces ulcères, ceux même qui ont une assez grande profondeur, se dessèchent complètement, et cessent de donner l'humeur ou la sanie qui en coule habituellement; ce qui dépend bien évidemment du spasme qui serre leurs parois et qui les serre dans toute leur profondeur.

Dans ce période de la fièvre, le pouls est assez communément rare, quoique vif, mais sur-tout très-petit et concentré. Galien a remarqué que le mouvement de concentration ou de systole, était sensiblement plus vif que le mouvement de dila-

tation. Nous avons dit ailleurs que les mouvemens des artères dépendent d'une force qui s'exerce dans leurs parois; or, dans l'acte de dilatation, cette force paraît se diriger du cœur vers les extrémités artérielles, et non-seulement elle est appliquée à dilater les artères, mais elle les augmente sensiblement dans le sens de leur longueur. Dans l'instant de la systole ou de la contraction, cette force motrice des artères, s'exerce selon une direction contraire; elle se dirige des extrémités artérielles vers le cœur, et non-seulement elle les resserre et les contracte, mais elle les diminue manifestement dans leur diamètre longitudinal. Cette tendance des mouvemens du pouls des extrémités vers le cœur, est sur-tout bien marquée vers les derniers instans de la vie, comme l'a observé Frédéric Hoffmann; or, cette plus grande vîtesse dans les mouvemens de contraction des artères, observée par Galien, est donc remarquable en faveur de la dominance respective de la force de condensation ou de la force dirigée de la circonférence vers le centre, prédominance qui établit la cause de tous les phénomènes du premier stade ou du premier période de la fièvre.

Nous aurions pu ajouter à ce que nous disions dernièrement contre l'opinion de Boerhaave, qui a tiré toute la définition de la fièvre de l'état du pouls, que cette prétention est si peu fondée, et qu'en effet le caractère du pouls, quand il est considéré

d'une manière isolée, solitaire et indépendamment du concours des autres signes, est si peu concluant qu'Hippocrate s'était très-peu occupé de ce signe. C'était sur-tout dans les différences de la chaleur qu'il recherchait la nature réelle des fièvres. « *Febres* » *quidem aliœ mordaces sunt manui; aliœ mites*, etc. » (*De morbis vulg.*, *lib. VI*, *conf.* le comm. de *Gal.*, » *t. III*, *p.* 608, 9 *et* 10.) *Et si magna utilitas ex* » *hujusmodi differentiarum agnitione percipitur* : » *ipsis videlicet singulis propriam medicationem* » *requirentibus.* (*Idem*, *p.* 613.) » Et quoique Hippocrate fasse mention quelquefois du pouls, il paraît cependant qu'il n'y attachait que très-peu d'importance. Il s'occupait peu et de ce que ce signe indiquait pour le moment, et des événemens qu'il donnait lieu d'attendre, soit que cette doctrine lui fût inconnue, soit que la connaissant il l'a jugeât peu utile; et certainement il est permis de s'en rapporter là-dessus à l'autorité de Galien, qui, sans contredit, est l'homme du monde qui a étudié Hippocrate avec le plus de soin.

Le spasme fébrile ou le premier période de la fièvre est très-généralement accompagné d'une sensation de froid, et cette sensation de froid présente des modifications différentes dans les différentes espèces de fièvre : ainsi dans l'espèce des catarrhales ou quotidiennes, et mieux encore dans les fièvres quartes, le frisson précurseur est accompagné d'un sentiment de froid pénétrant, absolu-

ment semblable à celui qu'éprouverait un homme qui s'exposerait à un froid rigoureux; au lieu que dans les fièvres bilieuses qui sont de l'espèce des fièvres tierces, le frisson excite moins une sensation de froid bien décidée, qu'une sensation analogue à celle que ferait éprouver une infinité de petites pointes dont la peau serait percée; mais, comme nous l'avons déjà dit, notre objet ici est seulement d'exposer les phénomènes d'une manière générale, en remettant aux descriptions particulières les différences dont ces phénomènes sont susceptibles.

Cette sensation de froid plus ou moins décidée, attachée assez généralement au premier période de la fièvre, ne dépend point nécessairement d'une diminution réelle de chaleur; car, quoiqu'il puisse arriver que le frisson de la fièvre soit vraiment accompagné d'une moindre chaleur, et que les parties, sur-tout les parties les plus ultérieures, comme nous le disions, soient réellement refroidies (1), cependant les observations de MM. De

(1) Morton a même observé que le sang tiré dans ce période de la fièvre était décidément froid; nous reviendrons ailleurs sur des faits analogues : je remarque seulement ici que généralement parlant la saignée est fort contraire dans le période du spasme; parce que la saignée qui porte les forces du centre vers la circonférence, violente vicieusement la nature qui, dans ce période, porte ses efforts de la circonférence vers le centre.

Haën et De Haller ont démontré que, souvent dans le premier période de la fièvre, la chaleur observée au thermomètre est non-seulement au même degré que dans l'état ordinaire, mais qu'elle passe ce degré, et qu'elle augmente de 12 ou 13 degrés, (ce qui est le terme le plus fort auquel elle puisse s'élever dans les fièvres les plus ardentes,) et qu'elle est alors de 107 à 108 degrés au thermomètre de Fahrenheit, lorsque le malade se plaint d'un froid glacial et qu'il ne peut supporter.

Non-seulement le sentiment de froid peut exister sans qu'il y ait de froid réel, mais il peut y avoir un froid réel et absolu, sans qu'il soit senti; ainsi la femme hystérique dont Morgagni rapporte l'histoire, avait le sang décidément froid, sans qu'elle éprouvât aucune sensation de froid dans les parties où coulait ce sang ainsi refroidi : il faut donc bien distinguer le froid senti d'avec le froid réel.

Galien recherche comment le frisson peut être décidé par des causes différentes du froid, (*De rigore*, *n.*° 18, *t. II*, *p.* 210,) et il établit généralement que le frisson est décidé par des causes irritantes qui ont une grande quantité de mouvement : « *Oportet enim non solùm mordax quidam, in* » *nobis causam esse, sed et quod vehementer mo-* » *veatur si rigorem efficere debet. (Ibid, n.*° 19, » *p.* 211.*)* »

Ce sentiment de froid qui accompagne assez constamment le premier période de la fièvre, et

qui n'est donc pas nécessairement attaché à une diminution réelle de chaleur, me paraît devoir être rapporté à un principe dont nous avons eu assez souvent occasion de parler ailleurs, savoir, au principe d'association ou de liaison des idées, qui fait que la nature vivante est comme forcée de reproduire à-la-fois des idées, et plus généralement des états dont elle a très-souvent éprouvé la coexistence. Car, comme l'impression du froid extérieur, quand cette impression est sentie, décide le resserrement spasmodique de la peau, et que ce resserrement spasmodique est le moyen que la nature, d'après les lois auxquelles elle obéit nécessairement, oppose à l'impression du froid, il arrive que ces deux phénomènes, savoir, le resserrement de la peau et la sensation du froid se lient d'une manière indissoluble, qu'ils s'amènent réciproquement, et que dès-lors ce resserrement de la peau, par quelque cause qu'il soit décidé, invite comme nécessairement la nature à se donner la sensation du froid.

Je dis, et l'expérience le confirme assez, que le resserrement spasmodique de l'organe de la peau est très-généralement décidé par l'action du froid extérieur; et quoique nous ne puissions pas nous flatter de parvenir à la connaissance réelle des causes finales, et que le pourquoi des mouvemens qui s'exercent dans le corps animal, nous échappera probablement toujours, parce que ces

mouvemens sont réglés par un sens intérieur, très-différent de celui qui nous fournit les matériaux de toutes nos connaissances réfléchies ; il paraît cependant que nous sommes bien fondés à dire que ce resserrement de la peau, sous l'impression du froid, a pour fin ou pour utilité, de soustraire le corps à l'action du froid, et plus précisément d'empêcher l'introduction des particules frigorifiques dans l'intérieur du corps (1). En effet, les phénomènes que présente le froid, deviennent, ce semble, plus faciles à lier et à concevoir, en attribuant le froid à une espèce de matière déterminée, qu'en le regardant comme une simple qualité, ainsi qu'on le dit assez communément; et l'existence de ces particules frigorifiques paraît d'autant mieux fondée, que le froid n'est pas le seul effet qu'elles produisent, et que leur application sur le corps vivant, décide des changemens qui ne sont point du tout en proportion avec les degrés d'intensité du froid. (Diss. de Weitbrecht, thèses prat. de Haller.)

Les phénomènes qui semblent prouver que le froid n'est pas une simple qualité, mais qu'on

---

(1) Le froid paraît agir spécialement sur le système lymphatique, comme le chaud sur le système vasculaire.

Conf. Keil, *Statica*. Il attribue les catarrhes aux particules frigorifiques qui pénètrent dans le corps et altèrent la composition du sang et de la sérosité.

peut et qu'on doit le considérer comme dépendant d'une matière déterminée, capable de produire bien d'autres effets, c'est premièrement la simultanéité du chaud et du froid; car, si le chaud et le froid étaient de simples qualités, on ne conçoit pas comment ces deux qualités pourraient exister dans le même temps, dans le même lieu, sans s'altérer réciproquement, sans se confondre, et sans produire, par cette espèce de confusion, une qualité moyenne; au lieu que l'on conçoit assez aisément cette coexistence du chaud et du froid, en attribuant l'un et l'autre à deux espèces de matières distinctes, et qui, dès-lors, peuvent exister très-rapprochées l'une de l'autre sans s'altérer, parce qu'elles ne souffrent aucun mélange, aucune union, aucune combinaison.

Or, cette simultanéité de chaud et de froid n'est pas impossible; et Vanhelmont rapporte qu'un jeune homme qui se trouvait sur des montagnes fort élevées, fut comme brûlé dans les parties du corps exposées à l'impression du soleil, et éprouva un froid vif dans les parties opposées et qui étaient à l'abri du soleil. (*Gas aquæ*, n.° 15.) « *Licet viderim sodalem, in latere quo solis radii illum directè, toto semisse diei ferierant, vultum et cervicem ambussisse, non secùs atque si cantharides applicuisset; idque sine caloris et doloris sensu.* » (*Pag.* 76, *edit. Elzevir.*) »

L'existence des particules frigorifiques paraît

encore assez bien établie par les phénomènes de la congélation. L'eau peut se congeler dans un tube bien fermé lorsqu'on agite ce tube, parce que les particules d'eau qui sont gelées dans l'air contenu dans le tube, viennent à frapper la surface de l'eau, et lui communiquent leur glace ; (Buffon, Supplément, tom. I, p. 145,) de même qu'une matière inflammable fortement échauffée s'embrase promptement par le contact d'un corps actuellement en inflammation. On sait que la congélation ne peut s'effectuer que dans les liqueurs exposées à l'air libre, et que l'eau, par exemple, peut éprouver, sans se congeler, des degrés de froid très-supérieurs au degré de congélation, lorsqu'elle est parfaitement à l'abri de l'air, et qu'elle ne peut recevoir dès-lors ces particules frigorifiques; ce qui prouve au moins que l'air, dans certaines circonstances, contient des particules d'une espèce déterminée, qui seules produisent des phénomènes qu'on attribue assez communément au froid considéré comme simple qualité. On sait que l'eau congelée augmente sensiblement de volume, ce qui dès-lors met en droit de présumer l'addition d'une matière nouvelle. On sait que la congélation altère profondément les corps, et que l'eau de glace ou l'eau qui résulte de la fonte de la glace, est, à l'instant de sa revivification, s'il est permis de parler ainsi, fort différente de ce qu'elle était avant la congé-

lation; et on vérifie tous les jours l'observation d'Hippocrate sur l'insalubrité des eaux de glace, et sur la fréquence des goîtres dans les pays montagneux, dont les habitans boivent habituellement des eaux de neige ou de glace fondue. Enfin, on sait que la glace et la neige ont une température décidée, et qui n'est plus susceptible d'augmenter en froid, quoique les corps voisins soient pénétrés d'un degré de froid bien plus considérable, et cela apparemment, parce que la glace et la neige sont à ce point de saturation qui ne leur permet pas de recevoir une plus grande quantité de particules frigorifiques.

Ces particules, d'une espèce déterminée, qui sont appliquées à produire le froid et d'autres effets différens du froid, se démontrent aussi par les impressions qu'elles portent sur le corps vivant (1). En effet, il est bien remarquable que les phénomènes que l'on observe sur le corps vivant, et qu'on attribue au froid, ne sont point du tout proportionnels aux variations de température indiquées par le thermomètre; en sorte que tel degré

---

(1) C'est sans doute à l'introduction du froid dans le corps qu'il faut attribuer le plus généralement les rhumatismes décidés par cause extérieure, les pleurésies de Pringle, la dyssenterie simple de Stoll. L'opium pris intérieurement, et l'application des vésicatoires, sont les grands moyens curatifs de cette affection.

de froid très-considérable au thermomètre, n'affecte pas à beaucoup près aussi désagréablement, et n'est pas aussi difficile à supporter que tel autre degré qui est beaucoup plus faible au thermomètre; ainsi, on observe, par exemple, qu'un froid humide est bien plus pénétrant et beaucoup plus difficile à supporter qu'un froid sec bien plus intense, sur-tout lorsque ce froid humide succède brusquement à une température toute opposée; quoique dans un temps humide l'évaporation se faisant moins librement, le froid réel doive être moindre. (Stahl, *Theoria med.*, *p.* 412; *edit. de Juncker*, *p.* 313, §. 21.)

S'il est vrai que l'air soit chargé, au moins dans certaines circonstances, de particules de matière d'une espèce déterminée qui peuvent produire le froid, et dont l'application sur le corps vivant peut décider aussi des effets différens du froid et qui ne sont point du tout proportionnels à ses degrés d'intensité, il semble que nous sommes fondés à croire que le resserrement de l'organe de la peau, qui suit l'action de ces particules, a pour utilité de leur fermer le corps, de s'opposer à leur entrée, et à regarder la sensation de froid qui répond à ce resserrement de la peau, quelle qu'en soit la cause, comme l'effet de l'habitude qu'a contracté la nature d'éprouver à-la-fois ces deux sensations, savoir, celle du froid, et celle du resserrement de l'organe de la peau.

Le premier période de la fièvre s'accompagne d'abattement et de lassitudes spontanées, lesquelles présentent des circonstances bien remarquables, mais dont il ne sera question, comme nous l'avons déjà dit, que dans les descriptions particulières (1).

Ces lassitudes spontanées ne doivent point être attribuées exclusivement, comme l'a fait Stahl, à un nouvel ordre établi par le principe de la vie qui suspend les forces de l'organe musculaire, afin de les employer plus vigoureusement dans les parties intérieures ou dans les organes vitaux, qui doivent être spécialement appliqués à fournir les actes de la maladie; car ces lassitudes spontanées se présentent dans le premier période de la fièvre, qui porte une débilité bien marquée dans tout le système des forces (2). (Voyez à ce sujet Schroëder, pag. 113.) Schroëder remarque que la faiblesse ne répond point du tout à l'augmentation du mouvement circulaire du sang, et que la circulation peut être augmentée beaucoup plus qu'elle ne l'est dans

---

(1) Hipp. reconnaissait que, dans le premier stade de la fièvre, l'affaiblissement portait sur-tout sur les parties principales du système vasculaire qui est un des grands organes du système irritable ou de mouvement. « *Frigefactis his locis* » *undè fontes et sanguinis radices prodeunt.* De flatibus, *n.*° 11, » *Cornaro.* »

(2) « *Confer. Haller, tom. V, p.* 84, *in febribus vires ex causa* » *nondùm satis cognita deficere videri, non quod cor nimiam* » *partem virium sibi sumat, etc.* »

les fièvres, sans qu'il y ait des lassitudes. Il croit très-difficile de déterminer la vraie cause de la faiblesse qui accompagne la fièvre ; il l'attribue cependant le plus généralement à des stases dans la région précordiale, qui sont dissipées par le travail de la coction et par les crises. « *Stasìm tamen alicubi, eamque præsertìm in præcordiis hærentem, conjicere licet, quàm coctio expediat, et crises tollant*, *pag.* 114. »

Nous avons vu que les mouvemens des muscles volontaires dépendent d'une force qui leur est inhérente, et qu'on appelle assez communément dans ce siècle, force d'irritabilité; nous avons vu aussi que cette force, pour mouvoir les muscles librement, facilement, et sur-tout pour les mouvoir avec ordre, devait être constamment soutenue, et comme réparée par l'action continuelle du cœur que lui transmettent les artères et les veines, et par l'action du cerveau que les nerfs lui communiquent; en sorte qu'un muscle devient absolument inutile, et qu'il ne peut obéir à la volonté de l'animal, lorsqu'on lie fortement et qu'on lie tout d'un coup, soit les nerfs, soit les artères, soit les veines.

Nous avons vu aussi que la liberté du tissu cellulaire était nécessaire à ce mouvement, et j'ai rapporté une expérience de Baglivi, qui, ayant passé un fil autour d'un muscle, et l'ayant serré assez faiblement pour qu'il ne portât ni sur les artères,

ni sur les veines, ni sur les nerfs, au moins d'une manière assez considérable, observa que les mouvemens de ce muscle faiblirent sensiblement, et qu'ils ne se rétablirent dans toute leur vigueur, que lorsque le tissu cellulaire fut parfaitement libre.

Les lassitudes de la fièvre doivent donc être attribuées à l'état de contrainte et de gêne où se trouvent les muscles, et non-seulement à raison du spasme qui occupe toute leur substance, et qui les empêche de se prêter librement à l'alternative rapide de contraction et de dilatation dans laquelle consiste toute leur action, mais encore à raison de la compression que porte sur eux la peau resserrée et fortement contractée ; en sorte que les muscles sont alors dans le même état que dans l'expérience de Baglivi.

La stupeur, l'engourdissement et l'extrême disposition au sommeil doivent être rapportés à des spasmes légers des plans extérieurs du cerveau ; car la substance du cerveau et des nerfs est réellement susceptible de spasme, comme nous l'avons dit ailleurs, et le plus souvent l'apoplexie est véritablement décidée, comme le dit Paracelse, par des spasmes fixes qui frappent la substance du cerveau, et sur-tout la partie centrale qui est comme l'origine des nerfs; et les divers épanchemens que l'on trouve quelquefois à la suite de cette affection, sont le plus souvent les effets de ce spasme apo-

plectique (1), quoique la matière de ces épanchemens puisse aussi être la cause qui détermine ce spasme et le met en jeu. C'est sur-tout à ces mouvemens de spasme ressentis plus ou moins profondément dans la substance du cerveau, qu'on doit attribuer la plupart des accidens qui suivent les coups à la tête, comme l'a très-bien dit M. Metzger (2), « *experientiâ compertum est innumeros à morbis cerebri post convulsiones et concussiones interiisse, quorum in cerebro per anatomen nil videre contigit, quod terrifici symptomatis*

---

(1) Hippocrate dit que l'apoplexie décidée par les coups sur la tête, se guérit par une fièvre forte, allumée promptement, et qui n'est pas précédée de frisson..... Sans doute il est à craindre que le frisson n'augmente le spasme de l'origine des nerfs qui est la vraie cause de l'apoplexie. (Duret, *Coac. prænot.*, *p.* 366, *n.*o 1, *versus initium paginæ.*) « *Animalitatis collapsæ quæ cernitur in amissione sensus et motus, causa potissimum agnoscitur à præceptore, constrictio cerebri.* »

Morgagni croit que la paralysie, qui est une apoplexie partielle, peut dépendre de la convulsion des membranes des nerfs. (Epist. XI, n.os 18 et 20.)

(2) L'apoplexie peut aussi dépendre de l'atonie du système des nerfs, et principalement du cerveau : cette espèce d'apoplexie était mise par Hippocrate au nombre de celles qui contre-indiquent la saignée. « *Potest quoque contingere ob recentem quandam exsolutionem et afflictionem virtutis. (Gal., com.* 4, *in lib.; Hipp., De vict. rat. in acut. op. omn., t. VI, p.* 698.*)* » C'est à la suite de cette espèce que la substance du cerveau est plus molle qu'à l'ordinaire.

» *causa extitisset, et id plerosque fefellit ratos se*
» *aliquid contra naturam reperire posse in cerebro*
» *laborantium extinctorum, adeo occulta sæpè*
» *causa convulsionis. (Baillou.)* »

Sur l'insuffisance des recherches anatomiques relativement à la vraie cause de l'apoplexie, voyez Schroëder, tom. II, p. 348; Morgagni, epist. IV, n.os 5, 6, 8, 9, 11 et 28; epist. V, n.os 17 et 18 (1).

Ce que je dis ici d'après l'observation, et non d'après de vaines hypothèses, se trouve confirmé par l'autorité de l'homme du monde qui a le mieux écrit sur la médecine : Hippocrate a donc connu que l'apoplexie pouvait dépendre de mouvemens convulsifs dans le cerveau ; mouvemens convulsifs qui le plus souvent étaient excités par différentes

---

(1) Ruisch faisait un grand usage de fomentations composées de cette manière : herbes de bétoine et de marjolaine āā deux poignées ; de sauge et de rhue une poignée et demie ; fleurs de stœchas et de lavande āā une poignée ; roses rouges une demi-poignée : on fait bouillir le tout dans suffisante quantité de vin blanc, jusqu'à réduction de trois livres. Morgagni a vu les plus grands effets de l'usage de cette fomentation plus ou moins adoucie, selon la chaleur de la saison. (Epist. LII, n.os 20 et 21.)

Schmucker, premier chirurgien des armées du roi de Prusse, a employé fréquemment, dans ces cas, des fomentations à froid : eau commune 40 livres, vinaigre 4 livres, nitre dépuré 16 onces, sel ammoniac 8 onces.

« *Quibus concussum est cerebrum eos statìm voce privari est*
» *necesse. (Sect. VII, aph. LVIII.)* »

causes irritantes, « *cerebrum siquidem rodatur,* » (c'est-à-dire si le cerveau est irrité par quelque cause que ce soit,) « *cladem perfert, turbationem* » *multam sustinet, et mens decipit, et cerebrum con-* » *vellit, ac distrahit totum hominem qui in se ipso* » *vocem non edit ac suffocatur, et hœc affectio, si-* » *deratio, ac græcè apoplexia appellatur.* (*De Glan-* » *dulis Cornaro*, n.° 9, Prosp. Mart., p. 48, pre- » mière colonne.) »

La véritable cause de l'apoplexie, dit Morgagni, c'est la diminution soudaine, et même la suspension des mouvemens intérieurs du cerveau qui nous font mouvoir, sentir et penser. Cet état peut être déterminé par un grand nombre de causes, dont les unes peuvent tomber sous les sens, et les autres sont absolument insensibles ; (*epist. II*, *n.*° 5, *conf. Schroëder*, *t. II*, *p.* 349, *p.* 374, où il cite un beau passage de la médecine expérimentale de Thierri.

Sur les apoplexies qui paroissent dépendre de lésions du bas-ventre, Morgagni, epist. III, n.os 2, 4 ; epist. IV, n.° 13, (avec relâchement de la substance du cerveau ;) n.os 24, 26, 30, 35 ; epist. V, n.° 19 ; Schroëder, tom. II, pag. 375 ; Casimir Medicus, cité par Schroëder, *ibid.*, pag. 376.

CHAPITRE VI.

Spasme fébrile considéré sur les parties intérieures.

JE vais d'abord exposer la description que donne Hippocrate du premier période de la fièvre : ce passage pourra servir comme de texte à tout ce que j'ai à dire dans ce chapitre.

« *Cum pedes frigidi fuerint, necesse est ventri-* » *culum multo fastidio plenum, præcordium inten-* » *tum, et corporis jactationem, propter internam* » *turbationem, et mentis abalienationem, et dolores,* » *et æger distrahitur, et vomere cupit, et si prava* » *vomuerit dolet; postquàm verò calor ad pedes* » *descendit et urina progressa est, etiamsi non su-* » *davit, omnia desinunt.* » Il n'est pas possible d'exposer plus clairement cette double révolution de mouvemens attachés à l'acte fébrile ; mouvemens qui, dans le premier stade, se portent de la circonférence vers le centre, par la prédominance du mode de froid ou de condensation, et qui se portent ensuite du centre vers la circonférence, par la prédominance du mode expansif ou de chaleur. Ce passage se trouve dans le livre, « *De victûs* » *ratione in acut.*, » un des ouvrages d'Hippocrate

les plus intéressans, et celui que Prosper Martian disait avoir lu avec le plus de fruit.

Nous avons considéré le spasme fébrile sur les parties extérieures ; nous allons l'examiner maintenant sur les parties centrales ou intérieures, et noter les phénomènes qui en dépendent.

Le spasme de l'estomac s'annonce par les anxiétés, les angoisses qui se font évidemment ressentir dans la région épigastrique, par les nausées, les vomissemens, les efforts de vomissemens qui se prolongent assez communément pendant tout le premier période de la fièvre : et, comme les substances médicamenteuses portées sur l'estomac dans la vue de décider le vomissement, sont des substances âcres, et qui excitent sur cet organe une impression vivement pénétrante, il s'ensuit que ces substances vont directement à ajouter au spasme de la fièvre, qu'ils vont à l'établir plus complètement, plus profondément, et que dès-lors ces remèdes sont positivement contre indiqués par les vomissemens ou les efforts de vomissemens, qui dépendent du premier période de la fièvre, que nous ne considérons ici que dans ses phénomènes nerveux. « *Si prava vomuerit dolet* (1). »

---

(1) Les opinions sont partagées sur les temps convenables à l'usage de l'émétique dans les fièvres d'accès ; quelques-uns le donnent dans le temps de l'invasion de l'accès, Murray, (t. II, p. 283,) Thomson, Grainger, Cullen, etc. ; d'autres le donnent

Ce n'est que lorsque ce premier période marche à sa fin, lorsque les spasmes se dissipent, que les forces commencent à se relever ; ce n'est que lorsque la fièvre oscille et balance, pour ainsi parler, entre le période de spasme ou de concentration, et le période de chaleur ou de vive expansibilité, qu'on peut hâter et soutenir le développement des forces par l'action des émétiques qui, sous ce point de vue, doivent être administrés vers la fin du frisson, selon la pratique du docteur Morgan, dont nous parlerons dans le traité des fièvres intermittentes (1).

Pour dissiper la fièvre purement nerveuse, on prescrit de faire mettre le malade dans un bain chaud, peu avant que le frisson doive s'établir, ou

---

immédiatement après l'accès, Roseinstein ou Rosen, p. 285 ; d'autres enfin avant l'accès, de manière que son opération soit terminée avant le moment de l'invasion, Sydenham, Boerhaave et Murray, p. 281. C'est certainement cette dernière pratique qui paraît en général sujette à moins d'inconvéniens, etc.

(1) Sur l'usage de l'émétique, dans le premier temps de l'accès des fièvres intermittentes, voyez Murray, t. II, p. 283, qui cite les autorités d'Hippocrate, de Celse, etc. Cette pratique a été attaquée par Cleghorn, *idem*, p. 284, qui en général s'est montré trop timide sur l'usage de l'émétique dans les fièvres d'accès.

Tilleus, dans une Dissertation insérée dans les *Amœnit. acad.* de Linné, vol. X, p. 157, cite quelques exemples d'inflammations de l'estomac décidées par l'action de l'émétique donné dans ce temps de la fièvre. *Idem*, p. 285.

bien d'envelopper tout le corps de linges trempés dans de l'eau chaude qu'on renouvelle souvent; et, au bout d'une demi-heure, on donne quelques doses d'émétique, qui alors ne décident point le vomissement, mais seulement des nausées, et même assez légères : M. Drumond, pag. 78, dit qu'il a souvent employé cette méthode avec succès contre des rhumatismes : on continue le bain pendant une heure; on fait ensuite tenir chaudement, et on soutient la sueur avec des boissons chaudes.

Cette méthode ou autre analogue est excellente dans l'état de contagion, comme nous le verrons ailleurs. Je remarquerai seulement ici qu'il faut être bien peu versé dans l'étude de Sydenham, pour dire que cet habile médecin ait condamné la méthode sudorifique dans tous les cas de maladie; c'est certainement Sydenham, et après lui MM. Grant et Vuzer qui ont démontré le plus clairement combien les sudorifiques conviennent éminemment dans le commencement de toutes les maladies qui se forment par l'action des miasmes reçus dans le corps, et qui flottent encore comme librement sans y avoir fait d'impression profonde.

Et cette impression que les émétiques portent sur l'estomac, quand ils sont affaiblis et fréquemment répétés, est un des moyens d'excitation les plus puissans qui tendent, avec le plus d'avantage, à mettre en jeu le principe de chaleur ou d'expansibilité, et à porter, à répandre, à distribuer uni-

formément les forces et les mouvemens sur tous les points de la masse du corps; aussi verrons-nous que les émétiques donnés de cette manière, c'est-à-dire, à petites doses et souvent répétées, sont un des plus grands secours que l'art puisse employer dans certaines circonstances de fièvres exanthématiques, non pas dans la vue de purger les premières voies, mais dans la vue de porter et de diriger les mouvemens vers la peau, de favoriser et de soutenir les éruptions de différentes espèces qui doivent se faire vers cet organe.

Sur ce que nous disons ici de l'action tonique et fortifiante des émétiques, vous pouvez consulter avec beaucoup d'avantage une dissertation de Thomson, insérée dans le cinquième volume des mémoires d'Edimbourg; l'auteur de cette dissertation, par le moyen des émétiques donnés à très-petite dose, souvent répétée pendant long-temps, a dissipé différentes affections nerveuses qui étaient établies depuis long-temps.

Les médecins anglais ont dernièrement recommandé, contre les affections de la peau, les préparations émétiques d'antimoine; par exemple, le vin antimonial d'Huxham à la dose de 40 gouttes; et cette pratique est d'autant plus digne d'attention, que le plus ordinairement les affections de la peau dépendent d'affections de l'estomac, comme nous le verrons dans le Traité des fièvres gastriques. A l'occasion de l'émétique donné ainsi à

petites doses, il est remarquable que telle dose, qui d'abord procurait le vomissement, manque cet effet par le moyen de l'habitude; et M. Brysbanc a vu un homme qui, de cette manière, était venu au point de prendre 10 grains de tartre émétique sans éprouver d'évacuation. Vous savez qu'il en est de même de toutes les substances les plus contraires et les plus décidément vénéneuses, qui perdent aussi leur action, et deviennent absolument inertes par l'effet de l'habitude. C'est un fait qui ne peut recevoir aucune explication, qu'autant qu'on attribue tous les actes du corps vivant à un principe très-différent de la matière; car on ne peut pas dire que l'habitude soit une affection de la matière.

Dans les affections spasmodiques, l'émétique employé de cette manière, est très-utile lorsque la détente commence à s'opérer (1) : on le combine

---

(1) Sur l'effet antispasmodique de l'émétique à doses incomplètes, voyez Murray, t. II, *Opuscul. méd.*, p. 289. Dans l'asthme convulsif, le mal hystérique, la toux convulsive, l'hémorragie de matrice qui est le plus souvent purement spasmodique, *ibid...* $\frac{1}{3}$ de grain de tartre émétique ou un grain d'ipécacuanha par jour. M. Wichmann a trouvé une vertu fébrifuge dans l'ipécacuanha donné à la dose d'un grain toutes les trois heures, avec 20 grains de sucre fin ou de magnésie; deux scrupules suffisent ordinairement pour détruire la fièvre, et un troisième scrupule pourrait en prévenir la rechute. On commence à employer ce troisième scrupule le huitième jour, à

alors utilement avec les sudorifiques ; par exemple, des alkalis volatils et des eaux cordiales : ainsi, eaux spiritueuses de lis, de fleurs de tilleul, de primeverre, de cannelle, vinaigre distillé, de chaque, 2 onc. ; esprit de corne de cerf, 1 onc. ; tartre émétique, suffisante quantité ; sirop d'écorce d'orange, 2 drag. ; c'était une potion que Frédéric Hoffmann employait fréquemment dans les apoplexies.

Je remarque à cette occasion que les anciens qui faisaient beaucoup d'usage des émétiques, comme moyen diététique, ou dans la vue de prévenir les maladies, étaient dans l'habitude de les employer peu de temps après le repas, et de cette manière l'opération des émétiques était plus facile et beaucoup moins fatigante.

On voit en général comment le spasme établi sur l'estomac, et sur-tout sur l'orifice supérieur qui est la partie la plus sensible, et qui est, pour ainsi parler, le *sensorium commune* du sens vital intérieur ; on voit, dis-je, comment ce spasme trouble et altère les fonctions de l'estomac, comment l'appétit s'éteint et comment on éprouve alors des nausées et des dégoûts. Cependant, si nous considérons avec soin toutes les circonstances que

---

compter de la cessation de la fièvre, (si la fièvre est tierce.) Murray, t. II, p. 89 et 90 ; dans la vue de fortifier, il est ordinairement utile de donner ensuite le quinquina.

présente ce phénomène (1), nous allons en découvrir qui ne peuvent pas se déduire avec avantage de l'existence de ce spasme ; en effet, ce spasme donne bien raison du dégoût, considéré en général, mais non pas de ce que ce dégoût présente de particulier. Il ne donne pas lieu de concevoir comment ce dégoût est relatif à telle substance plutôt qu'à telle autre, et cette circonstance est cependant très-réelle ; c'est une des plus importantes du dégoût de la fièvre qui s'exerce d'une manière plus marquée sur les substances animales que sur les substances végétales. En sorte que, comme nous avons dit que, dans l'état naturel, ou plutôt dans l'état de santé, le sentiment de la faim s'exerce exclusivement sur les substances capables de nourrir, et que ces relations sont aperçues et jugées, quoique d'une manière purement intuitive et non réfléchie par le principe qui vivifie les animaux ; ainsi ce principe d'ordre et d'intelligence agit également dans les maladies, et applique sûrement le sentiment du dégoût sur les substances qui sont les plus contraires à l'état actuel où se trouve le corps. Mais cette considération appartient plus précisément à la classe des phénomènes qui dépendent de la force digestive ou altérante.

---

(1) *Hipp., De vict. rat. in acut., Cornaro, n.° 42, pag. 428.* « *Nam ubi pedes frigidi, necesse est ventriculum calidum* » *esse.* »

On conçoit mieux comment le spasme de l'estomac qui se répète sur toute la longueur de l'œsophage et dans l'intérieur du gosier, de la bouche, décide la sensation de la soif; car, comme dans l'ordre naturel le sentiment de la soif indique le besoin de liqueur, et qu'il répond constamment à l'état de desséchement qui résulte du défaut d'humidité, le spasme qui, dans la fièvre, occupe toutes les parties intérieures de la bouche, met ces parties dans le même état de desséchement que si l'humidité manquait réellement; et cet état de desséchement rappelle dès-lors la sensation de la soif, d'après l'habitude qu'a contractée la nature de mener de concert et de reproduire à-la-fois ces deux états. Cette sensation de la soif, attachée au premier période de la fièvre est donc une sensation aussi fausse que la sensation du froid dont nous parlions ci-devant, qui dépend du même principe; savoir, de la liaison ou de l'association des idées, et des rapports arbitraires qu'a introduit entre deux ou plusieurs états, la circonstance d'avoir coexisté, ou de s'être très-souvent représentés à la nature dans le même temps.

La soif du premier période de la fièvre est un phénomène analogue à la soif qui accompagne les douleurs vives : on sait que ceux qui subissent des opérations chirurgicales fort douloureuses, ressentent une soif ardente. On rapporte, d'après le témoignage de quelques suppliciés qui expiraient sur

la roue, que cette sensation de soif brûlante était leur plus grand tourment; « *commodèque Erasis-* » *trates dixit sæpè interiore parte humorem non re-* » *quirente, os et fauces requirere. (Celse, lib. III,* » *cap. IV.)* » Les véritables correctifs de cette soif sont les antispasmodiques, et sur-tout les acides minéraux (1), « *solet acidum sulphuris ejus* » *modi fallacem sitim delinire. (Van-Helmont, De* » *febribus, cap. I, n.° 11.)* »

Aussi cette sensation de soif doit-elle être traitée comme une erreur, comme un écart, comme une aberration de la nature; il faut la tromper loin de la satisfaire; il faut sévèrement interdire les boissons, au moins les boissons abondantes qui ne peuvent alors que faire beaucoup de mal; Hippocrate croyait même que, dans cet état de la fièvre, les boissons étaient plus dangereuses que les alimens solides, « *si pedes frigidi fuerint*, (dit-il dans » son Traité de la diète des maladies,) *non à sor-* » *bitione modo, verum quoque, et maximè à potu* » *temperandum.* » Il ne sera pas inutile de vous faire remarquer que cette précaution si importante et recommandée par Hippocrate, a été cependant assez généralement négligée, et cela parce qu'on

(1) En certains pays on est en usage, pour prévenir la soif chez les animaux qui voyagent dans les grandes chaleurs, de frotter l'intérieur de la bouche avec du sel. (Van-Swieten, t. IV, p. 23.)

s'est très-peu appliqué à suivre et à observer avec soin les mouvemens de la nature dans les maladies; « *quis enim hodiè aliquid solidum*, *de paroxysmis* » *febrium affert*, » (disait Stahl,) et pour peu qu'on soit versé dans l'étude des modernes, on aperçoit aisément comment ce reproche est fondé: au moins l'était-il du temps de Stahl; il faut convenir qu'il a paru depuis d'excellens ouvrages.

On regarde communément le spasme fébrile de l'habitude du corps, dont nous avons considéré les phénomènes, comme une dépendance ou une répétition sympathique du spasme de l'estomac que l'on considère comme le spasme le plus essentiel, le spasme primitif, et comme la cause de tous les phénomènes que présente le premier période de la fièvre.

Cette opinion, sur laquelle nous reviendrons plus particulièrement en traitant des fièvres intermittentes est spécieuse, et la pratique offre bien des faits qui semblent la confirmer.

Ainsi, il arrive assez souvent, non-seulement dans les fièvres décidément intermittentes, mais encore dans les continues avec redoublement, que l'invasion de chaque accès, soit précédée d'affections de différentes espèces, bien évidemment ressenties dans la region épigastrique. Molitor a décrit une espèce de fièvre rémittente, qui était annoncée assez long-temps d'avance par des douleurs dans la région de l'estomac, qui exci-

taient à différentes reprises des pressions, des motitations bien évidentes. On observe quelquefois dans la petite-vérole, sur-tout dans la confluente, que les boutons qui s'affaissent, se relèvent, et sont fortement poussés au-dehors par des mouvemens convulsifs qui s'observent dans tous les membres, et qui battent sur-tout bien manifestement la région épigastrique. J'ai déjà eu occasion de parler d'une espèce de fièvre simple, qui attaque assez communément les personnes affaiblies, sur-tout par une longue maladie précédente, et que Galien arrêtait complètement et arrêtait tout-d'un-coup, en donnant, soit au moment de l'invasion, soit peu de temps après, un cordial; savoir, du pain trempé dans du vin. Je remarque ici que ce moyen est précisément le même que celui qu'il employa dans une autre circonstance, pour prévenir des attaques d'épilepsie. Galien parle donc d'un jeune homme d'un tempérament vif qui s'appliquait aux lettres, et qui tombait épileptique toutes les fois qu'il restait long-temps sans manger, et qu'il se livrait à l'étude avec trop de contention. Galien prévint les accès, et parvint enfin à guérir complètement la maladie, (car pour la guérir complètement, comme toutes les affections nerveuses sollicitées et mises en acte par des causes matérielles, il n'est souvent question que de prévenir, pendant un espace de temps assez long, la cause occasionelle qui ramène les accès, et qui fortifie et rend

plus vive et plus nette l'idée épileptique, comme disait Van-Helmont,) en lui faisant prendre de quatre en quatre heures du pain trempé dans du vin.

Ceci confirme ce que nous disions ci-devant ; savoir, que le plus souvent les affections de l'estomac doivent être rangées dans la classe des causes évidentes, procatarctiques, par ce qu'elles ont de commun avec ces causes, de produire des effets très-différens selon la disposition du corps, et selon l'aptitude qu'il a à subir telle maladie ou telle autre ; puisque, d'après les observations de Galien que je viens de rapporter, vous voyez qu'une seule et même affection de l'estomac, capable de céder au même secours, décide la fièvre dans ceux qui viennent de subir une maladie fébrile, et qui ont dès-lors l'habitude des mouvemens de la fièvre ; et que cette même affection décide l'épilepsie chez un autre homme qui a une disposition à l'épilepsie.

M. Grant, dans son excellent Traité des fièvres, après avoir remarqué que la constitution bilieuse dans son principe, se borne assez souvent aux premières voies et y décide une affection bilieuse, dit que cette affection des premières voies peut produire des symptômes très-différens selon la disposition différente du sujet ; et qu'elle ramène assez souvent dans chacun la forme de maladie dont il a l'habitude, quoique ces maladies, si différentes en apparence, ne demandent pas cependant d'autres remèdes que ceux qui sont relatifs à l'af-

fection des premières voies. Il cite l'observation d'une femme qui avait eu une toux pendant très-long-temps, dont elle avait été délivrée au mois de janvier par les saignées et l'appareil des moyens antiphlogistiques, et qui, au mois de juillet, fut prise de la même toux avec les symptômes de l'affection des premières voies; elle en fut guérie alors par les évacuans des premières voies. Je vous cite cette observation, pour vous faire remarquer combien il est important, dans le traitement des maladies chroniques, d'avoir égard au caractère différent qu'elles peuvent recevoir dans chaque saison de la part de l'épidémie régnante; c'est sur quoi nous aurons souvent occasion de revenir dans la suite.

Ce que nous disons ici sur l'importance de la région épigastrique fait comprendre comment le froid, appliqué brusquement sur cette partie, est une des causes peut-être la plus propre à ramener l'appareil des mouvemens fébriles, comme l'a observé Gohlius, et comme Galien l'avait vu long-temps avant lui. Car, Galien assurait que l'établissement de la fièvre supposait presque constamment une débilité relative dans la région épigastrique. « *Qui boni sunt habitus*, (dit Galien dans » le second livre des fièvres,) *et hepar et ventri-* » *culum calefiant, his febrire prorsùs est impossi-* » *bile.* » M. Schulze qui a beaucoup insisté sur l'utilité des topiques convenables, appliqués sur l'épi-

gastre, rapporte une observation frappante, et qui prouve en effet combien la plupart des modernes ont eu tort de s'écarter de la pratique des anciens sur ce point, comme sur une infinité d'autres. M. Schulze a vu un jeune homme qui avait depuis deux ans une fièvre quarte dont les accès étaient accompagnés d'une toux stomacale fort incommode; Schulze lui fit appliquer sur l'épigastre un emplâtre splénétique, malaxé avec du savon; et ce topique qu'il avait recommandé à-peu-près comme indifférent, comme propre seulement à calmer l'incommodité de la toux, et à préparer avec avantage à des remèdes plus actifs; ce topique, porté pendant quatre jours, dissipa complètement une fièvre qui avait résisté à une très-grande quantité de remèdes.

Malgré ces faits et beaucoup d'autres que l'on pourrait accumuler en preuve de la puissante action de l'épigastre, il paraît cependant que l'opinion qui considère le spasme fébrile, comme étant toujours primitivement établi dans l'épigastre, est une opinion beaucoup trop générale (1); car non-

---

(1) Il est beaucoup plus probable, comme l'a exposé Hipp. dans le Traité «*de flatibus*» que le spasme fébrile s'établit primitivement dans le cœur et les gros vaisseaux, (et plus généralement dans le système irritable.) *Per universum corpus flatus permeant, sanguineque plenas corporis partes maximè patentes eas frigefaciunt: frigefactis autem his locis undè fontes et radi-*

seulement il est bien connu que différens moyens d'irritation appliqués sur la surface intérieure des viscères, comme par exemple, l'application du cathéter sur la vessie, l'application des substances âcres sur les blessures, décident des spasmes généraux, dans lesquels l'épigastre n'est intéressé que secondairement. Mais, de plus, il y a des fièvres dépendantes de quelques affections locales, dans lesquelles les préludes du frisson s'exercent d'abord bien évidemment dans les parties affectées, puis s'étendent de proche en proche par une succession plus ou moins rapide, et finissent enfin par occuper tout le corps. Or, dans ces circonstances, il est clair que la région épigastrique ne peut être regardée comme la région sur laquelle s'établit le spasme fébrile d'une manière primitive. Dans ces fièvres qui dépendent d'une affection locale, et dans lesquelles l'établissement du spasme est bien évidemment graduel et successif, il serait curieux d'expérimenter, s'il serait possible de prévenir la fièvre par de fortes ligatures qui isoleraient complètement la partie affectée, laquelle est comme le foyer ou le point de départ du spasme fébrile; et c'est une expérience qui n'a pas, que je sache, été tentée. Nous avons déjà remarqué que les fièvres

---

ces sanguinis prodeunt, per universum corpus horror consequitur: universo autem sanguine frigefacto, totum corpus horret. N.os 10, 11, *Cornaro.*

dépendantes d'une affection locale, peuvent être contraintes et arrêtées par une douleur très-vive. Morton et Sydenham ont vu dans ces circonstances que la fièvre se développe librement par les saignées répétées, et par l'usage de l'opium qui, en général, convient si éminemment dans les affections sympathiques.

Il y a des auteurs qui ont prétendu que tous les phénomènes que présente le premier période de la fièvre; savoir, l'appareil des mouvemens spasmodiques établis à l'habitude du corps, les nausées, les efforts de vomissement, la soif, etc., avaient pour objet de dépurer les humeurs par les premières voies; et que les phénomènes du période subséquent ou du période de chaleur, dont nous parlerons bientôt, avaient pour objet d'opérer cette dépuration, et par l'organe de la peau et par la voie des poumons, parce que la peau et les poumons sont des organes qui servent à-peu-près à la même sécrétion, et qui évacuent des matières à-peu-près semblables, c'est-à-dire des matières vraiment fuligineuses, comme disaient fort bien les anciens. Cette manière de considérer les phénomènes de la fièvre est mal fondée, parce que la fièvre considérée en général n'a pas nécessairement pour but de dépurer les humeurs; et nous pourrions, par exemple, citer en preuve les fièvres qui paraissent appliquées à procurer l'accroissement du corps, et qui trouvent leur crise ou leur

moyen de solution, dans le jet rapide que le corps pousse alors. Nous pourrions rapporter encore ce que dit Sydenham de la fièvre qui survient aux gens transportés dans des pays très-éloignés, et qui paraît n'avoir d'autre objet que de mettre le corps en relation avec le nouvel ordre des circonstances auxquelles il se trouve exposé.

C'est d'après cet effort que doit faire la nature, pour se mettre en rapport avec un nouveau concours de circonstances, que, comme remarque Piquer, le changement d'air et de pays peut devenir contraire aux personnes très-affaiblies, qui ne sont point en état de soutenir cet effort, (Hipp., t. II, p. 13,) et de déployer l'appareil de moyens qui doivent les mettre d'accord avec l'ensemble des circonstances extérieures.

Cette opinion sur la cause finale des phénomènes nerveux de la fièvre, est une dépendance de celle de Stahl, qui a cru que la contraction spasmodique de la peau dans le premier période de la fièvre, avait pour objet de porter le sang et les humeurs vers les parties intérieures, et sur-tout vers les organes des premières voies, et que cette congestion était destinée à augmenter la quantité des sécrétions qui se font habituellement dans les premières voies, afin de délayer et de rendre plus coulans et plus mobiles les sucs épaissis qu'il suppose accumulés dans les premières voies, et qu'il regarde comme la cause matérielle de la fièvre; en sorte

que, d'après cette idée, Carlius, un des plus célèbres disciples de Stahl, a dit que le vomissement était la crise naturelle du période de spasme, comme l'éruption de la sueur est la crise du période de chaleur.

Cette idée de Stahl est trop bornée, et ne s'étend pas à toutes les circonstances du phénomène à expliquer. Nous verrons en effet que toutes les évacuations critiques, par quelque voie qu'elles se fassent, et de quelque nature qu'elles soient, sont presque toujours précédées d'un frisson très-considérable. Il est bien évident qu'on ne peut supposer alors aucun embarras, aucun empâtement dans les premières voies, comme Stahl le suppose dans son explication.

C'est une chose bien digne de remarque que tout effort critique, et plus généralement tout effort vital, de quelque nature qu'il soit, soit constamment précédé d'une concentration vive des forces vers les parties intérieures, et que cette concentration soit d'autant plus marquée, que l'effort qui suit doit présenter plus de vigueur et d'intensité.

Ce fait, pour la conception duquel quelques-uns se sont représentés le principe de la vie, sous la forme d'une matière subtile, spiritueuse, éminemment élastique, qui se presse, s'accumule et se condense, pour se déployer et se développer ensuite avec plus d'activité et d'avantage, doit être

regardé comme une des lois de la nature vivante, dont il est absolument inutile de rechercher la cause.

Nous avons dit que les lassitudes spontanées qui accompagnent le premier période de la fièvre, dépendent d'un état de contrainte où se trouve l'organe musculaire qui est fortement comprimé par le spasme de la peau ; nous aurions dû ajouter que ces lassitudes, et les inquiétudes qui en résultent, invitent le malade à des mouvemens continuels, et que ces mouvemens par lesquels il se plie en tout sens, ont pour objet de dérober, pour ainsi dire, les muscles à la compression de la peau ; de même l'état de faiblesse dans lequel se trouvent les parties intérieures, décide des actes qui ont pour objet de dissiper cette faiblesse, et d'exciter l'action des parties intérieures ; tels sont les bâillemens fréquens et les pandiculations qui s'exécutent alors. Dans le bâillement, le poumon descend profondément dans la cavité de la poitrine, comme l'a bien vu Valther, puis il revient fortement contre l'air inspiré ; en sorte qu'il résulte de cette action du poumon un frottement plus considérable de l'air contre sa superficie. Par ce moyen, le poumon est plus vivement excité, et cette vive excitation se répète par sympathie avec beaucoup d'avantage, comme le prouve évidemment l'expérience de Look ou plutôt de Vezale ; car Vezale est le premier qui ait fixé, pour ainsi dire, la vie fugitive d'un

animal, en lui soufflant fortement de l'air dans les poumons.

Les pandiculations vont au même but, et tendent également à exciter le poumon, en le chargeant d'une grande quantité d'air.

Dans les pandiculations, nous relevons le cou et la tête, et nous retenons ces parties très-solidement assujetties par l'action combinée des muscles qui s'y attachent postérieurement, comme les splenius, les complexus et beaucoup d'autres; alors les muscles qui s'attachent à la colonne vertébrale ou à la tête, et à différentes parties de la poitrine, tels que les scalènes, le cervical descendant, les dentelés, les sterno-cleido-mastoïdiens, déploient toute leur action sur les côtes et contribuent à les élever.

De plus, nous jetons les bras en arrière et nous les tenons fortement étendus; dès-lors les bras ainsi fixés donnent au grand pectoral et très-large du dos, un point d'appui qui porte et détermine toute leur action sur les côtes dont ils deviennent de puissans releveurs.

CHAPITRE VII.

Analogie du premier stade de la fièvre avec les affections nerveuses.

D'APRÈS l'exposition que j'ai faite des phénomènes que présente le premier stade de la fièvre, vous voyez que ce stade constitue une affection décidément spasmodique ou nerveuse; et dès-lors vous pouvez facilement saisir la raison des analogies multipliées que la fièvre, considérée d'une manière générale, présente avec les affections nerveuses proprement dites, non pas seulement par la circonstance essentielle d'être, comme ces affections nerveuses, éminemment sujettes à des retours périodiques et réglés, mais sur-tout, parce que la fièvre long-temps soutenue et incomplètement terminée laisse après elle des accidens de différentes espèces, qui dépendent très-communément de l'état nerveux, introduit dans la constitution par la répétition des mouvemens fébriles.

La fièvre considérée exclusivement dans son premier période, et toujours abstraction faite de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance des organes, pourrait donc être regardée comme le tableau abrégé de toutes les affec-

tions chroniques, nerveuses ou spasmodiques (1).

Dans son second période poussé trop loin, elle représente les affections nerveuses atoniques, comme cela est si évident dans les fièvres intermittentes malignes, dont la malignité se produit dans le deuxième période, et dépend si évidemment de l'atonie générale que décide ce second période porté à l'extrême, comme nous le verrons dans le traité des fièvres intermittentes.

Ces affections spasmodiques qui dépendent toutes, comme le disaient les anciens, d'une moindre action de la part du principe de chaleur ou d'expansion, sont le plus communément entretenues et comme rejetées, ainsi que le disait fort bien Galien, sur l'habitude extérieure du corps par l'excès relatif de force de la part des organes intérieurs, qui sont plus nobles, et dont les opérations sont bien plus importantes à la vie. Et nous pouvons remarquer que cet excès de force de la part des organes intérieurs, paraît être la cause de cette distribution des mouvemens qui sont, comme nous l'avons déjà dit, habituellement dirigés du centre vers la périphérie du corps; ce qui est utile non-seulement pour verser les sucs nourriciers sur toute la masse du corps, mais encore pour diriger les sucs excrémentitiels vers l'organe

---

(1) Elle représente les affections nerveuses, spasmodiques, par son premier période.

de la peau, qui est l'organe excrétoire le plus étendu et le plus important.

Stahl considérait toutes les affections nerveuses comme dépendantes des appareils hémorragiques établis par la nature, dans la vue de diminuer la pléthore qui, selon lui, était la cause éloignée de toutes les maladies (1). Cette idée est précieuse, et peut être conservée, pourvu qu'on ait princi-

---

(1) Vous pouvez voir par l'exposition que fait Galien du système d'Érasistrate, dans son Traité de la saignée contre les sectateurs de ce médecin, qu'Érasistrate croyait aussi que la pléthore était la cause la plus fréquente des maladies. Il me paraît que cet auteur avait bien saisi les maladies nerveuses, mais qu'il ne connaissait que celles-là; aussi tous les moyens curatifs qu'il employait, ont-ils pour objet de répartir également les mouvemens toniques sur tous les points du système du corps. C'était des vomitifs, des frictions, des bains, l'exercice, les sudorifiques, les doux laxatifs, le régime végétal, etc.

Stahl attribuait presque toutes les maladies à l'abondance du sang, et à son épaississement; et il regardait les mouvemens hémorragiques, et les mouvemens fébriles comme les deux grands instrumens que la nature employait contre ces causes: les mouvemens hémorragiques étant appliqués à diminuer la surabondance du sang, et les mouvemens fébriles ayant pour objet de détruire son épaississement, en le faisant passer plus souvent à travers le tissu parenchimateux de la peau. Ce système de Stahl est assurément d'une simplicité sublime; mais malheureusement les moyens de la nature ne se plient pas à cette simplicité.

palement égard aux efforts spamodiques établis sur l'organe par lequel se fait une évacuation de sang, qui décident et soutiennent cette évacuation; et qu'on voie que ces spasmes, fréquemment répétés, introduisent enfin l'habitude d'une disposition spasmodique, laquelle est une maladie simple, élémentaire et fondamentale, « (*est enim* » *una species mali habitus,* » disait Galien, en parlant de l'affection rhumatismale ou nerveuse) qui se produit sous une infinité de formes différentes, selon que son action est déterminée sur tel ou tel organe, par la faiblesse relative de cet organe. Or, cette débilité relative qui appelle et sollicite, pour ainsi parler, l'impression de ce spasme radical, est le plus généralement décidée, comme l'a très-bien vu Stahl, par la révolution nécessaire de la vie, qui, dans le premier âge, affaiblit respectivement les organes de la tête, qui, dans le dernier, affaiblit les organes du bas-ventre et toutes les extrémités, d'après leurs relations plus intimément établies avec les viscères du bas-ventre.

Sous ce point de vue, les hémorragies ne doivent point être considérées, ainsi que l'a fait Stahl, comme un bien absolu, mais seulement comme un moindre mal, ou si vous voulez, comme un bien relativement aux maux plus graves qu'elles préviennent. Mais les hémorragies tiennent toujours à un fond réel de maladie; savoir, à une

affection nerveuse qui, en se fortifiant par l'habitude, devient enfin le fondement de toutes les affections nerveuses ou spasmodiques, qui tiennent, comme parlaient les anciens, à un affaiblissement dans l'exercice de la force expansive ou centrifuge, ou, comme parlent les modernes, à une lésion dans *l'irritabilité*, ou à un défaut d'équilibre dans la répartition des mouvemens toniques. Cet équilibre ne doit pas s'entendre d'une distribution parfaitement égale et uniforme, mais de cet état qui arrête dans chaque partie la quantité de forces qui lui est nécessaire pour l'exercice libre et facile des fonctions qui lui sont départies. État qui varie nécessairement par la marche successive des fonctions; car le ton de chaque partie augmente ou diminue sans aucune altération pour la santé, selon que cette partie est en action ou en repos.

A ce que nous disons ici des rapports que soutiennent les hémorragies avec les affections spasmodiques, et par conséquent avec la fièvre (1), nous pouvons ajouter un rapport frappant qui se tire de leur moyen de solution. Car, comme la fièvre dans son second période, et toujours

---

(1) L'appareil hémorragique est le même que l'appareil fébrile; il y a d'abord une concentration de forces, suivie de leur action vive dans l'organe par lequel le sang doit couler. Hoffmann cité par Van-Swieten, t. IV, p. 372.

abstraction faite de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance des organes, tend essentiellement à relâcher le corps, à le raréfier, « *In omni febre utilis rarefactio et relaxatio. Gal.* » cette raréfaction, quand elle est complète et bien établie, décide nécessairement l'éruption de la sueur qui, comme nous le dirons dans la suite, devient un des signes les plus assurés de la solution de la fièvre. Cette éruption de la sueur se montre également vers la fin des hémorragies, sur-tout des grandes hémorragies, et devient un des signes les plus certains de leur terminaison, comme l'a bien vu le chirurgien Lamotte ; et cela parce que ce signe, ou la sueur qui coule uniformément de toute l'habitude du corps, indique que le spasme ou l'appareil d'efforts toniques, fixés sur les parties par lesquelles se fait l'hémorragie, est dissipé; que les forces se répandent sur toute la masse du corps, et qu'elles rentrent dans leur mode ordinaire et naturel de distribution. Aussi des moyens très-généralement utiles dans les hémorragies, sont ceux qui excitent la transpiration, quand ils sont placés dans le temps où l'appareil hémorragique se décompose. Schroëder, tom. II, p. 337 : « *Sæpè celeriorem sanguinis motum exer-* » *citio corporis excitatum, practici viderunt hemop-* » *toicis quum insultus mali conquievit, multùm* » *profuisse, etc.* » Sur les sueurs dans les fièvres, voyez Morgagni, (Epist. 49, n.° 20,) où il examine

l'opinion des médecins qui prétendent guérir toutes les fièvres par des purgatifs, et qui rejettent généralement les sudorifiques.....; quelques-uns ont cru que la méthode sudorifique dans les fièvres, était une invention des Arabes, etc. (*Freind*, *De febribus.*) M. Wagner, dans une dissertation très-intéressante sur l'usage du quinquina dans l'hémoptysie, (2 vol. Thès. prat. de Haller,) observe que la sueur qui coule ainsi vers la fin des hémorragies, est épaisse, muqueuse et comme gluante; et il assure que ce caractère particulier de la sueur, ne l'a jamais trompé sur la terminaison des hémorragies : « *Desinere vero spasmum aut* » *victo manus dare*, *ex nullo certiùs criterio*, *quam* » *ex sudoribus*, *qui modo qualem conscripsimus*, » *et per plures dies continuos durantibus colligitur.* »

Nous avons vu que le premier période de la fièvre produit des accidens ou des symptômes bien évidemment spasmodiques ou nerveux, et qu'à bien des égards le premier période pouvait être considéré comme présentant en raccourci le tableau de toutes les affections spasmodiques. Comme ces spasmes du premier temps de la fièvre, se dissipent et s'effacent complètement sous l'impression de la chaleur qui se répand et se développe dans le second temps, ce second période pourrait être regardé comme appliqué à détruire les effets du premier : et les phénomènes que présente ce période dans son développement soutenu

et bien réglé, pourraient être regardés comme les instrumens naturels de guérison de toutes les affections spasmodiques (1). En sorte que l'assertion d'Hippocrate, « *Febris spasmum solvit*, » savoir, que la fièvre offre le moyen de solution des affections spasmodiques ou nerveuses, doit s'entendre exclusivement du second période qui se développe librement, sans contrainte, qui marche complètement dépouillé de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance des organes.

Ainsi, si nous nous arrêtons un moment sur le traitement méthodique des affections nerveuses, par spasme, nous allons voir que les moyens qu'embrasse ce traitement, ont pour objet de décider des effets analogues à ceux que la nature produit d'elle-même dans le second période de la fièvre, c'est-à-dire, que ces moyens vont aussi à déployer avec force l'activité du principe expansif ou du principe de chaleur, à agrandir sa sphère d'action, et à porter son énergie d'une manière plus libre, plus uniforme et plus égale, sur chacun des points de la masse du corps. Tels sont les bains tièdes, les

---

(1) Grant rapporte que dans les garnisons de Flandres où l'on est dans l'usage de traiter la gonorrhée par de fréquens purgatifs, cette affection est toujours suivie en très-peu de temps d'une fièvre d'accès, et si la fièvre survient avant que la gonorrhée soit guérie, la fièvres l'emporte souvent. (T. I, p. 50.) Consultez Stoll sur l'utilité de la fièvre contre les affections vénériennes.

frictions douces, l'exercice, les vésicatoires ou les différens couloirs établis à l'habitude du corps, dont Cheyne a vu de bons effets dans le traitement des maladies nerveuses, (*de fibrâ laxâ*,) qui vont bien évidemment à porter les forces et les mouvemens sur l'habitude du corps. Tels sont les moyens qui sollicitent doucement tous les organes sécrétoires, moyens si fortement recommandés par tous les praticiens, qui disent ordinairement qu'il faut tenir tous les couloirs libres; car, comme les organes sécrétoires sont distribués çà et là sur toute l'habitude du corps, les remèdes qui mettent les organes en jeu multiplient les foyers d'irritation, les établissent et les transportent successivement sur différens points du corps. Par-là, la nature est invitée à déployer et à étendre ses forces d'une manière égale; et en suivant ces moyens assiduement et par reprises fréquemment répétées, elle perd peu-à-peu l'habitude des spasmes qu'elle avait contractée. Tel est encore l'usage soutenu du régime végétal; car, comme les végétaux résistent plus à l'action de la force digestive, ils restent plus long-temps arrêtés sur l'estomac et les intestins, et portent dès-lors sur ces organes une excitation plus vive et plus long-temps soutenue.

Hippocrate, après avoir parlé des pleurésies et péripneumonies avec *matière*, et avoir reconnu qu'elles doivent nécessairement, pour se terminer heureusement, passer par voie de coction, parle

d'une espèce purement nerveuse avec dominance de spasme, sous le nom de pleurésie sèche, *pleuritis sine sputo*; et il dit que le seul objet qu'on doit se proposer, c'est de distribuer la maladie sur tout le corps : *Ita ut morbus per totum corpus dispergatur.* C'est ce qu'il tentait de faire par des saignées, qui, comme nous le verrons ailleurs, sont puissamment révulsives, et tendent avec beaucoup d'avantage à déplacer le spasme, en déterminant les forces vers l'habitude du corps, par d'autres moyens révulsifs, par des applications échauffantes et excitantes sur l'organe de la peau. « *Pars verò ex carne » per medicamenta et potiones diffunditur, et à » calefactoriis extrinsecùs adhibitis, ita ut morbus » per totum corpus dispergatur.* » (*De morb., lib. I, n.º* 44, *Cornaro.*)

Ce n'est que lorque, par l'usage de ces moyens long-temps continués, on est parvenu à dissiper complètement les spasmes, ou à les affaiblir notablement, ce n'est que lorsque les forces rentrent dans leur mode naturel de distribution, ou qu'elles affectent au moins cette tendance, qu'on peut en venir sûrement aux remèdes décidément toniques. Car, comme ces remèdes paraissent avoir pour objet principal de fixer, d'arrêter la distribution des forces à l'état où elles se trouvent dans l'instant où ils font leur impression, ces remèdes donnés dans le temps de la dominance du spasme, seraient contraires, et tendraient à l'aggraver et à

l'établir de plus en plus fortement. C'est dans ce sens qu'on dit communément que les toniques sont contraires dans les obstructions, qui, le plus souvent, doivent être considérées comme des spasmes fixes et profondément établis. Cette propriété que nous attribuons ici aux toniques, est sur-tout bien évidente dans le quinquina (1); et c'est par cette raison que cet excellent remède est si pernicieux lorsque le spasme fébrile est en pleine vigueur, parce qu'il fixe le spasme, qu'il le prolonge et qu'il s'oppose puissamment au développement des forces, qui constitue le second période, et qui est le moyen naturel de solution du spasme fébrile, comme de tous les autres. Koker dit qu'il l'a vu souvent, donné dans ce période, décider la mort avec des anxiétés, des oppressions, des angoisses excessives : et ces malheurs étaient si fréquens à Londres du temps de Sydenham (comme il nous l'apprend dans son épître à Brady, parce que les médecins le donnaient dans le temps

---

(1) C'est à cette propriété que le quinquina doit sa vertu antifébrile : Hippocrate disait que les vrais spécifiques des fièvres intermittentes, devaient avoir la propriété de fixer, pour ainsi dire, l'état du corps. « *Vim porrò habent hæc medicamenta in* » *his febribus*, (les remèdes des fièvres intermittentes,) *ut epotis* » *his, corpus in loco sit, id est in statione persistat. (De affect.,* » *n.º* 17, *Cornaro.*) » Voy. Comm. de Martian, vers. 188. Consultez des morceaux analogues dans ma leçon cinquième de *Myologie.*

même de l'invasion, ou très-peu de temps avant l'invasion,) que ce remède était tombé dans un discrédit général, et que les médecins y avaient absolument renoncé. Sydenham est le premier qui le remit en faveur, en l'administrant d'une manière plus méthodique, et en le plaçant dans un temps plus convenable : et nous verrons dans la suite qu'une des circonstances majeures dans l'administration du quinquina, c'est qu'il soit placé à doses convenables, à la plus grande distance possible du moment où doit se décider le spasme fébrile. Galien nous apprend dans son second livre des fièvres, et dans son Traité *de rigore*, que les anciens n'avaient point observé de frisson sans chaleur fébrile subséquente (1), et qu'ils avaient

---

(1) Consult. Martian sur Hipp., *De morb., lib. I, vers.* 62, qui contredit Galien. (Galien, *De rigore*, n.º 21, t. II, p. 212,) il est question de frissons spontanés, et non pas de celui qui est décidé par le froid extérieur. «*Nec verò est quod miremis si apud* » *veteres medicos repereris, ad rigores sine frigore, ex ipsa* » *in corpore affectione obortos, necessario sequi febrem.*» *Ibid.*

Galien remarque que le frisson sans chaleur fébrile subséquente est communément accompagné d'un sentiment de tension ou de pesanteur dans l'hypocondre droit, « *Atqui omnibus ita* » *affectis aut tensionis, aut gravitatis sensus in dextro præcordio,* » *(De rigore, n.º* 21, *t. II, p.* 213;*)* » ce qui vient à l'appui de ce que nous avons dit ci-devant de la région épigastrique, que nous avons regardée comme le centre ou le point d'appui des forces toniques.

Voyez aussi ses comm. *De morb. vulg., lib. III, p.* 479.

prononcé que cet accident était absolument impossible (1); en sorte que dans ces premiers temps, la nature devait avoir assez de force, assez de vigueur, pour dissiper les spasmes à mesure qu'ils se formaient, et pour déployer contre eux, et déployer à temps, l'appareil du second période de la fièvre qui est le moyen naturel de solution de ces affections spasmodiques.

Cet accident que les anciens n'avaient point vu et qu'ils avaient cru impossible, Galien l'avait observé assez souvent; et comme il offre une affection nerveuse ou spasmodique, il n'est pas douteux que cet accident ne soit plus fréquent qu'il ne l'était du temps de Galien; car l'histoire comparée des maladies prouve que les affections nerveuses sont beaucoup plus multipliées qu'elles ne l'étaient autrefois.

En sorte que cette vigueur de la nature qui avait déjà faibli sensiblement du temps de Galien, faiblit chaque jour de plus en plus, et qu'elle tend incessamment à introduire dans la constitution de l'homme une énervation dont il nous est impossible de marquer le terme.

---

(1) Dans la femme d'Épicrate, cinquième malade du premier livre des Épid., Hippocrate remarque que la veille et l'avant-veille, avant d'accoucher, elle eut des frissons, et que les assistans assuraient qu'elle n'avait pas eu de chaleur subséquente. « *Cum* » *jam partus instaret, vehementi rigore correpta est nec (ut* » *aïebant) incaluit, postridiè eadem adfuerunt, tertio die filiam* » *peperit, etc.* » (Voy. Piquer, *Obras. de Hipp.*, t. II, p. 202.)

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les causes de cet affaiblissement de l'espèce, mais il est facile d'apercevoir que l'état de contrainte et d'angoisse où vivent la plupart des hommes dans les sociétés extrêmement civilisées, doit être une cause très-propre du moins à la favoriser. Galien observe que ce frisson sans chaleur fébrile subséquente, arrive plus fréquemment aux femmes qu'aux hommes : « *cognovi hoc symptoma mulieribus magis quàm* » *viris accidere*, *et mulieribus maximè in otio de-* » *gentibus*, *et quæ balneis à cibis assumptis utun-* » *tur.* (*De rigore et convulsione*, n.° 20, t. II, pag. » 212.) » Il traitait ces frissons par des incisifs et des échauffans, « *ut calefientibus*, *ac crassitudi-* » *nem humorum secantibus*, *eduliis potibus ac* » *medicamentis uteretur*, » le diatritum pipereum, la camomille, et ensuite le castoreum. (*Ibid.*, n.° 20, à la fin.) D'après ce que nous disions sur les hémorragies et l'appareil spasmodique qui les décide, on voit que, par l'habitude que les femmes ont des hémorragies, elles sont éminemment exposées aux affections spasmodiques, et que leur état habituel de santé est pour ainsi dire une constitution spasmodique imminente.

Galien recherche pourquoi le frisson sans chaleur fébrile subséquente n'avait pas lieu chez les anciens, et il l'attribue à leur tempérance, à leur frugalité, et aussi à ce qu'ils n'étaient pas dans l'usage de prendre des bains après le repas. En

effet, comme les forces toniques doivent se concentrer sur l'estomac pendant la digestion, et qu'elles doivent y rester fixées pendant tout le premier stade de cette fonction importante, et que les bains appellent et déterminent les forces vers l'organe extérieur, il en résulte une diversion ou une distraction dangereuse, qui doit aller à la longue à détériorer sensiblement la constitution, et à y introduire une faiblesse radicale très-considérable.

Il y a cependant des cas dans lesquels il est très-avantageux de prendre le bain après le repas, c'est lorsque les organes digestifs se trouvent dans un état de spasme, d'irritation vive, qui se trouve calmé avec beaucoup d'avantage par l'impression de détente et de relâchement que le bain porte sur la peau, et qui se répète sympathiquement sur les organes digestifs. Tissot a vû des gens très-nerveux qui ne pouvaient digérer que dans le bain. Galien remarque que, chez les gens d'un tempérament très-bilieux, l'usage des bains après le repas peut être utile ; et il n'est pas douteux en effet qu'une bile abondante et fort exaltée ne puisse porter une irritation très-vive sur l'estomac et les intestins; « *hos à cibo quoque balneum juvat.* » Galien recommande d'observer avec soin si les bains pris de cette manière ne déterminent pas dans le foie un sentiment de douleur, de pesanteur ou de tension ; car alors il faut renoncer à cette pratique qui déterminerait presque sûrement des

obstructions dans le foie. (*Gal. De sanit. tuendâ , lib. VI , cap. III.*)

J'ai déjà parlé ailleurs de l'observation de Galien sur l'état habituel des hommes qui se livrent journellement à des travaux forcés immédiatement après l'usage des alimens, et qui, en conséquence, sont très-sujets aux maladies malignes, (car la malignité, comme nous le verrons, est un accident relatif aux forces toniques qui peut se joindre à toutes les maladies, et qui n'en spécifie aucune en particulier,) et parviennent rarement au terme ordinaire de la vie. Galien remarque que le vice radical dont est atteint le tempérament des hommes de cette classe, rend pour eux le sommeil plus profond et d'une nécessité plus indispensable; en sorte qu'ils ne peuvent veiller plusieurs nuits de suite, sans s'exposer évidemment à des accidens graves; et ce vice de tempérament peut appuyer à la longue assez profondément, pour devenir un vice de l'espèce, et pour être susceptible , en conséquence, de se transmettre par voie de génération. Aussi Baillou observe-t-il que les domestiques des grandes villes, tirés le plus communément de la campagne , quoique assez robustes en apparence, sont affectés d'une faiblesse radicale, qui les rend incapables de supporter de grandes évacuations, soit par les purgatifs, soit par les saignées copieuses et répétées.

CHAPITRE VIII.

Période de chaleur ou de réaction.

Nous avons dit que le second période de la fièvre, le période d'expansibilité ou de vive réaction, comme parlent quelques modernes, était essentiellement appliqué à dissiper les spasmes du période antécédent; en sorte que les phénomènes que produit ce période, quand son développement est réglé et bien soutenu, doivent être regardés comme les grands moyens de guérison de toutes les affections spasmodiques (1). Aussi avons-nous remarqué que ce n'est guère qu'en imitant ces phénomènes, que l'art peut parvenir à dissiper les affections de cette espèce.

Avant de faire l'énumération des phénomènes qui caractérisent ce second période, nous devons remarquer qu'il n'est pas lié avec le période antécédent par des rapports mécaniques et néces-

(1) « *Qua propter ex rigoribus magis recalescit corpus quam » pro calore qua calebat, quum secundùm naturam habebat, » effundantur item sudores; etc.* » (*Galen.*, *De rigore*, *n.*o 16 *tom. II*, *pag.* 209.) En sorte que le corps prend, à la suite des frissons, une chaleur plus intense que n'est la chaleur naturelle, même dans l'effusion de la sueur.

saires ; en sorte que tout ce que les anciens ont dit de l'impression irritante de la matière de la transpiration , retenue par le resserrement de la peau, ce que disent assez généralement les modernes de l'irritation que porte sur le cœur et les gros vaisseaux, le sang refoulé par le spasme de l'habitude extérieure du corps ; tout cela, dis-je, ne mérite absolument aucune considération. D'abord, c'est que la fièvre développe bien manifestement des mouvemens réglés et ordonnés, et que tout appareil de mouvemens ordonnés ne peut, sous aucun aspect , se déduire avec avantage d'une cause quelconque , rigoureuse et nécessaire ; 2.° c'est que généralement parlant la fièvre a une durée qui est constamment la même pour tous les individus , quelque différence qu'il y ait dans la masse , et dans le volume de leur corps , et qu'il est absolument impossible qu'une cause matérielle quelle qu'elle soit, soit constamment la même , et ne participe pas aux variétés nombreuses que les individus de l'espèce présentent nécessairement dans leurs qualités matérielles. Enfin , c'est que, comme nous l'avons déjà dit, les spasmes ne décident pas nécessairement le période de chaleur ou de vive réaction , et que ces spasmes bien établis à l'habitude du corps peuvent subsister très-long-temps sans chaleur subséquente , ce qui tient, comme nous le disions, à une faiblesse radicale, que l'on doit regarder comme la cause réelle

de toutes les affections spasmodiques ou nerveuses.

Stahl a pensé que le second période de la fièvre avait pour objet principal, ou plutôt pour objet exclusif, de porter le sang en plus grande quantité vers l'organe de la peau, afin de le broyer, de l'atténuer, de le diviser, en le faisant passer plus souvent à travers les petits vaisseaux de la peau, et à travers son tissu parenchimateux, et il a cru que cette trituration accélérée était nécessaire pour remédier à l'épaississement que le sang avait contracté pendant le froid de la fièvre par sa stagnation dans les gros vaisseaux. Ceci tient à l'idée où était Stahl que la nature n'avait point d'action directe et immédiate sur les humeurs, et qu'elle ne pouvait altérer leurs qualités que par le moyen du mouvement progressif. Or la fausseté de cette idée de Stahl est prouvée par des expériences nombreuses, qui démontrent bien évidemment que la nature ou le principe de vie, exerce sur les humeurs une action directe et immédiate, et qu'il change leur *crase*, leurs qualités, tout d'un coup, et indépendamment de tout mouvement progressif, de tout changement dans les solides. Il me suffira de vous citer ici une expérience que vous trouverez dans le sixième volume des Thèses pratiques de M. de Haller, « *qua corporis* » *momentanearum alterationum specimina quæ-* » *dam species expenduntur.* » M. Schulze ayant largement ouvert l'artère iliaque d'un gros chien,

lorsque le sang coulait rapidement, versa dans la gueule 30 gouttes de la liqueur stiptique de *Dippel*, et le sang qui coulait à plein jet, s'arrêta par le moyen d'un trombus ou d'un grumeau, qui se forma tout d'un coup.

Dans le premier période de la fièvre, la peau était fortement contractée, et ce resserrement lui imprimait une couleur pâle, parce que le sang ne roulait plus comme à l'ordinaire dans son tissu spongieux, ni dans les vaisseaux multipliés qui s'y répandent. Dans le second période, le sang et les humeurs qui obéissent à une nouvelle tendance, à une nouvelle direction des mouvemens, se portent avec force vers la peau, et la peau qui se trouve alors chargée d'une quantité de sang surabondante se raréfie, se dilate, se distend d'une quantité très-manifeste; et non-seulement les parties reviennent à leur terme d'embonpoint ordinaire, mais elles passent ce terme, et souffrent alors une tuméfaction bien marquée.

Cette tuméfaction de la peau, le développement de ses vaisseaux, et la couleur vive qui la pénètre se manifestent d'abord avec plus d'évidence vers les parties supérieures. Nous avons déjà remarqué que, dans chacun de ses actes, la nature est constamment assujettie à procéder successivement des parties supérieures vers les parties inférieures; et cette succession que Stahl a suivie avec sagacité dans les progrès de la vie, est beaucoup plus

facile à saisir dans le cours d'une maladie, parce qu'en général les mouvemens qui, dans l'état ordinaire ou dans l'état de santé, se suivent avec une douceur, une tranquillité qui nous les dérobent, (*sine strepitu et sensu*, comme disait Hippocr.) prennent dans l'état maladif, un caractère d'impétuosité et de force, qui ne peut plus laisser autant d'équivoque sur leurs véritables circonstances.

Dans le second période de la fièvre, le pouls est communément plein, fort, vîte et fréquent; et une circonstance remarquable dont parle Galien, c'est que l'artère n'est plus contractée comme elle l'était dans le période antécédent, que ses mouvemens se déploient plus librement, et que la dilatation ou la diastole s'achève dans un temps sensiblement plus court que le mouvement de sistole. Or cette circonstance observée par Galien, marque bien évidemment la dominance respective de la force de chaleur qui, dans chaque partie vivante, est incessamment alternée et balancée par une force à direction contraire, dont l'action plus vive était la cause réelle de tous les phénomènes du premier période.

Galien remarque que, dans le second période de la fièvre, les forces s'exercent d'abord vivement dans les parties les plus intérieures, qui forment, pour ainsi dire, *l'Hipomochlion*, ou la masse sur laquelle elles vont s'appuyer; que ces forces se

déploient et tendent à se porter uniformément sur tous les points du corps, en bornant et resserrant l'étendue du spasme à mesure que leur développement fait des progrès. C'est là ce qui constitue l'accroissement de ce période, et c'est seulement lorsque la distribution des forces est bien uniformément établie, lorsque les parties intérieures et extérieures sont chargées d'une quantité de chaleur égale, que ce période est en pleine et entière vigueur. La masse entière du corps est alors parfaitement raréfiée et dilatée ; les spasmes qui cédaient et s'effaçaient sous le progrès de la chaleur, n'existent plus que dans les parties les plus extérieures où dans les plans les plus superficiels de la peau. Le spasme encore subsistant dans les plans extérieurs de la peau, se marque par son état de sécheresse absolue : car il est bien remarquable, contre l'opinion de ceux qui regardent l'éruption de la sueur comme un effet nécessaire de la chaleur, qu'il ne coule pas une seule goutte de sueur dans la vigueur de l'accès, quoique ce soit le temps de la plus forte chaleur.

Vous pouvez consulter à cette occasion les curieuses expériences d'Alexander, qui s'est assuré que la sueur ne coule qu'à un degré modéré de chaleur, et que son éruption est également empêchée par une chaleur trop forte ou trop faible. Tout le monde sait qu'il y a certains états du corps, dans lesquels le froid actuel, comme on

dit communément, par exemple, la boisson de l'eau à la glace, décide tout d'un coup l'éruption de la sueur. Morton dit fort bien à cette occasion que le froid et le chaud extrêmes excitent également des spasmes, et ferment ainsi les pores de la peau. « *Spiritus enim temperamento moderato,* » *inter calidum et frigidum medio præditi ab utrius-* » *que qualitatis extremo gradu in spasmos aguntur,* » *et indè pori cutis à calore et frigore extremo pa-* » *riter constringuntur.* (*Morton, De febrib. exerc.* 1, » *pag.* 190.) »

Cette pleine vigueur de la fièvre est accompagnée d'un sentiment de tension et de surcharge dans tout l'organe extérieur, d'une soif fort vive, et sur-tout d'une chaleur extrêmement incommode.

Cette sensation ne répond point à l'augmentation réelle de chaleur ; car la chaleur de l'homme ne peut augmenter de plus de 12 ou 13 degrés : et ce fait est très-remarquable pour nous rassurer contre les *terreurs théorétiques* de *Boerhaave*, qui craignait que les humeurs ne se coagulassent par l'impression de la chaleur fébrile. Deux expériences faciles à répéter, et faites avec soin par le D.r Martine, ont prouvé que les humeurs animales, par exemple, la sérosité ou plutôt la partie lymphatique du sang peut soutenir, sans éprouver de coagulation, un degré de chaleur bien supérieur au degré de chaleur fébrile.

La chaleur de l'homme ne peut donc augmenter

de plus de 12 ou 13 degrés. Lorsque la fièvre est la plus vive, la plus ardente, et que le corps est pénétré d'une chaleur brûlante en apparence, la chaleur cependant ne monte jamais au-delà de 107 ou 108, ou 112 degrés au thermomètre de Fahrenheit; et il est vraiment bien digne de remarque, que ce degré qui est donc le *maximum* de chaleur, puisse exister dans le premier période, lorsque le malade se plaint d'un froid glacial et insupportable.

Nous pouvons observer ici, contre l'usage des instrumens que la physique a fournis à la médecine, que ces instrumens ne peuvent nous faire connaître sûrement que les divers degrés dans l'intensité de la chaleur. Or, ces différences sont les moins importantes pour la pratique, et nous verrons dans la suite que le médecin doit s'appliquer sur-tout à distinguer dans la chaleur fébrile des qualités qui ne peuvent être aperçues que par le tact, et par un tact fort exercé, et qui échappent et se dérobent complètement à tous les moyens que la physique peut fournir. Telle est cette qualité âcre et irritante de la chaleur fébrile, qui, selon la comparaison de Galien, porte sur le tact une impression à-peu-près analogue à celle que la fumée porte sur les yeux; qualité que le praticien sait distinguer, et qui devient l'indice le plus sûr des fièvres putrides, c'est-à-dire, selon l'acception que les anciens donnaient à ce mot,

des fièvres avec une altération dans les humeurs, quelle que soit d'ailleurs l'espèce de cette altération.

On sait aujourd'hui que la chaleur animale n'est pas le produit des frottemens que le sang éprouve dans les vaisseaux qui le portent. Cette théorie qui a régné généralement, et qui a fait à-peu-près la base de la plupart des traités de fièvres écrits dans ce siècle, a été détruite principalement par les expériences de MM. Home et De Haën. Vous pouvez lire avec beaucoup d'avantage sur ce sujet le *Rat. med.* du dernier ; vous y verrez que M. De Haën n'a trouvé aucun rapport constant entre la force et la vélocité du pouls, et par conséquent, l'intensité des frottemens, et les divers degrés de chaleur. Il y a plus, c'est que M. De Haën a observé la permanence de la chaleur naturelle dans un homme qui, pendant tout ce temps, était complètement asphixié, c'est-à-dire, dans lequel les mouvemens des artères étaient absolument éteints, et qu'au contraire il a vu que la chaleur était complètement éteinte dans un bras paralytique, quoique le pouls s'y soutînt dans toute sa force. (Stork, *Annus medicus*. Sydenham a fait la même observation dans les maladies histériques.)

Les différens accidens de température, indépendans de l'état du pouls, se présentent sur-tout très-familièrement dans les constitutions éminemment nerveuses : car les altérations dans l'état des

forces toniques, influent puissamment sur l'état de la chaleur. C'est ce qui a fait penser, mais trop généralement comme nous l'avons dit ailleurs, à quelques auteurs fort modernes, Cavezhill, Hunter, etc. que les nerfs étaient les seuls instrumens de la chaleur.

Je ne dois pas m'étendre ici sur cet objet qui appartient plus proprement à la physiologie. Il me suffira d'observer que la chaleur animale se soutient constamment aux mêmes degrés, sous des températures fort différentes ; que dès lors il doit y avoir un ordre établi et constamment soutenu entre l'intensité des mouvemens générateurs de la chaleur, et l'activité des causes extérieures qui tendent à l'altérer en plus ou en moins. Or, cette harmonie si constante entre les mouvemens qui produisent la chaleur, et la variété de température du milieu environnant, ne peut être rapportée à aucune cause aveugle, nécessaire et mécanique.

Cet état de vigueur se soutient à-peu-près huit à dix heures dans une fièvre complètement simple. (Car, pour mettre de l'ordre dans notre description, je ne considère ici la fièvre que dans ses phénomènes nerveux, et je fais complètement abstraction de toute altération dans les humeurs.) Alors les spasmes des plans superficiels de la peau se dissipent totalement, et la sueur qui coule en abondance, et qui coule uniformément de tous les

points de la peau, annonce la solution parfaite de l'accès.

L'éruption de la sueur est ainsi le moyen naturel de solution de toutes les fièvres; et si on a tant abusé de cette vérité, et d'une manière si pernicieuse dans la pratique, c'est qu'on n'a pas suivi avec soin la marche de la nature; c'est qu'on n'a pas proportionné l'intensité des sudorifiques, au progrès du développement des forces; et sur-tout c'est qu'on a confondu la fièvre parfaitement simple, la fièvre considérée dans ses phénomènes nerveux, avec la fièvre appliquée à détruire une cause de maladie quelconque. Encore même cet état de complication présente-t-il un double moyen de solution, et les évacuations critiques se multiplient-elles (1); car, outre l'évacuation relative à la cause de la maladie, il survient ultérieurement une éruption de sueur, par le moyen de laquelle se dissipe l'appareil des mouvemens fébriles, qui

---

(1) M. Strack, dans son excellente Dissertation sur les fièvres intermittentes, distingue trois sortes de crises, *la crise de la fièvre*, qui se fait toujours par la sueur, mais par une sueur qui n'est altérée ni dans la consistance, ni dans l'odeur; la *crise* de la cause matérielle, qui donne des évacuations dans lesquelles il y a des caractères évidens d'*altération*; enfin, les évacuations critiques amenées par le rétablissement des fonctions, qui a lieu après la solution de la maladie: dans cette classe, il met l'évacuation menstruelle, et le flux abondant d'urine dans la convalescence des fièvres, pag. 42, 43, 49 et 50.

était établi contre cette cause de maladie. C'est de cette manière que nous tâcherons de concilier dans la suite les opinions opposées sur les avantages ou les désavantages de la sueur dans les affections fébriles.

Le sentiment de chaleur est extrêmement incommode dans l'état ou la vigueur de la fièvre, lorsque les spasmes occupent encore les plans superficiels de la peau, et ce sentiment d'incommodité, se tempère, se calme, à mesure que les spasmes se dissipent et que l'éruption de la sueur s'établit plus librement. Outre l'explication physique que nous pouvons donner de ce phénomène, déduite du refroidissement attaché à l'évaporation dont nous avons parlé dans la physiologie, nous pouvons en conclure que la chaleur pour produire un sentiment d'incommodité, suppose toujours des spasmes fixés dans quelques parties du corps, et que si le corps est bien raréfié, si la chaleur s'évapore librement, facilement, en même proportion qu'elle est produite, elle ne sera que peu ou point sensible pour celui qui l'éprouve, à quelque degré qu'elle soit portée. D'où nous devons inférer que, relativement à la chaleur maladive purement nerveuse, les véritables rafraîchissans sont les antispasmodiques et les toniques ; car le mot *rafraîchissant* n'a qu'une valeur relative à la nature de la chaleur non naturelle, et il doit y avoir autant de ra-

fraîchissans qu'il y a de causes capables d'augmenter vicieusement la chaleur.

Nous avons dit que le second période de la fièvre, dont nous venons d'exposer les phénomènes, présente le moyen de solution de toutes les affections nerveuses par spasme; et que ce n'est guère qu'en ramenant ces phénomènes que l'art peut sur ces maladies, et qu'il exécute, dans un espace de temps plus ou moins long, ce que, dans le développement de la fièvre, la nature achève tout d'un coup, et achève par un seul et même effort.

L'art a donc tâché de combiner, de rapprocher tous ces moyens, et de décider réellement la fièvre pour opérer la guérison de plusieurs affections spasmodiques.

Je remarque que cette pratique ne peut point être sûre; parce que, d'après les lois de la nature, la fièvre ou l'appareil des mouvemens nerveux de la fièvre étant appliqué à détruire différentes causes de maladie, comme nous le verrons dans la suite, il est à craindre, d'après un principe que nous avons exposé souvent, savoir le principe de l'association des idées, qu'en excitant la fièvre on n'excite en même temps des maladies fort différentes avec lesquelles la fièvre coexiste assez fréquemment.

Hippocrate tâchait de décider la fièvre en versant de l'eau très-froide sur tout le corps; et il

employait ce secours dans la vue de guérir le *tétanos*. Mais pour l'employer, il voulait que la saison fût très-chaude, que le sujet fût jeune, bien musclé, d'une constitution vigoureuse, et sur-tout que les convulsions ne fussent point occasionées par une blessure.

Morton parle d'une jeune dame fort sensible, chez qui la suppression forcée d'une fièvre quarte avait décidé les accidens nerveux les plus alarmans. Il l'a trouva avec un pouls faible et petit, des anxiétés extrêmes à l'estomac, éprouvant des défaillances fréquentes, des nausées et des vomissemens continuels, des sueurs abondantes et vraiment colliquatives, des suffocations, et l'ensemble le plus effrayant de tous les symptomes nerveux. Les remèdes antispasmodiques étaient sans effet, et il la purgea pendant trois jours consécutifs avec une petite dose de séné. Ces purgatifs donnèrent à cette maladie une marche périodique et régulière, et elle céda dès-lors à l'usage du quinquina donné pendant deux jours. Morton fit ainsi une application heureuse du précepte de *Celse*, « *quia curationem ubi id quod est, non recipit, potest recipere id quod futurum est.* » Dans les fièvres d'origine intermittentes, et qui étaient dégénérées en continues, M. Sarcone tentait de les rappeler à leur première forme, par le moyen des bains froids; et c'est alors seulement qu'il donnait le quinquina qui n'était d'aucun avantage auparavant. (Sarcone, tom. I, pag. 199.)

L'intention de décider la fièvre entraîne beaucoup moins d'inconvéniens, et est aussi d'une exécution bien plus facile, par rapport aux fièvres intermittentes qui ont été trop tôt supprimées ou mal traitées. (Morton, p. 244.)

Les purgatifs ramenent la fièvre intermittente par l'impression de faiblesse qu'ils portent sur les organes digestifs; car, comme l'ont dit MM. Whytt et Médicus, les retours réglés et périodiques des fièvres intermittentes paraissent dépendre principalement d'un état nerveux des organes digestifs. (Idée de Whytt sur la cause des fièvres intermittentes.) Mais cette cause n'existe seule que dans la fièvre intermittente absolument simple; car la fièvre intermittente, relativement à sa cause matérielle, est de même nature que les autres espèces de fièvres: il y a donc des fièvres intermittentes inflammatoires, des fièvres gastriques, etc. et voilà pourquoi je ne parlerai pas *ex professo* des fièvres intermittentes.

Bianchi a prétendu que l'on pouvait donner des purgatifs dans la convalescence des fièvres intermittentes, sans crainte de les rappeler; Sydenham et beaucoup d'autres médecins ont avancé le contraire, et Sydenham a été jusqu'à dire qu'un simple lavement de lait et de sucre suffisait pour décider des rechutes.

Cette opposition dans les expériences de Bianchi et de Sydenham est parfaitement expliquée

par la belle observation du célèbre Werlhof, sur la différente disposition de la nature à la reproduction des mouvemens fébriles en différens temps.

Werlhof a observé que les rechutes des fièvres tierces se font dans la seconde semaine à compter de celle dans laquelle ces fièvres se sont terminées (1), ou que du moins les convalescens éprouvent alors une ébauche sensible de fièvre. Il a observé que les fièvres quotidiennes et les quartes éprouvent leur redoublement à la troisième semaine, c'est-à-dire, vers la moitié du mois lunaire; et une chose bien remarquable, c'est que ces rechutes arrivent d'autant plus sûrement dans les semaines paroxistiques, que l'état du convalescent est moins éloigné de celui de la santé, et qu'il s'observe plus et suit un régime plus réglé.

Quand on veut rappeler une fièvre intermittente, c'est donc dans ces semaines paroxistiques qu'il faut placer les moyens capables de décider les rechutes; et ces moyens sont en grand nombre, ou plutôt tous les changemens quelconques qu'on introduit dans le corps, peuvent avoir cet effet. Ainsi les saignées, les purgatifs, les diurétiques, les sels ammoniacaux avec les sels volatils, les sels amers, sur-tout s'ils sont donnés à dose incomplète (2).

(1) C'est-à-dire, à la quatrième partie du mois lunaire.

(2) Pour rappeler les fièvres intermittentes supprimées mal-à-propos, Stahl faisait beaucoup de cas des pilules polycrestes de Beccher. (Opusc. méd. chim., pag. 480.)

Werlhof observe que le quinquina donné alors à petite dose est un des moyens les plus capables de ramener la fièvre. On a dit avec génie que ceci était relatif à ce qui arrive aux passions de l'ame qui s'irritent et trouvent aussi une activité nouvelle dans les obstacles impuissans qu'on leur oppose.

Nous venons de présenter les phénomènes du second période de la fièvre, et nous avons vu que l'ordre de ces phénomènes constitue l'acte naturel de guérison des affections nerveuses par spasme; affections qui sont représentées par l'appareil des phénomènes du premier temps de la fièvre.

Mais le second période de la fièvre et les phénomènes qu'il décide, poussés trop loin et portés outre-mesure, introduisent dans le système des forces un état nerveux par atonie, absolument opposé à celui de spasme, et qu'on peut aussi regarder comme offrant le tableau de toutes les affections simples nerveuses par atonie, qui n'en diffèrent que parce qu'elles sont établies d'une manière plus durable et plus faible.

L'affection atonique introduite par le second temps de la fièvre, poussé à l'extrême, paraît surtout bien évidemment dans certaines fièvres intermittentes insidieuses que Torti a dénommées malignes par colliquation.

Comme l'affection nerveuse par spasme trouve sa guérison dans le second temps de la fièvre,

réglé, bien ordonné et contenu dans de justes bornes, de même l'atonie attachée aux phénomènes de ce second temps, poussé trop loin, trouve aussi sa guérison dans le spasme du premier temps; et c'est à décider ce spasme, ou quelque chose d'analogue, que se réduisent les moyens que l'art emploie contre les affections nerveuses par atonie, très-éminemment l'application du froid, les bains froids par immersion, etc.

C'est relativement à cet état nerveux par atonie ou par dominance de la force de chaleur ou d'expansion, que le *rigor* ou le spasme du premier temps peut être utile dans quelques fièvres, ou plutôt dans quelques états de fièvres, et même qu'il peut être réellement critique, et terminer complètement la fièvre, quand l'état nerveux par atonie constitue son élément unique ou principal. C'est ce qu'Hipprocrate disait d'une espèce de fièvre ardente, qu'il appelait *causon*, et qu'il regardait comme le produit de la force de chaleur portée à l'extrême, (*à febre ardente occupato, accedente rigore solutio fit.*)

Prosper Martian remarque très-bien que ce frisson critique *per se*, et critique par rapport à une affection nerveuse, diffère du frisson critique, comme signe d'évacuation, en ce que le premier peut se faire dans tous les temps de la maladie, et être également avantageux, au lieu que le second doit nécessairement être subordonné à la coction.

« *Ideò per rigorem quocumque die fiat, febris solu-*
» *tio consequitur, nequaquàm verò in aliis febri-*
» *bus, in quibus nisi signa prœcedant coctionis, et*
» *in die legitima rigor superveniat, quœ naturœ*
» *dominium super materiam morbificam osten-*
» *dunt, febris judicatio nullo modo sperari po-*
» *test.* » (*Aph. sect.* 4, *n.*° 58, *Martian.*)

Ces idées ont été exposées avec avantage par M. Dumas, dans son mémoire sur l'influence de la fièvre sur les maladies chroniques.

La fièvre dans ses phénomènes relatifs aux forces toniques, comme nous l'avons considérée jusqu'à présent, offre donc les deux grands élémens des affections nerveuses; élémens opposés l'un à l'autre, et qui, dans les vues de la nature, sont destinés à se tempérer mutuellement et à détruire ce que chacun a d'excessif.

CHAPITRE IX.

Altération dans les humeurs.

Jusqu'à présent je n'ai fait entrer dans la description de la fièvre, que ceux de ses phénomènes qui dépendent de la force tonique, nerveuse ou irritable, et nous avons vu que, sous ce rapport, la fièvre présente deux périodes bien distincts, marqués

par la dominance successive du principe du froid ou de condensation, et du principe expansif ou de chaleur; et l'action de cette force expansive ne doit pas absolument être évaluée par le degré de chaleur physique qu'elle produit (1), puisque nous nous sommes convaincus que la quantité de chaleur physique était à très-peu-près la même, et dans le période de frisson, et dans le période subséquent; mais cette force doit être évaluée par la tendance dirigée du centre du corps vers chacun des points de la circonférence.

On pourrait, pour faciliter la méthode, et d'après des vues semblables de Galien, regarder la collection des phénomènes que nous avons rapprochés, comme constituant la fièvre en général, et regarder comme autant d'espèces différentes toutes les modifications que présente cette fièvre générale, selon qu'elle existe avec telle ou telle altération humorale ou nerveuse des humeurs ou des

---

(1) Nous pouvons remarquer ici que les phénomènes de fluidité dans les parties vivantes, ne tiennent pas précisément au degré de chaleur physique; ainsi M. Hunter a vu que la sève conservait sa fluidité dans des arbres où elle devait supporter des degrés de froid très-supérieurs à ceux de la congélation. (Com. lips., tom. XXVI, pag. 280.) Il a observé que la sève se congelait au trente-unième degré du thermomètre de Fahrenheit, quoiqu'elle restât fluide dans l'arbre dont la température n'était qu'au dix-septième.

organes. M. Elsner a proposé des idées à-peu-près analogues: (*Com. lips., tom. XXV, p.* 209, 210), «*Sumit » ephemeram, ut febrem universalem, cujus aliœ » febrium species sunt totidem varietates. Ephe- » mera ut febris simplex consideratur, quœ pro » materiei diversitate et ejus variâ sede mutatâ, » origini multarum febrium servit... Atqui hoc qui- » dem sensu sumit ephemeram ut febrem univer- » salem.*» Or, ce sont ces altérations ressenties, et profondément établies, soit dans la masse des humeurs qui coule librement dans les vaisseaux, soit dans la substance muqueuse qui compose la partie la plus grossière des organes, soit dans les fibres primitives des organes. Ce sont ces altérations qui forment comme autant de maladies différentes, lesquelles se compliquent avec la fièvre et la modifient diversement; ce sont ces altérations dont nous devons maintenant nous occuper; et dans cette nouvelle considération, il faudra bien distinguer la fièvre telle que nous l'avons décrite jusqu'à présent, c'est-à-dire, la fièvre envisagée exclusivement dans ses phénomènes nerveux, d'avec l'altération maladive contre laquelle la fièvre est appliquée. En cela, nous ne nous écartons pas de la manière de voir des anciens, qui, dans les fièvres putrides, c'est-à-dire, dans les fièvres avec altération dans les humeurs, distinguaient la fièvre, de cette altération, quoique les anciens eussent tort d'attribuer la fièvre à l'action nécessaire de

cette altération. Car, encore un coup la fièvre, de même que tous les actes qui s'opèrent dans le corps, n'ont point d'existence d'une nécessité physique, mais seulement d'une nécessité morale, c'est-à-dire, d'une nécessité qui dépend des intentions et des desseins de la nature.

Or, ces altérations dont nous devons maintenant nous occuper, ne peuvent pas être déduites avec avantage des phénomènes que nous avons ci-devant exposés. Nous ne pouvons pas dire, par exemple, comme on le fait assez communément, que la chaleur de la fièvre tende nécessairement à introduire dans les humeurs un caractère d'épaississement, en les dépouillant, par voie d'évaporation, de leurs parties les plus mobiles et les plus légères; et nous apercevons d'abord que les principes de cette espèce sont si vagues, si versatiles, et que les conséquences qui en résultent sont si arbitraires, que tandis que les uns attendent l'épaississement de la chaleur fébrile, d'autres, au contraire, attribuent presque tous ces accidens de la fièvre à la raréfaction qu'ils supposent introduite dans les humeurs par l'impression de la chaleur fébrile.

On sait que l'air est le plus puissant agent dont se sert la nature pour volatiliser le corps, comme l'a très-bien dit Van-Helmont, et on sait aussi que la chaleur, et sur-tout la chaleur de combustion, comme est la chaleur animale, est le moyen qui

va le plus puissamment à fixer et à combiner l'air. Dès-lors, loin que la chaleur fébrile puisse épaissir les humeurs par la volatilisation de leurs parties les plus mobiles, cette plus grande chaleur doit au contraire contribuer avec beaucoup d'efficacité, à les rendre plus coulantes, plus fluides et plus volatiles, en faisant passer dans ces humeurs et combinant avec elles une plus grande quantité d'air. Aussi est-il généralement reconnu que la dissolution des humeurs, comme on parle, suit communément le progrès de la fièvre. Nous verrons dans la suite que, dans les dispositions décidément phlogistiques ou inflammatoires, la force plastique du sang, sa concrescibilité ou la quantité relative de sa partie fibreuse, glutineuse, musculaire, est notablement augmentée; et nous verrons que c'est à l'accroissement de cette concrescibilité que l'on doit attribuer la croûte blanche et épaisse dont le sang se couvre assez constamment dans les affections de cette espèce. Or, on pourrait dire, avec beaucoup d'apparence de vérité, que la grande chaleur qui accompagne les dispositions phlogistiques, a pour objet de diminuer la concrescibilité du sang, de rompre l'excès de sa force plastique, et de le ramener à sa fluidité première, en le chargeant d'une plus grande quantité d'air. Mais, quoi qu'il en soit de cette idée sur laquelle nous reviendrons dans la suite, nous apercevons déjà combien la considération

de l'air et de ses qualités est un objet important dans le traitement des fièvres. Les expériences des modernes ont parfaitement bien démontré l'indispensable nécessité de l'air pur et renouvelé pour le soutien de la vie, et la conservation des forces, et c'est un point sur lequel on a fortement insisté dans d'excellens ouvrages de pratique. (*Voy.* De Haën, part. VIII, IX, quoique assurément il soit revenu trop souvent sur cet objet.) Mais ce n'est point là une découverte nouvelle, et il était impossible d'attribuer à l'air plus d'importance que ne lui en attribuaient les anciens qui le regardaient comme faisant partie des esprits, c'est-à-dire, de la vie même.

Quoique le sang ne s'épaississe pas, ou du moins ne s'épaississe pas d'une manière nécessaire par l'action de la chaleur fébrile, et que tout ce qu'a dit Boerhaave là-dessus dans ses aphorismes, et sur-tout dans le 689, ne mérite aucune considération, il ne faut pas croire cependant, avec quelques médecins modernes justement célèbres, que les humeurs vivantes ne soient pas susceptibles d'épaississement. Les faits de pratique démontrent au contraire que les humeurs qui appartiennent au corps vivant, peuvent offrir des degrés de consistance extrêmement variés. Stahl, dans sa *Theoria medica*, parle d'une fille de 30 ans qui éprouvait chaque jour des attaques d'épilepsie. On lui piqua la veine à plusieurs reprises, sans

qu'il sortît une seule goutte de sang; enfin, le chirurgien fit une ouverture considérable dans le sens de la longueur du vaisseau, et il tira avec des pincettes un cylindre de sang entièrement figé et coagulé. Cette observation est curieuse, et nous devons en conclure que le sang est habituellement pénétré d'une force tonique, analogue à celle qui s'exerce dans les parties solides (1); en sorte que les humeurs sont aussi susceptibles d'un véritable

---

(1) Les observations très-curieuses de M. Hunter ont prouvé que le sang est pénétré d'une force par laquelle il tend puissamment à s'organiser et à former des produits disposés de la même manière que les vaisseaux. « *In vasa coagulatum se* » *fingere.* »

Cette force motrice des humeurs a été sur-tout bien démontrée par les observations de M. Rosa, qui a reçu dans un intestin de poulet du sang artériel d'un animal vivant, et qui a vu que cet intestin battait quelque temps comme les artères avec lesquelles il n'avait point de communication. M. Rosa s'est convaincu que, dans son état naturel, le sang des artères est dans un état d'expansion considérable; en sorte que le volume qu'il occupe dans les artères pendant la vie, est à celui qu'il occupe quand il en est tiré, et que sa vie est éteinte, comme 10 à 1; il y a bien des circonstances de maladie, dans lesquelles il faut avoir égard à cet état d'orgasme, de turgescence et d'expansion excessive des humeurs. « *Darique orgasmum, ejus-* » *modi febrilem, præsertìm ubi de inflammatoriâ sanguinis* » *diathesi constet, in hominibus quibus ante morbum, san-* » *guis non abundaverit, qui venæ sectionem plerumque et in-* » *terdum quoque repetitam postulet.* » (Schroëder, t. II, p. 118.)

mouvement convulsif. Mais cette force motrice des humeurs, qui est seulement relative à leur état d'agrégation, et qui tend à rapprocher ou à éloigner les unes des autres leurs molécules constitutives, est fort différente de la force qui réside dans chacune de ces molécules, qui fixe et arrête leurs qualités.

Les faits qui démontrent cet épaississement du sang, se répètent assez souvent pour avoir fait penser à un médecin italien, nommé Capiluppi, que le sang n'était point fluide, mais qu'il formait naturellement un tissu fibreux et solide, qui faisait partie des vaisseaux, comme vous pouvez le voir dans la lettre de ce médecin à Malpighi.

Mais cet épaississement qui peut donc exister dans les humeurs animales, ne mérite qu'assez peu de considération. Il nous est impossible de déterminer jusqu'à quel point cet épaississement peut subsister avec un état de santé pleine et entière, et il est certain au moins que, par rapport aux fièvres, cette qualité de sang est peu importante. M. De Haën a observé avec raison (dans son tome V, part. IX, page 56,) combien la distribution ordinaire des fièvres en bénignes et en malignes, déduite de l'état d'épaississement ou de dissolution du sang, est mal fondée, et combien elle cadre mal avec les faits de pratique.

Sur cette division des fièvres en bénignes et

en malignes, Schroëder dit : « *Et nisi tandem*
» *accuratiores longè et practicis usibus magis ac-*
» *commodatæ febrium divisiones, illam in benignas*
» *et malignas planè supervacuam redderunt.* (T. II.
» pag. 221.) »

Consultez Morgagni, (*epist. XLIX*, n.os 13, 22;) il parle d'une constitution épidémique maligne, qui, quoique toujours la même, présentait le sang tantôt en dissolution et tantôt dans un état de forte coagulation ; elle s'accompagnait également de pétéchies, et la saignée était généralement pernicieuse. (*Ib.* pag. 261, 2.me colon.) Il parle de l'opinion d'un médecin célèbre, qui attribuait la faiblesse des malades à la quantité de sang.

« *Conjungi igitur cum malignâ vi solutionem*
» *aut coagulationem sanguinis, in neutrâque ha-*
» *rum malignitatem consistere credibile, præsertìm*
» *cum alterutram in tot aliis, qui maligni non*
» *sunt morbis, videamus.* »

Nous avons dit que le corps animal est pénétré d'une faculté qui se développe pleinement sur la matière, qui la travaille, qui l'altère, qui l'élabore, et qui finit par l'assimiler plus ou moins complètement à la substance même du corps. Les premiers actes de cette faculté s'exercent dans les organes digestifs, dans l'estomac, les instestins et les parties circonvoisines, et ces premiers actes s'appliquent sur les substances alimentaires. L'exer-

cice de cette faculté se continue et se soutient dans le système vasculaire, et arrête dans le sang les qualités qui lui sont propres. Enfin, ses derniers actes se produisent dans la substance même des organes : car nous avons prouvé ailleurs, d'après l'impression profonde que la racine de garance porte sur les os, que le corps se décompose incessamment, et qu'il se décompose dans toutes ses parties. Cette décomposition complète du corps est, comme nous le disions alors, un des faits les plus importans de l'économie animale; car si la machine vivante se détruit sans cesse, si toutes les parties qui la composent se trouvent dans un mouvement de flux perpétuel, si le corps animal, considéré dans deux époques différentes de sa durée, ne contient pas dans la seconde une seule des molécules qu'il contenait dans la première, nous apercevons bien évidemment le peu de cas que nous devons faire des hypothèses modernes, qui attribuent tout à la nécessité de la matière (1). Car la matière nous échappe par un mouvement que rien ne peut ralentir : elle présente un sujet essentiellement mobile et changeant, et le *moi* de l'animal subsiste, et l'ensemble de ses qualités

---

(1) *Jam verò neque corpus omninò erit nullum, nisi animæ vis exstiterit. Nam semper fluit et in motu ipsa corporis natura versatur, citòque periturum est universum, si quæcumque sunt, sint corpora.* (Plotin, cité par Moses, p. 307.)

se soutient d'une manière fixe et permanente pendant un espace de temps assez long.

Cette faculté dont nous avons parlé si souvent, qui échappe complètement à toutes nos façons de concevoir, et qui décide les qualités de la matière dont le corps animal est formé, n'est pas plus inaltérable, pas plus impassible que la faculté motrice ou tonique dont nous avons dit que l'affaiblissement radical devenait la cause de toutes les affections nerveuses. Or, ce sont les produits ou les effets sensibles de cette altération, de cette lésion, de cette constitution maladive dont il est question ici. On sait d'abord que cette faculté est atteinte dans chaque animal d'une faiblesse relative, qui ne lui permet de s'exercer avec avantage que sur un certain nombre de substances. C'est sur cette faiblesse qu'est fondée l'action des poisons; et comme l'observation démontre que les poisons sont beaucoup plus multipliés pour l'homme que pour tout autre espèce d'animal, (car, comme dit Pline, *Hist. nat.*, *p.* 27, « *quin et venena, nostri misertam* » *instituisse dici potest*, » comme si la nature touchée des maux que l'homme devait se faire à lui-même, avait voulu multiplier pour lui les moyens qui brisent sans efforts les chaînes de la vie, et le mènent sans douleur dans le calme du tombeau), il s'ensuit que dans l'espèce humaine cette faculté digestive est plus faible que dans aucune autre espèce. La faiblesse de cette faculté n'est pas dé-

montrée seulement en ce qu'elle ne peut s'exercer avec avantage que sur un nombre de substances assez limité, mais sur-tout en ce que les substances qu'elle pénètre, qu'elle anime et qu'elle vivifie, tendent sans cesse à se dérober et à se soustraire à son action. Ainsi, quoique le sang soit parfaitement un, comme l'a très-bien dit Van-Helmont, quoique ses différentes parties soient liées et unies entre elles, de manière à former un tout uniforme et parfaitement homogène, cependant le sang tend sans cesse à développer des parties étrangères, hétérogènes, et qui ne peuvent entrer dans sa mixtion vitale. Mais ces parties étrangères, dans l'état de santé, n'altèrent pas sa composition, parce que l'action des organes sécrétoires les chasse hors du corps à mesure qu'elles se forment.

Ainsi, il se forme habituellement dans le sang des sucs bilieux; mais cette tendance habituelle des humeurs à la dégénération bilieuse, n'a point d'effet, parce que ces sucs sont évacués par la vésicule du fiel et par la substance du foie, à mésure qu'ils se produisent.

Le sang tend aussi, et par une nécessité égale, à développer des sucs muqueux ou pituiteux, comme disaient les anciens; mais cette dégénération muqueuse est également enrayée et prévenue, parce que les produits sensibles ou les parties hétérogènes, muqueuses et pituiteuses, sont

éliminées à mesure qu'elles se forment, et par l'estomac, et par les intestins; et nous devons observer ici la sagesse de la nature dans l'organe qu'elle a choisi pour la sécrétion ou l'excrétion des sucs muqueux ou pituiteux. Car les sucs muqueux, en même temps qu'ils s'évacuent, remplissent encore des usages très-importans, puisqu'ils garantissent les intestins qui sont très-sensibles, de l'impression des corps qui y passent, et surtout de l'impression de la bile, qui est d'une âcreté vive et douloureusement pénétrante.

Il paraît que la dégénération atrabilaire participe du génie bilieux et pituiteux : « *Etsi æstas » biliosa fiat, et bilis aucta intus reliquatur, » etiam aliquantùm splenitici fient.* (*Hipp., De hu- » mor. cornaro, n.*° 5.) » Quelquefois Hippocrate regardait cette dégénération comme appartenant à la bile ou au sang : « *Similiter et biliosum et » sanguineum corpus atrabiliarum fit, si non habet » evacuationes.* » A cette occasion, Prosper Martian reproche à Avicenne d'avoir regardé l'atrabile comme le produit de l'*ustion* de la pituite, humeur qu'Hippocrate paraît avoir exclu du nombre de celles qui peuvent dégénérer en atrabile. (Prosp. Mart., p. 248.)

Lorsque ces produits hétérogènes ne résultent abolument que des fermentations vitales ordinaires, le mécanisme des sécrétions, en se soutenant d'une manière convenable, emporte ces produits à me-

sure qu'ils se forment, et ce mécanisme suffit dès-lors pour conserver les humeurs dans leur état de pureté, et pour prévenir leurs dégénérations différentes.

Mais il est des états contre nature dans lesquels les dégénérations des humeurs font tant de progrès, et marchent si rapidement, que l'action des organes sécrétoires ne suffit plus pour s'opposer à leur effet destructeur.

Les dispositions maladives qui ne font que fortifier la tendance naturelle des humeurs à la dégénération bilieuse ou pituiteuse, sont celles qu'ils nous importe le plus de connaître, et dont nous tâcherons de suivre les effets avec le plus de soin, selon qu'elles s'exercent ou dans la masse entière des humeurs, ou plus spécialement dans telle ou telle partie déterminée.

Et nous pouvons déjà remarquer que de ces deux dégénérations, savoir, la bilieuse et la pituiteuse, la dégénération catarrhale ou pituiteuse, à laquelle répondent les fièvres quotidiennes, est beaucoup plus fréquente aujourd'hui qu'elle ne l'était autrefois; et qu'au contraire la dégénération bilieuse à laquelle répondent les fièvres tierces et leurs analogues, était beaucoup plus fréquente chez les anciens. C'est un changement bien sensible qui s'est opéré dans les maladies, et dont l'époque paraît remonter au seizième siècle; et comme c'est aussi dans ce temps que le mal véné-

rien prenait une force nouvelle, et que le mal vénérien paraît évidemment, et de l'aveu de la plupart des médecins, une affection muqueuse ou catarrhale; il semble dès-lors que le mal vénérien ait marqué de son empreinte dominante le système général des maladies.

Les dégénérations des humeurs, qui sont les causes les plus ordinaires contre lesquelles les mouvemens fébriles sont appliqués, dépendent très-communément de l'impression de l'air. Quoique la dégénération bilieuse réponde assez souvent à une constitution chaude et humide, et la dégénération catarrhale à une constitution froide et humide, il paraît cependant que l'air ne produit pas ces effets à raison de ses qualités sensibles. Ceci est bien prouvé par les observations de Sydenham, qui a vu des maladies fort différentes dans des constitutions d'air absolument semblables; des maladies semblables régner épidémiquement sous des constitutions différentes, et même opposées; et ces observations de Sydenham n'ont fait que confirmer celles d'Hippocrate : car, comme l'observe Freind, les maladies décrites dans sa première et troisième constitution étaient absolument les mêmes, et demandaient le même traitement, quoique l'état sensible de l'atmosphère fût bien différent.

Les dégénérations des humeurs sont encore très-généralement déterminées par des impressions res-

senties sur l'estomac ; et c'est d'après cela que nous avons dit que l'estomac, et sur-tout son orifice supérieur, pouvait être regardé comme le *sensorium commune* du sens vital intérieur.

La force digestive réside dans le bas-ventre comme dans son foyer principal; aussi c'était dans l'habitude du bas-ventre qu'Hippocrate cherchait les signes propres à caractériser l'état où se trouvait cette force. C'est un très-mauvais signe dans les maladies aiguës, disait-il, que l'amaigrissement extrême des parties qui avoisinent l'ombilic et l'hypogastre. « *In omni morbo partes circà umbi-* » *licum et pecten crassitudinem habere meliùs est.* » *At vehemens tenuitas et eliquatio prava est.* » « (*Aph.* 35, *sect. II*; *Martian*, *p.* 307, 2.e colonne.)

Ainsi il est bien remarquable que des fièvres qui s'accompagnent d'évacuations d'humeurs bilieuses, et qui sont parfaitement terminées, ramenées par des causes qui ne portent leur impression que sur l'estomac, par exemple par un froid vif appliqué sur la région épigastrique, décident dès le début des évacuations de même nature, et aussi abondantes que celles qui avaient précédé.

Morgagni rapporte, dans son bel ouvrage *De sedibus et causis morborum*, une observation faite sur lui-même, et qui mérite d'être connue. Il dit qu'étant en route, fort pressé, il prit un bouillon dans une auberge, et le prit sans beaucoup d'attention; le lendemain il éprouva un flux de ventre

séreux si considérable que, dans l'espace de douze heures, il rendit plus de 16 livres de sérosité. Heureusement il rejeta, par le vomissement, un petit corps verdâtre qui ressemblait à une feuille d'herbe cuite, et cet accident cessa sur-le-champ; de manière que cette herbe vénéneuse, que Morgagni ne put pas reconnaître, avait porté sur l'estomac une impression si délétère, qu'elle allait jusqu'à fondre toute la masse des humeurs, et à la réduire en sérosité; cette impression délétère était si profonde, et elle avait opéré chez lui un tel changement qu'il dit que le lendemain il était absolument méconnaissable. (Épist. XXXI, n.º 9.)

Boerhaave et Van-Swieten observent que la scammonée altère manifestement les humeurs, et qu'elle tend à les fondre en sérosité très-putride.

CHAPITRE X.

Coction, jours critiques.

Nous avons dit que le corps animal est pénétré d'une faculté qui agit pleinement sur la matière contenue dans sa sphère d'action, et qui décide ses qualités; nous avons appelé cette faculté, *faculté digestive*, et en cela nous suivons la nomenclature des anciens. Nous aurions pu l'appeler *blas alterativum*, avec Van-Helmont, ou *moule intérieur*, comme M. de Buffon; car, peu nous importe les noms, pourvu que nous soyons d'accord sur les choses, comme le répétait si souvent *Galien*, et avec tant de raison.

Cette faculté est susceptible de lésion, et nous avons dit que ce sont les produits ou les effets sensibles de ces lésions, qui constituent les causes matérielles de la plus grande partie des maladies, de toutes celles au moins qui ne sont pas exclusivement nerveuses ou spasmodiques. Ces lésions les plus ordinaires, celles que l'on doit étudier avec le plus de soin, sont les dégénérations *phlogistiques*, les dégénérations *bilieuses*, et les *pituiteuses* : car, la dégénération atrabilaire peut, à bien des égards, être regardée comme

un état mixte, qui participe à-la-fois de l'altération pituiteuse et de l'altération bilieuse. (*Stoll*, aph. 378.) Dans quelques endroits, cependant, Hippocrate considérait l'atrabile comme pouvant être le produit de la dégénération bilieuse, ou de la dégénération sanguine, chacune prise séparément; de la même manière, à-peu-près, que nous considérons la putridité comme un état qui peut appartenir à toutes les diathèses, et qui peut être déterminé par chacune d'elles. Or, les fièvres qui sont appliquées contre ces causes de maladie, présentent des phénomènes d'un ordre bien différent; les uns sont absolument relatifs à la force tonique, et nous avons fait dans un assez grand détail l'exposition de ces phénomènes; les autres agissent immédiatement sur les causes matérielles de la maladie, et tendent à la travailler, à l'élaborer, et à la mettre en état d'obéir librement à l'action des organes sécrétoires; et quoique ces deux espèces de phénomènes (les phénomènes nerveux et les phénomènes d'altération) soient constamment liés entre eux, quoiqu'ils marchent de concert et qu'ils tendent également à mettre une maladie en voie de terminaison, cependant il nous est impossible d'apercevoir la raison de cet accord, et de calculer avec précision leurs degrés respectifs d'influence.

Nous avons vu en physiologie que, lors de la digestion, les forces toniques s'exercent vive-

ment dans l'estomac; mais que la considération de ces forces ne peut absolument nous éclairer sur l'espèce d'altération que les substances alimentaires éprouvent dans l'estomac. D'abord, parce que les forces motrices, qui s'exercent dans les parois de l'estomac, et qui les balancent d'une manière plus ou moins sensible, ne s'appliquent immédiatement que sur une partie des alimens, tandis que la transformation digestive opère sur toute l'étendue de la masse alimentaire, et qu'elle en frappe à-la-fois toutes les parties. Ainsi, M. l'Abbé Spallanzani a éprouvé que, dans un morceau de viande qu'il avait avalé dans un tube percé, la digestion paraissait s'être faite également bien dans tous les points. (Exp. 206, p. 258.) En second lieu, c'est que les forces motrices doivent être à-peu-près les mêmes dans les différentes espèces d'animaux, ou du moins qu'elles ne doivent différer que par leurs degrés d'intensité, tandis que les produits de la digestion portent des caractères essentiellement et radicalement différens dans chaque espèce. Enfin, c'est que les forces motrices ne peuvent exciter que des agitations, des secousses dans la masse alimentaire, et qu'il est très-possible d'appliquer à cette masse des moyens d'action analogues, sans lui communiquer rien qui approche des caractères qu'elle reçoit de la part de la digestion vitale. En sorte que nous nous sommes con-

vaincus que le phénomène de la digestion supposait l'existence d'une force qui agit sur toute la masse de la matière, qui la transforme et lui imprime des qualités nouvelles, et cela indépendamment de tout mouvement d'agitation et de locomotion.

Nous sommes d'autant plus fondés à rappeler ici ces considérations, que non-seulement l'acte de la digestion présente naturellement une alternative de concentration et de vive expansion des forces et des mouvemens, analogue à celle que nous avons observé dans la fièvre ; mais que, d'après l'observation d'Hecquet, et de plusieurs autres, dans les gens faibles, le travail forcé de la digestion décide assez souvent une véritable fièvre.

Les fièvres, telles que nous les considérons maintenant, c'est-à-dire, les fièvres qui existent avec quelque altération dans la substance du corps, présentent des actes digestifs, (Sydenham, pages 19 et 20,) ou dépendans de la même force que celle qui travaille les substances alimentaires. Dans la digestion ordinaire, ces actes ont pour objet d'introduire dans les substances alimentaires les qualités propres et spécifiques du corps vivant ; dans les fièvres, ces actes ont pour objet de transformer leurs causes matérielles et de les mettre en état d'obéir librement au mouvement des sécrétions. Dans la santé, comme dans la maladie, les actes de cette faculté digestive nous sont également

inconcevables; et en effet, arrêtés nécessairement à la superficie des corps par nos moyens de sensation, et réduits à n'apercevoir bien nettement que leurs qualités extérieures, tous nos efforts pour développer la nature d'une force intérieure, et qui pénètre la pleine et profonde solidité des masses, seront toujours parfaitement inutiles, et nous devons nous borner à recueillir et à rassembler par ordre les phénomènes sensibles qui annoncent les progrès de ces actes digestifs: c'est ce que nous allons tâcher de faire.

Mais auparavant nous devons remarquer que les causes matérielles contre lesquelles les actes digestifs de la fièvre sont appliqués, ne doivent point être regardées comme des produits nécessaires de différens agens étrangers au corps; car nous ne saurions trop répéter avec Hippocrate, que tant que le corps jouit de la vie, sous quelque modification qu'elle se présente, tous ses phénomènes dépendent exclusivement du principe simple qui l'anime, qui le vivifie : principe qui, dans l'état de santé, arrête et conserve l'ensemble des qualités qui conviennent au rang qu'il occupe, et qui, dans l'état de maladie, le corrompt et le décompose, mais toujours par des moyens qui n'appartiennent qu'à lui ; car les parties les plus décidément excrémentitielles portent encore des caractères que le principe de vie peut seul lui imprimer. (« *Jam verò ut in excre-*

» *mentis qualitates à calore innato proveniunt* », dit Galien qui prouve que cette doctrine était d'Hippocrate, d'Érasistrate, de Théophraste et de tous les philosophes théistes.) Ainsi, quand on oppose la nature à la maladie, il faut entendre cette opposition de la nature, considérée successivement sous deux aspects différens, et comme appliquée à détruire le corps qu'elle anime, et à le frapper d'un caractère de dépravation qui ne peut subsister que sous l'impression de la vie, et comme revenant à elle, et employant ses moyens à réparer le mal qu'elle a fait. C'est en admettant cette altération profondément établie dans la nature même, qu'on peut concevoir comment l'usage des alimens est si contraire dans les maladies de cette espèce; et c'est par-là qu'on doit expliquer l'aphorisme d'Hippocrate : « *Impura corpora quò magis nutris eò magis lædis*; » car, en effet, les alimens cèdent pleinement à cette action, et servent dès-lors à la fortifier, ou du moins à en multiplier les produits.

Tout le temps pendant lequel cette altération est en pleine vigueur, constitue l'état de crudité d'une maladie, ou son commencement, selon le langage d'Hippocrate (1). Cet état de crudité,

---

(1) Les anciens comptaient quatre temps dans chaque maladie : le commencement (*principium*) qui se portait jusqu'au

qui n'a qu'une durée corrélative à la durée des périodes subséquens, ne doit point être absolument déterminé par le nombre des jours, mais il se porte jusqu'au moment où il s'établit des

---

moment où il paraissait des signes de coction; *(l'augment)* qui s'étendait depuis le moment de l'apparition des signes de coction, jusqu'à ce que la coction fût bien établie; *(l'état)* dans lequel la coction était pleine et entière; enfin *(le déclin.)*

Prosper Martian, (pag. 300) regardait la crudité comme l'effet d'une disposition établie dans le corps, et il croyait que le principe de vie tendait à détruire la crudité, non pas seulement en agissant sur les humeurs, mais en agissant surtout contre la cause qui leur imprime le caractère de crudité, et l'on voit ici bien évidemment combien il est essentiel, ainsi que le faisait Martian, de distinguer la crudité d'avec la cause qui l'entretient, et de considérer ces choses d'une manière abstraite et métaphysique (quoique dise le commun des médecins contre ces considérations métaphysiques.) Il est des états dans lesquels la nature agit contre la crudité, et la guérit en quelque manière, sans rien changer à la cause qui la reproduit incessamment : tels sont évidemment les états purulens profondément établis, dans lesquels le pus se forme en très-grande abondance et présente tous les caractères de la coction, et dans lesquels la maladie fait toujours des progrès, parce que la nature ne les combat que d'une manière impuissante, en travaillant seulement sur les produits de l'altération maladive, et ne faisant rien contre cette altération même.

M. De Haën a très-bien reconnu qu'il est des diathèses inflammatoires si profondément établies, qu'elles subsistent toujours, quoique les produits en soient évacués en abon-

signes de coction (1). Les signes de coction doivent s'étudier dans différentes évacuations, selon les parties différentes, sur lesquelles la maladie porte plus décidément son impression; ils doivent donc s'étudier dans l'urine, lorsque la maladie s'exerce dans la masse des humeurs qui roulent dans les vaisseaux, (nous verrons dans le détail les qualités qui annoncent la coction; par exemple, lorsque la coction est bien établie, l'urine dépose promptement, la matière déposée doit être blanche, homogène, parfaitement uniforme et bien fondue;) ils doivent l'être dans la matière des déjections, lorsque la maladie porte son impression sur les organes du bas-ventre; dans la matière de l'expectoration, lorsqu'elle intéresse les organes de la respiration; et en général les ex-

---

dance, par un mouvement continu, et par toutes les voies possibles : « *Nata tandem in corpore eadem diathesis, tota » præter naturalis, sed ita abundans, ut quantùmvis sputorum » aliarumve excretionum ope evacuetur, nihilòsecius inhexausta » persistat; nihil emendationis affert et demum corpus pes- » sumdat.* » (Passim. et principalement t. VI, pag. 196.)

(1) La coction, pour être sûre, doit s'établir d'une manière graduelle et successive; car tous les actes salutaires de la nature sont assujettis à l'ordre, à la mesure, à la règle, « *Natura causa ordinis omnium.* » Il ne faut pas se fier à la coction qui s'établit d'une manière brusque et irrégulière : « *Si » quid in morbis fiat præter rationem, non fidere oportet.* » Hipp. aph. 27, sect. II, com. de Hollier.

crémens fournis par une partie vivante, annoncent toujours l'état dans lequel se trouvent les forces de cette partie ; et les qualités que présentent les excrémens, deviennent la mesure exacte des progrès de la coction, qui n'est autre chose que le produit sensible de l'action des forces digestives, revenues à leur état naturel ou ordinaire.

L'acte de la coction tend éminemment à affecter les humeurs d'une manière uniforme, et à y introduire des qualités tempérées, adoucies par le mélange des qualités contraires (1); en

---

(1) « *Fit autem concoctio ex permixtione temperaturâ que* » *mutuâ et quasi cocturâ,* » dit Hippocrate dans un ouvrage où il a exposé des idées fort saines sur les lésions de la faculté digestive. (*De veteri medicina*, collec. de Haller, tom. 4, pag. 148.)

Dans le même livre, il paraît n'admettre aucun phénomène de coction dans les maladies qui sont exclusivement nerveuses, c'est-à-dire, comme il s'exprime, dans ces maladies, qui ne dépendent absolument que de chaud et de froid, et qui ne supposent aucune altération dans les humeurs. Après avoir parlé des maladies humorales, et avoir reconnu dans ces maladies l'influence des jours critiques, et les autres phénomènes relatifs au travail de la digestion. (« *Concoqui autem et per-* » *mutari attenuarique, ac crassescere in humorum speciem,* » *per multas et omnigenas species contingit, quapropter et* » *judicationes et numeri temporum in talibus multùm possunt.* ») Il dit que cela ne peut avoir lieu dans les maladies non humorales. (« *Hæc autem omnia minimè contingit calidum aut*

sorte que toute humeur ou toute matière évacuée, et qui porte quelques qualités prédominantes, est un indice assuré de crudité, et d'autant plus que ces qualités sont plus saillantes et plus tranchées.

Les qualités qui caractérisent l'établissement plein et entier de la coction, se marquent surtout bien évidemment dans la matière purulente, qui doit être blanche, épaisse, coulante, parfaitement homogène, bien fondue et n'avoir point d'odeur désagréable. Nous devons remarquer ici, comme nous le verrons plus particulièrement dans la suite, que la matière purulente, quoique

---

» *frigidum perpeti, neque enim hoc putrescere, neque crassescere poterit.* » (*De vet. medic. coll. Haller*, tom. IV, pag. 149.) Aussi, comme je vous l'ai déjà fait observer, quand il parle du rigor critique dans une fièvre nerveuse, dit-il, que ce rigor peut se faire dans tous les temps de la fièvre, et qu'il peut être également utile à quelque jour qu'il paraisse; tandis que dans les fièvres humorales, où il ne peut être utile que comme signe d'évacuation, il est nécessairement assujetti à paraître, tel ou tel jour, parce qu'il doit être subordonné à la coction. Ce qu'ont dit quelques médecins modernes, sur la coction et la crise des maladies purement nerveuses, prouve que ces médecins n'ont aucune idée juste, ni des maladies nerveuses, ni des phénomènes de crise et de coction, qui doivent exclusivement être rapportés à la faculté digestive. (Martian, *De locis in homine*, vers. 145.)

la même en apparence, est bien différente selon la cause matérielle de la maladie ; en sorte que l'élaboration du pus pourrait être regardée comme la fin de tous les mouvemens de coction, et comme la seule voie possible de terminaison pour toutes les maladies qui intéressent réellement la force digestive ou altérante. En suivant la comparaison que nous avons ci-devant établie, on pourrait dire que le pus est par rapport aux causes de maladie, ce qu'est le chile par rapport aux substances alimentaires ; et comme la faculté digestive, appliquée aux substances alimentaires, tend à les transformer en chile et qu'elle atteint facilement ce but dans l'état de santé parfaite, de même la faculté digestive, appliquée sur différentes causes de maladie, tend à les transformer en pus, et le fait sûrement lorsque la santé doit se rétablir complètement.

Tout mouvement réglé et ordonné doit nécessairement avoir une mesure fixe ; les mouvemens de la nature sont ordonnés : ces mouvemens doivent donc avoir des relations constantes avec tel ou tel nombre. Ces nombres, ou plutôt les périodes de durée auxquels répondent les grandes révolutions de la nature, ne peuvent être déterminés *à priori* ; ils doivent l'être exclusivement par l'observation (1).

---

(1) « *Horum omnium causa est, quia stati, ratiquè sunt*

Or, ces observations, suivies avec le plus grand soin et par des hommes sur la sagacité et la candeur desquels nous avons le plus de droit de compter, nous ont appris qu'en général, au moins dans l'espèce humaine, toutes les opérations de la nature ont des rapports constans avec le nombre 7. (« *Hipp., De carnibus. Necessitatem » autem naturæ quapropter in septem hæ singula » dispensentur*, n.° 23; Martian, vers. 259; ») et que de plus ce période doit être distingué en deux parties égales, à raison des phénomènes bien distincts qui partagent chacun de ses périodes. Nous avons remarqué ailleurs que, dans l'état de santé, tous les grands changemens que le corps éprouve, répondent à cette révolution septénaire; que, par exemple, le corps du fœtus est complètement achevé au bout de sept mois révolus, et que s'il reste encore à-peu-près deux mois dans le sein de sa mère, c'est uniquement pour prendre la consistance qui lui est nécessaire, afin de résister avec avantage à l'action des corps au milieu desquels il doit vivre; que c'est dans l'espace des sept premières années de la vie que se font la chûte et la réparation totale des dents; que c'est à qua-

---

» naturæ motus, tùm in morbis superandis, tùm in omni alia » ratione....... Cujus motionis causa non ad elementa, sed » ad formas quasdam occultas referenda est.» (*Hollier, com. in aph.* 23, *sect. II.*)

torze ans à-peu-près ou à la fin de la seconde période septénaire, que se fait la puberté; que c'est à quarante-neuf ans ou à la fin de la septième septénaire, que le système des forces commence à éprouver une débilité bien marquée.

Et nous remarquions alors que cette loi de la nature, qui partage et qui distribue ainsi son action en différentes parties distinctes, chacune desquelles est affectée à des périodes de durée constante, est une des lois qui mérite le plus d'être observée, et qui prouve, avec plus d'évidence, la nécessité de considérer d'une manière abstraite tous les phénomènes de la vie et de les rapporter à un principe bien différent de la matière.

Or, les observations d'Hipprocrate, de Dioclés, de Philicus de Tarente, de Galien, ont parfaitement démontré l'influence de cette révolution septénaire sur les progrès de la coction; en sorte que, quoique les grands changemens qu'éprouve une maladie puissent à la rigueur se faire tous les jours, il y a cependant dans la durée de la maladie, des jours qui, bien plus positivement que tous les autres, sont affectés aux changemens qui doivent avoir une terminaison heureuse.

Ainsi, il résulte des observations des ces médecins, que le *septième* jour est éminemment critique, et que ce jour est éminemment affecté aux changemens heureux qu'une maladie peut éprouver, et que le *quatrième* jour est l'indicateur

de ce *septième* ; en sorte que si l'état de crudité d'une maladie se termine le *quatrième* jour, et qu'il s'établisse alors des signes de coction, on a lieu de présumer que cette maladie se terminera le septième d'une manière heureuse.

Le *quatorzième* jour est aussi éminemment critique, et le *onzième* est aussi indicateur de ce *quatorzième*; en sorte que, dans la seconde révolution septénaire, le *onzième* et le *quatorzième* jour sont entre eux dans la même proportion que le *quatrième* et le *septième* jour de la première révolution.

Dans les deux premières révolutions, les maladies marchent en général plus vivement; la violence des accès provoque vicieusement la nature, et donne lieu aux crises qui se font dans les jours coïncidens, qui ne sont point mesurés par la révolution septénaire. Tels sont le *troisième* et le *cinquième* dans la première période, le *neuvième* et le *dixième* dans la seconde; aussi la nature, passé le *vingtième* jour, ne se livre-t-elle plus à des crises semblables, et le nombre des jours critiques est alors fort diminué, parce qu'elle n'est plus aussi fortement excitée par les accès, dont l'intensité se ralentit à mesure que la maladie se prolonge. Ceci peut nous servir à expliquer une contrariété apparente qui se trouve dans les ouvrages d'Hippocrate. Dans les mouvemens bien ordonnés de la nature, et nous verrons que ces mouvemens

sont tels, principalement dans les maladies phlogistiques ou inflammatoires, la coction et la crise se font dans les périodes septénaires, c'est-à-dire, à la fin de ces périodes ou vers le milieu; et c'est presque toujours par erreur que ces phénomènes paraissent dans les jours coïncidens. Or, Hippocrate a fait mention dans ses différens ouvrages de ces deux espèces de jours critiques : dans les aphorismes et les pronostics, il n'a parlé que des jours qui sont en rapport avec la révolution septénaire; dans les épidémies, où il a consigné les faits tels que l'observation les lui présentait, il a parlé de ces jours et des jours coïncidens.

On se plaint souvent de ce que la doctrine d'Hippocrate, sur les jours critiques, n'est pas uniforme dans ses différens ouvrages, et on ne prend pas garde qu'Hippocrate devait parler un langage fort différent dans un livre où il exposait les faits tels que la pratique les lui présentait, et dans celui où il généralisait ces faits, où il les classait et les présentait dans un ordre systématique.

Il y a peu de contrariété dans les opinions des médecins sur les jours critiques des deux premières septénaires; mais il n'en est pas de même des périodes subséquens. Archigènes et Dioclès prétendaient que ces périodes subséquens devaient être pris ou comptés de la même manière que les deux premiers périodes; que le troisième période devait commencer le *quinzième* jour, et finir le

vingt-unième; en sorte que les jours critiques de cette révolution devaient être le *dix-huitième* et le *vingt-unième.* Hippocrate prétendait, au contraire, que la troisième semaine devait être liée avec la seconde; que le quatorzième jour devait terminer l'une et commencer l'autre, et que les jours critiques devoient être le dix-septième et le vingtième (1). En sorte que, dans le calcul d'Hippocrate, auquel il a été conduit par une grande quantité d'observations, trois semaines consécutives ne font que vingt jours révolus, parce que la *troisième* semaine est liée avec la seconde, et que le même jour achève l'une et commence l'autre; ainsi le quatorzième jour finit la seconde semaine et commence la troisième; ainsi le trente-quatrième jour finit la cinquième semaine et commence la sixième, et ainsi de suite pour les révolutions suivantes.

Pour l'intelligence de quelques passages d'Hippocrate, il ne sera pas inutile d'observer que cet auteur donnait souvent le nom de jours impairs aux jours qui jugent d'une manière sûre, et qu'il appelait les autres jours pairs; ainsi il comptait le

---

(1) « *Quartus dies septimi est index, octavus sequentis septimanæ principium existit, est verò et undecimus spectandus,* » *ipse enim est secundæ septimanæ quartus: spectandus rursùm* » *decimus septimus; is enim à quatuor decimo, quartus est,* » *septimus verò ab undecimo. Aph.* 24, *sect.* 2. »

quatorzième et le vingtième parmi les jours impairs. (*Prosper Martian*, *De victus rat. in acut.*)

Le premier jour, suivant Hippocrate, doit se prendre seulement depuis le temps où la maladie a commencé jusqu'au coucher du soleil, et non pas jusqu'à l'heure correspondante du jour suivant, (Mart., *ibid.*) et les jours suivans il les prenait depuis le lever du soleil.

Galien observe, contre Archigènes et Dioclès, que ce calcul d'Hippocrate, qui compte vingt jours révolus pour le période critique le plus complet, est si réel que le vingtième jour qui termine ce période, est de tous les jours le plus critique, puisque tous ses multiples, comme le quarantième, le soixantième, le quatre-vingtième, le cent-vingtième le sont, et qu'il est le seul qui ait cette prérogative ; car si on prend par exemple le quatrième ou le septième, on ne trouvera pas que leurs multiples soient critiques comme le sont ceux du vingtième.

M. Cullen observe, d'après la table des observations d'Hippocrate, donnée par De Haën, que les jours critiques, depuis le commencement jusqu'au onzième jour, sont le troisième, le cinquième, le septième ; et depuis le onzième, ce sont le quatorzième, le dix-septième, le vingtième ; en sorte que, depuis le commencement jusqu'au onzième jour, les jours critiques suivent l'ordre tierçaire, et qu'à compter, depuis le onzième, ils

suivent l'ordre quaternaire, ce qui confirme ce que disait Hippocrate sur la nature des jours critiques.

Galien recommandait, dans le cours des maladies, d'observer avec soin tous les changemens qui pouvaient survenir tous les quatre jours. « *Singulis* » *quaternariis signa diligenter observare.* » *(De crisibus, lib. I, cap. VII.)* Nous verrons dans la suite que les mouvemens de la nature sont assujettis à deux types qui paraissent essentiellement différens, le type tierçaire, et le type quaternaire.

« *Contemplari autem sic oportet per ternarios* » *et quaternarios : ternariis quidem omnibus copu-* » *latis, quaternariis duobus ad duos connexis.* » (*Martian*, *pag.* 40, *n.*° 105, *de sept. part.*)

Les révolutions de la nature qui, dans l'état de santé et de maladie, sont mesurées par le nombre septénaire et par ses grandes fractions, ne peuvent pas être attribuées à ces nombres comme à leur cause réelle, parce que ces nombres ne sont que des notions de l'esprit par lesquelles il exprime certains rapports uniquement déterminés par sa manière de voir et de sentir, et qui, hors de lui, n'ont point d'existence réelle et positive.

Il n'y a rien de plus ridicule que ce que disaient les Pythagoriciens sur la vertu des nombres, sur l'unité qui était la forme, le nombre 2 qui représentait l'infinité de la matière, le nombre 3 qui était l'harmonie absolue, complète, le nombre

par excellence, le nombre générateur. Minerve était un nombre, Diane un nombre, Apollon un autre nombre. Pour démontrer l'importance du nombre 7, on parlait des sept pléïades, des sept étoiles dont la grande ourse est formée; on allait plus loin, on mêlait le moral au physique, on faisait valoir les sept portes de *Thèbes*, les sept chefs de *Thèbes*. Il est difficile de rien imaginer d'aussi ridicule que les dogmes de cette espèce. La grande ourse est composée de sept étoiles; le *Nil* se jette dans la mer par sept embouchures; *Thèbes* a sept portes, sept chefs : donc la maladie de *Pierre* ou de *Jean*, doit se terminer en sept jours.

Au reste, ces absurdités ne peuvent point être attribuées à *Pythagore*, mais à quelques disciples qui l'entendaient mal, et qui le défiguraient; car les anciens sages qui ne croyaient point que le peuple fût digne de la vérité, avaient soin de cacher leur doctrine sous le voile des emblêmes et des allégories.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.



COURS COMPLET DE FIÈVRES.

ERRATA.

Page lxxiij, *ligne* 23, il serait aussi,	*lisez*, il serait d'ailleurs
clxxiij, *ligne*, 1, se bornent	se borne
cxcvij, *note*, *ligne* 1, *De densit.*	*De dentit.*
ccxxvij, *ligne* 1, nous venons	nous verrons
cclx, *ligne* 15, fièvre symptomatique	fièvre concomitante ou symptomatique.
94, *ligne* 19, ultérieures	extérieures
187, *note*, *ligne* 1, *inhexausta*	*inexhausta*

